This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

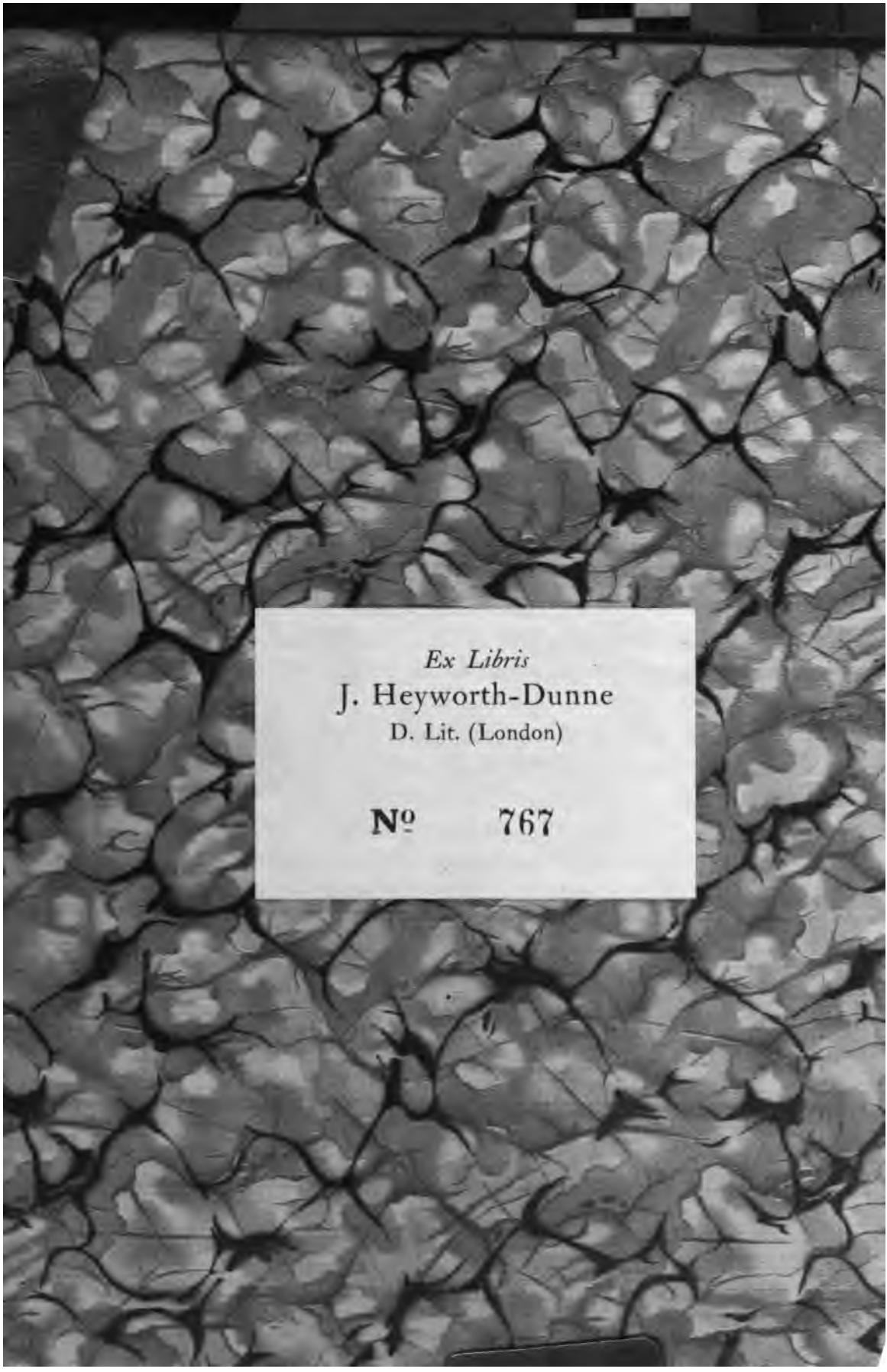
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Ex Libris
J. Heyworth-Dunne
D. Lit. (London)
№ 767

STANFORD LIBRARIES

MERVEILLES

BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

MERVEILLES

BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

MERVEILLES

BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

OU

CHRONIQUES

DU

CHEIKH ABD-EL-RAHMAN EL DJABARTI

TRADUITES DE L'ARABE

PAR

CHEFIK MANSOUR BEY - ABDULAZIZ KALIL BEY - GABRIEL NICOLAS KALIL BEY

ET ISKENDER AMMOUN EFFENDI

Ouvrage publié sous les auspices du Ministère de l'instruction publique

---

TOME I

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1888

SEULS DÉPOSITAIRES:

FRANCE

ERNEST LEROUX

PARIS, 28, Rue Bonaparte.

ITALIE

LOESCHER & Cie

Rome, 307, Via del Corso.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE-HONGRIE

BROCKHAUS, à LEIPZIG

HOOVER LIBRARY

MERVEILLES

BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

OU

CHRONIQUES

DU

CHEIKH ABD-EL-RAHMAN EL DJABARTI

TRADUITES DE L'ARABE

PAR

CHEFIK MANSOUR BEY - ABDULAZIZ KALIL BEY - GABRIEL NICOLAS KALIL BEY

ET ISKENDER AMMOUN EFFENDI

Ouvrage publié sous les auspices du Ministère de l'instruction publique

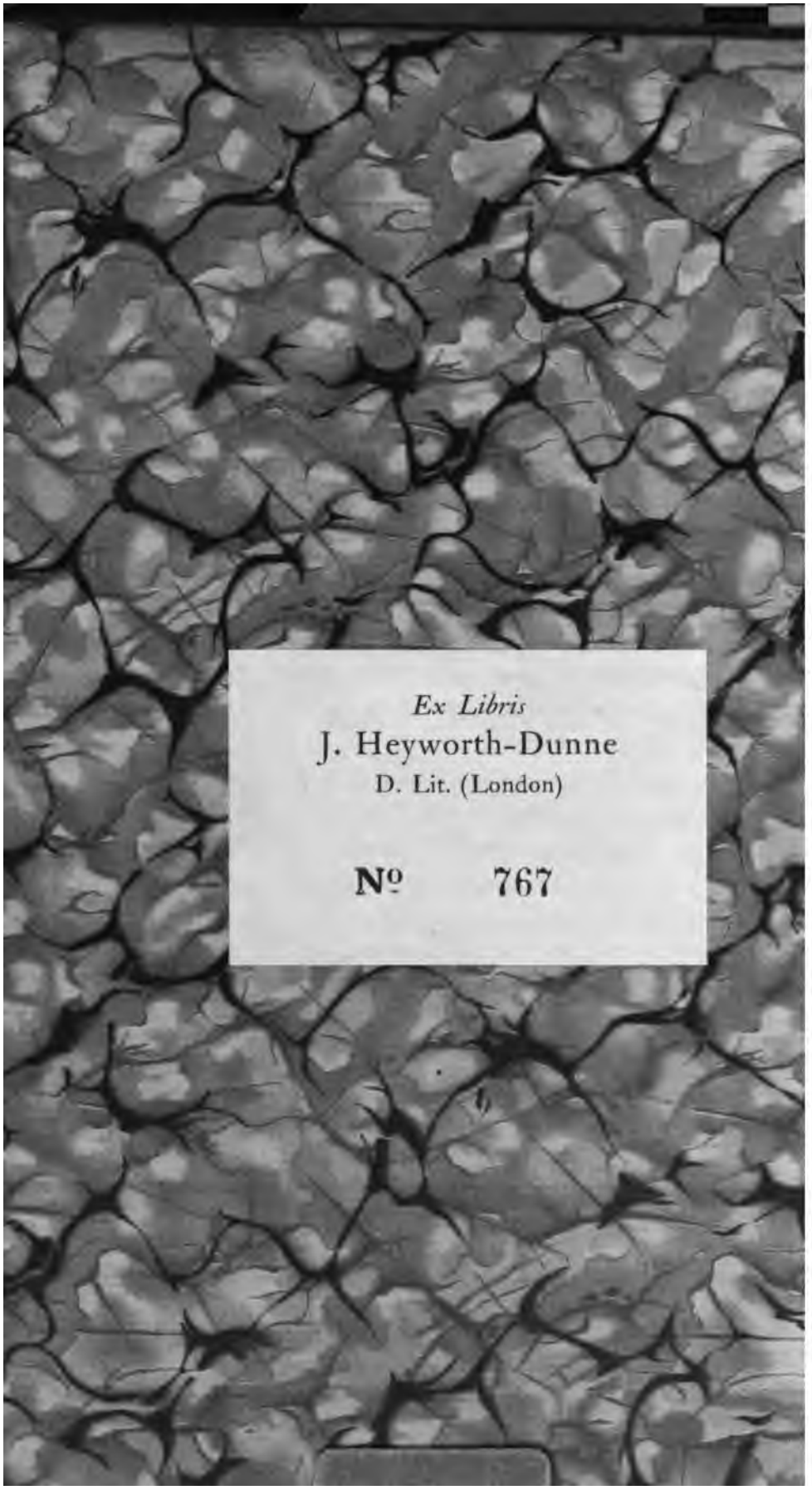
---

TOME I

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1888


Ex Libris
J. Heyworth-Dunne
D. Lit. (London)
№ 767

THE [illegible]VER LIBRARY
[illegible]es Heyworth-Dunne
Collection

STANFORD LIBRARIES

MERVEILLES

BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

MERVEILLES

BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

OU

CHRONIQUES

DU

CHEIKH ABD-EL-RAHMAN EL DJABARTI

TRADUITES DE L'ARABE

PAR

CHEFIK MANSOUR BEY - ABDULAZIZ KALIL BEY - GABRIEL NICOLAS KALIL BEY

ET ISKENDER AMMOUN EFFENDI

Ouvrage publié sous les auspices du Ministère de l'instruction publique

---

TOME I

LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1888

—

SEULS DÉPOSITAIRES:

FRANCE

ERNEST LEROUX

PARIS, 28, Rue Bonaparte.

ITALIE

LOESCHER & C^ie^

Rome, 307, Via del Corso.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE-HONGRIE

BROCKHAUS, à LEIPZIG

HOOVER LIBRARY

DT96
J124
v.1

205662

THE HOOVER LIBRARY

AVIS DES TRADUCTEURS

De toutes les contrées de l'Orient, l'Égypte est, sans contredit, celle dont les progrès ont été, depuis le commencement de ce siècle, les plus rapides, les plus incontestables, nous pourrions dire les plus étonnants.

Mais, pour se faire une idée exacte de tout le chemin parcouru, de l'importance des résultats acquis et des efforts immenses qu'il a fallu déployer pour amener dans la nation la plus vieille du monde un changement aussi radical et aussi profond, il serait nécessaire de connaître quelle était encore, il y a cent ans seulement, la situation de l'Égypte sous la domination des derniers Beys Mamlouks, à l'époque de l'expédition française et au commencement du règne de Mohammed Aly.

Or, aucun écrivain ne nous en a tracé le tableau complet et méthodique; aujourd'hui encore, il faut, pour obtenir des renseignements, parcourir les écrits des contemporains, et la plupart des chercheurs ou des historiens que cette tâche eût pu tenter ont dû y renoncer à cause de leur connaissance généralement imparfaite de la langue arabe.

Voilà pourquoi cette période de l'histoire de l'Égypte est généralement moins connue que la période des temps anciens, qui, grâce aux travaux des savants et des archéologues, est entrée peu à peu dans le domaine de l'histoire.

C'est pour essayer de combler cette lacune que nous avons entrepris la traduction des chroniques du Cheikh Abd-el-Rahman el Djabarti. Cet ouvrage est en effet celui qui donne l'idée la plus exacte de la situation générale dans laquelle se trouvait l'Égypte au commencement de ce siècle. Il nous fait connaître l'histoire du gouvernement des Mamlouks ; il nous donne des détails précieux sur l'expédition française et sur les événements politiques qui ont suivi l'évacuation de la vallée du Nil par les troupes de Bonaparte ; enfin, il nous fait assister aux débuts du règne du glorieux fondateur de la dynastie actuelle et aux premiers efforts qu'il a tentés pour l'organisation du pays, efforts qui, continués par ses successeurs, ont produit l'Égypte actuelle.

En traduisant ces chroniques, nous espérons donc rendre un grand service à notre pays en particulier et à la science de l'histoire en général. Puisse cet espoir se réaliser, ce sera notre plus grande récompense.

Il ne nous reste plus qu'à exprimer à cette place nos plus vifs sentiments de gratitude à Son Excellence Nubar Pacha, président du Conseil des Ministres, qui nous a inspiré l'idée de cette publication ; au Ministère de l'Instruction publique, qui a bien voulu la prendre sous sa haute protection, et en particulier à Son Excellence Yacoub Artin Pacha, sous-secrétaire d'État, dont les encouragements nous ont toujours soutenus pendant la durée de ce long travail et dont les conseils nous ont aidés à surmonter plus d'une difficulté.

LES TRADUCTEURS.

Janvier 1888.

NOTICE

SUR LA VIE ET L'ŒUVRE DE L'AUTEUR

Le cheikh Abd-el-Rahman el Djabarti, fils de Hassan, fils d'Ibrahim, fils de Hassan, fils d'Aly, fils de Mohammed, fils d'Abd-el-Rahman el Djabarti, naquit au Caire en l'année 1167 de l'hégire (1754 de l'ère chrétienne).

Le dernier connu de ses ancêtres, le cheikh Abd-el-Rahman, naquit dans les états de Djabart, contrée musulmane de l'Abyssinie. Il vint en Égypte vers le commencement du dixième siècle de l'hégire et fut admis à compléter ses études à l'Université arabe du Caire, *El Azhar*, où il ne tarda pas à se faire remarquer par sa grande application et les rares qualités de son esprit.

Il est peut être bon de rappeler ici que les étudiants de *El Azhar* sont divisés en sections portant chacune le nom du pays d'origine des étudiants qui en font partie. Ainsi les Turcs, les Syriens, les Tunisiens, etc., forment des sections distinctes, entretenues par des revenus constitués en Wakf (main-morte). Les étudiants de Djabart ont, comme leurs camarades venus de toutes les parties du monde musulman, leur section dite *Rouak el Djabartia*.

Les qualités ainsi que les talents du cheikh Abd-el-Rahman le désignèrent bientôt pour la direction du *Rouak*, et il occupa cette charge jusqu'à sa mort. Après lui, ses descendants lui succédèrent dans ces fonctions et les occupèrent pendant plus de trois siècles.

Les ancêtres de l'historien forment une suite de savants fort estimés dans le monde musulman. Ils ont laissé une foule d'ouvrages traitant des matières les plus diverses. Toutefois, celui d'entre eux qui mérite une mention plus spéciale, est, sans contredit, le père d'Abd-el-Rahman. Littérateur, polyglotte, mathématicien, astronome, philosophe, physicien, légiste et théologien, il possédait à lui seul les connaissances de plusieurs savants réunis. L'astronomie fut enseignée dans la mosquée de *El Azhar* jusqu'à la mort de cet homme éminent, qui, le dernier, en occupa la chaire.

Après la mort de son beau-père, commandant en chef des forteresses situées sur les côtes de la Mer Rouge, le père d'Abd-el-Rahman fut appelé à le remplacer, bien qu'il fît déjà partie du corps des Ulémas.

De quarante et quelques enfants qu'il eut, il ne lui resta qu'Abd-el-Rahman, l'auteur de l'histoire dont nous donnons la traduction.

La lecture du grand ouvrage qu'Abd-el-Rahman a légué à la postérité suffit à elle seule pour donner une idée exacte de l'homme illustre qui l'a composé. Son âme, fortement trempée, se laisse entrevoir à travers son style. La fermeté de son caractère s'annonce noblement dans les critiques amères dont il stigmatise les hommes influents de son époque. Son désintéressement est rendu palpable par la façon si simple dont il retrace, en même temps, les vertus et les vices d'un même homme.

Ces qualités, communes d'ailleurs à la presque totalité des auteurs arabes, Abd-el-Rahman les possédait à un degré très-élevé. Il rapporte et la naissance et la mort d'un individu sur le même ton de simplicité. Les vertus, les vices, le courage, la lâcheté, les trahisons, les assassinats, les guerres, tout, en un mot, jusqu'aux choses les plus insignifiantes, semble couler sous la plume de cet homme avec la même impartialité, le même naturel, le même calme.

L'auteur raconte lui-même, de la façon la plus simple et la plus modeste, comment il a été amené à écrire son histoire: « Je fus, dit-il, invité par « l'illustre savant cheikh Mortada à recueillir, pour son compte, la biogra- « phie de tous les hommes illustres qui parurent en Orient depuis le « onzième siècle jusqu'à la fin du douzième siècle.

« Je me mis immédiatement à l'œuvre et lorsque je lui soumis les pre- « mières pages de mon travail, il fut au comble de la joie. Malheureuse- « ment cet homme éminent mourut peu de temps après; cet événement « amena un certain relâchement dans ma volonté, et j'abandonnai mon « travail.

« Plus tard, le cadi de Damas m'informa dans une lettre que le cheikh « défunt ne s'était occupé de la composition des biographies, auxquelles « je collaborais, que sur l'invitation qu'il lui en avait faite. Il m'apprit, « en outre, qu'un jour où il se trouvait à Constantinople, en société de « plusieurs notabilités turques, l'une des personnes présentes déplora la « décadence des lettres arabes et regretta de ne pas trouver un homme « capable d'écrire une histoire détaillée des derniers siècles de l'Islam. « C'est à la suite de cet entretien que le cheikh Mortada fut prié d'entre- « prendre cet immense travail et qu'il m'invita, sans m'en dire la cause, à « collaborer avec lui.

« Au reçu de cette lettre, je réunis les fragments épars de mon premier « travail et je poursuivis, avec beaucoup de soin, les recherches que j'avais « déjà commencées. Mais la mort de mon correspondant, qui ne cessait « d'exciter mon ardeur au travail, me plongea de nouveau dans un profond

« découragement. Ce n'est que plusieurs années après ce fâcheux événe-
« ment que, de ma propre initiative, je repris et terminai le travail ».

On voit, d'après ce qui précède, que El Djabarti, d'accord avec tous les auteurs orientaux, n'a pas manqué de rapporter l'inspiration de son travail à un autre homme que lui. L'idée de son ouvrage naît à Constantinople, d'où elle est importée en Syrie pour être ensuite mise à exécution en Égypte.

Membre fort renommé du corps des Ulémas, Abd-el-Rahman el Djabarti avait été le contemporain des derniers Beys Mamlouks et jouissait de leur faveur. Plus tard, pendant l'occupation française, il fut élu membre du Grand Divan que Bonaparte avait établi au Caire. Enfin, vers la fin de ses jours, il occupa au palais de Mohammed Aly Pacha une charge consistant à annoncer les heures de la prière, et, au mois de Ramadan, le moment auquel le jeûne devait commencer et finir.

Dans la nuit du 27 Ramadan 1237 (18 juin 1822), comme El Djabarti revenait du château de Mohammed Aly, situé à Choubrah, et qu'il rentrait au Caire, il fut étranglé sur l'avenue de Choubrah et attaché, avec une corde, à un des pieds de son âne.

Le lendemain matin seulement, les passants trouvèrent sur leur chemin un cadavre et reconnurent en lui celui d'Abd-el-Rahman el Djabarti. Il avait sur lui un astrolabe, un rapporteur et quelques cahiers manuscrits.

Plusieurs commentaires coururent alors sur la cause de cette mort. On raconta, entre autres versions, que Mohammed Bey el Defterdar, qui nourrissait une vieille rancune contre le cheikh, était allé insinuer à Mohammed Aly qu'El Djabarti avait composé des chroniques où il critiquait amèrement sa conduite. Le Pacha aurait ordonné à l'un de ses agents de soustraire quelques fragments de cet ouvrage, afin qu'il pût s'assurer par lui-même de ce qu'il venait d'entendre. Il aurait trouvé en effet que les ménagements dus n'étaient pas gardés à son égard, et, dans son indignation, il aurait chargé un de ses serviteurs de le débarrasser du chroniqueur.

Il est toutefois bon de remarquer que rien de précis ne vient à l'appui de ces imputations. Nous pencherions même à croire à leur entière fausseté. En effet, le grand Mohammed Aly, dans toute la splendeur de son règne, au moment où tout pliait devant sa volonté de fer, n'avait nullement besoin de profiter de l'ombre de la nuit pour exécuter ses desseins vis-à-vis d'El Djabarti. Celui qui avait affronté la puissance formidable des Mamlouks ne pouvait craindre celle d'un savant ne disposant que de sa plume, surtout à une époque où la décadence des lettres arabes rendait les écrivains si peu redoutables.

D'ailleurs, si la mort de l'historien eut été due au grand Mohammed

Aly, rien n'empêchait celui-ci de faire disparaître l'ouvrage en même temps que l'auteur, et jusqu'aux traces pouvant révéler un tel écrit à la postérité.

Quoiqu'il en soit, la fin tragique d'Abd-el-Rahman el Djabarti n'en est pas moins un fait certain. Le public ne tarda pas à donner à son œuvre toute l'importance qu'elle méritait. Aussi, peu d'années ne s'étaient pas encore écoulées que cet ouvrage se trouva répandu en un grand nombre de manuscrits dans les bibliothèques du Caire. L'impression toutefois en demeura interdite jusqu'à l'avènement au trône du Khédive actuel, Son Altesse Tewfik Pacha, qui en ordonna la publication au directeur de l'Imprimerie Nationale.

En mourant, El Djabarti laissa deux enfants : une fille et un garçon. Ce dernier ne survécut que quelques années à son père. Quant à sa fille, elle vit encore au Caire, mais dans un entier oubli.

MERVEILLES

BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

Au nom de Dieu clément et miséricordieux !

Louange à Dieu, l'Éternel, dont le règne ne passe ni ne change, le Créateur de toutes les créatures ; à Dieu, qui connaît le nombre exact des atomes de la matière, qui anéantit les nations, redonne la vie à ce qui a vécu, ramène la bonne fortune, arrête le malheur, dissipe les chagrins ; à Dieu le magnifique, le généreux. J'atteste qu'il n'y a d'autre dieu que le Dieu Très-Haut ; tout périt, Lui seul est éternel. Il est le tout puissant et près de Lui vous retournerez un jour. Je déclare qu'il n'y a d'autre dieu que Dieu, que sa puissance est sans partage, et que Notre Seigneur Mohammad est son Serviteur et son Prophète envoyé au monde entier, et auquel furent révélés les événements des siècles passés. Que Dieu le bénisse et le salue, lui, ses parents et ses compagnons, tant que les nuits et les jours se succèderont et tant que les années se suivront dans les siècles.

Moi, Abd-el-Rahman, fils de Hassan-el-Djabarti le Hanéfite, qui sollicite de Dieu son pardon et ses bienfaits pour lui et pour ses parents, je dis :

J'avais conservé quelques notes contenant le récit sommaire et aussi précis que possible des événements de la dernière partie du XII^e^ siècle et des premières années du XIII^e^, dans lequel nous vivons. La plupart de ces événements sont des malheurs dont nous avons souffert ou des faits dont j'ai été témoin. J'y ai ajouté le récit de certains faits antérieurs, récit que je tiens de la bouche des Cheikhs. J'ai également tracé la biographie des principaux Ulémas et Emirs, et donné des détails sur les faits auxquels ils prirent part et sur les événements auxquels ils se trouvèrent mêlés; j'ai mentionné parfois la date de leur naissance et de leur décès. J'ai voulu faire un recueil de ces notes éparses et les classer dans un ordre chronologique pour faciliter les recherches et afin que le lecteur, s'instruisant par l'exemple des malheurs passés, puisse y trouver un soulagement à sa peine et l'expérience nécessaire pour lutter contre la mauvaise fortune. Ce recueil étant le récit d'événements étranges dans leur genre et dans leur variété, je l'ai intitulé *Merveilles biographiques et historiques*. J'espère que le lecteur, auquel cet ouvrage aura plu, voudra bien se souvenir de moi dans ses prières et je le prie également d'être indulgent pour les erreurs qu'il pourra y rencontrer.

Sachez que l'histoire est la science qui fixe et transmet la connaissance de l'état des divers peuples et de leurs pays, de leurs usages et coutumes, de leurs industries, de leurs origines et de leurs fins. Elle a pour objet l'étude des générations passées : prophètes, élus, ulémas, sages, poètes, rois, sultans et autres. Son but est la recherche des faits et des circonstances dans lesquelles ils se sont produits. Son utilité réside dans l'enseignement qui ressort de ses exemples et de ses conseils et aussi dans l'expérience acquise par l'étude des divers événements. C'est cette expérience qui permet à l'homme sage de se garder des fautes qui ont causé la perte d'autrui, d'imiter les bonnes actions des uns, d'éviter les mauvais principes des

autres, de mépriser les vanités passagères et de s'efforcer de gagner ce qui est durable.

Le premier qui fixa la science chronologique dans l'Islam fut Omar ibn el Khattab, à la suite d'une lettre dans laquelle Abou Moussa el Achâri attirait son attention sur la difficulté qu'il éprouvait pour déterminer les dates.

« Nous avons sous la main, lui dit-il, un acte dont l'échéance est fixée au mois de Châban. Or nous ne savons lequel des deux Châban est visé dans cet acte, est-ce celui qui vient de s'écouler ou bien le prochain? » D'après une autre version c'est Omar lui-même qui, ayant eu sous la main un acte venant à échéance au mois de Châban, aurait dit : « De quel Châban s'agit-il, est-ce du mois courant ou bien du prochain Châban ? » Il convoqua ensuite les principaux *Ashab* (compagnons du Prophète), leur signala la confusion à laquelle donnait lieu le système suivi dans la manière de dater les écritures, et leur demanda de rechercher un moyen pour éviter cette confusion. Parmi les personnages auxquels s'adressait le Khalife se trouvait El Hermozan, ancien roi de El Ahwaz, qui avait embrassé l'Islamisme après avoir été fait prisonnier. Il dit au Khalife que les Persans avaient une manière de calculer les dates appelée *Mah-Roz*, et qu'ils les rapportaient toujours au souverain régnant. On adopta le mot Mah-Roz dont on fit *Mo'arrakh* puis on en forma l'infinitif présent *Târikh*, qui fut introduit dans la langue et employé sous toutes les formes de la conjugaison. El Hermozan expliqua ensuite le procédé de calcul dont il s'agissait.

Alors le Khalife dit aux notables qu'il avait convoqués : « Dotez les musulmans d'une *Tarikh* afin qu'ils l'adoptent dans leurs rapports, et que dans leurs conventions les dates puissent être exactement déterminées » Un ancien Israélite, converti à l'islamisme, fit observer que les Israélites avaient également un calcul pareil à celui des Persans, mais qui se rapportait à Alexandre-le-Grand. On trouva que cette ère était

trop ancienne. D'autres proposèrent d'adopter le calendrier persan tel qu'il était. On leur répondit que ce calendrier n'avait pas un point de départ fixe puisque, à l'avènement de chaque nouveau roi, on recommençait le calcul en négligeant complètement la durée antérieure. Enfin on convint de choisir pour point de départ au calendrier musulman l'hégire du Prophète, c'est-à-dire la date de sa fuite de la Mecque à Médine, car si tout le monde n'était pas d'accord sur la date de la naissance du Prophète ou de son apostolat, aucune contestation ne pouvait s'élever sur la date de sa fuite.

Avant l'Islam, les arabes du Yemen et du Hedjaz avaient plusieurs dates mémorables auxquelles ils remontaient dans leurs calculs et qui, de génération en génération, avaient été conservées jusqu'à l'hégire. Après l'avènement du Prophète, son voyage de la Mecque et la propagation de l'Islamisme, ces populations firent de l'hégire le commencement d'une ère nouvelle, et désignèrent chaque année par le nom de l'événement le plus marquant qui s'y était produit.

Ainsi la première année fut nommée l'année de *l'autorisation du voyage de la Mecque à Médine*, la seconde celle *de l'ordre* c'est-à-dire *l'ordre de la guerre*, et ainsi de suite jusqu'à la dix-septième année, date à laquelle le Khalife Omar établit l'ère musulmane.

Les historiens disent que les Arabes, avant l'islamisme, suivaient le calcul lunaire et se rendaient également à la Mecque pour faire le pèlerinage qui était fixé au 10 Zilhodjeh, ainsi que l'avait établi notre Seigneur Abraham, que Dieu le bénisse et le salue. Or l'époque du pèlerinage ne tombait pas toujours dans une même saison, mais tantôt dans l'une et tantôt dans une autre, par suite de la différence qui existe entre l'année lunaire et l'année solaire. Les arabes voulurent donc assigner à leur pèlerinage une époque fixe et invariable, celle de la maturité des fruits et des céréales, qui est aussi celle où la température est la plus modérée, la plus propice aux voyages et au commerce. Ils en

référèrent à leur *Imam*, qui, profitant du moment du pèlerinage où les Arabes de tous les pays se trouvaient réunis à la Mecque, monta en chaire, fit la *El Khotba* et dit: « Je vous ai ajouté un mois à cette année qui devient ainsi de treize mois. Je ferai de même tous les trois ans ou à peu près, selon que l'exige un calcul fait par moi, afin que votre pèlerinage coïncide toujours avec la maturité des fruits et des moissons, ce qui favorisera votre commerce ». Cette proposition fut acceptée par les Arabes. Dans son calcul, l'imam ajouta à la fin de l'année un nouveau mois de Moharram, ce qui fit que le mois de ce nom vint occuper la place de Saffar, qui, à son tour, occupa la place de Rabi-A wel et ainsi de suite, de sorte que le pèlerinage arriva l'année suivante le 10 Moharram, ce qui correspondait d'après le nouveau calcul au 10 Zilhodjeh. La première année, il y eut treize mois, dont deux Moharram, l'un commençant l'année et l'autre constituant le mois intercalaire. Comme après deux ou trois années le pèlerinage ne devait plus tomber dans le mois intercalaire, mais bien dans le mois suivant, l'imam avisa les pèlerins qu'il intercalait un nouveau mois. Tous les mois de l'année devenaient à tour de rôle mois intercalaires; ainsi la première année de treize mois, il y avait deux Moharram, la deuxième, deux Saffar, etç. Quand le mois de Moharram devait se reproduire deux fois, l'imam, dirigé dans son choix par la considération de l'intérêt public, désignait celui des deux qui devait être sacré. Plus tard, dans la dixième année de l'hégire, le pèlerinage étant tombé le 10 Zilhodjeh, tous les autres mois de l'année ayant servi à tour de rôle de mois intercalaire, le Prophète fit le pèlerinage dit *de l'adieu*. L'année précédente, le pèlerinage était tombé le 10 Zilkâdeh, aussi ce fut Abou Bakre et non le Prophète qui conduisit les pèlerins au temple sacré. A l'occasion du pèlerinage de l'adieu, le Prophète fit la prière, prononça la *Khotba* et donna aux musulmans les commandements que Dieu lui avait dictés. Il leur dit entre autres choses : « Le temps revient comme aux jours où Dieu créa les cieux et la

terre ». Il voulait dire par ces mots que le pèlerinage revenait à la même date à laquelle il était fixé du temps de notre Seigneur Abraham, que Dieu le bénisse. Puis le Prophète prononça ces paroles divines :

« Le nombre des mois est de douze devant Dieu, tel il est dans son livre depuis le jour où il créa les cieux et la terre. Quatre de ces mois sont sacrés ; c'est la croyance vraie. Pendant ces mois, n'agissez point avec iniquité envers vous-mêmes, mais combattez les idolâtres dans tous les mois, de même qu'ils vous combattent dans tous les temps, et sachez que Dieu est avec ceux qui le craignent. L'embolisme est un surcroît d'infidélité, une erreur qui égare les infidèles. Ils le permettent pour une année et le défendent pour une autre, afin d'accomplir le nombre des mois déclarés sacrés par Dieu, de façon qu'ils rendent licite ce que Dieu a interdit. Il furent trompés sur le caractère de leurs mauvaises actions, car Dieu ne dirige point les infidèles ».

Le Prophète interdit donc aux Arabes le calcul de l'intercalation, et rétablit l'ancien état de choses d'après lequel le pèlerinage devait se faire à son époque quelle que fût la saison. Aussi, à partir de ce jour, le pèlerinage cessa-t-il d'avoir lieu dans une saison fixe. Il se fit, comme au temps d'Abraham, l'ami de Dieu, successivement dans les quatre saisons.

Quant à placer le pèlerinage de Abou Bakre au mois de Zilkâdeh, c'est une opinion soutenue par quelques savants, mais combattue par d'autres qui prétendent que ce pèlerinage eut lieu également le 10 Zilhodgeh. Cette dernière opinion est confirmée par la *Sounna*.

La science de l'histoire est donc une science noble et édifiante, qui offre à l'homme sage des exemples instructifs puisés dans la vie des personnes qui ont existé avant lui sur cette terre. Dieu lui-même a cité dans son livre saint l'histoire des anciennes nations en disant qu'elle est remplie d'exemples instructifs pour les

hommes doués de sens. Le Prophète a également raconté plusieurs faits appartenant à l'histoire des générations passées, tels que les faits relatifs aux Israélites, et aux altérations qu'ils ont introduites dans la Bible et dans les Evangiles, et plusieurs autres faits étranges relatifs aux Arabes et aux autres peuples. En outre l'Imam El Chafeï, que Dieu soit satisfait de lui, a dit : « L'étude de l'histoire développe les facultés intellectuelles ».

Il a été dit également par un poëte :

Quand un homme connaît les événements des générations passées, il semble qu'il a vécu depuis le commencement des siècles.
Il semble également qu'il vivra jusqu'à la fin du monde quand il laisse de lui un bon souvenir.
Apprends donc les événements des âges passés et sois ce qu'il faut être afin de vivre toujours.

Depuis la création de l'homme, les peuples n'ont jamais cessé de s'occuper de l'histoire; chaque génération a eu ses historiens. Seule la génération actuelle négligea complètement cette science, la classant au nombre des futilités et lui donnant le nom de légende. J'excuse les enfants de ce siècle, car ils ont des occupations plus importantes, et ils ne voudraient pas d'une pareille charge pour leurs plumes déjà fatiguées. Certes, le monde semble marcher de travers, les bases du calcul sont renversées, les règles détruites, et il n'est plus possible d'enregistrer les événements. Le travail qui ne rapporte pas un bénéfice est qualifié perte de temps! et ce qui est déjà passé ne peut être rattrapé à moins qu'on ne soit comme moi, vivant dans l'oubli et en dehors des affaires qui occupent tout le reste du monde. On peut charmer l'ennui de la solitude en consacrant une partie de son temps à scruter les bienfaits et les malices du sort.

En outre, l'histoire est la source de plusieurs autres sciences qui, sans elle, n'auraient point existé. Parmi ces sciences figurent : celle qui s'occupe de la tradition (Hadith), celles des récitateurs de la parole divine, des commentateurs, des Ashabs (compagnons du prophète), la science des jurisconsultes, celle

des grammairiens, des sages, des médecins, celle de la vie des prophètes, que Dieu les bénisse et les salue, l'étude des campagnes du Prophète, de la vie des hommes de bien, des paroles royales, anecdotes, histoires, avis, exemples instructifs et proverbes, les voyages, les causeries des Khalifes, etc.

Quant aux ouvrages relatifs à l'histoire, ils sont très nombreux. En faisant la classification des sciences, l'auteur de *Moftah-el-Saada* en a cité mille trois cents ; il a ajouté que ce chiffre était seulement celui des ouvrages dont il avait pu avoir connaissance, mais qu'en réalité le nombre des ouvrages historiques est bien supérieur, car aucune science ne peut, sous ce rapport, lutter avec l'histoire. Cette prédilection est due au penchant naturel qui entraîne l'homme vers la recherche de l'inconnu, et au désir qu'ont les rois de connaître la vie des rois leurs prédécesseurs, leurs récits, leurs divers systèmes politiques, et tout ce qui s'y rapporte.

Au nombre des travaux historiques se trouvent en première ligne :

L'histoire de Ibn Kathir, en plusieurs volumes. C'est à cet historien qu'on doit les deux vers suivants :

Nous voyons les jours succéder aux jours, mais en réalité nous marchons vers la mort à vue d'œil.
Ni la sève de la jeunesse ne revient, ni la blancheur désespérante des cheveux ne disparaît.

L'histoire de El Tabari dont l'auteur, Abou Djâfar Mohammed ibn Djarir el Tabari, mourut à Bagdad en l'an 310 ;

L'histoire de Ibn el Athir El Djazari, qui se nomme *Le Parfait*. Cette histoire commence à la création du monde et s'arrête vers la fin de l'année 628 ;

Les actes des *Ashab*, ouvrage en six volumes, par le même auteur ;

L'histoire bien connue de Ibn el Djawzi. On doit à ce même auteur un autre ouvrage intitulé *El Mountazam fi Tawarikh el Omam*, ou l'*Histoire des Nations ;*

Mirât el Zaman, ou *Le miroir du temps*, ouvrage en quarante volumes, par le petit fils de El Djawzi ;

L'histoire de Ibn Khallican ;

Les histoires de El Massoudi, intitulées *Akhbar el Zaman*, *El Awsat* et *Mouroudj el Zahab*.

Les trois histoires de El Zahabi, ouvrages très estimables dont le moyen est intitulé *El Ibar* (l'Instruction par les exemples), et le plus petit *Dowal el Islam* (les dynasties musulmanes) ;

Les histoires de El Semâni, parmi lesquelles on remarque un supplément, en quinze volumes environ, à l'histoire de Bagdad écrite par Abou Bakre ibn el Khatib ; l'histoire de Merw, qui compte plus de vingt volumes, et celle intitulée *El Ançab* (les généalogies) en huit volumes environ ;

Les histoires du grand savant Ibn Hédjre El Ascalani ;

L'histoire de El Safadi ;

Les histoires de El Siouti ;

L'histoire de El Hafèz ibn Assaker, en cinquante-sept volumes ;

L'histoire de El Yafèï ;

Les histoires de El Hafèz abou Naïm, savoir : *Les jardins des histoires*, en six volumes ; les histoires de Bagdad, d'Alep et d'Ispahan ;

L'histoire de Balkh ;

L'histoire de l'Andalousie ;

L'histoire de Grenade ;

L'histoire du Yemen ;

L'histoire de la Mecque ;

Les histoires de la Syrie ;

L'histoire de Médine ;

Les histoires de El Hafèz El Makrizi, dont on remarque la grande histoire en prose rimée, celle intitulée *El Soulouk fi Doual El Melouk* et celle ayant pour titre *El Mawaez wal Itibar fi El Khitat wal Athar* (la description des vues

et des édifices des villes d'Égypte). Dans ses ouvrages, cet historien cite des noms d'ouvrages que nous n'avons vus nulle part, tels que l'histoire de Ibn Abou Taï, celles de El-Massihi, Ibn El Mâmoun, de Ibn Zolak, de El-Koudaï ;

L'histoire du grand savant El Aïni, en quarante volumes. J'ai vu quelques tomes de cet ouvrage écrits de la main même de l'auteur ; ils sont volumineux et ont le même format que l'histoire dite *Le parfait* (celle de Ibn el Athir) ;

L'histoire de El Hafèz El Sakhawi. On doit à ce même auteur une autre histoire en plusieurs volumes intitulée *La lumière éclairant le neuvième siècle ;*

L'histoire du grand savant Ibn Khaldoun, en huit grands volumes. Les prolégomènes de cet ouvrage occupent à eux seuls un volume. On ne peut les lire sans être frappé de la science et de la philosophie qu'on y trouve ;

L'histoire de Ibn Dakkak.

Enfin les ouvrages historiques qui ont paru jusqu'à nos jours sont trop nombreux pour être comptés. El Massoudi en a cité un grand nombre dans son traité qui s'arrête cependant en l'an 333. Or, combien de nouveaux ouvrages ont paru depuis cette date.

Cependant, de toutes ces histoires, il ne reste plus que le souvenir ; je n'en ai vu que quelques tomes épars à la bibliothèque de l'Administration des Wakfs. Le reste a été égaré par les lecteurs ou vendu par les administrateurs, et transporté au Soudan ou dans le Maghreb.

Ces débris ont été à leur tour perdus dans les guerres et les séditions ; les Français emportèrent également tout ce qu'ils purent trouver. Lorsque j'ai voulu faire de mes notes un ouvrage coordonné, j'ai éprouvé le besoin de faire précéder ces chroniques d'une relation historique remontant à quelques années plus haut, afin de montrer l'enchaînement des faits ; mais toutes mes recherches ont été infructueuses. Je n'ai pu trouver que quelques fascicules écrits par de vulgaires ignorants, laissant beaucoup

à désirer au point de vue du style et de l'ordre et lacérés en divers endroits, de sorte qu'il s'en est suivi des lacunes dans le récit des événements. Un autre manuscrit offrant un ensemble assez méthodique m'était tombé sous la main. Cet ouvrage, dont l'auteur s'appelle Ahmad Chalabi ibn Abd-el-Gani, commençait avec la domination turque et s'arrêtait en l'année 1150. Malheureusement, un ami me l'ayant emprunté, il fut à jamais perdu.

Ainsi, pour reconstituer les événements survenus depuis le commencement du XI[e] siècle jusqu'en 1170, j'ai dû, faute de mieux, recourir aux vieux cheikhs, aux registres des écrivains et des administrateurs, et aux inscriptions gravées sur les tombes. Les événements survenus depuis l'année 1170 jusqu'à l'année 1190 sont des faits auxquels j'ai assisté, que j'avais négligés et dont je me suis ensuite souvenu. Quant à ceux qui se sont produits depuis cette date jusqu'à ce jour, ce sont des événements que j'ai vus, analysés et enregistrés. Enfin, par divers moyens, j'ai atteint le but que je m'étais proposé, et j'ai pu reconstituer les événements survenus depuis le commencement du siècle jusqu'à nos jours. Je me propose également de poursuivre cette tâche pour les événements auxquels il me sera permis d'assister encore, autant qu'il sera en mon pouvoir de le faire, jusqu'à ce qu'arrive l'ordre de Dieu vers qui nous retournerons tous.

Je déclare en même temps qu'en faisant ce recueil je n'ai eu pour but ni de servir un souverain puissant, ni de complaire à un vizir ou à un émir. Je n'y flatte aucun puissant du jour, et je n'obéis point, dans mes éloges ou mes blâmes, à un penchant personnel ou à un intérêt privé. A Dieu ne plaise que je trouve bonne une voie que je ne suis pas, ou que j'exploite un fonds que je ne possède pas.

Pareil à celui qui excite à la marche des chameaux et n'en a pas à conduire, ou qui se fait berger et n'a point de troupeau,
Ou qui offre à boire, n'ayant d'autre boisson que le mirage, ou qui offre à manger et n'a point de cuisine.

Je reconnais en même temps mon incapacité et ma faiblesse dans les règles de la littérature arabe.

Qu'avais-je à faire de l'œuvre dont je me suis chargé? La mouche peut-elle servir de repas à l'Anca?

Je gémis de ma propre faiblesse, et mon œuvre gémit de honte ; entre les causes de nos gémissements, la différence est immense.

INTRODUCTION

Sachez que lorsque Dieu le Très-Haut créa la terre et la rendit habitable ; lorsqu'il en fit jaillir l'eau et lui fit produire des pâturages ; lorsqu'il la peupla d'animaux de toutes sortes, auxquels il assigna la nourriture, il rendit l'homme tributaire de son semblable pour le soutien de sa vie, pour sa nourriture, son habillement et son logement, car l'homme diffère des autres espèces d'animaux en ce que ceux-ci pourvoient seuls à leur existence tout naturellement et presque sans efforts.

Dieu créa l'homme faible, incapable de subvenir individuellement à ses besoins, qui sont : la nourriture, le logement, l'habillement et la défense.

Dieu fit que l'homme aidât et secourût son semblable dans la satisfaction de tous ses besoins. C'est ainsi qu'un homme laboure et fait produire des récoltes pour un autre homme, pendant que ce dernier fait cuire le pain pour le laboureur ; grâce à cette division du travail et à cette réciprocité dans les services, l'homme peut arriver plus facilement à la satisfaction de tous ses besoins et à l'entretien de son existence.

Dieu donna à l'homme le sentiment de l'injuste et du juste, puis il lui fit sentir la nécessité d'un chef impartial, d'un roi instruit, capable de maintenir la balance de la justice et d'instituer des lois pour le gouvernement. Dans la balance on pèsera tous les actes de l'homme, et on s'assurera qu'elles sont conformes aux lois qui le gouvernent.

Dieu alors envoya son livre pour la vérité et sa balance pour la justice, ainsi qu'il dit lui-même: « C'est Dieu même qui a envoyé le livre pour la vérité et la balance ».

Les savants qui ont interprété ce verset ont dit que par livre et par balance on veut dire *la science* et *la justice*.

C'est Dieu seul qui sans l'intervention de personne, avant toute nécessité, et contrairement à ce qui se passe chez les hommes, envoya son livre et sa balance pour fixer les lois de la sagesse et celles qui doivent présider au gouvernement d'un royaume.

Dieu choisit pour le représenter sur la terre certains hommes, des khalifes, à qui il donna la science et la justice pour gouverner les autres hommes, afin que leurs sentences procédassent d'une loi divine; de cette manière, les hommes doivent marcher unanimement dans la voie de la vérité.

Si les hommes avaient été livrés à eux-mêmes pour établir des lois, le désordre aurait régné dans leurs affaires et ils auraient perdu tout bien-être.

Le khalifat est la charge exercée par quelqu'un au lieu et place d'un autre; mais le suppléant se tient dans les limites que lui a fixées celui qui l'a institué.

La justice est un sentiment de l'âme ou une qualité inhérente à la nature de l'homme qui lui fait rechercher l'égalité; elle est la plus parfaite de toutes les vertus, elle embrasse toutes choses et elle est utile en tout.

L'homme juste est celui à qui Dieu a fait don d'une partie de sa justice, et dont il a fait l'intermédiaire de la distribution de ses dons.

Dieu fit de l'homme son khalife sur la terre afin qu'il gouverne les hommes selon la vérité et la justice; c'est ainsi que Dieu lui même a dit: « O David! Nous t'avons institué notre lieutenant sur la terre, prononce donc avec équité dans les différends des hommes ».

Les khalifes de Dieu sont ceux qui se conduisent avec

équité dans le droit chemin, celui qui dépasse les limites qui lui ont été imposées par Dieu se fait tort à lui-même.

La justice est subordonnée à la science, elle consiste à se tenir dans le juste milieu des choses ; c'est ce que la Loi appelle *le sentier droit*. Dieu a dit : « Dieu est dans le sentier droit » ; cela signifie que la justice absolue est un attribut de Dieu seul. Lui est le vrai juste à qui le poids d'un atome sur la terre ou dans les cieux ne saurait échapper, et qui a tout réglé suivant sa science parfaite et sa justice absolue.

Le Prophète dit aussi : « C'est par la justice qu'ont été crées les cieux et la terre ». Cela nous prouve que la justice de Dieu a assigné à chaque chose sa vraie valeur et son rang; si donc on voulait assigner aux choses un ordre nouveau, on détruirait l'harmonie de la création.

Les hommes dépositaires de la justice se divisent en cinq catégories, que Dieu a placées les unes au-dessus des autres, ainsi qu'il l'a dit: « C'est lui qui nous a établi sur la terre pour succéder à nos devanciers; il a assigné aux uns des degrés plus élevés qu'aux autres ».

Dans la première catégorie, Dieu a placé les prophètes ; ils sont les guides des peuples et les piliers de la religion ; ils sont les révélateurs de la sagesse des Livres; ils sont les hommes de confiance de Dieu aux yeux des autres hommes ; ils sont les flambeaux éclairant le chemin de la vérité; ils sont les dépositaires des vérités de Dieu pour la conversion des hommes.

Dieu les envoya comme apôtres à son peuple avec le livre et la balance ; ils ne s'écartent jamais des limites que Dieu leur a assignées dans ses ordres et dans ses injonctions, afin que les hommes se conduisent suivant le livre et la balance. Les prophètes ont ainsi fait disparaître du milieu des hommes les ténèbres de l'impiété et de l'injustice, pour leur donner la lumière du réveil et de la foi.

Ils ont préservé les hommes des pièges de l'enfer et leur ont

ouvert le paradis. La balance de la justice révélée par les prophètes est la religion émanant de Dieu ; c'est cette religion que Dieu leur a ordonné de propager, car il est dit : « Il a établi pour nous une religion qu'il à recommandée à Noé ».

Tout acte intéressant les hommes, soit en ce monde, soit dans l'autre, passé ou futur, toutes paroles ou actions, tout mouvement ou immobilité, chacun de ces actes se produit conformément à la justice du moment ; il est pesé à cette balance ; l'homme s'écarte de la justice chaque fois qu'il ne fait pas usage de la balance.

La justice ne peut régner que par la science ; et la science c'est la connaissance et la pratique du livre et de la tradition.

Dans la seconde catégorie, Dieu a placé les ulémas, qui sont les héritiers ou successeurs des prophètes.

Ils ont compris comment ils devaient suivre l'exemple des prophètes, bien qu'ils n'eussent pas reçu le don de les égaler ; ils ont suivi leur exemple ; ils ont marché sur les traces des amis de Dieu, qui ont été élus parmi les autres hommes et qui sont l'aurore de la lumière de la sagesse divine.

Les ulémas ont donc cru à la mission de ces prophètes ; ils ont suivi leur chemin ; ils ont confirmé leur enseignement et ont répandu leur sagesse par la révélation et par la raison, par l'instinct et par le travail, par la foi et par la science ; ils savaient que la perfection consistait à suivre et à embrasser sincèrement et ouvertement l'enseignement des prophètes.

Ils n'ont donc pas cessé de s'appliquer à faciliter la propagation et l'établissement des règles de la justice et à découvrir la vérité, en tenant haut le flambeau de la Loi divine, en arborant le drapeau de la vérité et de l'Islam, en consolidant les édifices de la piété, en s'attachant dans leur enseignement à faire adopter ce qu'il y a de mieux et en condamnant même ce qui n'est que toléré.

Tout cela, parce qu'ils sont les dépositaires de la vérité dans

ce monde, et qu'il sont l'élite des hommes. Sincères dans leur soumission à Dieu, s'efforçant de suivre sans s'en écarter les préceptes de la Loi, ne quittant jamais Dieu de vue, le craignant, s'approchant de lui avec un cœur pur, s'élevant vers lui avec les ailes de la science et de la lumière, ils sont les athlètes des champs de la grandeur, ils sont les rossignols des jardins de la science et de l'éloquence, ils sont les héritiers du paradis où ils demeureront éternellement, ils auront le bonheur de contempler le Seigneur, et Dieu exaucera tous leurs désirs.

Si dans ces temps on a vu certains écarts parmi les ulémas par suite de l'amour des grandeurs et des richesses, de l'envie et de la haine, ces écarts ne peuvent être pris comme une règle applicable à tous, car en tous temps on trouve des bons et des mauvais. Les bons surtout sont toujours humbles et modestes, évitant le bruit. On dirait que Dieu en est jaloux et ne veut point les montrer. Ils sont rares dans le monde à toutes les époques. Ils sont les lieutenants de Dieu et les flambeaux des mystères; ils sont les clefs des cieux; ils sont la quintessence des amis de Dieu; ils ne se sont jamais éloignés du séjour de la vérité ; grâce à eux toute personne égarée retrouve son chemin; toute soif est étanchée, parce que leur lumière provient du foyer de la prophétie de Mohammet et qu'elle est alimentée par le Livre et la tradition.

Je ne puis suffire à leur éloge et je demande à Dieu de nous accorder une partie de leurs grâces.

Dans la troisième catégorie, Dieu a placé les rois et les autres gouvernants. Ils ont pour mission de pratiquer la justice et de faire régner l'équité parmi les hommes afin d'établir l'ordre dans le royaume et d'affermir les bases de la royauté.

Ils doivent procurer aux hommes la sécurité pour leurs personnes, pour leurs biens et la prospérité de leurs villes.

Sans l'autorité et la force des rois et des gouvernants, le fort opprimerait le faible et l'homme vil outragerait l'homme noble.

Ainsi le principe de tout gouvernement est la justice, que ce gouvernement soit musulman ou non. Elle est la base de toute autorité et la source de tout bonheur.

Dieu, en ordonnant la justice, a prescrit aussi la pratique de la charité, car c'est par la justice que durent les choses ; c'est par la tyrannie qu'elles se détruisent.

Il existe chez l'homme un sentiment naturel qui le pousse à vouloir triompher de son adversaire ; l'arbitraire et la justice sont des sentiments cachés dans les cœurs, ils ne se manifestent que lorsqu'ils sont alliés à la force.

« L'homme est injuste, et s'il ne commet pas d'injustice c'est qu'il en est empêché. »

De sorte que sans les règles d'une administration juste et équitable, celui qui voudrait prier Dieu ne le pourrait pas ; le savant ne pourrait répandre sa science et le négociant ne pourrait voyager. Cette situation est ainsi dépeinte par Abdallah ibn el Mobarak :

« Sans le Khalifat nous n'aurions point de règle. Le faible parmi nous serait la victime du plus fort ».

Donc, si l'on se demandait quelle peut être la marque à laquelle on reconnaît un roi juste, nous répondrions, comme les Ulémas en Dieu : c'est celui qui pratique la justice entre les hommes, celui qui évite l'injustice et la corruption.

Reda El Souffy rapporte dans son livre *Keladat el Arouah oua Saadat el Afrah*, d'après Abou Harira, que le prophète a dit : « Une heure de justice est plus méritoire que soixante-dix années de dévotion, de prière et de jeûne ».

Dans un autre Hadith il est dit : « Dieu estime une seule action d'un roi juste autant que les actions de tout son peuple ; une prière de ce roi vaut soixante-dix mille prières ; un de ses actes de dévotion compte pour autant d'actes qu'il a de sujets ; chacune des actions de grâce de l'un de ses sujets lui est comptée comme s'il l'avait faite lui-même ».

Il faut donc ne point connaître la valeur d'un semblable bien-

fait et d'un bonheur aussi grand pour commettre l'injustice et s'abandonner à ses propres passions ; Dieu compte le roi injuste au nombre de ses ennemis et lui réserve les punitions les plus sévères.

Ainsi l'on rapporte ces paroles du Prophète : « Sont les plus aimés de Dieu et les plus rapprochés de Lui le jour de la résurrection, les rois justes, et sont les plus réprouvés de Dieu et les plus sévèrement punis, les rois injustes ».

Quiconque pratique la justice et évite l'arbitraire, reçoit de Dieu la victoire ; les hommes lui obéissent ; il trouve le bien-être et le bonheur ; il peut se passer d'armée ; il règne sur les cœurs ; il est sûr de la paix ; on lui obéit par devoir ; tous ses sujets sont ses soldats, car Dieu n'a rien créé de plus doux que la justice et rien de plus délectable pour les cœurs que l'équité. Rien de plus amer que l'iniquité et de plus horrible que l'injustice.

Il incombe alors aux rois et à tout homme disposant d'une autorité quelconque de ne rien décider, pour être juste, sans se conformer au Livre et à la Sounna, car ils ne doivent disposer du royaume de Dieu et de son peuple que selon la loi du Prophète et en qualité de représentants de Dieu lui-même. Les rois doivent craindre l'autorité et la vengeance de Dieu s'ils contreviennent à ses ordres.

Chacun d'eux doit éviter l'injustice, l'iniquité et l'ignorance ; car le roi, entre tous les hommes, est celui qui a le plus besoin de science et qui doit avant tout autre se conformer au Livre et à la Sounna. Il doit veiller à la conservation des principes de la loi et de la justice. Il est roi pour veiller aux intérêts du peuple et aux progrès du pays. Il est obligé de décider sur les différends de ses sujets et de mettre fin à leurs contestations. Il est le protecteur de la loi de l'Islam.

Il faut donc qu'il connaisse les prescriptions de cette loi, ce qu'elle permet et ce qu'elle défend, pour être à même d'agir selon sa conscience, de gouverner son royaume et de veiller à la conservation de son peuple. Il s'assure ainsi le bonheur en ce

monde et dans l'autre. Les cœurs se remplissent d'amour pour lui en l'accompagnant de leurs souhaits.

Par ce moyen, il assure à son règne la force et la durée, et il fait régner parmi le peuple la justice et l'équité.

On demandait à un sage ce qu'il préférait de la justice ou du courage, il répondit :

« Avec la justice on peut se passer de courage, car la justice est l'armée la plus forte et le bonheur le plus enviable ».

El Fadil ibn Ayad disait :

« Contempler la figure d'un roi juste, c'est adorer Dieu ; les rois justes sont auprès de Dieu sur des Trônes de lumière : ils seront à sa droite le jour de la résurrection ».

Safian el Thawry disait :

« Il y a deux catégories de personnes qui, si elles sont vertueuses, font le peuple vertueux, et si elles sont corrompues, font le peuple corrompu : les rois et les ulémas. Le roi juste est celui qui gouverne d'après les livres de Dieu et qui a pitié de son peuple comme l'homme a pitié de ses proches ».

Ibn Yassâr raconte que son père disait avoir entendu ces paroles du Prophète :

« Quiconque venant à être revêtu d'une autorité quelle qu'elle soit, ne s'en acquitte que comme s'il s'agissait des ses propres intérêts, sera précipité en enfer le jour de la résurrection ».

Dans la quatrième catégorie, Dieu a placé les hommes de classe moyenne ; ceux-ci doivent observer la justice dans leurs rapports entre eux et se donner des compensations équitables pour les torts qu'ils se font ; ils doivent rendre le bien pour le bien et le mal pour le mal.

Dans la cinquième catégorie, Dieu a placé les personnes cherchant à se diriger elles-mêmes, pour commander à leur passions et former une classe de justes, car chaque individu de l'espèce humaine est responsable du gouvernement de son troupeau ; or,

ce troupeau est formé de ses passions et de ses forces ainsi qu'il est dit : « Tous, vous êtes pasteurs, et tous vous êtes responsables de votre troupeau ». Il est dit anssi : « Le maître de la maison est responsable des gens de sa maison et de ceux qui en approchent ».

La justice de l'homme n'a d'effet sur autrui qu'autant que l'homme lui-même est juste, car un effet ne peut se transmettre au loin avant de s'être produit tout près ; la parole divine « Vous ordonnez le bien aux hommes et vous le négligez vous-mêmes » est la confirmation de cette règle.

Tout homme est un représentant de Dieu ainsi que Dieu lui-même l'a dit : « Il vous fait ses lieutenants sur la terre et voit vos actions ».

Or, la représentation de Dieu n'est possible que par la pureté de l'âme, comme les dévotions les plus nobles ne sont valables que si le corps est purifié.

Combien est horrible l'homme dont la beauté du corps égale l'horreur de l'âme !

Un sage disait un jour à un ignorant :

« La maison est belle mais l'habitant est horrible ».

La pureté de l'âme est nécessaire pour représenter Dieu et pouvoir l'adorer ; l'homme dont l'âme est impure ne peut représenter Dieu et ses pratiques de dévotions ne sont point valables.

L'âme a ses impuretés comme le corps, celles du corps tombent sous les sens ; quant à celles de l'âme, on ne les aperçoit que par l'esprit et la raison ; citons comme exemple cette parole divine : « Les impies sont des impurs ». Car la représentation de Dieu consiste dans l'obéissance, dans la force de perfectionner l'âme selon ses moyens, dans les efforts pour servir Dieu sincèrement et pour se rapprocher, par ses qualités, de la divinité même.

Quiconque n'a pas l'âme pure ne peut accomplir d'actions pures. Tout vase ne peut fournir que le liquide qu'il renferme.

C'est pour cela qu'on a dit :

« Celui qui a l'âme bonne accomplit de bonnes actions ; celui qui l'a vicieuse commet des actions vicieuses ».

Le Prophète a dit :

« Les anges n'entrent jamais dans une maison où se trouve un chien ».

Par maison, il a voulu parler du cœur, et par chien il entendait l'âme qui commande le mal ou la haine, l'avarice, l'envie et les autres défauts. Il veut dire que la lumière de Dieu ne peut pénétrer dans le cœur si ce chien s'y trouve.

Celui qui attache un chien méchant à sa porte doit être considéré comme l'auteur des morsures de se chien. La pureté de l'âme, s'acquiert par la science et par la pratique continuelle des actes de dévotion.

Explication :

Sachez que l'homme, par sa structure physique, ressemble à une statue quelconque, il s'en distingue par la parole et par la science ; c'est pour cette cause qu'on dit que sans la parole l'homme ne serait qu'une bête ou une statue ; par la vertu de la science, de la parole et de l'intelligence, il ressemble à Dieu ; par le manger et le boire, par la passion, l'accouplement, la colère, il ressemble à la bête. — Celui qui dirige ses efforts vers l'instruction et l'éducation de ses facultés intellectuelles par la science et la pratique se rapproche de Dieu ; il est appelé ange divin, ainsi que l'a dit Dieu lui-même :

« C'est un ange divin ».

Celui qui consacre ses efforts à l'entretien de ses passions, et qui est esclave des plaisirs corporels, se nourrit comme les animaux ; il doit être vraiment compté parmi les bêtes ; il est abruti comme un taureau ou gourmand comme un porc, ou agressif comme un chien, ou vindicatif comme un chameau, ou orgueilleux comme un tigre ou rusé comme un renard ; ou bien encore il réunit en lui-même tous ces défauts, et alors c'est un démon opiniâtre. — Dieu fait allusion à cette catégorie de personnes lorsqu'il dit : «..... Ceux qu'il a transformés en singes et en porcs ; ceux qui adorent Taghout ».

Plusieurs hommes ont une forme humaine, mais en réalité ils ne sont que des bêtes. Dieu a dit :

« Ils sont pires que les bêtes, ils ressemblent aux bêtes par l'ignorance ; ils ont la forme, mais la raison manque ».

QUELQUES CONSEILS DE SAGES

DONNÉS DANS L'INTÉRÊT DES HOMMES.

Sachez que si les rois se perdent, c'est qu'ils éloignent d'eux les gens vertueux et qu'ils s'entourent de gens vicieux ;

C'est qu'ils ne font aucun cas des bons conseils et qu'ils croient aux éloges de leurs courtisans.

Celui qui réfléchit aux conséquences s'épargne des malheurs.

La perte des royaumes vient de l'élévation des gens de basse condition.

Celui qui ne prend conseil que de lui-même tombe dans l'erreur.

Celui qui prend conseil de gens sages suit le bon chemin.

Celui qui s'aide des conseils des sages atteint son but.

Celui qui pratique la justice dans son règne peut se dispenser de soldats.

La justice d'un prince est plus profitable au peuple que tous les biens.

Le royaume dure avec un prince impie mais juste, il se perd avec un prince croyant, mais injuste.

On a dit que c'est une obligation et un devoir pour celui que Dieu a placé à la tête d'un peuple et d'un pays, de se gouverner soi-même, de ne pas écouter ses passions, de maîtriser ses

colères, d'éloigner de lui l'injustice, de pratiquer la justice à tous moments, dans sa bonne comme dans sa mauvaise humeur, d'être toujours sincèrement et ouvertement l'ami de la vérité. — S'il a toutes ces qualités, il force les âmes à l'obéissance et et les cœurs à l'amour. — Son règne resplendit de la lumière de la justice, ses victoires sur ses ennemis sont innombrables. — Et celui qui a dit ces vers a bien dit la vérité :

O roi qui
Par ta vertu as tout amélioré,
Tu es maitre du temps, qui, si tu es juste,
Serait un printemps perpétuel.

Amr' ibn el Ass a dit :

Un roi juste est préférable à une pluie torrentielle ; celui qui commet des injustices et des actes arbitraires est près de sa perte et de sa fin.

Un proverbe dit :

Le mal est passager comme le bien.
J'ai vu le temps varier et tourner.
Ni douleur ne dure, ni joie.
Les rois ont édifié des palais,
Mais il ne reste ni rois ni palais.

El Mâmoun a dit :

La bonne mémoire reste, tandis que la fortune passe ; chaque époque a ses hommes.

La puissance donne de la considération. Mais tout passe, n'y comptez pas ; c'est une ombre qui fuit. Le bien-être est un hôte qui nous quitte. Ce monde ne satisfait personne et n'est reconnaissant envers aucun.

Omar ibn Abd-el-Aziz écrivait à El Hassan El Bassri : « Conseille-moi ». Hassan lui répondit :

Celui qui sera de ton entourage ne te conseillera pas et celui qui te conseillera ne sera pas de ton entourage.

Moawia demandait un jour à El Ahnaf ibn Keis : Comment trouves-tu le temps ? Il lui répondit :

C'est toi qui es le temps ; si tu te conduis bien, tu le fais beau ; si tu te corromps, il se corrompt.

Le malheur des rois c'est la mauvaise conduite. — Le malheur des ministres c'est le manque de sincérité. — Le malheur des troupes c'est la désobéissance. — Le malheur des peuples c'est la désobéissance aux chefs. Le malheur du chef c'est la faiblesse dans la direction. — Le malheur des Ulémas c'est l'amour des grandeurs. — Le malheur des juges c'est la vénalité. — Le malheur des hommes c'est l'impiété. — Le malheur du fort c'est la confiance dans la faiblesse de son adversaire. — Le malheur de l'homme courageux c'est le manque d'énergie. — Le malheur d'un bienfaiteur c'est le rappel de son bienfait. — Le malheur d'un criminel c'est sa confiance dans l'impunité.

La représentation de Dieu n'est possible qu'avec la piété, et le Gouvernement des peuples n'est possible qu'avec la justice. — Un gouvernement tyrannique cause la perte du peuple. — La faiblesse dans la direction conduit à la perte du pouvoir.

Il y a deux choses dont la bonté de l'une fait celle de l'autre, le roi et le peuple.

Un poète a dit ces vers des rois Beni Marouan :

Si vous passez vos nuits à dormir
Et vos jours à boire,
Qui donc vous entretiendra des choses importantes,
Ou qui donc vous enverra son salut ?
Vous vous êtes contentés de peu en ce monde :
Embrasser vos mignons ou vous enivrer.
Ne savez-vous pas que la langue a pour mission
De chanter les vertus et de blâmer les vices ?

Wahb ibn Mounabbeh a dit :

Si le prince pousse à l'injustice ou s'il la pratique, Dieu fait régner la misère chez les sujets de son royaume, même dans le commerce, dans l'agriculture et en toutes choses ; — si au contraire il aide au bien ou s'il le pratique, Dieu fait régner l'abondance parmi les sujets de son royaume, dans le commerce comme dans l'agriculture et dans toutes choses.

Le principal dans la pratique du bien, ce sont les bonnes dispositions et il ne faut pas que le miroir du cœur soit terni ; c'est ainsi qu'on a dit :

Si la nature est portée au mal, tous les conseils du moraliste ne servent à rien.

On a dit aussi :

Les penchants, quoique naturels, peuvent être améliorés par l'éducation, l'exercice et l'habitude. La différence entre le naturel et l'éducation consiste en ce que le naturel est un penchant qui agit par lui-même ; l'éducation contraint à agir. — Tous les deux peuvent avoir des résultats concordants par l'effort ou différents par l'abandon de soi-même.

Il existe cependant des hommes dont la nature est rebelle aux bonnes habitudes et aux belles qualités, malgré le désir qu'ils ont de contracter ces bonnes habitudes et de posséder ces belles qualités. Mais leur volonté, de son naturel, se défend et se révolte contre tout effort en rapport avec leur désir. — Ces hommes font alors forcément le mal, et ils s'en consolent. Rien ne leur profite, ni les leçons ni le blâme. Les moralistes expliquent cette situation en soutenant que le naturel règne sur l'âme, qui est sa demeure et sa patrie ; quant à la morale, elle y vient en hôte étranger. — Un poète disait :

Celui qui se donne pour autre que ce qu'il est naturellement est toujours entraîné et vaincu par son naturel.

Pour celui qui réunit en même temps des qualités et des défauts, son âme tiendra le milieu entre le bien et le mal. Il

gagnera ou il perdra selon ses amitiés et ses fréquentations, car souvent un bon naturel est corrompu par la mauvaise société comme un mauvais naturel est amélioré par le contact d'amis vertueux.

Le Prophète a dit :

L'homme est semblable à son ami. Voyez quel est votre ami.

Aly a dit à son fils Hassan :

L'ami est semblable au morceau qui sert à rapiécer un habit, il faut voir de quelle étoffe est le morceau.

Un sage a donné ce conseil à son fils :

O mon fils ! évite la compagnie de ceux qui ont des défauts, de crainte que ton naturel ne leur vole du leur à ton insu.
Cours après l'amitié des bons.
L'amitié peut être contagieuse comme la gale.

Si donc l'ami possède des qualités généreuses, s'il est noble de sentiments, s'il jouit d'une bonne renommée, s'il a le cœur pur, on a un exemple profitable et on se laisse guider par une étoile qui vous dirige dans la voie des qualités généreuses.

Si l'ami au contraire est mauvais en paroles ou en actions, on ne peut différer de lui.

Il est du devoir de l'homme sage et intelligent de faire tous ses efforts pour parvenir à la perfection en polissant son naturel, en acquérant des qualités, en réfrénant ses penchants et en fortifiant ce qu'il y a de mieux en lui.

Amr' ibn el Ass a dit :

Chacun se fait à soi-même sa position ; s'il met haut sa personne, elle reste haut, s'il l'abaisse elle s'abaisse.

Un sage a dit :

L'âme est savante et ignorante, elle est sauvage et sociable, si vous l'éloignez elle s'éloigne, si vous l'humiliez elle s'humilie, si vous l'améliorez elle s'améliore, et si vous la corrompez elle se corrompt.

Un poète a dit :

L'âme est telle que l'homme la fait.
On la rend fière ou résignée.

On a dit :

Celui qui ne s'ennoblit pas soi-même ne peut hériter de la noblesse de son père.

Le meilleur moyen de s'assurer une bonne renommée, c'est pour l'homme d'employer toute son intelligence et sa raison à réfléchir aux conséquences des bonnes ou des mauvaises actions et de conformer sa conduite au résultat de cet examen. Pour cela on a donné ce conseil :

Il vous suffit de vous détacher de ce que vous n'aimez pas à trouver chez les autres.

Un poète a dit :

Si vous vantez les qualités d'un autre, soyez vous-même cet autre ;
Car les qualités belles et généreuses n'ont, si l'on veut aller à elles, aucune consigne.

On a dit aussi :

Celui qui, voyant les vices, les réprouve chez autrui et les approuve chez lui-même, c'est celui-là même qui est ignorant.

Le poète a dit :

Ne blâme pas une action chez autrui, quand tu es affligé d'un même défaut ; celui qui critique une action qu'il se permet prouve ainsi son aveuglement.

Mon Dieu, par la grâce du meilleur des hommes, facilite nous une bonne fin, éloigne de nous une triste condamnation, et jette sur nous un œil satisfait et bienveillant ; c'est le moment de l'épanouissement de la fleur qui pousse sur l'arbuste de l'histoire.

LE PREMIER KHALIFE — SES SUCCESSEURS.

Le premier Khalife qui ait existé dans le monde fut Adam. Cela est prouvé par cette parole de Dieu, annonçant aux anges la création de l'homme : « Je vais établir un Khalife sur la terre ». Après Adam, plusieurs apôtres se sont succédé, mais leur mission n'était pas générale, chacun d'eux ayant été envoyé à un peuple déterminé.

Ces envoyés du Seigneur sont ceux qui établissent les lois de Dieu parmi les hommes, qui les obligent à reconnaître son unité, à suivre ses commandements et à s'abstenir de ce qu'il défend, afin qu'ils puissent vivre dans l'ordre sur cette terre, et, par leur obéissance, gagner, dans l'autre vie, la félicité éternelle.

Le dernier de ces apôtres est le plus grand des prophètes, notre Seigneur Mohammed, que Dieu a envoyé porteur de la vraie religion, avec mission de la faire triompher, ordre de la proclamer et de mettre fin à l'idolâtrie.

Cette vraie religion, dont la fondation date de la mission du Prophète, continua à se développer et à grandir, pendant sa vie ; elle n'atteignit son apogée que peu de temps avant sa mort. Ce fut alors que Dieu lui fit cette révélation : « Aujourd'hui j'ai parfait votre religion et mis le comble à mes bienfaits. Il m'a plu de vous donner l'Islam pour religion ».

Après la mort du Prophète, Abou Bakre fut élu Khalife, puis Omar, ensuite Osman et après lui Aly, dont le règne fut constamment troublé par la lutte qu'il eut à soutenir contre son compétiteur Moawia.

A la mort d'Aly finissaient les trente ans de gouvernement dont parle le Prophète lorsqu'il dit: « Après moi le Khalifat durera trente ans, puis, ce sera une royauté dure ».

Le Khalifat de Moawia fut le commencement du règne de la dynastie des Ommiades. Cette dynastie tomba pour faire place à celle des Abbassides. Sa chute, ainsi que l'avènement au pouvoir des Abbassides, furent l'œuvre de Abou Moslem el Khorassani.

La dynastie des Abbassides, qui commença par le règne de El Saffah, parvint, dans la suite, au plus haut degré de gloire et de grandeur; elle tomba en décadence après la victoire des Turcs et des Deylams. Il ne restait plus aux Khalifes que leur titre seul lors de l'invasion tartare, qui porta la destruction dans le monde entier. Houlako-Khan fit la conquête de Bagdad et mit à mort El Môtassem, le dernier des Khalifes Abbassides, dans cette ville.

LES ROIS DE L'EGYPTE

A L'ÉPOQUE DE LA DÉCADENCE DES ABBASSIDES.

Sous le Khalifat de Omar, son lieutenant Amr' ibn el Ass fit la conquête de l'Egypte. Ce pays continua à être administré par un lieutenant du Khalifat jusqu'après la mort de El Motawakel, fils de El Môtassem, fils de El Rachid, en l'an 247. Les Khalifes Abbassides n'étaient déjà plus à redouter, et les lieutenants des provinces s'étaient déclarés indépendants chacun dans son gouvernement.

A cette époque, Ahmed ibn Touloun s'appropria l'Egypte et la Syrie. Ses fils lui succédèrent, et après eux vint El Akhchid,

puis Kafour, dont les louanges ont été chantées par le fameux poète El Motanabbi.

Après la mort de Kafour, l'Egypte se livra sans résistance à Djohar, lieutenant de El Moëz el Fatimi, qui vint du Magreb (occident) pour en prendre possession au nom de ce roi. Djohar occupa l'Egypte et fonda la ville du Caire, en l'an 361. El Moëz vint ensuite lui-même dans ce pays, suivi de ses soldats, amenant avec lui ses trésors ainsi que les cercueils contenant les restes de ses ancêtres. Il prit le titre de Khalife au détriment des Abbassides et fut le fondateur de la dynastie Obéid, en Egypte.

El Moëz était le fils de Ismaïl, fils de Kayem, fils de Abdallah ibn Obéid, dit El Mahdi. Ce dernier, l'aïeul des Khalifes Obéid, habitait le Yemen. S'étant trouvé, en 270, à la tête d'un parti, il fit le pèlerinage de la Mecque en 278 ; il rencontra une tribu de Kenana qui embrassa sa cause, l'accompagna en Egypte et passa avec lui dans le Magreb. Sa puissance alla toujours croissant. Il en fut de même de ses descendants, jusqu'à ce que son arrière-petit-fils, El Moëz, vînt prendre possession de l'Egypte avec le titre de Khalife.

La dynastie des Obéid gouverna l'Egypte pendant plus de deux siècles. Elle tomba en décadence sous le règne de El Aded par suite de la mauvaise politique de son vizir Chawer. A cette époque, les Européens firent la conquête du littoral de la Syrie. Nour-el-Din Mahmoud ibn Zinki, qui luttait dans ce pays contre eux, envoya Assad-el-Din-Chircawa à la tête d'une armée pour faire la conquête de l'Egypte. Après avoir soutenu un siège de deux mois, El Aded appela les Européens à son secours. Ils accoururent de Damiette pour se rendre à son appel. Assad-el-Din leva le siège, se rendit dans la Haute-Egypte, y perçut le tribut et rentra en Syrie.

Cependant l'armée européenne avançait toujours, marchant à la conquête de l'Egypte. Elle s'empara de Belbeis, qui était alors une place forte importante et remporta plusieurs victoires

sur l'armée égyptienne. Enfin, les Européens se trouvèrent maîtres de l'Egypte, qu'ils avaient cernée par terre et par mer. Ils grevèrent le pays d'impôts et de contributions. Le vizir Chawer eut l'idée funeste d'incendier la ville de El Fostat. Il ordonna aux habitants de l'évacuer et y fit mettre le feu par ses propres esclaves. La ville entière brûla pendant cinquante-quatre jours.

El Aded dut enfin solliciter le secours de Nour-el-Din, auquel il envoya la chevelure de ses femmes. Nour-el-Din lui ayant envoyé Assad-el-Din Chircawa et son neveu Salah-el-Din à la tête d'une armée formidable, les Européens ne tardèrent pas à quitter le pays.

Aussitôt après son arrivée, Assad-el-Din fit arrêter et crucifier le vizir Chawer, qui avait fait incendier la ville. Il fut appelé lui-même, par le Khalife, à lui succéder dans ses fonctions, mais la mort l'ayant emporté au bout de soixante-cinq jours, son neveu Salah-el-Din fut élevé après lui par El Aded à la dignité de vizir et surnommé El Malek el Nasser.

LES ROIS AYOUBITES.

Salah-el-Din se fit remarquer bientôt par une piété vraie et une sagesse admirable. Il fit tous ses efforts pour assurer le triomphe des vrais principes de la religion et abolir les fausses croyances. Le Khalife El Aded ne tarda pas à s'en inquiéter ; El-Nasser lui portait ombrage. Grâce à ses manœuvres, une dissension se manifesta dans l'armée. Le Khalife espérait en arriver à la défaite des Kurdes et à l'évacuation du pays. Bientôt la rupture se produisit, et la guerre fut déclarée. El Nasser et son frère Chams-el-Dawlat se distinguèrent par de

hauts faits d'armes et remportèrent de grandes victoires. Enfin Salah-el-Din se rendit maître du palais royal, garda le Khalife à vue, fit emprisonner ses parents et mettre à mort les principaux dignitaires de son gouvernement. Il prit en outre possession de tout ce que les palais contenaient de richesses. La vente du butin dura dix ans, et cependant Salah-el-Din avait gardé pour lui une partie des objets les plus précieux.

El Nasser fit faire ensuite la prière au nom du Khalife Abbasside, El Mostadi, auquel il envoya annoncer cette nouvelle à Bagdad. Quant à El Aded, il mourut de chagrin.

Salah-el-Din se constitua le champion des vrais principes de la foi. Il étouffa l'hérésie et purgea l'Egypte des fausses croyances qui s'y étaient manifestées. Pendant qu'il travaillait à cette tâche, il reçut de Abou Hamed El Ghazali un livre que celui-ci avait écrit sur les croyances. El Nasser le fit adopter par le peuple et déracina du pays tout ce qui était contraire au *Cher'i*.

A la mort de Nour-el-Din, El Nasser étendit son autorité sur la Syrie. Il entreprit ensuite la guerre sainte contre les infidèles, et il réussit à leur reprendre les côtes qu'ils avaient occupées, ainsi que la ville sainte, qui était restée pendant plus de quatre-vingt-onze ans sous leur domination. Il détruisit tout ce que les Européens avaient construit de monuments et d'églises, sauf l'église de la Résurrection, qu'il respecta, suivant en cela l'exemple d'Omar.

Salah-el-Din fit de grandes conquêtes qui étendirent au loin sa domination. Il mourut en l'an 580, laissant pour tous biens une somme de quarante dirhems. Ce fut lui qui construisit la citadelle du Mokattam ainsi que la grande enceinte du Caire. Le directeur de ces constructions fut Boha-el-Din Carakoche.

Après la mort de Salah-el-Din, les rênes du Gouvernement demeurèrent entre les mains de ses fils et de ses neveux, les fils de El Malek El Adel.

Pendant le règne de El Kamel, fils de El Adel, les Européens vinrent une autre fois en Egypte. Ils s'emparèrent de

Damiette et la détruisirent. El Kamel les contraignit à l'évacuer après une guerre de plusieurs mois. Plus tard, la ville de Damiette fut reconstruite, mais sur un autre emplacement, celui qu'elle occupe aujourd'hui, et qui s'appelait alors El Manchyah.

El Kamel est celui-là même qui fit construire le mausolée de El Chafeï après avoir fait enterrer les siens dans le voisinage. C'est lui également qui fonda entre les deux Kasrs (palais) l'école dite El Kamelyeh ou Dar El Hadith.

Pendant le règne de El Saleh Nadjm-el-Din Ayoub, fils de El Kamel, les Européens revinrent. Ils s'emparèrent à nouveau de Damiette et marchèrent sur Farascour. Le Sultan El Saleh, quoique malade, leur fit la guerre pendant quatorze mois. Forcé de se tenir à l'Est, il fonda la ville de Mansourah et y mourut pendant la guerre en l'an 647. Sa femme Chadjarat-el-Dourr garda le secret de sa mort et dirigea les affaires jusqu'au retour de son fils Touran-chah, qui se trouvait à la citadelle de Kifa. Les Européens, dont l'armée était exclusivement composée de Français, furent ensuite battus, et leur roi, Rida, fut fait prisonnier.

Ce fut le roi El Saleh qui créa la milice des Mamlouks. Il donna à ces esclaves le nom de Bahryah (marins). Il en confia le commandement à un nommé Aktaï et leur fit construire la citadelle de Roda qu'il leur fixa pour résidence. C'est également ce roi qui fonda entre les deux Kasrs les écoles dites El Salehyeh. Sa tombe se trouve à côté des deux écoles.

Après la défaite de l'armée française et l'avènement au trône de Touran-Chah, celui-ci mécontenta les Mamlouks de son père. Ils se liguèrent contre lui et l'assassinèrent à Faraskour ; ils remirent le Gouvernement à Chadjarat-el-Dour. Cette reine fut destituée trois mois après son avènement au pouvoir, et avec elle tomba la dynastie des Ayoubites. Elle avait duré quatre-vingt-un ans.

LES ROIS TURCS.

En l'an 648, le trône de l'Égypte fut occupé par Iz-el-Din Aybak El Turcomani El Salehi. Ce prince fut le premier des rois turcs en Égypte. Après son assassinat, son fils El Mozaffar Aly lui succéda.

A cette époque, la grande invasion tartare promenait dans le monde la ruine et la dévastation. Les envahisseurs avaient fait la conquête du Bas-Empire en 654. Deux ans après, Houlakou-Khan, fils de Touloun, fils de Djendjiz-Khan, marcha sur Bagdad, qui était alors la capitale de l'Islamisme, et le siége du Khalifat. Il s'en empara, livra les maisons au pillage, fit prisonniers les musulmans qui les habitaient, massacra les fikys, les ulémas, les imans, les récitateurs de la parole divine et les hommes de bien et de piété. Il fit également périr le Khalife et sa famille ainsi que les principaux dignitaires de sa cour. Jamais aucune ville n'avait vu tant d'horreurs ni de cruautés. Après le massacre, Houlakou-Khan voulut connaître le nombre des cadavres. On en compta plus d'un million et huit cent mille. Les Tartares se dirigèrent ensuite vers la Mésopotamie. Ils envahirent les pays de Herran, de Raha et de Diar Bakre, en l'an 657. — Ils traversèrent l'Euphrate et s'avancèrent contre la ville d'Alep en l'an 658. Bientôt les envahisseurs s'en emparèrent, mirent le feu aux mosquées, égorgèrent la population, firent couler le sang à flots dans les rues et commirent des cruautés inouïes. Ils marchèrent ensuite sur Damas, qui avait alors pour roi El Nasser Youssef ibn Ayoub. A leur approche, ce roi quitta la ville et prit la fuite accompagné de tous ceux qui purent le suivre. La ville capitula et ouvrit ses portes aux assiégeants ; mais bientôt les Tartares violèrent la foi jurée et poursuivirent leur marche vers le sud. Il s'emparèrent successivement des villes de Napelouse, de Kourk et de Jérusalem.

Le sultan d'Égypte marcha à leur rencontre à la tête d'une armée de Turcs courageux comme des lions, et ne comptant jamais le nombre de leurs ennemis.

Il les rencontra près de Aïn Galout (source de Goliath); il leur livra bataille et remporta sur eux une victoire décisive. Une fois les Tartares dispersés, aucun peuple ne les redouta plus; ils furent poursuivis et harcelés des toutes parts. La nouvelle de leur défaite causa la joie la plus vive dans tous les cœurs.

Après sa victoire, le roi El Mozaffar entra à Damas. Il jouissait d'une très grande popularité. Il envoya ensuite Bibars à la tête d'une armée pour délivrer la contrée d'Alep des hordes tartares qui l'infestaient, et il lui promit le gouvernement de cette ville. Bibars réussit à purger le pays de ses ennemis; mais le roi revint sur la promesse qu'il lui avait faite, ce dont Bibars lui garda rancune. De son côté, le roi résolut de se débarrasser de son lieutenant et fit part de ses desseins à quelques personnes de sa suite; Bibars en fut avisé et il se mit sur ses gardes. Pendant qu'ils rentraient en Égypte, se méfiant l'un de l'autre, Bibars s'entendit avec quelques émirs pour tuer le roi. Les conjurés exécutèrent leur dessein pendant qu'ils étaient encore en route.

LE ROI BIBARS.

Après la mort de El Mozaffar Koutouz, Bibars fut couronné roi. Il entra au Caire en cette qualité et prit le titre de El Malek El Zaher. Il s'appelait le Sultan Roukn-el-Din Abou-el-Fathe El Bondokdary El Salehi El Nadjmi. Son avènement au trône eut lieu en l'an 658.

Peu de temps après son couronnement, El Zaher fit cesser les exactions, abolit les droits établis sur les ventes opérées par

les commerçants et réprima toutes les injustices. Il organisa également la caravane du pélerinage, qui, depuis douze ans, n'avait pas quitté l'Égypte par suite de l'invasion tartare, de la mort du Khalife et de la trahison de l'Emir de la Mecque qui s'était déclaré pour les envahisseurs.

A l'arrivée de la caravane égyptienne à la Mecque, l'Emir de cette ville lui refusa l'entrée du tapis sacré. Le commandant de la caravane lui ayant demandé s'il ne craignait pas le châtiment du roi Bibars : « Qu'il vienne me trouver sur des chevaux bigarrés, lui repondit-il ».

De retour en Égypte, le commandant rapporta à Bibars la réponse de l'Emir de la Mecque. Le Sultan rassembla l'année suivante quatorze mille chevaux bigarrés, les confia avec leurs cavaliers au commandant de la caravane et les envoya à la Mecque. Il suivit ensuite lui-même la caravane, monté, ainsi que son escorte, sur des dromadaires très-légers à la course, et il rejoignit ses hommes aux portes de la Mecque. Les Tartares et l'Emir de cette ville leur en avaient défendu l'entrée. Bibars les attaqua, et, avec l'aide de Dieu, les mit en déroute. Le roi des Tartares fut tué dans cette bataille.

Dans la mêlée, Bibars rencontra l'Emir de la Mecque. Il se fit reconnaître et lui dit: « Me voici arrivé avec mes chevaux bigarrés ». Il le tua ensuite d'un coup de lance.

Après sa victoire, Bibars entra dans la ville, recouvrit le temple sacré du tapis saint et revint en Égypte.

A partir de ce jour, le règne de El Zaher ne fut plus troublé. Il mourut à Damas le 17 Moharrem 676, après un règne de dix-sept ans, deux mois et douze jours. En 667, il fit le pélerinage de la Mecque, pélerinage dont El Makrizi raconte les détails dans son histoire.

El Zaher fut l'un des roi les plus grands, les plus fermes et les plus soumis à la loi. Il fit beaucoup de conquêtes et construisit plusieurs établissements célèbres. Il fit également beaucoup de bonnes actions, dont la principale fut de rendre le Khalifat aux Abbassides. Voici quelques détails à ce sujet.

A la suite des événements dont la ville de Bagdad fut le théâtre après la mort du Khalife, le trône demeura vacant pendant trois ans. Après cette période écoulée, un fils du Khalife, échappé au massacre, se présenta chez les tribus de l'Irka, accompagné de dix personnes de la tribu de Beni Mahareche. Le Sultan El Zaher se porta à sa rencontre suivi des Cadis et des principaux dignitaires de la couronne. Le fugitif établit sa généalogie pardevant le Grand Cadi, Tadj-el-Din, petit-fils de El Aâz. Il fut ensuite reconnu Khalife par le Sultan ainsi que par le Grand Cadi, par le Cheikh Iz-el-Din, fils de Abd-el-Salam, et par tous les autres personnages suivant l'ordre de leurs dignités. Ce Khalife fut surnommé El Mostanser. Il se rendit le vendredi à la mosquée de la citadelle et prononça un discours admirable dans lequel il parla de la noblesse des Abbassides et appella les bienfaits de Dieu sur le Sultan et sur tous les musulmans. Il fit ensuite la prière et il ordonna que l'on confectionnât une robe de Khalife pour le Sultan, auquel il délivra un acte d'investiture. On donna lecture de cet acte au peuple en dehors de la ville; puis le Khalife revêtit lui-même le Sultan de la robe et lui confia l'administration du pays.

Après cette cérémonie, le sultan monta à cheval revêtu de la robe d'honneur et portant sur la tête l'acte du Khalife. Il entra dans la ville par la porte dite Bab El Nasr. La ville était pavoisée et les émirs le précédaient à pied.

El Zaher nomma pour le service du Khalife un atabek, un intendant de maison, un trésorier, un chambellan, un échanson et un écrivain. Il lui créa en même temps un budget, lui donna plusieurs mamlouks, cent chevaux, trente mulets, dix trains de chameaux et autres choses à l'avenant.

Quelque temps après, le Khalife résolut de partir pour l'Irak. Le sultan lui fit la conduite jusqu'à Damas, et de là, le fit accompagner par les rois de l'Orient, savoir, le roi de Mossoul et celui de Sindjar et de Mésopotamie. Il avait auparavant pris envers eux l'obligation de leur payer une somme de 1,060,000 dinars.

En chemin, le Khalife et sa suite furent attaqués par les Tartares, au-delà de Hite. El Mostanser disparut dans la bataille et l'on ignora ce qu'il était devenu.

Cependant, un autre membre de la famille des Abbassides, également échappé au massacre, s'était réfugié auprès des tribus de Beni Kheffadja. Il se rendit à Damas avec quelques bédouins et s'établit chez l'émir Issa ibn Mohanna. Le gouverneur de Damas, ayant appris sa présence dans cette ville, le manda près de lui et prévint le sultan. Celui-ci l'ayant appelé, il se rendit en Égypte avec une suite d'émirs arabes. A son arrivée au Caire, il apprit qu'il y avait été devancé de trois jours par El Mostanser. Il crut devoir s'abstenir d'entrer dans la ville et il revint à Alep, où il fut reconnu Khalife par le gouverneur de cette ville et par les principaux dignitaires du gouvernement, entre autres Abd-el-Halim ibn Timiah. Ce Khalife fut surnommé El Hakem ; mais lorsque le Khalife El Mostanser vint en Syrie, il alla le trouver à Ana, il reconnut son autorité et consentit à être des siens.

Après la disparition de El Mostanser, El Hakem se rendit à Damas auprès de Issa ibn Mohanna. Celui-ci écrivit en sa faveur au sultan El Zaher, qui l'appela en Egypte. El Hakem se rendit au Caire, suivi de ses enfants et des siens; il fut reçu avec honneur par le Sultan. Comme El Mostanser, il fut reconnu Khalife et passa plus de quarante ans au Caire, qui devint ainsi le siège du Khalifat.

Après la mort de El Zaher, la couronne passa à son fils El Malek El Saïd. Celui-ci eut pour successeur son frère El Malek el Adel ; mais comme ce dernier était encore en bas âge, on confia l'exercice du pouvoir à Kalaoun El Alfi El Salihi El Nedjmi. Cet Emir ne tarda pas à déposer le roi et à monter sur le trône.

Ce roi, le père des rois Kalaouns, se distingua comme homme de bien et comme guerrier ; il fut surnommé El Mansour (le Victorieux). Il bâtit l'hospice des aliénés nommé El

Mansoury ainsi qu'une école et la coupole qui surmonte sa tombe. Il fit plusieurs conquêtes sur les côtes de la Méditerranée et conclut la paix avec les Tartares. Son avènement au pouvoir eut lieu en l'an 678 et sa mort arriva vers la fin de l'année 689.

El Malek el Achraf Khalil, son fils, lui succéda ; c'était un guerrier redoutable et courageux, un prince ferme et entreprenant, de plus un bon administrateur. Il fut cependant trahi par ses Emirs, qui l'assassinèrent à Tarrana, dans la province de Béhéra, en l'an 693. Ce roi fut enterré dans le tombeau qu'il avait lui-même bâti, auprès de l'école fondée par son frère aîné, El Saleh Aly. Ce dernier était l'héritier présomptif de la couronne ; il mourut du vivant de son père.

A la mort de El Achraf, la couronne passa sur la tête de son frère El Nasser Mohammed, alors âgé de neuf ans. Un an après son avènement, El Nasser fut déposé par un esclave de son père, nommé Zein-el-Din Katabga. Celui-ci monta sur le trône et prit le surnom de El Malek el Adel (le roi juste), mais il ne jouit pas longtemps du pouvoir, car le lieutenant de l'Empire, l'Emir Hessam-el-Din, se souleva aussitôt contre lui et lui enleva la couronne pour se l'approprier. Deux autres émirs, Tagha et Kabra, se révoltèrent à leur tour contre ce dernier. Ils le tuèrent ; mais ils perdirent eux-mêmes la vie.

A la suite de ces événements, on rappela El Nasser, qui revint de Kourk et remonta sur le trône. Pendant dix ans et cinq mois il fut gardé à vue et le pouvoir fut exercé par l'Emir Bibars el Djanchinkir et par l'Emir Selar, lieutenant de l'Empire. Enfin, en l'an 708, le roi se décida à s'affranchir ; il manifesta le désir de faire le pèlerinage de la Mecque accompagné de sa famille. Les deux Emirs adhérèrent à sa demande et procédèrent immédiatement aux préparatifs du voyage. On envoya des ordres à Damas et à El Karak à l'effet de préparer les stations et l'on chargea les bédouins de la province de

Charkieh du transport de provisions d'orge. Quand tout fut prêt pour le voyage, les Emirs offrirent au roi des présents consistant en chevaux et en chameaux. Le roi se mit ensuite en marche pour se rendre à Birket el Hag. On lui donna quelques émirs, pour l'accompagner, et les deux émirs, Bibars et Selar, rentrèrent au Caire sans avoir mis pied à terre, au moment où le roi s'était arrêté à Birket el Hag. El Nasser se remit en marche la nuit même. Il se rendit à El Salehyeh, passa la fête dans cette localité et se transporta ensuite à Karak, où il arriva le 10 Chawal. Il s'établit dans la citadelle. A son arrivée dans cette ville, il déclara qu'il avait abandonné l'idée du pèlerinage, abdiqué la couronne pour jouir de la retraite et choisi El Karak pour résidence. Il écrivit aux émirs pour leur annoncer la décision qu'il venait de prendre et pour leur demander comme faveur le Gouvernement de El Karak et de Chobak. Il renvoya ensuite les émirs qui l'accompagnaient ainsi que les cinq cents dromadaires, les chameaux, les biens et les présents qu'on lui avait offerts. Il renvoya également le Gouverneur de El Karak.

Après l'abdication du roi, Bibars monta sur le trône et prit le surnom de El Mozaffar. Il écrivit ensuite à El-Nasser pour l'investir du Gouvernement de El Karak. Quand il eut reçu l'ordre d'investiture, El Nasser se montra joyeux, fit la Khotbah, au nom de El Mozaffar. et renvoya le messager après l'avoir comblé de faveurs.

Cependant le roi El Mozaffar prit à tâche de mécontenter El Nasser. Il lui réclama les mamlouks qu'il avait attachés à sa personne; il lui enjoignit de renvoyer les chevaux qu'il avait pris à la citadelle et de restituer les biens qu'il avait trouvés à El Kourk. Ces demandes étaient accompagnées de menaces.

El Nasser s'indigna de la conduite de El Mozaffar. Il s'adressa aux Gouverneurs de la Syrie, auxquels il se plaignit de la situation qui lui était faite. Ceux-ci l'excitèrent à la guerre

afin de reprendre possession du pouvoir et lui promirent leur appui. Il se rendit en conséquence à Damas, où les gouverneurs vinrent à lui. De là il revint en Égypte. Bibars dut prendre la fuite. El Nasser occupa la citadelle où il entra le jour de la fête du Ramadan, de l'an 709. Il règna ensuite pendant trente-deux ans et trois mois, et mourut la veille du jeudi, 11 Zilhodjeh 741, âgé de plus de 57 ans. Il avait régné en tout quarante-trois ans, huit mois et neuf jours.

El Nasser fut un grand roi ; il était en même temps juste et rusé; il avait à cœur la prospérité du pays. Son règne fut une époque de bonheur pour le peuple et la renommée porta au loin sa réputation. On le redoutait partout et plus d'un pays lointain le reconnut pour Khalife et fit la Khotbah en son nom. Pendant son règne, il exécuta plusieurs réformes administratives; il abolit en Égypte et en Syrie les taxes sur les ventes faites dans le commerce ; il fit une juste répartition des impôts ; il défendit aux fonctionnaires publics de recevoir des cadeaux, et il édicta des peines pour toute infraction à ces règlements. Les fonctions publiques ne furent plus confiées qu'aux personnes qui, après examen et mûre réflexion, étaient trouvées aptes à les remplir. Ses décisions étaient toujours dictées par un esprit de justice et d'équité ; aussi ses actions étaient-elles toujours bonnes et son règne fut-il une période de bonheur et de prospérité. Pendant son règne, les constructions se multiplièrent à tel point que le vieux et le nouveau Caire augmentèrent de plus de moitié, et que les villages de la Basse et de la Haute-Égypte devinrent chacun une ville. Les mosquées, les écoles et les asiles de bienfaisance fondés par ce roi et ses Emirs sont célèbres.

Vers le commencement du règne de El Nasser, les Tartares vinrent en Égypte sous la conduite de El Kan Gazat. Le Sultan alla à leur rencontre à la tête de l'armée égyptienne et leur infligea deux défaites successives.

Parmi les traits de ce grand roi, il en est qui prendraient une trop grande place pour que nous puissions les citer dans ce

travail. Nous nous contentons donc de renvoyer à des ouvrages plus détaillés le lecteur qui voudrait s'y arrêter. Il existe, en outre, sur la vie de ce roi, un ouvrage spécial, en deux gros volumes, intitulé *El Sirat el Nasseria*. Les historiens ont puisé beaucoup de données dans ce livre que, du reste, nous n'avons pas vu. Nous sommes cependant à même de citer ici un morceau d'une longue poésie composée en l'honneur de El Nasser par le poète El Safi El Hilly et reproduite dans cet ouvrage :

. . . . . .

Le Sultan El Nasser, à qui tous les rois de l'Orient et de l'Occident ont fait leur soumission,

Est un roi qui considère que la fatigue résultant des nobles actions est un repos, et que l'oisiveté fatigue.

Ses libéralités changent le désert en une mer, et sa fermeté fait de la mer un désert.

Dans aucun pays, son éclat ne fait défaut, et s'il en est un où son nom n'est pas cité, celui-là est bien vite rempli de lances et de cimeterres.

Ses bienfaits sont désirables, sa force est redoutable. Comme le sort, il tient entre ses mains la fortune et la ruine.

S'il attaque, il remplit les cœurs de terreur, et s'il donne, il comble les vœux ; les yeux n'ont plus rien à désirer.

Il est pareil au nuage qui envoie la pluie bienfaisante ou lance la grêle destructrice ;

Pareil au lion qui tantôt protège le voisinage de sa tanière par ses rugissements, et tantôt déchire sa proie avec ses griffes ;

Pareil au cimeterre qui brille aux regards et qui dans la lutte porte des coups ;

Pareil au torrent dont vous appréciez l'eau bienfaisante, et qui pour d'autres gens est un tourment perpétuel ;

Pareil à la mer qui fournit des objets précieux et qui offre aux regards des scènes effrayantes.

Si vous voyiez ses libéralités ou ses jugements, vous n'y trouveriez que prodigalités et justesse.

Kalaoun a laissé à ses fils la gloire en héritage, et ils ont mérité les éloges par surcroît.

Ce sont des gens qui, lorqu'ils sont lassés des chevaux, prennent pour montures les dangers qui conduisent à la gloire.

Le désir de rencontrer l'ennemi leur inspire la passion des batailles. On dirait qu'ils prennent les ennemis pour l'objet de leur amour.

On dirait également qu'ils prennent les cimeterres pour des chevelures,
les lances pour des tailles et les arcs pour des sourcils.
O grand roi dont la gloire a placé les astres sous vos pieds,
Vous avez rétabli la paix entre les musulmans avec une sollicitude capable de rendre les étrangers parents par l'amitié.
. . . . . .

Plusieurs élégies ont été composées par les poètes à l'occasion de la mort de El Nasser. Je cite entre autres les deux vers suivants :

La lune, ayant paru à l'horizon la face éclipsée et sombre,
Pourquoi, lui ai je dit, ne montres-tu pas ton éclat ? Le roi El Nasser, dit-elle, est mort.

Parmi les admirables élégies faites en l'honneur de El Nasser, on remarque surtout une poésie de soixante vers environ composée par El Safi El Hilly.

El Nasser fut enterré dans la tombe de son père sous la coupole El Mansouriah, entre les deux Kasrs.

Après la mort de El Nasser, le trône de l'Egypte fut occupé successivement par douze Sultans, fils et petits-fils de ce roi, entre autres le Sultan Hassan, le fondateur de la fameuse mosquée située à Souk el Kheil, sur la place de Romeïlah. Il suffit de voir cette mosquée pour juger de la magnificence de ce roi. C'est en l'honneur de ce même Sultan que le Cheikh Ibn abou Hodjla El Telemçani écrivit ses dix ouvrages : *Diwan el Sababà*, *El Soukirdan*, *Tok el Hamama*, *Hatib Leil*, *Cark' Sin Dick el Djin*, *etc.*

Parmi les successeurs du roi El-Nasser, on remarque également le roi El Achraf Chàban, fils de Hussein, fils de El Nasser Mohammed, auquel remonte la prescription faite aux descendants du Prophète d'adopter la couleur verte pour le turban,

comme signe distinctif, ordre qui inspira les deux vers suivants:

On donna aux fils du Prophète un signe distinctif, ce qui ne sied qu'aux inconnus.
Quant à ceux-là, le saint éclat de leurs visages les dispenserait bien de la couleur verte.

Pendant le règne du roi El Achraf, les Européens débarquèrent à l'improviste à Alexandrie, saccagèrent la ville et capturèrent les femmes. A l'arrivée de cette nouvelle, le roi marcha contre les agresseurs à la tête de son armée; mais à son arrivée à Alexandrie ils n'y étaient déjà plus. J'ai lu les détails de cet événement dans un ouvrage spécial en deux volumes, et l'on prétend que tout Français portant des boucles d'oreilles doit être le fils d'une des femmes enlevées dans cette circonstance.

Sous le règne de ce même roi, les mamlouks, provenant des marchés d'esclaves, causèrent tant de troubles et de pertubations dans le pays que le roi finit par ordonner leur expulsion. Les pertubateurs s'étant attroupés et ayant arboré le drapeau de la révolte, El Achraf leur fit la guerre et les mit en fuite. Il fit en outre un grand nombre de prisonniers; il en tua quelques-uns, fit noyer les autres et expulsa le reste. Cependant, un certain nombre de ces mamlouks restèrent au Caire, où ils se réfugièrent auprès des émirs. Ceux-là étaient les mamlouks de Yalbaga el Amri, qui était lui-même mamlouk du Sultan Hassan.

Parmi ces mamlouks, qui étaient un ramassis de Circassiens et de diverses autres races, on remarquait les nommés Sargatmache, Asnademër et El Djay El Youssoufi.

A la suite de cet échec, les mamlouks se tinrent quelque temps à l'écart, nourrissant dans leur cœur la haine de l'Etat, puis ils réussirent, par leurs intrigues, à s'introduire de nouveau dans le Gouvernement. Quelques-uns d'entre eux s'éta-

blirent dans le Tibak et s'enrôlèrent parmi les mamlouks des fils du Sultan ; d'autres rentrèrent au service avec le grade de caporal, et d'autres, enfin, se joignirent aux mamlouks du Sultan et des Emirs. Ils étaient tous les plus mauvais sujets de l'Egypte.

Quand, plus tard, le Sultan El Achraf voulut faire le pèlerinage de la Mecque et procéda aux préparatifs du voyage, les mamlouks saisirent cette occasion pour renverser le Gouvernement et se défaire du Sultan et des émirs. Ils agirent en secret et arrêtèrent entre eux la manière d'exécuter leurs noirs desseins. Ceux qui étaient appelés à accompagner le Sultan devaient l'attaquer en route à leur arrivée à El Akaba. Pendant ce temps, ceux qui seraient restés au Caire devaient agir suivant le plan convenu.

Après avoir réglé les affaires de l'Administration et nommé des lieutenants fidèles au Gouvernement du Caire et des autres villes de l'Egypte, le Sultan se mit en marche avec une grande pompe et une magnificence extraordinaire, n'emmenant avec lui que des personnes dont il croyait être sûr. Parmi ces personnes se trouvait un grand nombre de mamlouks conjurés. Le Sultan en avait également laissé un grand nombre dans la ville du Caire. Mais la prudence ne peut rien contre le destin. Aussi, à peine le Sultan se fut-il éloigné du Caire, que les mamlouks restés dans cette ville, soutenus par une partie des mamlouks de la couronne, arborèrent le drapeau de l'insurrection, proclamèrent la mort du roi et élevèrent son fils au trône ; puis, se tenant prêts à toute éventualité, ils attendirent le résultat de l'attaque de leurs compagnons qui se trouvaient avec le Sultan. De leur côté, ceux-ci, à leur arrivée à El Akaba, attaquèrent leur maître, qui dut prendre la fuite vers le Caire avec les principaux émirs de sa suite et quelques mamlouks. Les insurgés pillèrent le trésor et la caravane ; quelques-uns d'entre eux se rendirent à Damas, d'autres au Hedjaz et d'autres au Caire avec le Harem du Sultan. On sait comment les émirs

furent ensuite égorgés et le Sultan étouffé. Enfin, ces vils esclaves se trouvèrent maîtres de l'Etat ; ils pillèrent les trésors publics et ceux du Sultan, se partagèrent ses femmes ainsi que celles de ses Emirs, et de misérables qu'ils étaient, ils se trouvèrent tout à coup à la place des rois, renversèrent la puissance des Kalaouns, s'attribuèrent le titre d'Emir et se partagèrent toutes les hautes dignités. C'est ainsi que ceux qui, naguère, formaient la lie du peuple, devinrent des rois auxquels devaient être offerts les tributs de toutes sortes.

Bientôt les Mamlouks en vinrent aux prises entre eux, et après plusieurs luttes, la victoire demeura au Circassien Barkouk, l'un des mamlouks de Yalbaga el Amry, lequel fut enfin reconnu grand Emir. Barkouk était un homme extrêmement rusé ; il réussit par ses intrigues à déposer le fils du roi El Achraf, et à monter lui-même sur le trône.

Avec El Achraf et ses fils tomba la dynastie des Kalaouns, et avec le règne de Barkouk commença la dynastie des rois circassiens en Egypte.

Après la mort de Barkouk, le pouvoir passa entre les mains de son fils Farag et resta dans sa famille jusqu'à El Achraf Kansaw el Houry. Cette dynastie, qui commença par le règne de Barkouk en l'an 784, fut renversée par le Sultan Selim Chah ibn Osman en l'an 923. Ce conquérant, ayant dirigé ses armes contre les Etats du Sultan Kansaw el Houry, celui-ci alla au-devant de lui et le rencontra dans la plaine de Dabek, près d'Alep ; mais le Sultan d'Egypte ayant été trahi et abandonné par ses émirs Kheyr bey et El Gazali, son ennemi finit par entrer en conquérant dans le pays, à la tête duquel il plaça Kheyr bey en qualité de lieutenant. Cet épisode est raconté dans tous ses détails par les historiens modernes, entre autres Ibn Ayas, dans son histoire intitulée *Mardj el Zouhour*, El Karamani et Ibn Zoumboul. A partir de ce jour, l'Egypte reprit son rang de province et fut gouvernée par un lieutenant, comme aux premiers temps de l'Islam.

Après sa victoire, le Sultan Selim donna l'amnistie aux Circassiens qui étaient restés dans le pays, ainsi qu'à leurs enfants. Il ne porta aucune atteinte aux Wakfs, institués par les Sultans égyptiens. Au contraire, il maintint les fondations de ces Wakfs, les rations de fourrages, ainsi que le subside en céréales, alloué aux deux villes saintes, la Mecque et Médine, et à la ville de El Anbar. Il fixa, en outre, des allocations pour les orphelins, les cheikhs et les infirmes, et détermina les frais nécessaires pour l'entretien des forteresses. Enfin, il abolit les injustices, les taxes onéreuses et toutes les exactions ; il rentra dans son pays emmenant avec lui le Khalife Abbasside. Il emmena également beaucoup d'artisans dont les métiers étaient ignorés dans son pays. Cette mesure causa en Égypte la ruine de plus de cinquante industries.

Le Sultan Selim eut pour successeur son fils le Sultan Soliman, dit le Conquérant. Ce monarque fut un administrateur habile et un guerrier redoutable. Il organisa les institutions gouvernementales de ses Etats sur de nouvelles bases, réforma l'administration, combla les lacunes, porta haut l'éclat de l'Islamisme, dissipa les ténèbres et réduisit les infidèles à l'impuissance. La vie glorieuse de ce grand roi, qui se trouve relatée dans plusieurs ouvrages, est trop connue pour que nous ayons besoin de nous étendre sur le récit de ses grandes œuvres.

Depuis l'époque où l'Egypte fut conquise par les Sultans ottomans, ce pays n'a pas reconnu d'autres souverains. Il a toujours fait partie de leur empire, et jusqu'à nos jours il n'a pas cessé d'être gouverné en leur nom par un lieutenant, ou Wali.

Dans les premiers temps de leur empire, les Sultans ottomans étaient les plus remarquables, parmi les souverains, après les quatre premiers Khalifes[1]. Ils furent les plus zélés défenseurs de la religion et les plus grands champions de la guerre

[1] Les quatre premiers Khalifes: Abou-Bakre, Omar, Osman et Aly.

sainte contre les infidèles. C'est ainsi qu'ils firent de grandes conquêtes qui étendirent au loin leur domination ; ils ont subjugué les peuples et se sont rendus maîtres de la plus belle partie du monde. Ils n'abandonnaient jamais ni les soins de l'administration, ni la garde des provinces et des villes maritimes, ni l'exercice des cérémonies religieuses. Ils honoraient en même temps les ulémas et les hommes de piété, ils veillaient au service des deux villes saintes et ne s'écartaient jamais, dans l'exercice de leur pouvoir, des règles de justice établies par les lois. Aussi leur puissance devint-elle redoutable, et leur empire dura-t-il des siècles. Les rois aussi bien que les sujets leur obéissaient avec la plus grande soumission.

La vertu des premiers sultans ottomans me remet en mémoire un fait que El Ishaky à rapporté dans son histoire.

Le Sultan Soliman avait un favori persan nommé Chamsi Pacha. Son fils Selim, à son avènement au trône, malgré la haine qui existait entre les Ottomans et les Persans, maintint ce favori dans sa position. Chamsi Pacha était un homme extrêmement fin et rusé, très-adroit dans ses insinuations et possédant le talent de convaincre par l'effet magique de ses belles paroles. Or ce pacha, dans le but d'ébranler la puissance du Sultan, tenta d'introduire à la cour ottomane l'usage détestable de la vénalité des charges. Quand il crut avoir gagné la confiance du nouveau Sultan, il lui fit la proposition suivante : « Un de vos serviteurs, lui dit-il, qui remplissait telles fonctions et qui se trouve actuellement sans emploi, sollicite de la haute bienveillance de Votre Majesté un poste qui se trouve actuellement vacant, et il verserait au trésor pour sa nomination une somme importante. » Le Sultan Selim devina immédiatement le piège, et comprit que Chamsi Pacha voulait la perte de la dynastie ottomane. « Traitre ! , lui dit-il en colère, quand il eut fini de parler, tu veux introduire la corruption dans la maison impériale pour la détruire », et il donna l'ordre de le mettre à mort. Le rusé Persan ne perdit pas son

sang-froid. « Calmez-vous, Sire, lui dit-il sans se déconcerter, et n'agissez pas avec précipitation. Je n'ai fait qu'exécuter l'ordre de votre père, car il m'avait dit ces paroles : Le Sultan Selim est encore jeune, et il se peut qu'il ait du penchant pour les choses de ce monde. Tu le tenteras, et s'il accepte ton offre tu l'en détourneras avec douceur. S'il refuse, tu lui diras que telle fut ma volonté et tu l'inviteras à s'y conformer toujours. » Chamsi Pacha exprima ensuite le vœu de voir le Sultan persister dans la bonne voie, et échappa ainsi à la mort à laquelle il était condamné.

Cette anecdote a une grande portée et mérite d'être méditée. Quant à moi, je me sens le cœur oppressé et la parole me manque, car la situation actuelle est trop connue pour qu'il soit besoin d'en parler. Du reste, mon impuissance m'impose le silence ; dois-je m'adresser à un autre juge que Dieu ?

« De saints qu'ils étaient autrefois, ils sont devenus la proie des infirmités. »

Après la conquête de l'Égypte par les Ottomans, on vit dans ce pays une innovation digne des premiers âges de l'ignorance, innovation diabolique qui suscita les intrigues et sema la discorde dans les rangs de l'armée. A l'exemple des artisans de la basse classe qui s'étaient déjà divisés en deux camps ennemis, les Sâdites et les Haramites, l'armée égyptienne se divisa elle-même en deux camps rivaux, les Fikarites et les Kassemites. Voici l'origine donnée par les historiens à cette division.

Lors de la conquête de l'Égypte, le sultan Selim avait sévi contre les Circassiens et en avait massacré un grand nombre. Or, quand après la conquête, la paix fut rétablie dans le pays, il arriva qu'un jour le Sultan, parlant des Circassiens, demanda à ses courtisans s'il n'en restait aucun dans la ville. Kheyr bey lui répondit : « Il y a ici un émir circassien, nommé Soudoun, avancé en âge et ayant deux fils qui sont de véritables héros ; ils n'ont pas leurs pareils. Lors des derniers événements, cet émir s'enferma chez lui avec ses deux fils, fit barricader les portes

de sa maison, contrairement à son habitude, et se consacra à la prière et à la dévotion. Jusqu'à présent, ajouta Kheyr bey, cet émir ne quitte pas sa retraite ». « Par Dieu, répliqua le sultan, c'est un homme sage, prévoyant et vertueux. Il faut que nous aillions le visiter chez lui pour obtenir sa bénédiction. Allons-y, ajouta-t-il, allons tous ensemble, et arrivons à l'improviste, car je veux surprendre cet homme dans sa retraite afin de m'assurer par mes propres yeux de la véracité du récit que vous venez de me faire ». Ensuite le sultan monta à cheval, et, accompagné de quelques personnes, il se rendit à la demeure de l'émir circassien. A son arrivée, il trouva le vieil émir assis sur l'estrade de la salle extérieure de sa maison et plongé dans la lecture du Coran. La maison contenait un grand nombre de domestiques, d'esclaves et de mamlouks. Quand l'émir connut son auguste visiteur, il accourut au-devant de lui, le salua et se tint debout en attendant ses ordres. Le Sultan lui commanda de s'asseoir et lui parla ensuite avec bienveillance.

Quand l'émir se fut complètement rassuré, le sultan l'interrogea sur les motifs qui l'avaient porté à s'enfermer chez lui et à se séparer ainsi de ses compatriotes. « Quand j'ai vu, répondit l'émir, le désordre dans l'administration, l'injustice succéder à la tyrannie et la tyrannie à l'injustice ; quand j'ai vu notre sultan agir d'après sa seule opinion, rejeter les conseils de ses vizirs et les avis des hommes sages et prévoyants ; quand je l'ai vu éloigner de lui les principaux personnages de sa cour, en faire périr la plupart par la ruse et élever ses humbles mamlouks aux dignités des grands émirs ; quand je l'ai vu laisser ces parvenus agir à leur guise, opprimer le peuple, commettre toute espèce de violences, d'injustices et de vexations, même dans le partage légal des successions ; quand enfin, j'ai vu ses sujets lui retirer leur affection et tourner leurs regards vers le Tout-Puissant, j'ai compris que sa perte était prochaine et que l'édifice de son empire devait bientôt s'écrouler. C'est pourquoi je me suis éloigné du théâtre des illusions, fuyant

l'orage qui grondait à l'horizon, et j'ai empêché mes fils de prendre part à la lutte, car, avec le courage que je leur connais, ils devaient infailliblement succomber. »

Après ces paroles, l'émir Soudoun fit sortir ses deux fils de leur retraite et les mit en présence du Sultan. Celui-ci fut frappé de leur air martial, mais quand il se fut entretenu un moment avec eux, il fut encore plus satisfait de leur politesse et de leurs belles réponses, fruits d'une bonne éducation. On servit ensuite au Sultan un repas convenable qui mit le comble à sa satisfaction. Après le repas, l'émir Soudoun offrit à son hôte des présents. De son côté, le Sultan, avant de se retirer, fit plusieurs dons à l'émir et à ses deux fils, il les éleva en dignité et il combla tous leurs désirs.

Le lendemain matin, le Sultan monta à cheval avec une suite nombreuse et se rendit dans un kiosque bâti dans la campagne, où, sur son ordre, il fut bientôt rejoint par tous les chefs de l'armée. Il manda ensuite près de lui l'émir Soudoun et ses deux fils.

« Savez-vous, leur dit-il quand il furent en sa présence, dans quel but je vous ai fait appeler ? — Dieu seul connaît les secrets de l'âme, répondirent les émirs. — Je veux, continua le Sultan, que Kassem et son frère Zulficar montent leurs chevaux et nous montrent leur adresse à la lutte dans un simulacre de combat. »

Kassem et son frère se soumirent aux ordres de leur maître, car ils faisaient déjà partie de l'armée. La lutte fut admirable ; les deux cavaliers exécutèrent des tours d'adresse qui étonnèrent tous les spectateurs, notamment les Turcs, qui n'avaient jamais rien vu de pareil. Enfin, sur un signe du Sultan, les deux frères s'arrêtèrent, descendirent de cheval et allèrent occuper la place la plus élevée de l'amphithéatre. Alors le sultan les revêtit de robes d'honneur, leur conféra le titre d'Emir et les attacha à sa suite.

Le lendemain, le sultan se rendit encore au même endroit suivi des émirs et de l'armée. Cette fois, il divisa l'armée

entière en deux camps ayant chacun à sa tête l'un des deux frères.

Le Sultan avait donné à Zulfikar la plus grande partie des cavaliers turcs et à Kassem la plupart des braves guerriers égyptiens. Il donna ensuite aux Fikarites la couleur blanche pour emblème, et aux Kassemites la couleur rouge.

Quand le Sultan donna le signal de l'attaque, les deux camps s'élancèrent l'un contre l'autre comme deux torrents impétueux. Des deux côtés, l'entrain fut général et la lutte bien soutenue. On ne voyait que cavaliers poursuivis ou poursuivants, des lances s'agiter, des cimeterres briller, et l'on n'entendait que les cris des combattants, le hennissement des chevaux et le cliquetis des armes. La poussière monta au ciel et forma un nuage au-dessus des combattants.

Bientôt l'acharnement parvint à son comble et peu s'en fallut que le simulacre ne dégénérât en un véritable combat. En ce moment, le Sultan donna le signal de la retraite et apaisa l'ardeur des deux camps. Depuis ce jour, il y eut deux partis dans l'armée, chacun des deux partis conserva la couleur que son chef avait prise pour emblème, montrant sa répugnance pour la couleur du parti rival jusque dans les ustensiles de table et de cuisine.

En outre, les Fikarites se déclarèrent pour le parti Sâdite et les Kassemites pour les Haramites. Cette division alla en s'accentuant chaque jour davantage ; elle passa des maîtres aux esclaves, des pères aux fils et fut cause de bien des crimes, de massacres, de pillages, de rapts et d'incendies.

« D'un moment de plaisir, la guerre fut le fruit. »

D'autres donnent une autre origine à la division dont nous venons de parler. Ils prétendent que les Kassemites sont les partisans de Kassem bey El Defterdar, suivant de Moustapha bey, et les Fikarites, ceux de Zulfikar bey El Kebir. D'après eux, cette division se serait manifestée en l'an 1050 ; mais Dieu seul connaît la vérité. Ils racontent que Kassem bey ayant

fait construire, dans sa maison, une jolie salle de réception, invita chez lui son rival Zulfikar bey, le commandant de la caravane du pèlerinage. Celui-ci accepta l'offre de Kassem bey, dîna chez lui et l'invita, à son tour, pour le jour suivant. Le lendemain, Zulfikar bey réunit chez lui tous ses mamlouks, dont plusieurs étaient parvenus aux plus hautes dignités : Emirs, Sandjaks et anciens des Odjaks. Kassem bey se présenta chez Zulfikar bey accompagné de dix personnes de sa maison, et suivi de deux beaux esclaves blancs et de quelques domestiques. Zulfikar bey avait recommandé à ses gens de n'entrer chez lui que quand il les aurait appelés. Quand le couvert fut mis pour le repas, Kassem bey fit remarquer à son hôte que les sandjaks et les anciens n'avaient pas pris place avec eux. « Ils mangeront après nous, répondit Zulfikar bey, car tous ces personnages sont des mamlouks à moi, qui me béniront après ma mort et feront des prières pour le repos de mon âme. Quant à vous, ce sera votre salle et vos pierres qui prieront pour vous, car vous avez perdu votre argent dans de vaines constructions ». Cette observation porta son fruit, car à partir de ce jour, Kassem bey se mit à affranchir ses mamlouks pour s'en faire des créatures, mais les Fikarites furent toujours supérieurs en nombre. D'autre part, ils se faisaient remarquer par leur générosité tandis que les Kassemites se distinguaient par leurs richesses et leur avarice. Sous les armes, les Fikarites portaient un drapeau blanc, dont la hampe était surmontée d'un globe, et les Kassemites un drapeau rouge surmonté d'un cercle en fer.

Au commencement du douzième siècle, les émirs de l'Egypte étaient divisés en Fikarites et en Kassemites. Les premiers étaient Zulfikar bey, Ibrahim bey, commandant du pèlerinage, Derwiche bey, Ismaïl bey, Moustapha bey Kozlar, Ahmed bey Kozlar, Youssouf bey El Kiad, Soliman bey Barem Zeïlou et Mordjan Djoa bey, autrefois cafetier du sultan Mohammed, et élevé depuis à la dignité de sandjak au Caire, en tout neuf

émirs y compris le commandant du pèlerinage. Les Kassemites étaient Mourad bey El Defterdar, son mamlouk Abou Zobeik, Ibrahim bey Abou Chanab, Kansaw bey, Ahmed bey Menoufyeh et Abdallah bey. A cette époque, le trône de l'empire était occupé par le sultan Soliman, fils de Ibrahim Khan, et le gouvernement de l'Egypte confié à Hassan pacha El Selahdar (1099-1101).

ANNÉES

MIL QUATRE-VINGT-DIX-NEUF A MIL CENT CINQ.

En l'an 1099, Ibrahim bey Abou Chanab avait pris le commandement du pélerinage et Ismaïl bey avait été élevé à la dignité de Defterdar.

Vers la fin du mois de zilhodjeh, une grande bataille avait également eu lieu derrière la montagne de El Djiouchi entre Ibrahim bey, fils de Zulfikar et les tribus arabes du Hedjaz. La bataille fut désastreuse pour les bédouins; ils perdirent beaucoup des leurs et laissèrent plusieurs prisonniers entre les mains de Ibrahim bey, qui pilla également leurs biens et leur bétail.

Cette même année, les bédouins attaquèrent la caravane du pélerinage près de El Chirfeh, massacrèrent un grand nombre de pèlerins, enlevèrent mille chameaux avec leur chargement et tuèrent le Katkhoda de la caravane, nommé Khalil. Cinq émirs, choisis parmi les sandjaks, se mirent en marche pour aller châtier les bédouins, mais à leur arrivée à El Akaba, ces derniers s'étaient dispersés.

Le 1er Djamad Awel 1100, deux mille soldats furent expédiés à Andrinople sous le commandement de Moustapha bey Takoz-Djelan.

Le 4 Djamad el Thani, le Pacha fit étrangler son Katkhoda, après l'avoir envoyé à Deir el Tin sous prétexte de se rendre à Djerdjah pour activer la rentrée des céreales. Il avait voulu se venger d'une offense dont il lui avait gardé rancune.

Au mois de Châban, les prisonniers détenus à El Arkana percèrent le mur de leur prison et s'évadèrent.

Sous le gouvernement de ce même pacha (El-Selahdar) il y eut une hausse dans les prix des denrées, bien que la crue du Nil eût été tout à fait suffisante.

Hassan pacha fut révoqué de ses fonctions après avoir gou-

verné l'Égypte pendant un an et neuf mois. Quand il fut destitué, il alla s'établir dans la maison de Mohamed bey, l'ancien gouverneur de Djerdjah, qui avait été tué, et Kitas bey prit la direction des affaires en qualité de kaïmakan.

Hassan pacha eut pour successeur Ahmed pacha, ancien lieutenant de Ibrahim pacha, qui mourut au Caire. Le nouveau gouverneur arriva par voie de terre et entra dans la citadelle le 16 Moharram 1101.

A la même époque, un aga arriva au Caire avec un ordre prescrivant l'envoi de deux mille soldats sous le commandement d'un sandjak. On les expédia à la mi-Djamad el Thani sous le commandement de Moustapha bey, ex-gouverneur de la province de Djerdjah.

Le 12 du même mois, un corps d'armée avait été envoyé dans la province de Béhéra et l'oasis de Bahnassa sous le commandement de deux sandjaks. L'expédition fut bientôt suivie par Ismaïl bey, tous les kachefs, le katkhoda du pacha, les agas des régiments, le katkhoda des chaouichs et quelques anciens. Plusieurs combats eurent lieu entre eux et Ibn Wafi et ses bédouins. Enfin, à la suite d'une grande bataille, les bédouins furent mis en déroute. Dans la poursuite des fuyards, Kitas bey, Hassan Aga Boulghia et le katkhoda du Pacha rencontrèrent une troupe de bédouins qu'ils conduisirent au Caire après leur avoir enlevé leurs biens et après avoir tranché la tête à quelques-uns d'entre eux.

A la mi-Radjab, une bataille eut lieu à la Mecque entre le gouverneur Ibn Galeb, et Mohammed bey, le gouverneur de Djedda. Ibn Galeb fut mis en fuite et le gouvernement de la ville confié à El Saïd Mohsen ibn Hussein ibn Zeid. On fit proclamer l'aman par des crieurs publics et la ville resta pavoisée pendant trois jours et trois nuits.

Vers cette époque, Ahmed pacha tomba malade; il mourut le 12 Djamad el Thani 1102 après avoir gouverné l'Égypte pendant dix-huit mois. Il fut enterré au grand cimetière. On doit à

Ahmed pacha la réparation de la mosquée de El Moaïad, qui se trouvait dans un état de délabrement voisin de la ruine.

Le 4 Radjab mourut également Kitas bey El Defterdar. Le lendemain de sa mort, son suivant Kansaw bey, qui avait été chargé du transport du trésor en remplacement du katkhoda du Pacha qui, depuis la mort du gouverneur, remplissait les fonctions de lieutenant, rentra au Caire. A son arrivée, le katkhoda l'éleva à la dignité de Defterdar.

A la même époque arriva l'ordre nommant Aly, le katkhoda du Pacha, en qualité de lieutenant, avec autorisation de diriger les affaires jusqu'à la fin du mois copte de Misra. Ainsi, son intérimat fut de quatre-vingt-quatorze jours. Aly pacha fut ensuite nommé gouverneur de l'Égypte. Il se rendit au Caire par le Nil et entra dans la citadelle le 12 Ramadan 1102. Un Khan tartare arriva avec lui, il s'arrêta pendant quelque temps au Caire, puis il partit en pélerinage et s'en retourna par la Syrie.

Le 12 Zilkâdeh arriva de Constantinople le nommé Kara Soliman avec un firman annonçant l'avènement au trône du Sultan Ahmed, fils du Sultan Ibrahim. A cette nouvelle, la ville du Caire fut pavoisée pendant trois jours, et des salves d'artillerie furent tirées de la citadelle.

Le 13 Saffar 1103, un courrier arriva de la Mecque pour annoncer la défaite de Mohsen par le chérif Sâd et l'usurpation de l'autorité par ce dernier. Le gouverneur de l'Égypte transmit cette nouvelle à la Sublime Porte.

Le 8 Rabi Awel arriva l'ordre de confier à quatre sandjaks l'administration du subside et des wakfs des deux villes sacrées, En conséquence, Ibrahim bey Zulfikar, alors commandant du pèlerinage, fut nommé en remplacement de l'aga des Mostahfézan (gardes); Mourad bey El Defterdar eut le commandement de la Mohammadyeh en remplacement du katkhoda des Mostahfézan ; Abdallah bey eut la direction du Wakf el Khassekyeh en remplacement du katkhoda des Azab; Ismaïl bey eut

la direction des Wakfs des deux villes saintes, en remplacement du Bach-Chaouiche des Mostahfézan. A cette occasion, les quatre sandjaks furent revêtus par le Wali du caftan d'honneur.

Le 1er Ramadan arriva de Constantinople le Cherif Sad ibn Zeid avec le titre de Gouverneur de la Mecque. Il partit ensuite pour le Hedjaz.

Au mois de Chawal, Aly, le katkhoda de l'ex-gouverneur, Ahmed pacha, partit pour Constantinople.

A la même date, Ismaïl bey fut nommé Defterdar en remplacement de Mourad bey.

Le 13 Chawal, Djalab Khalil, katkhoda des Mostahfézan, fut assassiné dans son propre camp où il y eut une émeute dont l'auteur était Khouchouk Mohammed.

Le 23, les Mostahfézan choisirent Selim effendi et Radjab, katkhoda dans leur régiment, et les revêtirent des insignes de sandjak.

A la même époque, Kouchouk Mohammed, d'accord avec les sept régiments, abolit les protections dans la ville du Caire. Ils supprimèrent également dans les autres villes les protections concernant les Azab et les Janissaires ; ils rendirent à cet effet un arrêté qui fut proclamé dans les rues.

Le 1er Zilkâdeh, le gouverneur fit arrêter Selim effendi et le fit étrangler dans la citadelle. Son cadavre fut ensuite transporté chez lui dans un cercueil. Son collègue Radjab katkhoda, s'enfuit, puis, sur sa démission, il fut relevé de sa dignité de sandjak et il partit pour la ville de Médine.

Le 18 Rabi-Awal on reçut l'ordre de pavoiser les rues en l'honneur de la naissance de deux fils jumeaux du Sultan, qui furent nommés l'un Soliman et l'autre Ibrahim.

Le 12 Châban, Hussein bey Abou Yadak partit avec mille soldats pour rejoindre Ibrahim bey Abou Chanab, qui était parti pour la Crète vers la fin de Rabi Awal.

Le 12 Ramadan de l'an 1105, correspondant au 11 Bachans, un violent ouragan s'abattit sur la ville du Caire, soulevant

un tourbillon de poussière qui obscurcit le ciel. On était à la prière du vendredi ; tous les habitants de la ville crurent à la fin du monde. L'ouragan causa beaucoup de dégâts ; il renversa le petit bateau qui surmontait le minaret de la mosquée de Touloun et détruisit plusieurs maisons.

ANNÉES

MIL CENT SIX A MIL CENT DIX-NEUF[1].

En l'année 1106, la crue du Nil s'arrêta au-dessous de la limite ordinaire ; puis les eaux baissèrent rapidement, laissant les terres en pleine sécheresse. Une famine en fut la conséquence.

Dans le mois de Zilhodjeh, quelques habitants de la Mecque se rendirent à Constantinople pour se plaindre des injustices du chérif Sâd. On lui envoya le gouverneur de Djeddah, Mohammed bey, et celui de la Syrie, Ismaïl pacha. Ces deux personnages arrivèrent à la Mecque avec la caravane du pélerinage. Ils firent la guerre au chérif Sâd, le déposèrent, livrèrent sa maison au pillage et confièrent le gouvernement de la Mecque au chérif Abdallah Ibn Hachem ; mais bientôt, après le départ de la caravane, ce dernier fut battu par le chérif Sâd, qui reprit possession de ses fonctions et chassa son compétiteur.

Cette même année, il y eut des remises d'impôts par suite de la sécheresse.

Le 12 Djamad Akher, le chérif Ahmed ibn Ghaleb arriva au Caire, chassé par le chérif Sâd.

Le 18 Radjab, la nouvelle de l'avènement au trône du sultan Moustapha, fils de Mohammed parvint au Caire.

Le 12 châban, mille soldats furent expédiés à Ankeros, sous le commandement de Ahmed bey. Bientôt mille autres soldats furent expédiés, sous le commandement d'Ismaïl bey,

[1] L'année musulmane 1106 a commencé le 22 août 1694.

pour tenir garnison dans l'île de Rhodes. Ismaïl bey se rendit avec son convoi à Boulak, s'y arrêta pendant trois jours, et partit ensuite pour Alexandrie.

Le 4 Châban, un ordre étant arrivé à l'effet de séquestrer les biens des deux eunuques Nazir Aga et Ismaïl Aga, on fit détenir ces deux individus dans le camp des Mustahfezan et l'on fit apposer les scellés sur leurs biens.

Le 5 Chawal, les administrateurs des wakfs, les ulémas et les étudiants de la mosquée El Azhar vinrent se plaindre à Aly pacha de ce que les multezims (concessionnaires) refusaient de payer les revenus des wakfs ou des biens affectés au service des mosquées, au risque d'entraver l'exercice du culte et des cérémonies religieuses. Le Pacha contraignit les multezims à s'exécuter sans retard.

Au mois de Chawal, le Wali envoya à Mourad bey l'ordre de tenir un conseil dans sa propre maison, pour prendre une décision au sujet des céréales dues à la ville de El Anbar. Ce conseil fut réuni et l'on décida de remettre à l'année suivante le subside dû par les terrains qui avaient souffert de la sécheresse. Quant au subside dû par les autres terrains, il devait être perçu sans retard. On délivra ensuite des bons que les multezims achetèrent aux ayants droit, à raison de cent cinquante paras la ration et ils s'acquittèrent ainsi de leur dette.

Le 12 Chawal, arriva de Manfalout la nouvelle de la mort de Abdallah ibn Waffi, le cheikh des bédouins Mograbins tué par le chérif Farès ibn Ismaïl El Titalawi.

Le 11 Zilkâdeh, arriva un aga porteur d'un ordre prescrivant la vente des biens meubles de Nazir Aga et d'Ismaïl Aga, à l'exception des bijoux et autres objets précieux volés au sérail et qu'on voulait conserver. Le produit de la vente devait être saisi et les deux agas détenus dans la caserne des Janissaires. En outre, on devait faire des recherches sur les biens et les créances que ces agas pouvaient avoir, en dehors de ceux qui étaient déjà saisis. Cet ordre fut mis à exécution; le produit de

la vente s'éleva à la somme de quatorze cents bourses. Quant aux bijoux et autres objets précieux, on les expédia en même temps que le produit de la vente, sous la surveillance de Soliman bey, kachef de la province de Menoufyah, chargé aussi d'accompagner le trésor.

A la mi-Moharram de l'année 1107, les mendiants et les pauvres se réunirent, hommes, femmes et enfants, et se rendirent à la citadelle; ils s'arrêtèrent dans la cour du Diwan et ils se mirent à crier famine. N'ayant obtenu aucune réponse, ils se mirent à lancer des pierres. Le gouverneur monta à cheval et les chassa. Ils descendirent sur la place de Romeïlah et pillèrent les magasins de céréales, l'okel du blé et le magasin du katkhoda du pacha, qui était rempli d'orge et de fèves. Cet incident fut le prélude de la famine avec toutes ses horreurs. Bientôt le blé fut vendu à six cents paras l'ardeb, l'orge à trois cents, les fèves à quatre-cent-cinquante et le riz à huit cents. Quant aux lentilles on n'en trouvait pas. La situation était la même dans tout le pays, et beaucoup de villageois vinrent au Caire chassés par la famine. Enfin les vivres manquèrent à tel point que beaucoup de personnes se trouvèrent dans la nécessité de se nourrir de cadavres; un grand nombre succombèrent à la faim. Les villages furent abandonnés, les pauvres pillaient le pain dans les marchés et les fours ou l'enlevaient aux marchands dans les rues. On était obligé, pour envoyer son pain au four, de le faire escorter par deux ou trois hommes armés de bâtons. Cet état de choses dura jusqu'à la révocation de Aly pacha, qui eut lieu le 18 Moharram 1107. Après sa destitution, Aly pacha quitta la citadelle et alla s'établir dans la maison de Ahmed, katkhoda des Azab, qui donne sur le lac Birket el Fil. Aly pacha avait gouverné l'Égypte pendant quatre ans, trois mois et quelques jours.

Ismaïl pacha fut ensuite nommé gouverneur de l'Égypte. Aussitôt qu'il fut nommé, il envoya au Caire un délégué por-

tant l'ordre de la nomination de Ibrahim bey Abou Chanab en qualité de lieutenant. Il arriva ensuite lui-même par voie de terre et fit son entrée dans la citadelle, avec le cérémonial accoutumé, le jeudi 17 Saffer. Peu de temps après son arrivée, Ismaïl pacha chercha à atténuer la misère publique dont il avait vu toute l'étendue. A cet effet, il fit réunir les pauvres et les mendiants sur la place de Karamidan et chargea de leur entretien les émirs et les notables, proportionnellement à leurs moyens. Il prit lui-même à sa charge un certain nombre de personnes auxquelles il fit servir, tant que dura la famine, deux rations par jour de pain et d'aliments divers.

Une épidémie mortelle succéda à la famine. Le Pacha donna l'ordre à l'administration du Beit el Mal de subvenir aux frais d'enterrement des pauvres et des étrangers. Pendant cette épidémie on ramassait les cadavres dans les rues pour les transporter au bassin dit Magsal el Sultan, près de la fontaine de El Momen, où ils devaient être lavés. Beaucoup d'hommes riches, émirs, commerçants ou autres participèrent également à cette œuvre charitable et subvinrent eux-mêmes à l'inhumation d'un grand nombre de malheureux. Parmi les victimes de l'épidémie, nous pouvons citer le cheikh Zein-el-Abedin El-Bakri et Ibrahim bey Zulficar, le commandant de la caravane du pèlerinage.

Après l'épidémie, qui se termina à la fin de Chawal, le gouverneur organisa une grande fête pour la circoncision de son fils Ibrahim bey. Il fit circoncire à cette occasion deux mille trois cent trente-six garçons choisis parmi les pauvres, et il gratifia chaque garçon d'un habit complet et d'un dinar.

Vers cette époque, on reçut un ordre à l'effet d'examiner les comptes de Aly pacha, l'ex-gouverneur. Le compte fait, celui-ci se trouva débiteur d'une somme de six cents bourses. En conséquence, on fit apposer les scellés sur sa maison et l'on vendit ses biens jusqu'à concurrence de la somme due.

A la même époque, on reçut l'ordre de pavoiser la ville à l'occasion d'une victoire remportée par les armes impériales. La ville et la banlieue furent pavoisées pendant trois jours.

Au mois de Radjab, on reçut l'ordre d'envoyer à Constantinople deux mille soldats sous le commandement de Mourad bey. Celui-ci fut revêtu d'une robe d'honneur, ainsi que les autres officiers supérieurs, et l'expédition quitta la ville le 11 Châban.

Le 17 Radjab, Kitass bey, suivant de Zulficar bey, le commandant de la caravane, fut élevé à la dignité de sandjak en remplacement de Ibrahim bey, fils de son maître.

A la même date arriva l'ordre de faire mettre en liberté Nazir Aga et de lui allouer, au Diwan du Caire, cinq cents osmanis, cinq rations de vivres et dix autres de fourrages. Quant à son compagnon Ismaïl aga, il fut maintenu en prison.

Le 4 Radjab, Ahmed bey fut de retour de son voyage ; le 7, Ayoub bey prit le commandement du pèlerinage, et le 2 Châban, Ismaïl bey rentra de son voyage.

Le 13 Rabi Àwel 1108 on recut l'ordre de pavoiser les rues du Caire en l'honneur de la naissance, au Sultan, d'un enfant qui fut nommé Mahmoud. On reçut en même temps la nouvelle de la mort de Mourad bey.

Le 13 Ramadan, les soldats se mutinèrent et tuèrent Yasset el Yahoudi (ou l'israélite). Ils le traînèrent ensuite par les pieds et le jetèrent sur la place de Romeïlah. La populace, de son côté, apporta du bois et brûla le cadavre de la victime. Ce fait se passa un vendredi après la prière. Voici les causes de cet assassinat :

Yassef el Yahoudi était concessionnaire de l'hôtel des monnaies sous le gouvernement de Alypacha, l'ex-Waly de l'Égypte. Ayant été appelé à Constantinople et interrogé sur certains faits relatifs à la situation de l'Égypte, le rusé israélite exposa plusieurs systèmes et s'engagea à augmenter les recettes du Trésor au moyen de certaines innovations qu'il sut faire admettre. De retour au Caire, les israélites allèrent le recevoir à Boulak et le conduisirent au Divan, où l'on donna lecture des ordres dont il était porteur. Le gouverneur consentit à faire

exécuter les ordres de la Sublime Porte et les fit proclamer dans les rues de la ville. Le peuple en fut affligé ; les commerçants et les notables allèrent trouver les émirs et signalèrent à leur attention l'iniquité de la mesure. Les émirs et les sandjaks se rendirent à la citadelle et en causèrent avec le Pacha, qui rejeta toutes leurs propositions. Ils se soulevèrent alors en masse et l'invitèrent à leur livrer le juif, mais le Pacha refusa. Les émirs lui parlèrent alors avec dureté et résolurent de prendre l'israélite par force. Enfin le Pacha leur permit de garder cet individu dans la prison de El Arkana en leur recommandant de ne prendre aucune autre mesure à son égard jusqu'à ce qu'on eût décidé de son sort. Cet ordre fut exécuté par les émirs, mais bientôt les soldats se mutinèrent et vinrent réclamer le prisonnier au Pacha. Sur le refus de ce dernier, les soldats se dirigèrent vers la prison, emmenèrent l'israélite et le mirent à mort comme nous l'avons raconté.

Cet événement fut relaté dans la poésie suivante, due à la plume de cheik Hassan el Badry el Hedjazi :

Au Caire vint un Juif que Dieu avait rejeté.
Grossier, dur et violent, il fut un vrai fléau affreux.
Le dixième jour de Ramadan il arriva monté sur son cheval ;
Une foule immense se pressait devant lui ou le suivait.
Il portait un ordre qui devait le conduire à sa perte,
Ordre prescrivant de modifier la forme du Dinar égyptien
Et de changer également la forme de la piastre.
Et cela dans le but de s'emparer de la monnaie à un taux inférieur à sa valeur intrinsèque.
Quand il eut exposé sa proposition on lui coupa la tête
Avec un cimeterre brillant qui nous sauva de ses embarras.
On le brûla ensuite et la foule resta spectatrice
Jusqu'à ce qu'il fût réduit en cendres comme la poussière.
Malheur à ce juif; oh, l'horrible dessein qu'il avait formé !
Justice on lui fit pour le crime qu'il avait commis.
Honneur à ceux qui s'en sont emparé et nous en ont débarrassés.
S'ils l'avaient laissé faire, il nous aurait accablé des malheurs qu'il apportait avec lui.
Sa fin honteuse eut lieu le treizième jour de notre Ramadan.

C'était vendredi, jour qui fut perdu à la citadelle par suite de la nouvelle qu'il apportait.
En mourant il goûta du fruit de son œuvre [1].
C'est Hassan el Hedjazi qui le dit.

A la même date, le gouverneur fit venir le cheikh Mohammed el Zirkani, l'un des témoins du Mehkémé et lui fit raser la barbe pour avoir écrit un acte constituant en Wakf une maison dévolue au Beit el Mal. Il le fit ensuite promener dans les rues, monté sur un chameau, pendant qu'un crieur répétait à haute voix ces mots : « Telle est la peine qu'on inflige aux faussaires. » Le Pacha exila le cheikh Mohammed dans l'île El Tinah.

Au mois de Saffer, on reçut un nouveau coin pour la frappe du Dinar avec l'inscription du Toghra. Le Pacha convoqua chez lui les émirs, puis il manda le directeur de l'hôtel des monnaies et lui remit le nouveau coin en lui donnant l'ordre de l'adopter pour la frappe de la monnaie. Il lui fit comprendre en même temps que le titre de l'or devait être de 22 kirats. Quant au poids, les cent cherifi devaient être de cent cinquante dirhems. Chacune des ces pièces devait valoir 115 paras.

Dans le courant du même mois, Abd-el-Rahman bey fut nommé gouverneur de la province de Djirdjah, où il se rendit immédiatement.

Le 12 Rabi Awal, les soldats égyptiens se mutinèrent et déposèrent Ismaïl pacha. Ce Waly avait gouverné l'Égypte pendant deux ans. Mustapha bey fut ensuite nommé lieutenant. Il dirigea les affaires jusqu'à l'arrivée de Hussein pacha, le nouveau gouverneur, qui vint de la ville de Saïda et monta à la citadelle en grande pompe à la mi-Radjab 1109.

A la même époque arriva un ordre pour l'envoi de deux mille soldats sous le commandement de Youssef bey El Moslemani. Ce dernier régla ses affaires et quitta le Caire le 19 Ramadan.

[1] Ce vers est un chronogramme, il contient la date de l'année 1108.

Vers le milieu du mois de Zilhodjeh, Ismaïl pacha se rendit à El Adliah, se disposant à quitter le pays. Hussein pacha ayant fait régler son compte, il se trouva débiteur de cinquante mille ardebs pour lesquels il paya une somme de cinquante bourses. Il partit ensuite pour Bagdad après avoir vendu sa maison et les concessions de Badrachein qu'il avait constituées en Wakfs.

En 1110, les pensionnaires reçurent la contre-valeur de leurs allocations à raison de 25 paras pour chaque ardeb de blé et de 16 pour chaque ardeb d'orge.

Vers la fin de Djamad el Thani, un individu nommé El Oleimi, originaire de la province de Fayoum, vint au Caire et s'établit derrière le café situé vis-à-vis la fontaine de El Mômen. Beaucoup de gens du bas peuple entourèrent cet individu et en firent un saint. Bientôt le peuple accourut de toutes parts pour voir l'ami de Dieu. Les deux sexes stationnaient pêle-mêle autour de lui et de grands scandales se produisirent à cause de cet homme. Enfin les soldats s'emparèrent de lui et le tuèrent à la citadelle. Il fut enterré aux environs de la tombe de Saïda Nefissa.

L'histoire de cet homme a été racontée par le Cheikh Hassan El Hedjazi dans la poésie suivante :

Un imposteur vint au Caire pour répandre ses doctrines;
La foule accourut près de lui, les humbles et les grands,
Et l'on se pressait autour de sa personne croyant que c'était un homme de bien.
Le malade lui donnait de l'argent dans l'espoir d'obtenir la guérison,
Mais il n'obtenait que l'aggravation de son mal. Les visiteurs dupés ne trouvaient que déception.
D'une suite d'imposteurs, le charlatan s'entoura.
On faisait la prière au milieu des danses et d'autres actes scandaleux,
En y mêlant des aboiements, des vociférations et des cris insensés.
Les femmes se mêlaient aux hommes;
Elles y passaient le jour et la nuit, ne recherchant que le libertinage.
Enfin Dieu arma contre l'imposteur le bras des chefs puissants.

Le treizième jour de Djamad el Thani
Ils tirèrent le glaive et le tuèrent avec trois autres complices.
Dieu sauva ses créatures de la méchanceté de cet homme et de ses sectateurs.
En le tuant on étouffa le mal (chronogramme 1110).
Cette poésie est composée par El Badry el Hedjazi Hassan ;
Que Dieu le traite avec bienveillance lui et ses parents,
Et qu'il bénisse le Prophète et le salue,
Ainsi que sa famille, ses compagnons et ses descendants.

Le 14 Chawal de cette année, une rixe éclata entre des moghrabins et quelques Cairotes. Voici quelles en furent les causes.

Les moghrabins avaient pour habitude de promener chaque année, dans les rues du Caire, le tapis sacré, destiné à couvrir la kâaba. Dans cette cérémonie, les moghrabins tiennent en main une partie du tapis, et, chemin faisant, ils frappent toute personne qu'ils rencontrent en train de fumer. Or, cette année-là, la procession rencontra un des suivants de Mustapha katkhoda El Kazdogli qui fumait. Les moghrabins armés qui marchaient à la tête de la procession et leurs compatriotes se jetèrent sur lui, brisèrent la pipe qu'il fumait et lui fendirent la tête. Quelques Cairotes prirent fait et cause pour leur compatriote et se jetèrent à leur tour sur les moghrabins. La querelle isolée dégénéra en une rixe générale ; tous les Cairotes qui se trouvaient là prirent part à l'affaire ; les armes brillèrent et la mêlée était encore dans toute son intensité, lorsque la force armée vint mettre un terme à cette situation. Un maréchal-des-logis appartenant au corps des moustahfézan, ayant avec lui quelques hommes, sépara les combattants et finalement emmena devant le Pacha, à qui il soumit leur cas, plusieurs moghrabins les fers aux pieds. Le Wali ordonna leur emprisonnement à El-Arkanah ; ils s'y trouvaient encore lorsque la caravane du pèlerinage partit pour les lieux saints. Quelques uns d'entre eux moururent en prison, les autres furent élargis.

Quelque temps après, le Wali de l'Égypte fut remplacé par Kira Mohammed pacha, ex-lieutenant de Ismaïl pacha. Il arriva dans cette province vers la mi-Rabi el Thani de l'an 1111.

En l'an 1114, sous le gouvernement du même pacha, eut lieu l'affaire de la monnaie d'argent rognée, à la suite de laquelle une nouvelle monnaie fut émise, et les prix des denrées furent fixés à nouveau. Cette affaire sera relatée en détail dans la biographie de Aly Aga Moustahfezan.

En 1115, on apprit en Egypte la double nouvelle de la mort du Sultan Moustapha et de l'avènement au trône du Sultan Ahmed, fils de Mohammed Khan, qui eut lieu le 17 Rabi el Thani de cette année.

Dans cet intervalle, le Wali rendit un ordre prescrivant la démolition de plusieurs immeubles, afin de permettre l'élargissement des routes et des bazars. Après la démolition des boutiques on ordonna de creuser la terre et d'abaisser le niveau des rues jusqu'à ce qu'on eût atteint les fondations des maisons. Mohammed pacha gouverna l'Égypte pendant cinq ans et fut relevé de ce poste en Radjab de l'an 1116.

On lui doit la réparation de l'Arbéïne, bâtiment situé à proximité de la porte de Karamidan; dans cette construction, il édifia une mosquée avec une chaire et une petite mosquée pour les Turcs pauvres qui étaient affiliés à la secte Khalwatyah et il les y logea. En face de cet immeuble, il fit construire une cuisine et une maison destinées à héberger les pauvres seuls, et au-dessus, une école pour enseigner le Coran aux enfants en bas-âge. Il affecta à cette école des revenus en suffisance pour subvenir aux besoins des élèves. Entre cette construction et le jardin dit « El Ghoury » il fit construire un bain large et spacieux pavé de marbres de différentes couleurs. Il planta de nouveaux arbres dans le jardin, reconstruisit le salon de « El Ghoury » qui s'élevait dans ce jardin et fit bâtir dans le voisinage de la maison une écurie et une grande cour avec des banquettes. C'est dans cette cour que, depuis, les hauts fonctionnaires allaient revêtir les caftans, insignes de leurs fonctions, et que le Tapis sacré était remis au commandant du pèlerinage. Il fit élever en outre une butte pour le tir de l'arc, et à Karamidan

un bain magnifique, celui qui s'y trouve actuellement. Il y fit construire un bassin fait d'un seul morceau de marbre amené exprès de la citadelle ; ce bassin s'élévait au milieu du chauffoir. Indépendamment de ces constructions, Mohammed pacha fit élever au cimetière le mausolée de Sidi Issa, fils de Sidi Abd-el-Kader el Ojilani ; des étudiants furent attachés à ce monument, et des revenus spéciaux furent constitués pour subvenir à leurs besoins. Dans l'intérieur de la citadelle, près de la caserne des chawiches, Mohammed pacha fit creuser une citerne et quinze personnes y furent attachées avec mission d'y lire le Coran chaque jour après le coucher du soleil. C'est ce Mohammed pacha qui fut cause de la mort de Abd-el-Rahman bey, gouverneur de Djerdja, qu'il haïssait parce qu'il avait provoqué la destitution de Ismaïl pacha, l'ex-Wali, dont lui Mohammed pacha avait été le lieutenant. Quant aux détails de cette affaire, ils seront relatés dans la biographie de Abd-el-Rahman bey.

Kira Mohammed pacha fut remplacé au gouvernement de l'Égypte par Rami Mohammed pacha, grand-vizir sous le Sultan Moustapha, et en dernier lieu gouverneur général de l'île de Chypre. Le nouveau Wali arriva au Caire, et, le lundi 6 Châban il monta à la citadelle.

En l'an 1117, Kytas bey fut nommé émir du pélerinage en remplacement de Ayoub bey.

La même année, la crue du Nil se fit attendre au-delà de la date ordinaire, le pays s'agita, les habitants de l'Égypte tournèrent leurs regards vers Dieu, et ceux du Caire se rendirent sur le Mokattam et dans les autres endroits les plus favorables à la prière afin de supplier le Créateur d'amener la crue. Leurs vœux furent exaucés ; le 11 Thout, la crue tant désirée se manifesta. La calamité si redoutée, la sécheresse générale fut conjurée. Il y eut des gens qui consacrèrent cet événement par des vers dans lesquels ils déterminèrent la date de l'année dans laquelle il eut lieu.

Voici quelques-uns de ces vers :

Le Nil, au Caire, s'éleva par la crue,
Le 10 plus un du mois de Thout.
Nous en perpétuerons la mémoire en disant :
C'est Dieu qui satisfait les désirs. (Valeur numérique, 1117.....)

Le Cheikh Hassan el Hedjazi ne pouvait négliger une pareille occasion de déployer sa verve poétique : aussi composa-t-il en l'honneur de cet événement les vers suivants :

Les Cairotes sont ignorants.
Leur ignorance ne saurait être surpassée.
Leur duplicité est sans bornes,
Et le mensonge, chez eux, est perfectionné.
Il arriva une année où la crue
Du Nil faillit manquer.
Alors, ils donnèrent libre cours au mensonge ;
Ils priaient tous les jours,
Le matin, à midi et à l'asr,
Ils invoquaient tel saint et tel autre
En vain et sans aucun profit.
Sur les rives ils se rendaient tous les jours,
Et, tant que le jour durait, ils guettaient sur les berges,
Ils rapportaient des nouvelles diverses,
Toutes dénuées de fondement
Et l'agitation allait en grandissant,
Et des scandales faillirent se produire.
Le désespoir régnait, et la foule
Ne discontinuait pas ses prières.
Enfin le Dieu puissant
Réalisa les espérances.
Sa générosité amena la crue,
Et la coupure dissipa nos craintes.
C'est le 11 du mois de Thout
Que vint cette crue réjouissante.
Elle atteignit une hauteur
De dix-sept pics et plus.
Les eaux n'arrosèrent pas toutes les terres
Et les prix des vivres haussèrent.
Alors l'Hedjazien Hassan,
Que la prospérité soit son partage,
A déterminé la date par ce vers :
En Thout, la crue s'est produite. (Valeur numérique, 1117)

Après avoir arrosé une partie du pays, les eaux baissèrent rapidement ; le prix des céréales s'éleva, conséquence nécessaire de la sécheresse, et l'on rapporte que le blé et les fèves se vendirent 240 paras l'ardeb ; les lentilles 200 paras ; l'orge 100, et le riz 400. La viande de mouton atteignit 3 paras le rotoli ; la viande de buffle et de vache 2 paras. Les œufs se vendaient 1 para les trois ; le cantar de beurre 600 paras ; le cantar d'huile 350 et le poulet était coté 8 paras. Le rotoli de cire de suif atteignit 8 paras, et cette cherté eut pour conséquence l'augmentation du nombre des mendiants.

En l'an 1118, ni le Yémen ni les Indes n'envoyèrent de marchandises en Égypte ; par suite, la mousseline indienne devint très-rare. Le genre dit Farhat khan se vendit 400 paras la pièce et le genre dit khounkari 700 paras. Le café s'éleva à un prix excessif ; le kantar de cette denrée se vendit 2750 paras.

Le 6 Radjab, Mohammed Rami pacha fut destitué et le même jour un courrier de la suite de Aly pacha, le nouveau Wali, arriva au Caire.

Le 9 du même mois, Mohammed pacha quitta la citadelle et se retira dans la maison de Ahmed, l'ex-katkhoda du corps des Azab, située dans le voisinage de Hammam el Sakran et qui donnait sur le Birket el Fil. Un cortége imposant l'accompagna à sa nouvelle résidence. Aly pacha, son successeur, arriva par mer et le bateau qui le portait jeta l'ancre, à Boulaq, le lundi 9 Châban. On se porta à sa rencontre comme d'habitude ; il arrivait avec une suite de plus de 1,200 personnes, non compris son escorte.

Le 12 du mois, il monta à la citadelle au milieu du cortège réglementaire ; des salves de coups de canon y annoncèrent son arrivée.

Dans les derniers jours de ce mois, une dissension se manifesta entre les Azab et les Moutefarika ; voici quels en furent les motifs :

Le corps des Azab comptait dans son sein un individu nommé Mohammed effendi, qui avait été jadis écrivain en sous-ordre au divan. Licencié de son poste, il avait été attaché à la section des Comptes, d'où ses agissements équivoques l'avaient bientôt fait chasser. Nommé alors commandant en chef du détachement des Azab qui se trouvait à Alexandrie, il parvint à être le lieutenant du Capitan-pacha et fit plusieurs voyages en mer. Ce fut au cours d'un de ces voyages que la nouvelle se répandit qu'il s'était noyé. Sur la foi de cette nouvelle, le corps des Azab raya de ses registres le nom de Mohammed effendi et fit supprimer tous traitements, rations, soldes et autres subventions inscrites en son nom, tant ailleurs que dans ce corps. Mais Mohammed effendi n'était pas mort, car quelque temps après il arrivait au Caire et se rendait au Divan. Là il établit son identité et il se fit payer les sommes et rations inscrites en son nom au corps des Azab. Il lui était resté dû quelques arriérés qu'il ne put se faire payer, et, en présence de l'indifférence du corps des Azab, qui, loin de lui venir en aide, le négligeait, il se tourna du côté des Moutefarika. Il demanda à cette milice de le comprendre dans ses rangs et de faire rayer son nom du corps des Azab ; en attendant, il se rendait chaque jour au Divan avec les Moutefarika. Or il faut savoir, pour l'intelligence du récit, que pour aller au Divan il fallait passer devant la caserne des Azab, c'est-à-dire du corps que Mohammed effendi voulait quitter pour un autre. Et maintenant que nous avons donné ce renseignement, revenons à notre relation un instant interrompue.

Mohammed effendi se rendait un jour au divan, lorsque, à la hauteur de la caserne des Azab, quelques soldats appartenant à ce corps lui barrèrent la route. Ils le forcèrent ensuite à mettre pied à terre, et, cela fait, ils l'emprisonnèrent dans leur caserne. La nouvelle de son arrestation parvint aux Moutefarika, ainsi qu'à ceux de leurs chefs qui se trouvaient au Divan. Ils en furent fâchés. Quelques instants après, Mohammed, le di-

recteur de l'administration du Beit el Mal, dont la garde était confiée aux Azab, penétra dans la salle du Conseil. Il y venait à la place de son sergent-major, empêché par une indisposition. Les représentants des Moutefarika, qui se trouvaient dans une situation d'esprit peu joyeuse, s'en prirent à Mohammed des actes commis par les soldats de son corps et lui en firent des reproches. Le Directeur du Beit el Mal leur répliqua sur un ton très-dur, les Moutefarika le saisirent au collet et, sans l'intervention de quelques individus qui l'arrachèrent de leurs mains, ils l'auraient frappé. Mohammed revint à la caserne et fit part aux Azab de l'attentat dont il venait d'être victime. Ceux-ci se réunirent devant leur caserne et attendirent que lés Moutefarika fussent de retour du Divan. Ils attendaient depuis quelques instants, lorsque deux des Moutefarika, Mohammed el Ebdal et Sary Aly vinrent à passer, regagnant leurs logis respectifs. Les Azab fondirent sur eux, les désarçonnèrent et les rouèrent de coups. Ils les dépouillèrent ensuite de leurs vêtements et enlevèrent les selles de leurs chevaux; quand le corps des Moutefarika apprit le traitement infligé à deux de ses membres, il quitta sa caserne et, s'étant adjoint d'autres corps, il s'installa dans la caserne des Janissaires. En même temps les corps réunis protestèrent auprès des agas, des sandjaks et des personnages au pouvoir, contre les agissements du corps des Azab. Cette situation dura trois jours; au bout de ce temps il fut décidé que l'on exilerait ceux qui avaient été la cause de cette dissension, savoir: Ahmed, katkhoda des Azab; Mohammed, le directeur du Beit el Mal; le Chérif Mohammed, maréchal-des-logis-chef et Mohammed effendi Cadi Ogli, l'instigateur principal des désordres. En tout quatre personnes. En effet, ils furent exilés au Saïd et ils s'y rendirent.

Le 2 Zilhodjeh, Aly, aga des Moustahfezan, fut revoqué et remplacé par Radouan Aga, ex-katkhoda du corps des Chawiches. Celui-ci, aussitôt entré en fonctions, prescrivit aux

négociants de faire poinçonner par l'Hôtel des Monnaies les « rotolis » dont ils faisaient usage. Le droit à payer pour le poinçonnage de chaque poids fut fixé à un para. Cette mesure amena de fortes sommes dans les caisses du gouvernement.

Le 17 Moharram de l'an 1119, mourut Ismaïl bey, le defterdar; le poste laissé vacant par sa mort fut donné à Ayoub bey, l'ex-commandant de la caravane du pélerinage.

Le 6 Saffar, le Wali de l'Égypte reçut un rescrit du Sultan Ahmed, prescrivant de porter de 16 à 22 kirats le titre de la monnaie d'or.

Le jeudi, arriva un firman prescrivant l'emprisonnement de Mohammed Rami pacha et la vente de tout ce qu'il possédait en fait de mobilier, d'effets, d'habits et autres objets. Le firman en question enlevait en outre au corps des Azab le privilége de nommer un des siens Capitan-pacha. En conformité de cet ordre, Rami pacha fut interné à Kasr Youssouf Salah-el-Dine (Saladin).

Le jour même, la caravane du pélerinage fit son entrée au Caire, après un retard de plusieurs jours consacrés à l'achat de plusieurs articles chargés à bord des vaisseaux venant des Indes. Ces achats avaient retenu la caravane jusqu'à la mi-Saffar.

Dans le courant du mois de Rabi, quelques-uns des suivants du Pacha (Rami), entre autres son lieutenant et son trésorier, furent emprisonnés.

Le 18 Djamad akher, Ibrahim bey fut nommé defterdar en remplacement de Ayoub bey; ce changement était opéré en vertu d'un ordre impérial; le même jour, Radouan, l'aga des Moustahfezan, fut révoqué et remplacé par Ahmed Aga, fils de Bakir effendi.

Le même jour également, le Wali reçut un ordre impérial condamnant à l'exil Mohammed Rami pacha. En exécution de cet ordre, cet ex-grand-vizir, se rendit à Boulaq, d'où, au bout de quelques jours, il partit pour Rhodes, lieu de son exil. La musique attachée à sa personne fut supprimée.

Dans les premiers jours de Radjab, un ordre arriva de Constantinople ordonnant la destitution de Aly pacha et son emprisonnement à Kasr Youssouf. On ordonnait également la vente de ses effets jusqu'à concurrence des sommes dues par lui à certains banquiers de Constantinople, et on nommmait Ibrahim bey pour remplir l'intérim. Cet ordre fut exécuté.

Vers cette époque, la discorde éclata parmi les janissaires; à cette occasion ceux-ci révoquèrent et exilèrent à El Timah un maréchal-des-logis-chef, nommé Efrandj Ahmed et un maréchal-des-logis nommé Hussein. En même temps, on apprit au Caire l'arrivée à Alexandrie de Hussein pacha, le nouveau Wali. Hussein pacha arriva au Caire le 13 Châban de l'an 1119 et le 25 du mois il se rendit à la citadelle avec le cortége habituel.

Le 13 Châban, le chérif Yehia, fils de Barakat, partit pour la Mecque avec un ordre impérial. Le même jour, Efrandj Ahmed et Hussein Aga s'évadèrent de la prison de El Timah. Ils arrivèrent de nuit au Caire et se cachèrent chez l'Aga des Circassiens. Hussein se réfugia ensuite dans la caserne des Tefekdjyeh (fusiliers).

Le 26, les janissaires se réunirent en armes dans leur caserne; ils avaient appris l'évasion des exilés et leur arrivée au Caire et ils tenaient à ce que Efrandj Ahmed reprît le chemin de sa prison. Les Circassiens refusèrent de le leur livrer et dirent aux janissaires : « Il faut qu'il n'appartienne plus à votre corps». Les Circassiens étaient soutenus dans leur refus par les autres corps, mais cela ne put satisfaire les janissaires; ils s'obstinèrent à vouloir que Efrandj Ahmed leur fût livré ils s'enfermèrent dans leur caserne durant deux journées entières. Les autres corps suivirent leur exemple et se retranchèrent dans leurs casernes respectives. En présence de cette situation, les Ulémas et les Cheikhs, au grand complet, s'adressèrent aux sandjaks et aux notables et attirèrent leur attention sur la discorde qu'il fallait étouffer à tout prix. Les sandjaks et les principaux per-

sonnages s'en mêlerent et l'affaire fût enfin arrangée de la façon suivante: Efrandj Ahmed fut nommé chef de Tabl Khaneh. Le caftan, insigne de ses nouvelles fonctions, lui fût apporté par le lieutenant du Pacha et les chefs du guet. Ahmed se rendit ensuite au Divan de l'Aga du corps des Circassiens; là on lui donna lecture du firman qui l'élevait à la dignité de Sandjak. A la fin de la lecture, on lui fit les menaces habituelles de dégradation, d'exil, etc., en cas de rébellion de sa part. Efrandj Ahmed revint ensuite dans sa maison, accompagné d'un grand cortège, et on lui donna un drapeau impérial. Ainsi finit cette affaire et ainsi fut étouffée la discorde.

Vers cette époque, le lieutenent du Wali Hussein pacha, arriva en Égypte porteur d'ordres prescrivant l'élévation à 23 kirats du titre de la monnaie d'or et la frappe des pièces de Zalata et de Osmanis. Il apportait avec lui les coins nécessaires pour la frappe, mais l'Égypte n'exécuta de cet ordre que les dispositions relatives au titre de l'or.

En Chawal, un aga arriva au Caire porteur d'un rescrit ordonnant la mise en vente des effets de Aly pacha, le Wali emprisonné. Cet ordre reçut son exécution.

Dans le mois de Zilhodjeh, le Wali reçut un ordre l'invitant à envoyer à Constantinople, Khalil, le trésorier du defterdar Ibrahim bey. Voici pourquoi ce trésorier devait se rendre dans la capitale de l'empire turc.

Khalil était d'une force peu commune ; un jour, un dallal (commissaire priseur) lui montra un arc dans le but de le lui vendre. Khalil prit l'arc et le tendit plusieurs fois de suite avec une extrême facilité. Un Turc, qui se trouvait là, essaya à son tour de tendre l'arc ; mais tous ses efforts furent vains. Emerveillé de la force de Khalil, le turc acheta l'arc et se rendit à Constantinople, où aucun des archer ne put le tendre. Le Sultan, ayant eu connaissance de cette affaire, se fit apporter l'arc et essaya aussi, mais en vain, de le tendre. Le Turc apprit alors à Sa Hautesse que le trésorier d'Ibrahim bey le Defterdar avait

tendu cet arc devant lui à plusieurs reprises. Il lui dit aussi que ce mamlouk possédait un fusil avec lequel il atteignait le but pendant que son cheval était au galop. Le Sultan voulut voir l'homme dont on vantait tant la force et l'adresse ; il ordonna au Wali de le lui envoyer. Le Wali avisa de cet ordre Ibrahim bey, qui s'empressa d'envoyer son fameux trésorier à Constantinople.

ANNÉE
MIL CENT VINGT.

Nous citons la venue en Égypte d'un officier de la marine ottomane. A son arrivée, ce fonctionnaire se rendit au Divan avec les chefs et les émirs et demanda à voir le Wali. Introduit en sa présence, il lui mit sous les yeux un rescrit impérial ordonnant le départ de Aly pacha pour Constantinople. Le 28 Zilhodjeh, il fut procédé aux préparatifs du voyage. Accompagné de Hussein pacha, des sandjaks, des agas et de leurs suivants, Aly pacha se rendit à bord du bateau qui devait le conduire dans la capitale de l'empire turc, et dès les premiers jours de Rabi Awel, il prit la mer.

Le 18 Chawal, des soldats se rendirent au Divan et se plaignirent au Pacha de ce que Mohammed bey, gouverneur de Djerdja, avait accordé l'amnistie aux bédouins moghrabins et leur avait permis de s'établir dans la province et d'y résider ; ils faisaient remarquer que cette autorisation pouvait occasionner des désordres. A la suite de ces plaintes, Mohammed bey fut destitué : un des suivants de Kitas bey, nommé Mohammed, fût élevé à la la dignité de sandjak et nommé gouverneur de Djerdja. C'est lui que nous désignerons dans la suite sous le nom de Katameche.

Le 19 Chawal, arriva au Caire Mohsen Zadah ; le frère du lieutenant du Wali, Hussein pacha, le reçut avec de grands honneurs et le fit monter à la citadelle au milieu d'un cortége imposant; quelques instants après son arrivée, le nouvel émissaire remit au Wali un ordre prescrivant la destitution de Iwaz bey et son remplacement par Mohammed pacha Mohsen Zadah.

Parmi les événements dignes d'être rapportés, citons les faits suivants :

Le lundi, 14 Zilkàdeh de l'an 1120, un des mamlouks de Mohammed aga el Halabi s'arrêta devant la boutique d'un boucher, à Bab Zoueila, pour acheter de la viande. Ce mamlouk, s'étant pris de querelle avec le bourriquier d'Osman, un maréchal-des-logis-chef, et l'affaire ayant été portée à la connaissance de celui-ci, des agents envoyés par Osman se rendirent sur les lieux, arrêtèrent le mamlouk et le traînèrent devant leur chef, qui ordonna son emprisonnement. En apprenant l'arrestation de son mamlouk, Mohammed Aga entra dans une violente colère, et, accompagné de ses enfants et de ses suivants, il se rendit au divan de la police pour délivrer son mamlouk. Des paroles un peu dures furent échangées entre lui et le commandant, et une rixe s'ensuivit à la suite de laquelle Osman, le maréchal-des-logis, fit arrêter Mohammed aga et l'enferma avec son mamlouk. Après cet acte d'autorité, il monta à cheval et se rendit chez son supérieur, Soliman ibn Abdallah, auquel il fit part de ce qui venait de se passer. Soliman ayant désapprouvé sa conduite, Osman se rendit chez le commandant du corps des Moustahfezan et lui soumit le cas, mais celui-ci lui fit la même réponse que Soliman et lui donna l'ordre d'élargir immédiatement Mohammed aga et son mamlouk. Osman mit les deux prisonniers en liberté.

Dans l'intervalle, l'affaire s'était ébruitée; tout le monde sut que Mohammed aga avait été emprisonné, et cette mesure avait provoqué le mécontentement de la majorité de l'armée. Le second jour, le corps des Chawiches, le corps des

Moutfarika, le corps des spahis et avec eux les émirs, les agas et les sandjaks, se rendirent au Divan et demandèrent au Pacha l'exil du maréchal-des-logis Osman. Les janissaires, s'étant déclarés contre cette mesure, les plaignants demandèrent que Osman fût jugé. Le Pacha accéda à leur demande; Osman fut amené et on instruisit son affaire en présence du Pacha et du Cadi. A l'issue des débats, le Cadi rendit son verdict; il condamnait Osman à la peine du talion, ou, en d'autres termes, à être emprisonné. Mais les demandeurs ne se contentèrent pas de cette peine; il leur fallait la destitution et l'exil d'Osman. De leur côté, les janissaires persistèrent dans leur refus de souffrir que Osman fut puni si sévèrement. Sollicité d'ordonner l'exil ce cet individu, le Pacha tergiversait, ce que voyant, les poursuivants quittèrent le divan et se retirèrent tous furieux dans la maison du commandant des Chawîches, Saleh Aga. Ils transportèrent dans cette demeure leur cuisine qui était située à Nobah Khanah et ils passèrent trois jours sans se rendre au Divan. Au bout de ce temps, les Chawiches, les Moutefarika et les Spahis tinrent une séance importante; ils jurèrent de n'agir dans cette affaire que comme un seul homme et d'un commun acord. A l'issue de cette séance, dans laquelle il avait été décidé qu'Osman, le maréchal-des-logis, serait exilé, les trois corps dont nous venons de parler envoyèrent des députés auprès des sandjaks et des émirs pour les prier de s'unir à eux contre le corps des janissaires, qui ne les avait pas respectés. En même temps, les officiers des spahis adressèrent des lettres aux soldats de leurs régiments délégués auprès des gouverneurs des provinces pour les inviter à rentrer. En présence de ces dispositions, le Pacha ordonna la destitution d'Osman.

Le vendredi, 18 du mois, un individu se rendit à la caserne des janissaires et leur rapporta que les trois autres corps voulaient leur faire la guerre. Les janissaires envoyèrent immédiatement des émissaires pour réunir ceux d'entre eux qui étaient hors de la caserne et leur dire de rejoindre le camp en tenue

de guerre. Quelque temps après, les janissaires étaient réunis au grand complet et armés de pied en cap ; la population s'effraya de ces préparatifs et la plupart des commerçants fermèrent leurs magasins. Mais cette frayeur ne dura pas longtemps ; la tranquillité reprit bientôt le dessus et les habitants se remirent à leurs occupations habituelles. Les six corps tenaient des réunions fréquentes, tantôt dans la maison de Mohammed Aga, dit El Châter, et tantôt dans celle de Ibrahim bey el Defterdar. De leur côté, les janissaires n'avaient des entrevues qu'avec le Pacha seul.

Le dimanche, 14 Zilhodjeh, arriva au milieu d'un cortège imposant, composé de troupes nombreuses et de suivants, Mohammed bey, l'ex-gouverneur de Djerdja. Il se rendit au Divan, ainsi que c'était l'habitude suivie par les gouverneurs du Saïd, lorsqu'ils étaient révoqués. Le Pacha le revêtit de la robe qui était donnée d'ordinaire à ces gouverneurs ; il se retira ensuite dans sa maison située à El Salibah. Revenons maintenant aux Odjaks.

A la suite du désaccord survenu entre eux et le Pacha, les six corps dont nous avons parlé se réunirent et décidèrent entre eux de travailler à la suppression des abus et des impôts nouvellement établis et dont ils dressèrent une liste. En outre, ils convinrent entre eux de demander :

1° Que ceux qui étaient employés à l'Hôtel des Monnaies, aux magasins de céréales du Gouvernement, à l'abattoir de l'État, et enfin les percepteurs des droits de navigation, n'eussent pas de traitements inscrits sur les registres du Divan ;

2° Que ces gens ne puissent appartenir à aucun des odjaks ;

3° Qu'aucun commerçant, ou toute autre personne appartenant à la population des marchés, ne pût se réfugier, en cas de besoin, dans l'un des odjaks : le Mohtessib connaîtrait de leurs besoins et différends et contrôlerait l'exactitude des poids et mesures employés par ces commerçants. Dans ses tournées, il serait accompagné par un délégué du Cadi ;

4° Que les bateaux qui portent sur le Nil les céréales destinées aux magasins de l'État ne fussent l'objet d'aucune vexation;

5° Ces céréales devraient être portées indistinctement par tous les bateaux qui naviguent sur le Nil; aucun de ces bateaux ne devait, en outre, appartenir à l'un des odjaks à l'exclusion d'un autre;

6° Il ne devait être perçu aucun droit sur les comestibles importés en Égypte des pays musulmans;

7° Les quadrupèdes et le café ne pourraient être vendus à des Européens;

8° Enfin, le rotoli de café ne pourrait plus être vendu plus de dix-sept paras.

La liste de ces propositions fut soumise à la sanction du Pacha; mais le Wali refusa de rendre le décret qu'on lui demandait. De leur côté, en apprenant que les six corps avaient dressé cette liste, les janissaires en établirent une autre, dénonçant les abus commis par les spahis dans les provinces et la soumirent au Pacha; celui-ci en donna connaissance aux six corps qui la rejetèrent et insistèrent pour que les propositions contenues dans leur liste fussent sanctionnées et approuvées.

Le dimanche suivant, 21 Zilhodjeh, les corps, à l'exception des janissaires, les sandjaks, le Cadi Askar (cadi de l'armée) le Nakib el Achraf (chef des nobles) se réunirent à la caserne des Azab et envoyèrent prévenir le Pacha qu'ils étaient résolus à le destituer s'il persistait dans son refus de leur accorder le décret qu'ils demandaient. Ils lui firent savoir également qu'après sa destitution et son remplacement par un d'entre eux, ils s'adresseraient à la Porte et lui exposeraient leurs griefs. Voyant que l'affaire menaçait de prendre une tournure peu favorable pour lui, le Pacha signa le décret qui lui était demandé; le cadi rendit aussitôt un jugement et établit un acte légal qui abolissait pour toujours les abus dénoncés par les six odjaks; après quoi le Mohtessib, le chef de la Police, le délégué du cadi

et un des agas attachés à la personne du Pacha s'en furent lire au peuple la proclamation attendue si impatiemment.

Le dernier jour du mois de Zilhodjeh de l'an 1120, une éclipse eut lieu vers les huit heures ; le soleil resta voilé pendant dix-sept minutes[1] après quoi il reparut aux regards dans toute sa majesté.

ANNÉE
MIL CENT VINGT-UN.

Le samedi 4 Moharram de cette année les janissaires se réunirent sous la présidence de leurs officiers; ils jurèrent d'agir tous de concert. Les soldats se réunirent ensuite seuls dans le champ dit de Khamsin Katkhoda et firent le même serment.

Le 7, les officiers de tous les odjaks, sans exception, se réunirent dans la maison de Ibrahim bey el Defterdar. Ils se pardonnèrent réciproquement leurs torts et décidèrent de revenir à la bonne harmonie qui avait toujours régné parmi les odjaks. Mais comme la cause principale du désaccord résidait dans le décret que les six odjaks avaient arraché au Pacha et auquel ils n'entendaient pas renoncer, la réconciliation fut boiteuse et ne dura guère.

La veille du samedi 11 Moharram une dissension éclata à la mosquée d'El Azhar; elle avait pris naissance à la suite de la mort du cheikh El Nacharti. Les détails en seront rapportés dans la suite, lorsque nous donnerons la biographie du Cheikh Abdallah el Choubrawi.

Dans cet intervalle, les six odjaks avaient décidé de choisir, dans le Divan même, un nouveau local pour en faire un Hôtel

[1] Le terme exact employé par l'auteur est « dix-sept degrés ».

des monnaies, mais les janissaires s'étaient opposés à ce changement et ils ne voulaient y consentir que si leurs rivaux leur délivraient un acte dans lequel il serait déclaré que cette mesure n'était provoquée par aucun acte d'indélicatesse de leur part. Les six odjaks refusèrent de délivrer cet acte et décidèrent d'adresser, au sujet de ce changement de local, une pétition à la Porte, dont la volonté serait suivie. En conséquence, ils se réunirent et rédigèrent la pétition qui fut revêtue de leurs cachets, ainsi que de ceux du Nakib el Achraf et des cheikhs des sectes, qui s'étaient joints à eux. Cette pétition, signée en dernier lieu par le Cadi, fut expédiée à Constantinople le 16 Moharram de l'an 1121, avec des soldats pris dans les bataillons des six odjaks et un aga envoyé par le Pacha. De leur côté les jannissaires refusèrent de signer la pétition et, réunis dans leurs casernes, ils rédigèrent une adresse destinée à ceux de leurs chefs qui se trouvaient à Constantinople. Cette adresse fut confiée à Aly effendi, ex-fourrier de l'odjak des Moustahfezan et à Ahmet Chorbadji, qui partirent pour Constantinople, le lundi 27 du mois.

Le 13 Rabi Awal de cette année, Kitas bey fut investi du commandement du pèlerinage. Mais le bruit avait couru que quelques émirs intriguaient pour obtenir ce commandement; cette rumeur était parvenue à la connaissance des janissaires, et cette milice s'était empressée de revêtir ses armes, décidée à empêcher par la force l'élévation à cette dignité de toute autre personne que Kitas bey. Les sandjaks et les émirs, que cette attitude des janissaires troublait et inquiétait, se réunirent et décidèrent d'accord en cela avec les autres odjaks, de provoquer l'exil de six des principaux chefs des janissaires. « C'est la saison de la perception des impôts, se dirent-ils entre eux, et nous craignons que la turbulence naturelle des janissaires ne les pousse à quelque acte de nature à entraver les recouvrements. Exilons donc quelques uns d'entre eux, dans les fiefs dont ils sont concessionnaires, du moins jusqu'à ce que la Porte nous

ait fait connaître sa réponse au sujet de la pétition que nous lui avons adressée. » Les janissaires ayant eu vent de ce qui avait été décidé contre eux se rendirent dans leur caserne en armes et en nombre, résolus à recourir à la force pour se défendre. Ils réunirent dans leur caserne d'immenses quantités d'armes, des munitions et des canons et attendirent les événements. Les coalisés ne tinrent pas compte des préparatifs des janissaires et, de leur côté, prirent leurs précautions. Les chawiches transportèrent leur cuisine dans la maison du commandant de leur corps ; les janissaires postèrent de leur côté des sentinelles aux portes de la Citadelle, à la porte de El Midan et en tête de la rue qui conduit au cimetière. En s'assurant de Bab el Midan, les janissaires voulaient empêcher le Pacha de répondre à la sommation que lui avait été faite de descendre à Karamidan. En effet, les coalisés avaient député le commandant des chawiches, pour dire au Waly de se rendre en cet endroit afin d'assister au procès qu'ils allaient intenter aux janissaires par devant le tribunal du Cadi Askar. Les janissaires ne permirent pas au Pacha de quitter la Citadelle et ce ne fut qu'après des pèines inouïes, que le commandant des chawiches et les quelques soldats qui l'accompagnaient purent échapper aux janissaires et rejoindre leur corps. Ceci se passait le 17 Rabi Awal.

Le jeudi 15 Rabi Awal, les sandjaks et les six Odjaks s'étaient réunis et d'un commun accord, avaient désigné Mohammed bey, l'ex-gouverneur de Djerdja, pour faire le siège de la Citadelle du côté du grand cimetière ou El Karafah. Mohammed bey accepta cette mission ; il s'empara des hauteurs de Djabal el Djiouchi et y mit des canons et des soldats. Au milieu de ce désordre, on n'oublia pas de prendre les mesures tendant à préserver la ville du pillage. A cet effet, Moustapha Aga, fut nommé Aga de la milice circassienne ; il faisait de fréquentes tournées dans la ville, comme pendant le temps où le Pachalyk était vacant.

Le samedi 22, les émirs, les sandjaks et les spahis se réuni-

rent à El Roumeilah et chargèrent l'aga des fusiliers, Ahmed bey dit Efrandj, d'assiéger la caserne des janissaires du côté d'El Mahdjar et de Bab el Vizir, et d'arrêter les secours qui pourraient leur être envoyés. De leur côté, les janissaires qui se trouvaient dans la ville se réunirent à la caserne de la police et résolurent de pénétrer de force dans le camp de leurs frères qui se trouvaient à la caserne des janissaires. Les sandjaks et les six odjaks, ayant eu connaissance du coup de main que méditaient les jannissaires, désignèrent Ibrahim bey dit El Wali et Moustapha Aga, pour s'opposer à leurs efforts. Les deux délégués se rendirent avec des spahis à Bab Zoueilah et s'y fortifièrent. A cette nouvelle, les janissaires qui étaient réunis à la caserne de la police, se dispersèrent, et de leur côté les délégués des six odjaks occupèrent de fortes positions. Moustapha Aga s'établit au poste du maréchal-des-logis de Bab Zoueilah, Ibrahim bey, au point où se tenaient les gardes ; les spahis qui les accompagnaient se répandirent dans les environs de Bab Zoueilah et de Bab el Khark. Cette situation dura toute la veille du dimanche. Le dimanche matin, le Nakib el Achraf, les ulémas, le Cadi Askar et les chefs des sectes, se réunirent à El Salibah dans un endroit nommé El Chikhouyetein et là rendirent un Fatwa ou consultation qui autorisait les six odjaks et les émirs, à combattre les janissaires si ceux-ci persistaient dans leur refus de consentir à l'exil des individus qui devaient être éloignés. Cette consultation fut portée aux janissaires par un djoukhadar (porte-manteau) de la suite du Cadi. Lorsqu'ils en prirent connaissance, les janissaires sentirent leurs forces faiblir ; leur courage les abandonna et ils durent consentir à l'exil de leurs frères d'armes. Ils exigèrent toutefois que la vie des exilés leur fût garantie, et les émirs leur délivrèrent un acte par lequel ils assuraient que les exilés ne seraient pas mis à mort. Dès que cet acte fut consigné aux janissaires, ceux-ci remirent entre les mains du maréchal du camp Iwaz bey et de Radouan

aga, les huit individus désignés pour l'exil. Les deux émirs les emmenèrent à Boulak et de là dans la province.

Le 19 Rabi Akher arriva au Caire un émir yakhour (officier des écuries de rang inférieur), il se rendit à la citadelle et là, il remit au Waly deux rescrits impériaux. L'un accordait aux émirs et aux six Odjaks, les demandes formulées dans la liste qu'ils avaient dressée et envoyée à Constantinople, et prescrivait en même temps l'exil de Atallah, dit Boulag, et de Ahmed Chalabi, fils de Youssouf Aga. Il obligeait en outre les marchands de café à verser au trésor une partie de leurs bénéfices, car après avoir recouvré leur capital et les frais, ils gagnaient encore cent vingt pour cent. L'autre rescrit ordonnait le transfert de l'Hôtel des Monnaies dans la cour du Divan et enfin la construction du pont de El Lahoun dans le Fayoum. Les frais que ces deux dernières opérations nécessiteraient devaient être prélevés sur le trésor du Sultan.

A la même date, le Pacha rendit un Décret, enlevant à Ahmed bey, dit Efrandj, sa dignité de Sandjak et l'incorporant dans le corps des Djamaliah (troupes montées à dromadaires).

Le samedi, les principaux chefs des Moustahfezan se réunirent dans la maison de Ahmed Katkhoda, dit Chalne-Oglan, et firent inviter Efrandj Ahmed à se rendre au milieu d'eux. A son arrivée, ils se réconcilièrent avec lui, lui jurèrent fidélité et amitié et se rendirent en sa compagnie à la caserne des Djamaliah, où ils se firent délivrer le brevet qui lui appartenait; le dimanche, il monta à baudet et, suivi d'un nombre considérable de maréchaux-des-logis, il prit possession de ses anciennes fonctions de maréchal-des-logis chef au corps des Moustahfezan.

A la fin du mois de Rabi Akher, les huit janissaires précédemment exilés rentrèrent au Caire; ils furent ensuite enlevés au corps dont ils avaient fait jusqu'alors partie et incorporés dans les autres odjaks. Ceci était fait au su des émirs, des sandjaks et des agas.

Dans les premiers jours de Djamad Awal, le Cadi fit venir en sa présence les cheikhs des corporations et les informa qu'aux termes d'un ordre reçu de Constantinople, il leur était défendu, ainsi qu'aux membres de leurs corporations, d'appartenir à un titre quelconque à l'un des sept odjaks. Les chefs des corporations lui répondirent alors que les corporations étaient composées, pour la plupart, de soldats ou de fils de soldats. Ils se levèrent ensuite, sans avoir consenti à ce que leur ordonnait le Cadi; celui-ci, ayant appris quelque temps après qu'ils étaient décidés à lui jouer un mauvais tour, ne parla plus de l'ordre et feignit d'avoir oublié qu'il existât. Cette année même, les Janissaires abolirent les réunions et les festins qu'ils faisaient chaque année au Nilomètre à l'occasion de son curage.

Vers la mi-Djamad el Thani le nouvel Hôtel des Monnaies, construit dans la cour du Diwan, était achevé et fonctionnait; la poudrière fût transférée également dans le voisinage du nouvel Hôtel.

A la même date, Ibrahim bey Abou Chanab fut nommé commandant de la caravane du pèlerinage, en remplacement de Kitas Bey, qui, conformément à un rescrit impérial, remplaça Ibrahim Bey, dans ses fonctions de Defterdar.

Le 19 Ramadan, on apprit au Caire la nouvelle de la destitution de Hussein pacha et de son remplacement par Ibrahim pacha el Kaboudan. En vertu d'une lettre, reçue en même temps que l'ordre le révoquant, Hussein pacha était chargé par le nouveau Waly de le remplacer jusqu'à son arrivée en Egypte. On dérogeait ainsi aux traditions, suivies jusqu'alors, de nommer lieutenant un des émirs.

Dans le courant du mois de Chawal, correspondant au mois copte de Kiahk il tomba des pluies assez fortes, les torrents jaillirent, le Nil s'éléva de cinq pics et ses eaux rougies indiquaient clairement qu'elles étaient fortement chargées de limon. Les pluies ne discontinuèrent pas de tomber jusqu'à la fin du mois; elles avaient commencé le 1er Ramadan.

Dans le millieu de Zilkâdeh, Hussein pacha quitta la citadelle au milieu d'un cortége imposant et se retira dans la maison de Youssouf, aga de la Sublime Porte, précédé des émirs et des agas. A la mi-Zilhodjeh, Ibrahim pacha arriva au Caire et monta à la citadelle.

ANNÉE
MIL CENT VINGT-DEUX.(1122)

Vers la mi-Moharram de cette année les sept odjaks se réunirent au sébil de Aly pacha situé dans le voisinage de l'imam El Chafeï et convinrent entre eux d'exiler trois des leurs. Comme suite à cet accord, ils exilèrent, le jeudi, Kassim, Aga du corps des Chawiche, Aly effendi, écrivain du même corps, et Aly effendi, de l'odjak des Moutafarika et qui y exerçait les fonctions de comptable. Voici quels étaient les motifs de cette mesure.

Ces trois individus étaient soupçonnés par leurs frères d'armes d'avoir des entrevues secrètes avec le Pacha, de lui servir d'espions et de lui avoir conseillé de supprimer certaines allocations faites à des enfants en bas âge et à d'autres personnes ainsi que les allocations prélevées sur les Wakfs. Dans cet intervalle, quelques-uns des usufruitiers étant morts, le Pacha avait supprimé les pensions qui devaient être accordées à leurs héritiers. L'armée avait fait au Pacha des remontrances à ce sujet ; mais il avait refusé de revenir sur sa décision. Les anciens à leur tour s'étaient adressés au Pacha mais ils n'avaient pas été heureux. « Je n'accorderai ce que vous me demandez, avait-il dit, qu'à celui qui inscrira son nom dans l'un des sept odjaks ». Les anciens s'étaient contentés de cette concession, et le Pacha avait rendu un décret en conséquence. Or, peu de temps après, le porte-glaive du Grand-Vizir arrivait

en Égypte avec un ordre supprimant les allocations et invitant le Waly à punir sévèrement quiconque s'opposerait à l'exécution de cette mesure. Personne n'ayant songé à la désobéissance, le Pacha voulut exiler trois individus appartenant au corps des Azab, mais l'armée s'était opposée à ce que cette mesure reçût son exécution. En fin de compte une pétition fut adressée par l'armée au Grand-Vizir pour le supplier de renoncer à la suppression des allocations. Cette requête avait été portée à Constantinople par sept délégués choisis dans les sept odjaks.

Le jeudi, dernier jour de Rabi Awal, l'émir Iwaz bey, remplaça comme commandant du pèlerinage, Ibrahim bey Abou Chanab, que sa santé chancelante rendait incapable de remplir ces fonctions.

Dans les premiers jours de Djamad Awal de l'an 1122, le Waly reçut de Constantinople un rescrit impérial, portant que le titre de la monnaie d'argent égyptienne, étant supérieur à celui de la monnaie turque, le surplus devait être retranché. Il prescrivait en outre de porter à 23 kirats le titre de la pièce dite El Djanzirli. Cette pièce devait en outre être frappée de manière à ce que les cannelures et les inscriptions fussent bien distinctes.

Le 2 Radjab, à 8 heures, un tremblement de terre eut lieu.

A la même date, un rescrit impérial parvint au Waly; il ordonnait la maintien des allocations existantes avec défense toutefois de continuer ces pensions aux héritiers et aux enfants. Dans tous les cas aucune nouvelle charge de ce genre ne devait plus peser sur les Wakfs.

Le 15, arriva au Caire un ordre prescrivant la destitution de Ibrahim Pacha et son remplacement par Khalil Pacha. En attendant l'arrivée du nouveau gouverneur, Ayoub Bey fut nommé Kaïmakam. Ibrahim pacha quitta la citadelle et se retira dans la maison de Abbas Aga, située à Birket el Fil; il avait administré l'Égypte pendant huit mois.

Le mardi, 10 Châban 1122, le nouveau Waly, arriva au Caire, par voie de terre, venant de Saïda.

Le 12 Zilkadeh, le Waly reçut un ordre lui prescrivant d'envoyer trois mille soldats égyptiens et de nommer pour commandant en chef de ces troupes, un des sandjaks. Elles étaient destinées à opérer contre les Russes. C'était Mohammed bey, le gouverneur de Djerdja, qui devait conduire cette expédition ; mais son départ ayant rencontré des obstacles, Ismaïl Bey Zulfikar fut nommé à sa place. Il fut élevé à la dignité de Sandjak. Mohammed Bey lui fit don de quarante bourses égyptiennes et le nouveau commandant fût revêtu du Caftan, le 12 Zilhodjeh.

ANNÉE
MIL CENT VINGT-TROIS. ١٧٢٠

La lune de Moharram apparut le jeudi 14 Amchir de l'ère copte, 7 février de l'ère grégorienne. En ce jour le soleil entra dans le signe du Poisson.

Ismaïl bey traversa le Caire jusqu'à Boulak au milieu d'un immense cortége, et le 15 Moharrem il partit avec son armée.

Le vendredi 16 Moharrem, eut lieu une réunion composée de Moustapha Katkhoda et de quinze janissaires notables. Ils décidèrent de s'opposer à la nomination d'Efrandj Ahmed au poste d'odabacha. « Il faut, dirent-ils, qu'Efrandj se contente de révêtir le manteau d'honneur ou qu'il renonce à toute fonction dans l'odjak, sauf à celle de Chorbadji. S'il n'accepte aucune de ces deux propositions, nous sortirons de l'odjak pour nous incorporer à un autre ».

Cette réunion eut lieu à la caserne des Azab. Les hommes des six compagnies appuyèrent ces prétentions et décidèrent de demander que les huit janissaires chassés de leur odjak y rentrassent.

Moutfarika, le corps des spahis et avec eux les émirs, les agas et les sandjaks, se rendirent au Divan et demandèrent au Pacha l'exil du maréchal-des-logis Osman. Les janissaires, s'étant déclarés contre cette mesure, les plaignants demandèrent que Osman fût jugé. Le Pacha accéda à leur demande; Osman fut amené et on instruisit son affaire en présence du Pacha et du Cadi. A l'issue des débats, le Cadi rendit son verdict ; il condamnait Osman à la peine du talion, ou, en d'autres termes, à être emprisonné. Mais les demandeurs ne se contentèrent pas de cette peine; il leur fallait la destitution et l'exil d'Osman. De leur côté, les janissaires persistèrent dans leur refus de souffrir que Osman fut puni si sévèrement. Sollicité d'ordonner l'exil ce cet individu, le Pacha tergiversait, ce que voyant, les poursuivants quittèrent le divan et se retirèrent tous furieux dans la maison du commandant des Chawiches, Saleh Aga. Ils transportèrent dans cette demeure leur cuisine qui était située à Nobah Khanah et ils passèrent trois jours sans se rendre au Divan. Au bout de ce temps, les Chawiches, les Moutefarika et les Spahis tinrent une séance importante ; ils jurèrent de n'agir dans cette affaire que comme un seul homme et d'un commun acord. A l'issue de cette séance, dans laquelle il avait été décidé qu'Osman, le maréchal-des-logis, serait exilé, les trois corps dont nous venons de parler envoyèrent des députés auprès des sandjaks et des émirs pour les prier de s'unir à eux contre le corps des janissaires, qui ne les avait pas respectés. En même temps, les officiers des spahis adressèrent des lettres aux soldats de leurs régiments délégués auprès des gouverneurs des provinces pour les inviter à rentrer. En présence de ces dispositions, le Pacha ordonna la destitution d'Osman.

Le vendredi, 18 du mois, un individu se rendit à la caserne des janissaires et leur rapporta que les trois autres corps voulaient leur faire la guerre. Les janissaires envoyèrent immédiatement des émissaires pour réunir ceux d'entre eux qui étaient hors de la caserne et leur dire de rejoindre le camp en tenue

de guerre. Quelque temps après, les janissaires étaient réunis au grand complet et armés de pied en cap ; la population s'effraya de ces préparatifs et la plupart des commerçants fermèrent leurs magasins. Mais cette frayeur ne dura pas longtemps ; la tranquillité reprit bientôt le dessus et les habitants se remirent à leurs occupations habituelles. Les six corps tenaient des réunions fréquentes, tantôt dans la maison de Mohammed Aga, dit El Châter, et tantôt dans celle de Ibrahim bey el Defterdar. De leur côté, les janissaires n'avaient des entrevues qu'avec le Pacha seul.

Le dimanche, 14 Zilhodjeh, arriva au milieu d'un cortège imposant, composé de troupes nombreuses et de suivants, Mohammed bey, l'ex-gouverneur de Djerdja. Il se rendit au Divan, ainsi que c'était l'habitude suivie par les gouverneurs du Saïd, lorsqu'ils étaient révoqués. Le Pacha le revêtit de la robe qui était donnée d'ordinaire à ces gouverneurs ; il se retira ensuite dans sa maison située à El Salibah. Revenons maintenant aux Odjaks.

A la suite du désaccord survenu entre eux et le Pacha, les six corps dont nous avons parlé se réunirent et décidèrent entre eux de travailler à la suppression des abus et des impôts nouvellement établis et dont ils dressèrent une liste. En outre, ils convinrent entre eux de demander :

1° Que ceux qui étaient employés à l'Hôtel des Monnaies, aux magasins de céréales du Gouvernement, à l'abattoir de l'État, et enfin les percepteurs des droits de navigation, n'eussent pas de traitements inscrits sur les registres du Divan ;

2° Que ces gens ne puissent appartenir à aucun des odjaks ;

3° Qu'aucun commerçant, ou toute autre personne appartenant à la population des marchés, ne pût se réfugier, en cas de besoin, dans l'un des odjaks : le Mohtessib connaîtrait de leurs besoins et différends et contrôlerait l'exactitude des poids et mesures employés par ces commerçants. Dans ses tournées, il serait accompagné par un délégué du Cadi ;

serne El Azab depuis le coucher du soleil jusqu'à la fin du crépuscule et tua quatre janissaires dans la rue du Mahgar.

Dans la matinée du lendemain, eut lieu une réunion de sandjaks, composée d'Iwaz bey, émir du pèlerinage, de Ibrahim bey Abou Chanab, de Kansaw bey, de Mahmoud bey et de Mohammed bey, suivants de Kitas bey. Il y fut décidé qu'on irait au secours du corps des Azab, mais les émirs ayant appris qu'Ayoub bey avait installé des canons à la porte de sa maison et sur le fort El Kabche et que, dans ces conditions, il ne manquerait pas de venir piller leurs maisons, ils renoncèrent à toute démarche et attendirent, en armes, la suite des événements.

Efrandj Ahmed continua les hostilités trois jours et trois nuits de suite.

Dans une réunion présidée par Radouan Aga, celui-ci posa la question de savoir quelles étaient les personnes qui avaient occasionné l'insurrection. Il lui fut répondu que c'étaient Sélim Chorbadji, Mohammed effendi fils de Talah, Youssouf effendi et Ahmed Chorbadgi Towali, et que dorénavant il était impossible de compter ces quatre personnes au nombre des anciens du corps.

Les assistants allèrent ensuite à la maison de Kitas bey d'où ils déléguèrent deux anciens de chaque compagnie chez Ayoub pour demander Radouan Aga. Celui-ci monta à cheval sur le champ et les accompagna au milieu d'un grand cortège.

Une lettre fut adressée aux quatre anciens dont il a été parlé leur enjoignant de ne plus s'occuper des affaires, de rester chez eux et de ne voir personne.

Radouan Aga s'étant rendu à la maison d'Ayoub bey, on s'entretint de la paix et on écrivit à Efrandj Ahmed, pour l'engager à mettre fin aux hostilités. Mais ce dernier répondit par un refus; alors les sandjaks et les agas des cinq corps adressèrent en commun une pétition au Pacha, lui demandant des ordres pour la suspension de la guerre.

Le Pacha envoya ses ordres aux janissaires qui cessèrent le bombardement.

Un peu plus tard les sandjaks et les agas convoquèrent quelques anciens des janissaires à un rendez-vous pour entrer avec eux en pourparlers au sujet de la paix. Ces derniers acceptèrent l'invitation mais prétextèrent que le chemin était occupé par les soldats placés au Mahgar.

Hassan Katkhoda, commandant d'El Azab ayant été informé de cette réponse fit venir les soldats qui interceptaient le chemin et la route se trouva libre immédiatement après.

Les janissaires délèguèrent alors Hassan, ancien katkhoda, et Ahmed fils de Makaz, également ancien katkhoda qui eurent une entrevue avec les soldats et les sandjaks dans la maison d'Ismaïl bey. A cette entrevue étaient présents tous ceux qui prenaient quelque part aux affaires publiques. On s'y concerta sur les mesures à prendre pour apaiser la révolte. Les janissaires, invités à faire tous leur efforts pour atteindre ce résultat, répondirent qu'ils ne rejetaient nullement la proposition pourvu que les huit personnes qui avaient occasionné cette révolte quittassent la caserne des Azab et qu'elles se rendissent chacune à son corps respectif. Ils demandèrent également que l'émir Hassan el Akhmimi fût livré au Pacha pour qu'il en disposât suivant sa volonté.

Les hommes d'El Azab refusèrent d'accepter ces conditions.

Les sandjaks envoyèrent alors à Efrandj Ahmed leurs katkhodas et les anciens des cinq corps pour le prier de faire grâce de l'exil aux huit personnes incriminées et de ne pas insister sur la livraison de l'émir Hassan. Efrandj Ahmed, inflexible dans sa première décision, répondit que si les conditions qu'il avait posées n'étaient pas acceptées, la guerre serait poursuivie jour et nuit jusqu'à l'entière destruction de la caserne des Azab.

Chacun se retira de son côté sans avoir rien conclu pour la paix.

Le 4 du mois de Rabi, les sandjaks et les agas tinrent une nouvelle réunion dans la maison d'Ibrahim bey située à Kanater el Sebah. L'entretien roula sur la nécessité de conclure la paix à tout prix. Il en résulta un engagement signé par tous ceux qui étaient présents, engagement aux termes duquel celui qui aurait dérogé, à partir de ce jour, à la volonté commune, devait être considéré comme ennemi commun. Ayoub bey fut ensuite chargé de transmettre à Efrandj Ahmed le résultat de cette réunion afin qu'il accordât une trêve durant laquelle on pût prendre des mesures pour la réalisation du projet de paix.

La guerre fut suspendue pendant quinze jours. Efrandj ne prit aucun repos ; il employa ce temps à fortifier la citadelle, à élever des tranchées, à dresser des canons, à se pourvoir de munitions, à remplir les citernes, etc.

Sur ces entrefaites arriva au Caire Mohammed bey el Saïdi, gouverneur de la Haute-Egypte. Il s'arrêta trois jours à Bassatine, aux environs du Caire, le quatrième jour il fit son entrée dans la ville avec un grand nombre d'arabes, de moghrabins et de bédouins Hawaras et alla loger dans une maison à Roumeilah. La guerre fut rallumée par l'arrivée de Mohammed bey qui, du voisinage de la mosquée du sultan Hassan, combattit les insurgés. La victoire ne fut pourtant point de son côté : Mohammed bey, dit el Saghir (le petit) suivant de Kitas bey, le vaniquit, et lui tua trente de ses hommes, malgré les renforts qui leur étaient venus de la part d'Ibrahim bey et d'Iwaz bey. Il alla ensuite établir son quartier général à Touloun d'où, après s'être retranché, il attaqua à l'improviste les hommes d'El Azab qui occupaient le Sebil el Moumen (fontaine du fidèle). Ces derniers ne se trouvant pas en mesure de repousser l'attaque, évacuèrent le Sebil et se replièrent sur la caserne des Azab. Mohammed bey les remplaça par une garnison des siens.

A la suite de cet événement, le cheikh El Khalifi alla à la caserne des janissaires et s'aboucha avec Efrandj Ahmed au

sujet de la paix. Ce dernier lui fit entendre des propos inconvenants et envoya sur-le-champ l'ordre aux artilleurs de commencer le bombardement, ce qui jeta le trouble parmi la population. Quant aux habitants des environs de la caserne El Azab, ils emportèrent ce qu'ils purent de leurs effets, abandonnèrent leurs demeures et se dispersèrent dans les ruelles de la ville. La panique fut grande dans la ville : les okelles, les khans et les bazars furent tous fermés, la plus grande partie de la population des quartiers avoisinant la citadelle, Roumeilah, Hattaba et El Mahgar, s'éloigna de crainte que les maisons ne s'écroulassent. Ce qu'on avait prévu arriva en effet : la plupart des maisons furent détruites et incendiées par les boulets. Les soldats vinrent ensuite achever ce que le canon avait épargné. Malgré tout, la caserne des Azab ne fut nullement endommagée, sauf toutefois le salon du katkhoda et celui de l'aga, qui furent en partie détruits. Efrandj Ahmed s'entendit ensuite avec Ayoub bey et désigna, d'accord avec lui, Omar, aga des Circassiens; Ahmed, aga des Toufakdjieh et Radouan, aga des Djamalyeh, pour occuper l'école de Koussoun, la mosquée de Mezdada, située à Soueket el Aza, et la mosquée Kadjmas, à Darb el Ahmar, dans l'intention de couper les relations de la caserne des Azab avec le reste de la ville. Efrandj choisit soixante janissaires environ, il donna à chacun un dinar et les envoya occuper les lieux indiqués avec les agas qu'il avait désignés.

Radouan Aga s'excusa de ne pouvoir aller rejoindre le poste qui lui était assigné, Ahmed Aga alla à l'endroit désigné, à Djanabkyah, et combattit les sandjaks et les hommes d'El Azab. Quant à ceux qui occupaient la mosquée de Mezdada, ils ne furent aucunement inquiétés jusqu'au matin, et, à ce moment, ils s'emparèrent d'un convoi qui portait le déjeûner à la caserne des Azab. Sur ces entrefaites, un des hommes du premier officier de la caserne des Azab, qui se dirigeait vers sa maison en passant par la mosquée du sultan Hassan, fut

arrêté par un peloton d'ennemis qui le dépouillèrent de ses vêtements, ne lui laissèrent que la chemise et l'envoyèrent en cet état à Efrandj Ahmed.

La nouvelle de cette agression étant parvenue aux Azab, ils envoyèrent un détachement contre les hommes retranchés dans la mosquée de Mezdada. Ce détachement pénétra dans la maison du Cherif Yehia ibn Barakat, passa dans celle de Omar, kat-khoda des Moustahfazan, au moyen d'une ouverture pratiquée dans le mur mitoyen, et, de maison en maison, arriva à celle de Mourad Katkhoda.

La garnison de la mosquée de Mezdada prit la fuite à son arrivée. Quant à Omar, aga des Circassiens, qui occupa la mosquée de Kadjmas, il posta des hommes à Bab Zoueïla et au quartier de Tabbana. Les gens de ce quartier, surtout ceux dont les maisons donnaient sur la rue principale, furent saisis d'une grande peur.

Les Azab envoyèrent alors à Saleh el Chorbadji el Razzaz un renfort composé de soldats de leurs corps et de janissaires qui faisaient cause commune avec eux, en leur qualité de suivants de l'émir Hussein, ex bach-chaouiche (sergent-major) de l'émir Hassan Chaouiche, suivant de Kazdagli. Ils leur adjoignirent les hommes de Mohammed Chaouiche Koudouk. Saleh el Chorbadji attaqua la garnison de la mosquée de Kadjmas et se rendit maître de la position.

De son côté, l'émir Hassan, suivant de Kazdogli, s'empara de la mosquée El Mirdani qu'il occupa.

Hassan Chaouiche Djallab tint garnison à la mosquée d'Oslam.

Les hommes de ces divers émirs s'étant installés dans ces lieux, la population fut rassurée.

Omar Aga, officier des Circassiens, après avoir évacué la mosquée de Kadjmas, gagna la mosquée de Moaïed, à la porte de Zoueila. Mohamed bey (El-Saïdi) l'ayant mandé près de lui à Saliba, il se rendit à son appel et emmena avec lui Ahmed

Aga, officier des Toufoukdjieh, qu'il avait pris en route. La population de Koussoun fut saisie d'une grande terreur par suite de l'occupation de Salmanyah par Ahmed Aga. La plupart des habitants de ce quartier quittèrent leurs demeures et n'y rentrèrent qu'après son départ.

Un détachement de Moutefarrika vint rejoindre Ahmed aga, officier des Toufoukdjieh, et éleva des barricades à l'entrée de la ruelle de Hattaba où il tint position pendant quelques jours. Après leur départ, Aly Katkhoda vint occuper cette position à la tête d'un détachement pris à El Azab.

Un détachement composé de spahis et de Moutefarrika alla ensuite attaquer la maison de Kara Ismaïl, officier du corps des Moustahfezan. Les Moutefarrika entrèrent dans la maison de Moustapha bey, fils de Iwaz bey, et pratiquèrent une ouverture dans la muraille qui séparait cette maison de celle de Kara Ismaïl, où ils se précipitèrent.

La nouvelle en étant parvenue aux Azab, ils désignèrent Ahmed el Chorbadji, suivant de Zalem Aly Katkhoda, pour porter secours, à la tête de plusieurs hommes, aux gens qui étaient dans la maison de Kara Ismaïl. N'ayant pu entrer par la porte de la maison, Ahmed el Chorbadji perça le mur d'une boutique, et pénétra dans la maison de Ahmed effendi, ancien écrivain des Circassiens. De là il passa dans la maison de Kara Ismaïl, après avoir pratiqué une autre ouverture dans un mur de séparation. Il trouva les ennemis occupés à piller la maison. Il se précipita sur eux avec ses hommes, les força à abandonner tout ce qu'ils avaient en main et à s'enfuir par l'ouverture qui lui avait servi d'entrée. Il se mit à leur poursuite, et, les ayant rejoints, il engagea avec eux un combat où les spahis et les Moutefarrika furent battus. Les Azab pillèrent ensuite la maison de Moustapha bey qui avait permis aux assaillants d'entrer chez lui et qui avait soutenu Ayoub bey.

A la suite de ces événements, Ahmed Chorbadji marcha à la tête de ses hommes et alla occuper à Kouzan la mosquée

d'Almaz, où il se fortifia. Mohammed bey, gouverneur de Djerdja, passait habituellement par cet endroit pour se rendre à Saliba. Ahmed Chorbadji, profitant de cette circonstance et trouvant la maison de Hussein Katkhoda el Djazaerli inoccupée, y entra. De là, il passa dans la maison de Mohammed Katkhoda Azaban, connu sous le nom de Baïrakdar (porte-étendard), et il s'y embusqua avec une partie de ses hommes dans un corridor donnant sur la ruelle pour attaquer Mohammed bey lors de son passage. Ce dernier, venant à traverser la ruelle El Hattab, fut reçu par une vive fusillade. Quatre de ses hommes furent atteints et tombèrent morts. Mohammed bey, voyant que les balles partaient de la maison de Mohammed Katkhoda el Baïrakdar, s'arrêta devant cette maison et y mit le feu ; elle fut incendiée en grande partie. Ce qui échappa aux flammes fut pillé et saccagé. Les maisons, les boutiques et les bâtiments avoisinants furent également brûlés depuis la mosquée d'Almaz jusqu'au tombeau d'El Mouzaffar. Les assaillants pillèrent tout ce qui fut épargné par le feu. Les femmes sortirent de leurs maisons tristes et le visage découvert. Ahmed Chorbadji s'empara ensuite de la mosquée d'Almaz, et Aly Kathoda, qui demeurait à Daoudyah, tint garnison dans l'école de Soleimanyah.

Les rues du Caire et les environs, notamment Boulak, le vieux Caire et les cimetières, devinrent déserts et personne n'y circula plus. Ayoub bey ayant demandé à Habib el Digwy de lui envoyer des renforts, ce dernier expédia un détachement de ses hommes, des bédouins, ainsi qu'un certain nombre de Hawaras qui étaient arrivés de la Haute-Égypte avec Mohammed bey. Ces hommes se dispersèrent dans les environs de la ville, dépouillèrent les habitants, et volèrent les chameaux des sakkas (porteurs d'eau), de sorte que les habitants furent sur le point de mourir de soif.

Dès ce moment, l'armée entière prit part à la lutte et se trouva partagée en deux camps. Le premier comprenait Iwaz

bey, Kitas bey el Defterdar, Ibrahim bey, ancien émir du pèlerinage, Mohammed bey, Kansaw bey, Osman bey, fils de Soliman bey, Mahmoud bey, les trois compagnies de spahis, les Chaouiches et les corps des Azab. Dans l'autre se trouvaient Ayoub bey, Mohammed bey el Kébir, les officiers des spahis sans leurs hommes, Mohammed Aga, officier des Moutefarrika avec ses hommes, Soliman Aga, officier des Chaouiche, la compagnie des janissaires qui occupait la citadelle sous le commandement d'Efrandj Ahmed, le Pacha et le Cadi Askar. Ce dernier parti usa de ruse pour gagner à sa cause le chef des nobles. Il ferma toutes les issues de la citadelle à l'exception de la porte qui donne sur la montagne et qui fut seule réservée pour les communications avec le dehors.

Efrandj Ahmed et ses partisans ne cessèrent, à partir de ce moment, de bombarder la caserne des Azab, autour de laquelle la foule était campée. Le corps des Azab avait alloué à tous ces gens des rations qu'il leur distribuait tous les jours.

Cet état de choses s'étant prolongé, les chefs des sandjaks se réunirent dans la mosquée de Bachetak, située à Darb el Gamamiz ; ils tombèrent d'accord pour la destitution du Pacha et son remplacement par un émir kaïmacam. Ils désignèrent pour remplir ces fonctions Kansaw bey, sous les ordres duquel ils placèrent les agas des trois compagnies de spahis. Ils donnèrent également à Saleh aga le commandement des Djamalyeh ; à Moustapha aga, celui des Circassiens ; à Mohammed aga, fils de Zulfikar bey, celui des Toufoukdjieh ; à Ismaïl aga, celui des Chaouiches ; à Abd-el-Rahman aga, celui des Moutefarika. L'émir qui avait été destitué par le Pacha et remplacé par Abdallah aga, reprit ses anciennes fonctions de commandant en chef de l'armée.

Quand ils eurent consolidé leur œuvre et que la nouvelle en fut parvenue aux janissaires cantonnés à la citadelle, ces derniers allèrent porter le cas à la connaissance de Khalil pacha. Celui-ci écrivit aux officiers des trois compagnies et au

chef des irréguliers, leur enjoignant de combattre les sandjaks et leurs partisans comme insurgés contre le représentant du Sultan. Il s'entendit ensuite avec Efrandj Ahmed pour la création d'une nouvelle armée, nommée Sardan Kadjadi. Ils décidèrent de donner cinq dinars et cinq osmanis à quiconque s'enrôlerait dans cette nouvelle armée. Huit cents personnes se firent inscrire. On désigna pour chaque compagnie de cent hommes un commandant et un porte-étendard.

Mohammed bey el Saïdi et Efrandj Ahmed se mirent d'accord pour aller attaquer les Azab par la rue Karamidan et pour saper la porte de leur caserne qui donne sur cette rue.

Les Azab, ayant eu connaissance de cette résolution, s'embusquèrent dans un endroit voisin de la caserne. L'attaque commença à la tombée de la nuit. Les Azab s'étaient pourvus d'une grande quantité de bois qu'ils avaient enduit de poix, d'huile et de soufre, et au moment où les soldats de Mohammed bey furent tous sur la place de Karamidan ils mirent le feu au bois qui éclaira la place comme en plein jour. Ils tirèrent alors sur les assaillants, en tuèrent un grand nombre et mirent les autres en fuite.

A la suite de ce succès, Kansaw bey envoya plusieurs ordres à Mohammed bey el Saïdi lui enjoignant de rentrer dans sa province et de s'occuper de la perception des impôts ; moyennant quoi il lui promettait de lui faire grâce. Mohammed bey accueillit ces ordres avec colère.

Une partie des hommes des Azab prirent ensuite avec eux Hassan, le gouverneur du Caire nommé par le Kaïmakam ; ils allèrent avec plusieurs hommes de la suite des sandjaks pour prendre possession du diwan de Abdallah Aga, le gouverneur nommé par le Pacha. Celui-ci, ayant eu connaissance de leur dessein, enleva des meubles et alla se réfugier chez Ayoub bey. Le premier officier du Pacha prit également la fuite.

Les Azab, n'ayant trouvé personne au Divan du gouverneur, se dirigèrent du côté de sa maison particulière dans le but de la

piller. Ils furent attaqués par les hommes de Soliman Katkhoda, commandant des Chaouiches, et par les soldats cantonnés dans le voisinage, et ils furent mis en fuite après avoir perdu un des leurs.

Hassan, le Wali, demeura auprès de Kitas bey el Defterdar. L'insurrection ayant pris des proportions alarmantes, le Pacha manda au Divan Ibrahim bey, Iwaz bey et Kitas bey, pour entendre leurs griefs et ceux des janissaires et pour les juger. Le firman leur ayant été lu, ils s'inclinèrent mais s'excusèrent de ne pouvoir sortir en alléguant que la route était interceptée par les janissaires.

Le Pacha désespérant de les ramener, se mit d'accord avec Ayoub bey et tous ses partisans pour les combattre. Ils sortirent de la ville et le dimanche 3 Rabi Awel, ils envoyèrent Ayoub bey et Mohammed bey à El Azab pour qu'ils s'emparassent de tous les chameaux et de tous les ânes qui servaient au transport de l'eau afin de réduire ainsi la ville par la soif. L'eau devint très chère et l'outre atteignit le prix de cinq paras.

Les autres émirs (les rebelles) donnèrent l'ordre à un détachement des leurs de marcher sur Kasr el Aïni et de reprendre les chameaux à ceux qui les avaient volés. Ils exécutèrent cet ordre et allérent occuper le lieu où les porteurs d'eau venaient puiser.

Mohammed bey, ayant appris leur arrivée, réunit une troupe de Hawaras et les attaqua à l'improviste. Après une heure de défense, ils durent prendre la fuite et laisser quelques-uns des leurs entre les mains de Mohammed bey, car leurs valets s'étaient emparés de leurs cheveaux pour s'enfuir. Mohammed bey les fit mettre à mort; il envoya leurs têtes au Pacha, dont la joie fût extrême, et qui, à cette occasion, distribua beaucoup d'or.

Lorsque les fuyards eurent rejoint la maison de Kansaw bey et celle de Iwaz bey, les émirs ne purent supporter cet échec

et se mirent d'accord pour tenter une sortie contre leurs ennemis.

Le lundi 14 Rabi el Thani, ils se rencontrèrent avec leurs adversaires entre Kasr el Aïni et Roda. Il s'engagea entre eux un combat sanglant dans lequel les deux partis firent preuve d'une grande valeur. Plus de 400 soldats trouvèrent la mort, sans compter les Hawaras, les bédouins et d'autres combattants.

Dans la lutte, Iwaz bey marcha en personne contre Mohammed bey el Saïdi dans le but de le tuer. Ce dernier simula une fuite et attira son adversaire jusqu'à l'aqueduc de la citadelle où il avait placé des hommes en embuscade. Iwaz bey fut atteint en pleine poitrine et renversé de son cheval par une balle qui le tua raide. Ce désastre mit le désordre dans sa suite qui se dispersa, laissant les ennemis s'emparer de sa tête. La nouvelle de la mort de Iwaz bey jeta le découragement dans ses troupes. Elles vinrent recueillir ses restes, mais la tête manquait. Elles prirent le corps et se retirèrent.

Lorsque la tête de Iwaz bey fut présentée à Mohammed bey, celui-ci demanda de qui était cette tête. « C'est la tête du commandant ennemi, lui fut-il répondu. » Il la prit et s'en alla trouver Ayoub bey et Radouan bey, qui lui demandèrent quelle était cette tête qu'il portait. Sur sa réponse que c'était celle d'Iwaz bey, Ayoub bey pleura et dit que la vie n'était plus possible en Égypte.

Mohammed bey ajouta que c'était la tête du commandant des ennemis, qui par cette perte, avaient tout perdu. Ayoub bey lui répondit alors. « Où as-tu été élevé? Ne sais-tu pas que cet homme était à la tête d'une grande famille et d'une grande fortune? » Il ajouta: « Dans cette affaire, les Kassemites ne sont pour rien. Le sang ayant coulé, ils viendront sous peu demander leur revanche pour laquelle ils dépenseront beaucoup d'argent. L'issue sera ce que Dieu voudra ».

La tête fut portée au Pacha, qui se montra très joyeux. Il

distribua beaucoup d'or et de bakchiches (pourboires) croyant que tout avait pris fin à son avantage et à celui de ses partisans.

Le corps d'Iwaz bey fut ensuite inhumé; on y joignit la tête qui avait été demandée à Ayoub bey. Celui-ci l'avait envoyée, mais auparavant le Pacha l'avait fait écorcher.

Après ces événements, Ayoub bey adressa une lettre à Ibrahim abou Chanab. Dans cet écrit il lui faisait ses condoléances au sujet de la mort d'Iwaz bey et lui disait : « Si Dieu le veut, la paix sera conclue dans trois jours et nous irons même faire nos condoléances au Pacha à propos de cette perte. »

Il disait cela dans le but de gagner du temps et afin de se faire donner par le Pacha les fonds nécessaires pour continuer à soutenir la lutte.

Youssouf bey el Djazzar amena Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey et Ahmed Kachef chez Kansaw bey. Ils y trouvèrent Ibrahim bey, son mamlouk. Kitas bey, Osman bey Barem Zeilou et Mohammed bey el Saghir, connu sous le nom de Katameche. Ils étaient tous deux dans un état de tristesse visible.

A l'arrivée de Youssouf bey et de ses compagnons, Kitas bey pleura la mort de Iwaz bey. Youssouf el Djazzar lui dit : « A quoi servent ces pleurs ? Tâchez plutôt de vous organiser pour la lutte. » Les assistants lui demandèrent ce qu'il y avait à faire, Youssouf el Djazzar leur dit : « Nous ne sommes pour rien dans le combat qui a eu lieu. Pourtant nous en sommes vivement affectés. L'un de nous est mort laissant derrière lui un millier de personnes et de la fortune. Nommez moi sandjak, émir du pèlerinage et commandant général de l'armée. Nommez le fils de mon maître (Iwaz bey) Ismaïl, sandjak également, afin que la maison de son père tienne toujours son rang. Faites moi délivrer un firman par celui que vous avez investi du titre de kaïmakam (Kansaw bey), et un hodjet de la part du Cadi que vous avez élu. Dans ces actes, vous direz que

toute personne qui agira contrairement aux intérêts du pays sera dépouillée en faveur des soldats. — Dieu donnera ensuite la victoire à qui il lui plaira. »

Ils donnèrent suite à sa demande et au bout de trois jours, les deux partis étaient prêts pour le combat.

Le samedi 19 Rabi el Thani, les coalisés allèrent sur le champ de bataille ; Ayoub bey avait fortifié sa maison dans la crainte d'une attaque.

Ils tombèrent d'accord en premier lieu pour attaquer le gros de l'armée ennemie, et pour aller ensuite cerner la maison de Ayoub bey. Ce dernier, s'était rendu à Touloun et s'y était cantonné.

Après plusieurs combats, les deux armées rentrèrent dans leurs quartiers et se reposèrent pour un temps.

Les Azab voyant que l'état des choses se prolongeait et qu'il leur était impossible de se rendre maîtres de la citadelle, dont les canons tiraient continuellement sur eux, tombèrent d'accord pour nommer un officier à la tête des janissaires. Ils décidèrent de le placer à la porte El Wali avec une troupe de soldats et de faire crier dans la ville que tous ceux qui jouissaient d'une ration dans la cuisine des Moustahfezan devaient se rendre à leur caserne dans les trois jours et se ranger sous les drapeaux sous peine de voir leurs maisons pillées.

Cette décision fut exécutée, Hassan Chawiche, parent de feu Djalab Khalil, fut nommé à ce commandement, car son tour était venu. Kansaw bey, kaïmakam, lui remit les insignes de son grade. Il monta à cheval ayant devant lui le gouverneur, le drapeau et la troupe. Un crieur annonçait son investiture au public, et il descendit devant la maison du Gouverneur.

Djalab fut remplacé dans ses anciennes fonctions par le premier officier, qui fit le tour de la ville avec ses suivants et tous ses soldats.

Le jeudi, les janissaires, ayant à leur tête Mohammed bey el Kébir, Katkhoda du Pacha et Efrandj Ahmed, tentèrent une

attaque contre la caserne des Azab ; ceux-ci avaient placé sous le palais de Joseph deux canons chargés de plomb et de pièces de monnaie en cuivre. Ils les déchargèrent sur les assaillants qui perdirent Mohammed Aga Serr Koudouk, le Baïrakdar et plusieurs hommes. Les autres prirent la fuite avec une telle précipitation qu'ils s'écrasaient les uns les autres.

Les Azab s'emparèrent des têtes des ennemis tués et les envoyèrent à Kansaw bey. Ce dernier, d'accord avec les sandjaks, nomma Aly Aga chef de la sûreté, à cause des qualités qui le distinguaient, mais celui-ci refusa d'accepter ces fonctions et s'absenta de sa maison.

Youssouf bey el Djazzar, Mohammed bey el Saghir et Osman bey, accompagnés d'une nombreuse escorte, allèrent à la maison d'Aly Aga, mais ils ne l'y trouvèrent pas. Ils purent toutefois se renseigner sur le lieu où il s'était installé et ils allèrent l'y prendre un peu contre son gré, après avoir usé de menaces envers lui. Ils le conduisirent devant le Kaïmakam, qui lui remit les insignes d'aga le jeudi 14 Rabi el Thani.

Aly rentra chez lui portant les insignes de son grade, précédé des soldats de l'infanterie portant leurs armes, ayant leurs officiers en tête et prononçant les saints noms de Dieu comme c'était leur habitude dans les processions.

Dans la matinée de ce même jour, le Kaïmakam fit envoyer par Hassan Katkhoda, officier des Moustahfezan, un détachement de soldats pour escorter Ahmed Chorbadji et le placer à la tête de la Tekyiah (hospice) de Boulak. Le gouverneur de Boulak l'accompagnait également avec un aga des Moutefarrika. Ahmed Chorbadji devait remplacer l'aga préposé par le Pacha aux débarcadères de Boulak. Ahmed Chorbadji ayant été installé, les soldats pillèrent tout ce que la maison de l'ancien aga contenait en fait de meubles, tapis, chevaux, etc.

Dans la matinée du samedi 16 du même mois, les deux armées sortirent du Caire par la porte Kanater el Sabah et se rencontrèrent à proximité de Kasr el Aïni. Elles avaient avec

elles des canons et tout leur attirail de guerre. Elles se combattirent depuis le commencement du jour jusque dans l'après-midi. Tous ceux dont la fin était marquée restèrent sur le champ de bataille. Quant à Mohammed bey et Ayoub bey, ils ne sortirent pas du palais de Kasr el Aïni.

Lorsque les deux armées rentrèrent en ville, un détachement des Azab, s'étant quelque peu attardé, fut attaqué et cerné par Mohamed bey el Saïdi. Cette nouvelle parvint à Kansaw bey; il envoya aux siens un renfort sous le commandement de Youssouf bey, de Mohammed bey et de Osman bey. Le combat se termina par la fuite de Mohammed bey el Saïdi qui fut poursuivi jusqu'à Kantaret el Sad. A la nouvelle du combat, Ayoub bey, qui se tenait dans la Tekyiah, située à proximité de Kasr el Aïni, monta à cheval et prit la fuite. Youssouf bey ayant appris que Ayoub bey était dans la Tekyiah, alla l'y cerner, mais les derwiches lui dirent que son ennemi n'était plus là. Les soldats ne crurent pas à la parole des derwiches. Ils pillèrent le palais, le brûlèrent et retournèrent en ville.

Dans la matinée du dimanche, Youssouf bey el Djazzar alla dévaster le champ de Efrandj Ahmed, situé sur la route de Boulak.

Les deux armées allèrent ensuite au lieu du combat et tous les jours il y avait des rencontres où périssaient un grand nombre d'hommes.

Le 2 du mois de Djamad Awel les sandjaks tinrent conseil dans la maison du kaïmakam et délibérèrent sur ce qu'ils devaient faire, la guerre traînant en longueur. Ils tombèrent d'accord pour faire publier dans toute la ville que toute personne dont le nom était inscrit dans un des sept corps et qui ne se présenterait pas dans un délai de trois jours devant son aga serait dépouillée de ses biens et mise à mort. La publication fut faite le soir même.

Le kaïmakam lança un rescrit par lequel il avertissait tous les janissaires, katkhodas, chorbadjis, premiers officiers et

soldats se trouvant à la citadelle que si dans un délai de trois jours ils ne se rendaient pas à ses ordres, aucun d'entre eux ne serait épargné, ni lui, ni ses biens, ni sa maison. Cette mesure jeta le trouble dans la citadelle et détacha plusieurs personnes de la cause du Pacha.

Le 4 du même mois, les émirs et les agas allèrent rejoindre le théâtre des opérations et envoyèrent un détachement considérable de fantassins pour cerner la maison de Ayoub bey. La cavalerie des deux camps eut alors une rencontre qui dura jusqu'à la fin de la journée.

Quant au détachement d'infanterie, il pénétra dans la maison d'Ibrahim bey d'où il passa dans celle de Omar aga, officier des Circassiens. Une lutte s'engagea entre ceux qui étaient dans cette maison et les assaillants. Ceux-ci les délogèrent enfin et restèrent maîtres de la maison. Pendantla nuit, ils pratiquèrent une ouverture dans un mur donnant sur un local qui dominait la maison d'Ayoub bey et ils s'y embusquèrent. Dans la matinée du dimanche, 15 du même mois, ils dirigèrent une attaque générale contre la maison d'Ayoub bey. On ne répondit pas à leur fusillade et ils purent s'emparer de la maison et la piller sans peine, car tous ceux qui y étaient avaient pris la fuite. Ayoub bey monta à cheval et s'évada par la porte qui donnait sur la montagne sans qu'il fût possible de retrouver ses traces. Il avait pourtant bien fortifié sa maison sur la terrasse de laquelle il avait placé des canons, ainsi que sur le fort El Kabche. Efrandj Ahmed lui avait envoyé un renfort qui ne lui fut d'aucun utilité.

Les partisans du Kaïmakam pillèrent également la maison d'Ahmed Aga, officier des Toufoukdjyeh, après avoir tué celui-ci dans la maison de leur chef.

Plusieurs hommes prirent la fuite à la suite d'Ayoub bey et gagnèrent la Syrie.

Mohammed bey gagna la Haute Égypte.

Les maisons appartenant aux hommes du Pacha furent alors

livrées au pillage. Celles de Youssouf Aga, ancien directeur des ateliers du Tapis Sacré, de Mohammed Aga, officier des Moutefarrika, furent également pillées. Celle de Mohammed bey el Kebir fut non-seulement pillée, mais encore brûlée ainsi que celles de Ahmed Chorbadji el Koniali, et de Ayoub bey et aussi la partie du grand local et les boutiques adjacentes.

Les soldats, avec armes et bagages, se réunirent dans la maison du Kaïmakam le 6 Djamad Awel. Ils postèrent un détachement des leurs sur le mont Djouyouchi. Ils y installèrent des canons de façon à dominer la demeure du Pacha et le fort de Moustahfezan. En même temps, ils gardèrent la citadelle du côté de la ville. Ils tirèrent six coups de canon et des coups de fusil sur la résidence du Pacha. Ce dernier hissa un drapeau blanc pour demander l'*aman*.

Les défenseurs de la citadelle prirent la fuite, soit en descendant au moyen de cordes, soit en s'échappant par la porte de la cuisine.

Les assaillants s'emparèrent de la porte de la citadelle et arrivèrent jusqu'au Diwan. Le Pacha leur envoya le chef des nobles et le Cadi pour négocier l'*aman* avec les sandjaks et les soldats.

Ils furent reçus avec beaucoup d'égards et questionnés sur le motif qui les amenait ; ils répondirent :

« Le Pacha vous envoie le Salam (salut) et vous dit que nous avons été trompés par ces démons qui viennent de prendre la fuite ; il vous demande ce que vous désirez que l'on fasse. »

Ils répondirent : « Sachez que les sandjaks, les émirs, les agas et les soldats se sont mis d'accord pour destituer le Pacha et confier la direction des affaires à Kansaw bey. Le Pacha devra descendre en ville et attendre que nous soumettions le cas à la Sublime-Porte et que nous recevions une réponse. »

Le Cadi envoya son suppléant rapporter cela au Pacha. Celui-ci répondit qu'il obéirait immédiatement, et, après s'être fait donner l'assurance de l'*aman* pour lui, pour ses biens et

pour sa suite, il descendit, ayant à sa droite le Kaïmakam et les officiers de sa garde et à sa gauche les officiers des Moutefarrika. Les anciens des différents corps le précédaient et le suivaient. Il sortit par la porte qui menait à la place de la citadelle; il traversa la place de Roumeila et atteignit le quartier Saliba au milieu de la populace qui, rangée des deux côtés, l'accablait d'injures et de malédictions. Il gagna la maison de Aly Aga el Khazendar située dans le voisinage de la mosquée El Mouzaffar.

Les vainqueurs attaquèrent la caserne des Moustahfezan et s'en emparèrent. Ils pillèrent les effets de Hussein Aga, officier de ce corps. Ce dernier ayant voulu s'enfuir par la porte de la cuisine fut aperçu par Youssouf bey qui lança des soldats à sa poursuite. Il fut massacré dans le Mahgar ainsi que Ismaïl effendi.

Omar Aga, officier des circassiens, devait subir le même traitement en présence de Ismaïl fils d'Iwaz et de son intendant Zulfikar, mais il demanda la protection de son compatriote Aly Khazendar et de Hassan Katkhoda el Djalfi, qui le sauvèrent de la mort.

Ce même Zulfikar est celui qui, plus tard, mit à mort Ismaïl, fils d'Iwaz, et devint émir, comme il sera dit dans la suite.

Efrandj Ahmed et Koutchouk Ahmed, officiers du palais, se déguisèrent et descendirent la rue du Mahgar, mais ils furent reconnus, arrêtés et conduits à la caserne des Azab où ils furent décapités. Leurs corps furent portés à la maison de Iwaz bey.

Aly Aga alla alors prendre possession de son commandement et Hassan Katkhoda se dirigea vers la caserne des Moustahfezan en passant par la porte El Wali, précédé des soldats armés et du drapeau. Un agent fut envoyé à Ahmed Katkhoda Birmaks. Il le trouva dans la maison de Ismaïl Katkhoda Azaban et il le mena à la caserne, où il fut étranglé ; son corps fut mis dans une caisse et transporté dans sa maison.

Aly Aga monta à cheval et traversa la ville précédé des lieutenants en tenue de *Baïrachan*. Il donna des ordres pour faire nettoyer la ville, dégager les rues en renversant les barricades et réparer les dégradations dont les maisons avaient souffert. Il revêtit les agas des sept corps des insignes de leurs grades.

Les janissaires qui étaient à la caserne des Azab allèrent rejoindre la leur. Ils étaient au nombre de six cents.

Le 11 Djamad Awel, Youssouf bey el Djazzar prit possession de ses fonctions d'émir du pèlerinage ; Mahmoud bey fut nommé gouverneur de Suez. Le même jour, Youssouf bey et Moustapha aga, officier des Circassiens, furent nommés au commandement du corps expéditionnaire de Charkyeh.

Le 14 du même mois, Mohamed bey el Saghir fut nommé gouverneur de la Haute-Egypte. Il quitta sa maison au milieu d'un cortège où les sept corps étaient représentés avec leurs sirdars et étendards. Ils étaient au nombre de cinq cents, dont deux cents du corps des janissaires et de celui des Azab, et trois cents des cinq autres corps. Chacun des deux cents premiers reçut une avance de 1.000 paras pour ses frais de voyage ; chacun des trois cents autres reçut au même titre 1.500 paras. Ils partirent le 4 Djamad Akher.

Mohammed bey el Kébir vint à leur rencontre avec ses hawaras. Youssouf bey el Djazzar, Osman bey Barem Zeilou et Mohammed bey Katameche marchèrent contre lui. Arrivés à Deir el Tine (couvent du bourbier), ils trouvèrent le chef des fossoyeurs qui leur dit que Mohammed bey était passé à minuit du côté de Touhein. A cette nouvelle ils rentrèrent chez eux. A leur retour, ils apprirent que le khazendar de Radouan Aga avait été saisi par les derwiches et décapité dans leur asile.

Mohammed bey el Saïdi continua sa marche jusqu'à Akhmim toujours accompagné des hawaras. Il pilla cette ville, tua

tous les gouverneurs qu'il y rencontra, commit toutes sortes d'atrocités et partit pour Siout. Il chargea le Kaïmakam de Djerdja de vendre tous ses biens et de lui en envoyer la valeur en argent, après quoi il se dirigea incognito vers la Basse-Egypte; il passa par Imbaba vers minuit et il continua sa route jusqu'à Damiette. Là, il s'embarqua à bord d'un navire européen et gagna Alep.

Le Sirdar, ayant appris son passage, réunit les officiers et les soldats et suivit ses traces jusqu'à Bourgh, mais il ne put l'atteindre.

D'Alep, Mohammed bey gagna la capitale de l'Empire par voie de terre. Ayoub bey, Mohammed Aga, commandant des Moutefarrika, Soliman aga, katkhoda des chawiches et Hassan, le gouverneur, l'avaient devancé et avaient eu une entrevue avec le vizir auquel ils avaient rendu compte de ce qui s'était passé. Ils lui avaient présenté également le Fatwa et la pétition du Pacha et du Cadi. Le vizir les avait reçus avec égards, il leur avait donné un logement et leur avait assigné des rations. Mohammed bey, à son arrivée, eut aussi une entrevue avec le vizir. Les personnages qui l'avaient devancé y assistaient. Le vizir offrit à Mohammed bey des présents et le nomma à une fonction publique.

Quant à Radouan Aga, il resta en Syrie en compagnie de Mohammed Aga El Kour.

Le 19 Djamad Awal, Youssouf bey et Moustapha aga étaient de retour de Charkieh.

Le 7 Djamad Akher, Mohammed bey, fils de Ismaïl bey et petit-fils d'Iwaz bey, fut élevé à la dignité de sandjak.

Une réunion eut lieu ensuite dans la maison du kaïmakam. On adressa à la Porte une pétition exposant les faits qui s'étaient passés et demandant un nouveau Pacha pour l'Égypte. Il y était dit aussi que le trésor était envoyé avec Mohammed bey El Dali.

C'est alors que se termina l'insurrection dont nous avons donné le résumé.

Khalil pacha resta au Caire jusqu'au moment où un nouveau Wali fut envoyé en Égypte pour lui succéder. Il partit le 18 Djamad Awal 1124, après avoir rendu compte de sa gestion. Son gouvernement avait été marqué par des troubles, des guerres et des maux de toutes sortes. A ce sujet, le cheikh Hassan el Hedjazi dit ces vers :

Il vint en Égypte un Pacha dont les jours n'étaient pas brillants.
On y entendit le canon et on y vit briller les lances et les épées.
J'ai dit en mémoire de son passage : Khalil pacha est sombre (chronogramme).
C'est-à-dire que son époque est noire et sans un moment de joie.
Hassan el Badri demande à Dieu d'éloigner les méchants.

Il dit également ces vers :

Un fléau a frappé les Égyptiens.
Il est horrible et vilain au dernier point.
J'ai dit en sa mémoire : Khalil pacha est en décadence (chronogramme).
C'est-à-dire qu'il est sans ardeur, qu'il s'éteint et qu'il est grandement méprisé.
Hassan el Badri demande à Dieu d'humilier le tyran.

Il composa d'autres pièces sur le même sujet : j'en citerai quelques-unes dans la biographie d'Iwaz bey, d'Efrandj Ahmed et d'autres.

NOMINATION D'UN NOUVEAU WALI EN ÉGYPTE.

Un nouveau Wali fut nommé. Il arriva au Caire et monta à la citadelle vers la fin de Radjab 1123.

Au mois de Chawal, Ahmed bey el Assar, suivant de Ibrahim bey, fut investi des fonctions de sandjak et placé à la tête de la province de Béhéra.

Avant l'arrivée du nouveau Wali, Kansaw bey, qui était kaïmacam, avait ordonné d'expédier un corps de troupes pour châtier les hawaras qui étaient venus combattre au Caire sous

les ordres de Mohammed bey el Saïdi et s'en étaient retournés avec lui.

C'étaient eux qui avaient mis en ruine Akhmim et y avaient tué les Kachefs.

Le commandant du corps expéditionnaire était Mohammed bey Katameche. Il était à la tête de 1,000 hommes dont chacun avait reçu une avance de 3.000 paras sur les recettes de l'impôt sur les épices, réalisées dans cette même année.

Ce même Mohammed bey fut en même temps nommé gouverneur de Djerdja pour les années 1123 et 1124.

Il régla ses affaires, prit ses tentes de campement et se dirigea vers la Haute-Égypte. A Siout, il fit arrêter tous les partisans de Mohammed bey el Saïdi et les fit mettre à mort. Dans le nombre se trouvait Hussein Oda bacha, fils de Dakmak.

De Siout, Mohammed bey passa à Manfalout et à son approche les hawaras gagnèrent la montagne de l'Ouest. Les hawaras de la Basse-Égypte vinrent ensuite le rejoindre ayant à leur tête l'émir Hussein. Ils l'accompagnèrent jusqu'à Djerdja.

Arrivé dans cette ville, il y campa et donna lecture d'un firman ordonnant de mettre à mort les hawaras du Sud. Il ordonna qu'ils fussent poursuivis jusqu'à Esnah.

Sur cet ordre, les hawaras de la Basse-Égypte se mirent à leur poursuite, pillèrent leurs troupeaux, leurs effets et leurs moulins et tuèrent tous ceux qui leur tombèrent sous la main. Ils se vengèrent ainsi sur eux des outrages dont ils avaient souffert.

Mohammed bey Katameche continua sa route jusqu'à Keneh et Kouss et, de là, il revint à Djerdja. Les hawaras du Sud implorèrent alors la protection d'Ibrahim bey Abou Chanab et le supplièrent d'intervenir auprès de Kitas bey pour qu'il leur accordât l'*aman* et qu'il leur donnât une lettre pour le gouverneur de la Haute-Égypte et un firman du Pacha leur faisant grâce. Ibrahim bey accéda à leurs désirs. Il écrivit une lettre à Kitas bey et la lui fit parvenir par Ahmed bey el Assar.

Kitas bey ne rejeta pas l'intervention d'Ibrahim bey. Les lettres de grâce furent accordées et envoyées par Mohammed Kachef Katkhoda. Elles ordonnaient à l'expédition de rentrer. Mohammed Kachef se rendit dans la Haute-Égypte et ramena les troupes. Il rapporta aussi avec lui des présents et des cadeaux des hawaras. Ces derniers envoyèrent à Ibrahim bey une barque chargée de céréales, des chevaux de grand prix et des troupeaux.

Vers la fin du mois de Chawal arriva de Constantinople un aga, porteur d'ordres prescrivant l'examen des comptes de Khalil pacha, la prompte expédition du trésor et la vente des domaines de ceux qui avaient été tués pendant la révolte.

Avant ces événements, au mois de Ramadan, parut un prédicateur turc, qui prononçait des sermons dans la mosquée El Moayad. La foule se pressait pour entendre sa parole, mais son auditoire était en majeure partie composé de Turcs.

Dans l'un de ses sermons, il fit allusion aux usages ayant cours en Égypte touchant les tombeaux des saints et consistant à y allumer des cierges et à en baiser les marches. Il dit que ces usages étaient impies, que les hommes devaient y renoncer et que les gouvernants devaient les abolir. Il cita le passage de Châranî dans son livre *Tabakat*, affirmant que quelques saints avaient pris connaissance de la *planche* éternelle et qu'ils y avaient vu que ces usages étaient défendus.

Il n'est pourtant pas donné aux prophètes eux-mêmes de voir la *planche* éternelle.

Le prédicateur dit également qu'il n'était pas permis de construire des coupoles sur les tombeaux des saints et sur les asiles. Il conseilla de détruire celles qui existaient. Il trouva mauvais que les mendiants se tinssent sous la porte de Zoueilah pendant les nuits de Ramadan.

Soulevés par ces discours, les auditeurs de ce prédicateur prirent leurs armes, chassèrent les pauvres et déchirèrent les drapeaux couvrant les tombeaux des saints en criant : « Où sont donc les saints ? »

Certaines personnes allèrent rapporter ces faits aux ulémas d'El Azhar. Ceux-ci rendirent un fatwa où ils déclarèrent que les saints peuvent encore faire des miracles après leur mort. Ce fatwa fut signé par le cheikh Ahmed el Nafaraoui et le cheikh Ahmed el Khalifi. Ils affirmèrent que les saints avaient pris connaissance de la planche éternelle et qu'il était défendu de soutenir le contraire. Enfin, les cheikhs invitèrent le Gouvernement à punir le prédicateur.

Quelques personnes s'emparèrent de ce fatwa et au moment où le prédicateur faisait ses sermons, elles le lui montrèrent. Lorsqu'il en eut pris connaissance, il entra en colère et dit : « O hommes, vos ulémas ont rendu un fatwa contraire à mes opinions. Je veux entrer en discussion avec eux devant le grand Cadi. Y a-t-il parmi vous des hommes pour m'aider à atteindre mon but qui est le triomphe de la vérité? » Les auditeurs lui répondirent : « Nous sommes avec vous et nous ne vous abandonnerons jamais ».

Il descendit de sa chaire et fut bientôt entouré de plus de mille personnes. Il fit au milieu de ce cortége le tour de la ville du Caire et arriva dans l'après midi à la maison du Cadi.

A la vue de tout ce monde, le Cadi fut troublé. Il demanda à la foule ce qu'elle désirait. On lui présenta le fatwa et on lui demanda de faire venir ceux qui l'avaient rendu pour le discuter.

Le Cadi ordonna de renvoyer la foule et promit d'entendre les plaignants. Questionné ensuite sur le fatwa, il répondit qu'il était erronné, mais, requis de le condamner par écrit, il prétexta l'absence des témoins et du drogman, et il s'enfuit dans son harem après avoir été maltraité.

Son suppléant dut cependant délivrer un document conforme aux désirs de la foule.

Le mardi 23 du même mois, à l'heure de midi, la foule se réunit dans la mosquée El Moayad pour entendre le sermon, comme d'habitude, mais le prédicateur ne se montra pas.

De toutes parts on demandait le motif de son absence. Certains disaient qu'il était possible que le Cadi l'eût empêché de prêcher. Un homme se leva au milieu de la foule et parla en ces termes : « O hommes, que celui qui veut faire triompher la vérité me suive ». Tous se levèrent et le suivirent jusqu'au Tribunal du Cadi. Lorsque ce dernier et son entourage les virent arriver, ils furent saisis d'une grande peur. Les témoins prirent la fuite avec tous ceux qui étaient présents au Mehkémé. Seul le Cadi resta à sa place. Ils entrèrent chez lui et lui demandèrent où était leur cheikh. « Je ne sais, » leur répondit-il ; alors ils l'invitèrent à monter à cheval et à se rendre avec eux au Divan. « Là, dirent-ils, nous demanderons au Pacha qu'il fasse venir ceux qui ont rendu un fatwa de mort contre notre cheikh. Nous entrerons en discussion avec eux, s'ils peuvent nous convaincre nous ne les inquiéterons pas, sinon nous les tuerons. »

Le Cadi fut forcé de marcher avec eux. Ils l'accompagnèrent jusqu'au Divan. Le Pacha lui demanda le motif qui l'amenait à une heure aussi indue. Il lui répondit en lui montrant la foule qui se pressait dans le Diwan et dans la Cour. « Ce sont eux, lui dit-il, qui m'ont amené ici, » et il lui raconta ce qui s'était passé. « Ils ont battu le drogman, ajouta le Cadi; ils m'ont arraché un jugement par la violence et ils m'ont amené de force devant vous. »

Le Pacha ordonna au katkhoda des janissaires et à celui des Azab d'aller demander à la foule ce qu'elle voulait.

On lui répondit : « Nous voulons El Nafaraoui et El Khalifi pour qu'ils discutent avec notre cheikh au sujet de la sentence qu'ils ont rendue contre lui ».

Le Pacha leur délivra un ordre selon leur désir. Ils allèrent à la mosquée d'El Moayad et firent venir le prédicateur, qu'ils installèrent dans sa chaire. Le prédicateur leur parla longtemps et les invita à se réunir le lendemain à la mosquée pour aller ensuite chez le Cadi. Il les exhorta à être toujours les défenseurs de la religion et à chasser les imposteurs.

Toutefois le Pacha, après leur avoir délivré cet ordre, envoya une lettre à Ibrahim bey et à Kitas bey les informant de ce qui venait de se passer. « La foule, dit-il, veut s'insurger et nous couvrir de mépris, moi et le Cadi. Aussi avons-nous décidé de quitter le pays. »

A la lecture de cette lettre, les émirs ne se donnèrent plus de repos. Ils réunirent les sandjaks et les agas dans la maison du Defterdar et se mirent d'accord pour rechercher à quels corps appartenaient les manifestants afin de les punir. Ils décidèrent également d'exiler le prédicateur et ils donnèrent l'ordre à l'aga d'arrêter toute personne qui avait pris part à la manifestation, d'entrer dans la mosquée d'El Moayad et d'en chasser les disciples du prédicateur.

Le lendemain matin, l'aga monta à cheval et envoya les chawiches à la mosquée d'El Moayad, mais ceux-ci n'y trouvèrent personne.

Il rechercha alors par toute la ville tous les individus impliqués dans le désordre et tous ceux qu'il trouva furent envoyés dans leurs casernes respectives. Les uns reçurent la bastonnade, les autres furent exilés et ainsi les désordres cessèrent.

Le cheikh Hassan el Hedjazi a dit à ce propos;

Au Caire vint un prédicateur qui s'écarta du droit chemin.
Il enseigna, en ignorant, des principes qui pouvaient être immédiatement réfutés,
Disant du mal des personnes par qui les dogmes de la religion triomphent.
Il nous a dit : *Où trouvez-vous que les saints ont bien fini leur vie ?*
Après leur mort, ils ne font plus de miracles et on ne doit point aller visiter leurs tombeaux.
Les coupoles de leurs tombeaux doivent être démolies et aucune somme ne doit plus être affectée à leur entretien,
Et une foule d'autres blasphèmes que les langues ne peuvent prononcer sans mériter d'être coupées.
Il poussa ses prétentions et il excita les troupes contre nous.
Les soldats osèrent aller trouver le Cadi pour lui faire reconnaître ses erreurs.
Ils le menèrent chez le Pacha qui fut troublé et qui les écouta.

Il leur signa, suivant leur désir, un ordre pour le maintien du prédicateur,
El il poussa immédiatement les sandjaks et les émirs à les châtier.
Ces derniers s'unirent franchement à lui et brisèrent toutes les résistances.
Le prédicateur prit la fuite : on dit même qu'il fut tué et la honte le couvrit.
Que Dieu nous en préserve ! Je dis en sa mémoire : *C'est une honte qui nous a rendus malades* (chronogramme).

ANNÉE

MIL CENT VINGT-QUATRE.

Le 3 Moharram 1124, un rescrit du Sultan demanda trois milles soldats égyptiens pour la guerre.

Le 8 du même mois, un chérif se querella avec un turc dans le bazar d'El Boundoukanïin. Le turc frappa le chérif et le tua. Il prit ensuite la fuite sans qu'on put savoir où il était passé. Les chérifs placèrent le corps de la victime dans une bière et le transportèrent au Divan où ils firent constater le meurtre.

Le 10 du même mois, les chérifs se soulevèrent. Ils fermèrent les bazars du Caire et lancèrent des pierres aux propriétaires des boutiques pour les forcer à les fermer.

Ils donnèrent des coups à tous ceux qu'ils rencontrèrent sur la voie publique, fussent-il hommes du peuple ou émirs. Ils continuèrent ainsi toute la journée.

Le vendredi matin, ils mandèrent les chérifs habitant les villages de l'Égypte. Ceux-ci arrivèrent et se réunirent avec eux dans la mosquée El Hussein d'où ils sortirent plus tard précédés d'un drapeau. Ils se dirigèrent vers la maison de Kitas bey el Defterdar. Les hommes de ce dernier sortirent en armes à leur rencontre et les chassèrent. Mais, l'affaire prenant des poportions inquiétantes, les soldats s'en mêlèrent. Les trois

agas des spahis et les agas des janissaires marchèrent contre les chérifs et les dispersèrent. Chacun d'eux rentra chez lui et on annonça en ville que l'ordre était rétabli; les boutiques se rouvrirent.

Les émirs décidèrent ensuite d'éloigner du pays un certain nombre de personnages marquants parmi les chérifs, mais ils passèrent outre à la suite des prières instantes des ulémas.

Dans le même mois, une forte grêle tomba sur les deux villages de Sarsana et de Achma, dans la province de Ménoufyeh. Chaque grêlon pesait environ un demi rotoli. La foudre tomba également, brûla les moissons sur une grande étendue et tua plusieurs hommes.

Le jeudi 8 Rabi Awal, Moustapha bey, suivant de Youssouf Aga, partit de Boulaq à la tête du contingent demandé par la Porte. D'un autre côté, les troupes qui étaient parties pour la guerre de Russie, sous le commandement du Sirdar Ismaïl bey, revinrent en Egypte. A leur passage à Constantinople, les soldats égyptiens, vainqueurs, avaient été reçus en triomphe; on leur donna en signe de distinction des plumes pour orner leurs turbans. Le Sirdar Ismail bey était mort à Constantinople. Quant aux soldats, ils regagnèrent l'Egypte et entrèrent au Caire, en portant les plumes qu'on leur avait données et qu'on désignait sous le nom de *Cheling*.

Le 22 du même mois, avant le coucher du soleil, eut lieu une grande tempête qui troubla l'atmosphère et détruisit plusieurs maisons.

Le 1er Rabi el Thani, arriva un aga avec un rescrit informant que la paix était conclue entre l'Empire et la Russie et que les troupes égyptiennes allaient rentrer. A leur arrivée, elles durent restituer les deux tiers des avances qui leur avaient été faites à titre de solde et elles gardèrent l'autre tiers. Le Sirdar et les officiers durent en faire autant.

Le 18 du même mois arriva un officier impérial, porteur d'un firman nommant Kitas bey aux fonctions d'émir du

pèlerinage en remplacement de Youssouf bey el Djazzar et investissant Ibrahim bey Bouchnak, dit Abou Chanab du titre de Defterdar.

Ces ordres furent exécutés et les nouveaux titulaires reçurent les insignes de leurs fonctions.

Un autre ordre prescrivait de construire deux vaisseaux dans la mer Rouge pour le transport des blés destinés aux villes saintes et de prélever 150 bourses sur le produit des impôts pour être affectées à la reconstruction de la fontaine située sur la route de la Mecque. Les travaux devaient être exécutés par les soins de Mohammed bey, fils de Hussein pacha.

A la suite de la lecture du firman le nommant Emir el Hag, Kitas bey exposa aux émirs qu'il n'avait pas l'argent nécessaire pour entreprendre le pèlerinage de la Mecque.

Les émirs en parlèrent au Pacha et lui demandèrent de venir en aide à Kitas bey en lui donnant une somme de 50 bourses à prélever sur le trésor, sauf à en aviser dans la suite la Sublime-Porte. Ils ajoutèrent que dans le cas où la Sublime-Porte n'approuverait pas cette dépense, la somme serait répartie sur les différents odjaks.

Le mercredi, arriva par voie de Syrie un pacha désigné au Gouvernement de Djedda. Il se nommait Khalil pacha. Il entra au Caire en grande pompe et entouré de beaucoup de soldats turcs appelés *Sardjas Soleiman*.

Ses bagages étaient portés par de nombreux chameaux.

Le Pacha sortit à sa rencontre ayant avec lui Kitas bey, émir du pèlerinage, et un grand nombre d'émirs, d'agas et de sandjaks. Ils le reçurent dans le champ de Hassan bey où ils donnèrent en son honneur un grand festin ; ils lui offrirent des chevaux et l'amenèrent dans la ville au milieu d'un grand cortège. Il logea près de Hanafi dans la maison d'Ismaïl bey, décédé pendant la guerre de Russie. Il resta au Caire jusqu'aux premiers jours de Radjab de la même année, époque à laquelle il partit en grande pompe.

Vers le milieu de Châban, Ahmed bey el Assar remplaça, en qualité de gouverneur de Djerdja, Mohammed bey el Saghir, connu sous le nom de Katameche. A la même époque, arriva un ordre nommant Mohamed bey Katameche à la dignité d'émir du pèlerinage en remplacement de son maître Il partit avec les pèlerins en l'année 1124 et rentra en 1125. Ce remplacement eut lieu sur les instances secrètes de Kitas bey.

Moustapha bey Kaslar fut nommé gouverneur de Djerdja, le jeudi 20 du même mois. Mohammed bey Tcherkès suivant d'Ibrahim bey Abou Chanab, fut nommé Sandjak ainsi que Kitas, suivant de Kitas bey, émir el Hag.

Le 10 Chawal, Abd-el-Baki effendi arriva et prit possession des fonctions de grand Katkhoda. Il était muni d'un ordre confirmant le Pacha dans le gouvernement de l'Égypte.

Le 13 Zilkâdeh, un Aga arriva de Constantinople, il était porteur d'un ordre demandant 3,000 soldats pour la guerre de Russie ; car cette puissance avait violé la trêve conclue.

Cet ordre fut lu devant tout le Divan réuni. Hussein bey Chelak fut nommé sirdar en remplacement d'Osman bey, fils de Soliman bey Barem Zelou. Le nouveau sirdar termina ses affaires et partit dans les commencements de Moharram.

ANNÉE
MIL CENT VINGT-CINQ.

Un autre Aga arriva pour hâter l'envoi du trésor.

Au mois de Saffar, les pèlerins rentrèrent sous la conduite de l'émir Mohammed bey Katameche.

Kitas bey, Mohammed bey, Hassan Katkhoda el Nagdali, Kour Abdallah ef Ibrahim el Saboundji étaient alors à la tête l'Égypte.

Kitas bey résolut de détruire le parti Kassemite. Il dressa ses plans à cet effet et noua des intrigues. A son instigation, Salem ibn Habib s'empara des chevaux d'Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey, pendant qu'ils étaient au pâturage ; il leur coupa la queue et la crinière et les abandonna.

Cette nouvelle fut annoncée le lendemain à Ismaïl bey par le chef de ses écuries. Youssouf bey el Djazzar, qui se trouvait alors chez Ismaïl bey, apaisa sa colère et lui conseilla de nommer Hassan Abou Deffia gouverneur de district, ce qui fut fait. A la suite de cette affaire, il survint entre Ismaïl bey et Ibn Habib divers incidents que nous mentionnerons dans la biographie de ce dernier. Ismaïl bey prépara, au nom de l'émir Mansour el Khabiri, une pétition au Pacha dans laquelle cet émir se plaignait de ce que les bédouins El Doafa avaient saccagé El Wadi et intercepté la route du Fayoum. Il donna cette pétition à un homme de confiance qui alla la soumettre à la signature de Mansour, elle fut ensuite envoyée au Pacha avec El Bakari, gardien du cimetière.

Kitas bey alla dans la matinée chez le Pacha ; il y trouva tous les émirs réunis. Il s'était déjà concerté avec le Pacha et avait excité sa cupidité en faisant miroiter à ses yeux les immenses profits qui résulteraient pour lui de la chute des Kassémites, tels que le retour au Pacha des villages appartenant à Ibrahim bey, à Youssouf bey, au fils de Iwaz bey et à leurs partisans.

Au moment où ils se trouvaient tous réunis, El Bakari entra avec la pétition et la remit à l'écrivain du Divan qui en donna lecture à haute voix.

Le Pacha feignit une grande colère et dit : « J'irai moi-même châtier ces rebelles qui se permettent de dévaster les pays du Sultan et d'intercepter les routes. »

Ibrahim bey prit la parole et dit : « Le moindre d'entre nous en viendra à bout, » et on tomba d'accord pour envoyer contre les bédouins Ibrahim bey, Ismaïl bey, Youssouf bey, Kitas bey, Osman bey et Mohammed bey Katameche.

Kansaw bey était alors à Beni-Souef et Ahmed bey El Assar au Béhéra.

Cet accord conclu, le Pacha remit aux émirs délégués les insignes du commandement ; ils quittèrent le Divan et envoyèrent leurs tentes et leurs bagages aux environs du village de Oum Khenan, situé dans la province de Ghizeh. Dans l'après-midi ils passèrent le fleuve avec leurs chevaux. Kitas bey et Osman bey s'étaient toutefois concertés pour ne passer le fleuve qu'après le coucher du soleil. « De cette façon, dirent-ils, nous pourrons faire le repas du soir et donner le fourrage à nos chevaux. » Ils s'entendirent également pour laisser, après leur arrivée au camp, leurs chevaux tout sellés et les mamlouks et les soldats tout armés. « Si nous agissons ainsi, dirent-ils, nous pourrons, à l'arrivée des trois sandjaks kassemites, les prendre à l'improviste et venger par leur mort les fikarites tués à Tarrana, par l'oncle d'Ibrahim bey. »

Après avoir dressé tous leurs plans, ils passèrent le fleuve, allumèrent des torches à la tombée de la nuit et entrèrent sous leurs tentes. A ce moment, Ibrahim bey invita Youssouf bey et Ismaïl bey à se rendre avec lui sous la tente de Kitas bey. Ils lui répondirent que lui seul les représenterait avec avantage. Ibrahim bey partit donc à pied, sans se douter nullement du complot qui se tramait contre lui.

En entrant, il salua et s'assit. Kitas bey lui demanda où étaient ses collègues. « Ils sont chez eux, » répondit-il.

Le complot ayant échoué, Mohammed bey et Osman bey regagnèrent leurs tentes, déposèrent leurs armes, débridèrent les chevaux, leur distribuèrent le fourrage et revinrent chez Kitas bey. Celui-ci dit à Ibrahim bey : « Demain, vous partirez, tous trois et vous irez camper à Oussim. Nous autres, nous irons à Sakkara, d'où nous chasserons les bédouins qui, nécessairement, prendront la fuite dans votre direction, et aussitôt qu'ils seront à votre portée, vous les attaquerez. » Ibrahim bey rapporta ces paroles à ses collègues. Le lendemain matin, ils

partirent pour Oussim selon la recommandation de Kitas bey.

Les zeïdyah étant venus dans la matinée pour apporter le déjeûner, furent questionnés sur les bédouins. « Le Wadi est tranquille, dirent-ils, et grâce à Dieu, il n'y a aucune trace de bédouins dans le pays. »

Quant à Kitas bey, il rentra au Caire avec sa suite et donna à Ibn Habib l'ordre de réunir les tribus de *Saad* et de *Bala* et de les envoyer, sous le commandement de son fils Salem, détruire le camp d'Oussim.

Ibn Habib mit beaucoup de lenteur à réunir les bédouins, car il était grand ami de Ibrahim bey. Dans l'intervalle, un soldat qui s'était absenté du camp y apporta la nouvelle que Kitas bey et ses hommes étaient rentrés au Caire.

Ibrahim bey, Ismaïl bey et Youssouf bey, de leur côté, montèrent à cheval et vinrent à Djizeh accompagnés de cavaliers Zeïdyahs. Ils descendirent près d'Abou Harira, ils y attendirent le jour, et ils rentrèrent au Caire où ils regagnèrent leurs maisons sains et saufs.

Dans cette même année, la peste ravagea l'Egypte. Elle se déclara au Caire le 1er Rabi Awel et elle ne diminua d'itensité que vers la fin de Gamad Akher.

Abdine pacha arriva à Alexandrie.

Youssouf bey el Djazzar fut nommé Kaïmakam. Il offrit un cadeau à Ismaïl bey, fils de son ancien maître.

En arrivant au Caire, Abdine pacha s'arrêta à El Adlya. Là, les émirs lui offrirent des présents et Ismaïl lui fit un magnifique cadeau. Abdine pacha, gagné par Ismaïl, le prit en affection, témoigna beaucoup d'intérêt aux kassémites et leur prodigua les honneurs et les fonctions.

Un ordre arriva ensuite nommant Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey, émir du pèlerinage. C'est le même Abdine pacha qui plus tard mit à mort Kitas bey à Karamidan, comme nous le

dirons dans la biographie de Kitas bey. Après la mort de Kitas bey, son protégé Mohammed bey Katameche prit la fuite et alla en Turquie où, après avoir séjourné longtemps, il rentra en Egypte, ainsi que nous le dirons dans sa biographie.

Sous le gouvernement d'Abdine pacha, Abdallah Kachef, Sary Aly, Aly el Armani et Ismaïl Kachef, tous quatre partisans d'Iwaz bey, furent élevés au grade de sandjak.

Abd-el-Rahman Aga, également partisan d'Iwaz bey, fut nommé Aga des Djamalyah; Ismaïl Aga, ancien lieutenant de Iwaz bey, fut nommé katkhoda des chawiches.

Parmi les hommes d'Ibrahim bey Abou Chanab, Kassem el Kébir, Ibrahim Faraskour, Kassem el Saghir, Mohammed Chalabi, fils d'Ibrahim bey Abou Chanab et Tcherkès Mohammed el Saghir furent nommés sandjaks.

L'ordre fut ainsi rétabli, et, en 1127, l'émir Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey, conduisit la caravane du pèlerinage. Le voyage se fit dans une sécurité complète et un parfait bien-être.

ANNÉES
MIL CENT VINGT-HUIT ET MIL CENT VINGT-NEUF.

En 1128 arriva de Constantinople un aga, muni d'un ordre prescrivant l'envoi de 3.000 hommes conduits par un officier capable. Le commandement revenait, par tour de rôle, à Mohammed bey Tcherkès el Kébir. Après la lecture de l'ordre, le Pacha lui remit les insignes du commandement. Mais à peine arrivé chez lui, il enleva sa robe, la plia, l'expédia à son maître Ibrahim bey et lui fit dire: « Vous avez plusieurs sandjaks autres que moi; je suis complètement à court d'argent. » Ibrahim bey fut peiné et lui envoya par l'entremise de Ahmed bey el Assar une somme de 20 bourses qu'il trouva insuffisante. Des assignations pour 10 autres bourses lui furent

remises. Elles devaient être perçues sur les revenus du village de Tarrana.

Mohammed bey Tcherkès fit alors ses préparatifs de départ et se dirigea vers le Kasre el Houla au milieu d'un grand cortége. Là, il fit venir son harem et passa plusieurs jours plongé dans le repos et les plaisirs.

L'aga qui avait apporté l'ordre pressait le départ. De son côté, le Pacha envoyait firman sur firman à Mohammed bey, mais tout était inutile. Le Pacha dut adresser des remontrances, à ce sujet, à Ibrahim bey qui était le maître de Mohammed bey. Ibrahim bey délégua au commandant Ahmed bey el Assar et Kassem bey el Kébir pour l'informer des remontrances du Pacha. Il répondit : « Je préfère séjourner ici plûtot qu'à Tarrana : tant que le montant des assignations qui m'ont été remises ne me sera pas versé, je ne quitterai pas ce lieu ». Il leur jeta ensuite les 10 assignations qu'on lui avait données.

Les délégués rapportèrent cette réponse à Ibrahim bey qui dit : « Cet homme ruinera ma maison par son opiniâtreté ! » et il lui envoya les 10 bourses.

Mohammed bey s'embarqua aussitôt.

A la fin de l'année 1128, un émissaire de Aly pacha vint annoncer que son maître avait été nommé Wali d'Egypte pour 1129.

Il y eut alors au Divan une réunion dans laquelle Ibrahim bey Abou Chanab fut nommé Kaïmakan.

Après la réunion, Ibrahim bey rentra dans sa maison, donna une pelisse d'honneur à Ahmed bey el Assar et le nomma Emir el Sourrah.

Lorsque la nouvelle de l'arrivée à Alexandrie du nouveau Wali parvint au Caire, Abdine pacha quitta la citadelle et partit sans attendre l'entrée de son successeur dans cette ville.

Les fonctionnaires et les huissiers à verges allèrent à la rencontre du Pacha à Alexandrie.

A son arrivée au Caire, Aly pacha monta à la citadelle avec

le cérémonial habituel. Il trouva l'Egypte jouissant de la paix et de la tranquillité. Les affaires publiques étaient gérées par l'émir Ibrahim bey Abou Chanab el Kébir, l'emir Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey, Mohammed Katkhoda, commandant des Moustahfezan, Ibrahim Chorbadji el Saboundji Azaban et par les hommes de Hassan Chaouiche el Kasdagli qui étaient : Osman Odabacha, Soliman Odabacha et autres appartenant au corps des Azab et aux autres corps.

L'année suivante, Ibrahim bey el Kébir mourut laissant le pouvoir et l'autorité à Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey; Mohammed bey, fils du défunt, s'enferma dans sa maison, irrité de voir l'autorité entre les mains de Ismaïl bey, fils de l'ancien collègue de son père.

Vers la fin de l'année 1129 arriva un messager, porteur d'un rescrit demandaut 3.000 soldats égyptiens pour la guerre sainte. Mohammed bey, fils d'Iwaz bey, à qui revenait le commandement de l'expédition, fut jugé par son frère Ismaïl bey trop léger d'esprit pour conduire une armée. Ismaïl bey investit Ahmed Kachef des insignes de sandjak; il le nomma émir du corps expéditionnaire et lui donna pour lieutenant son propre mamlouk, Aly el Hindi. Le nouveau commandant s'équipa pour le voyage et trois jours après, il quitta Boulak, rejoignit les soldats et fit route avec eux.

ANNÉE
MIL CENT TRENTE.

En cette année, Mohammed Tcherkès revint de son expédition. Il trouva que son maître Ibrahim bey Abou Chanab était décédé et que Ismaïl bey était le premier émir d'Égypte. Il caressa l'espoir de le remplacer au pouvoir. Il s'attacha plusieurs personnes du parti fikarite telles que Hussein Abou-Dik, Zulfikar, de la suite de Omar Aga, Aslan, Kilan, etc.

A cette époque, le Defterdar était Ahmed bey el Assar, protégé d'Ibrahim bey Abou Chanab. Il veillait avec vigilance sur tous les mouvements de Mohammed bey Tcherkès. Toutes les fois qu'il le voyait sur le point de se livrer à la discorde, il le ramenait à de meilleurs sentiments.

Nous avons raconté qu'à la suite du meurtre de Omar Aga, Ismaïl bey avait voulu faire mourir également son suivant. Celui-ci était allé se jeter aux pieds du Khazendar Hassan Katkhoda el Djelfi qui lui avait accordé sa protection et lui avait assigné une allocation sur les revenus du territoire de Kemn el Arouss. Ce village avait été autrefois possédé par Omar Aga en participation avec Ismaïl bey, fils de Iwaz bey. Les allocations de Zulfikar devaient être prélevées sur la part qui, par suite de la mort de Omar Aga, avait fait retour à l'État.

Hassan Katkhoda ne put cependant parler à Ismaïl bey de cette concession parce qu'il savait que celui-ci détestait Zulfikar et qu'il voulait le mettre à mort.

Après la mort de Hassan Katkhoda el Djelfi et le retour de Mohammed bey Tcherkès, Zulfikar se joignit au parti de Mohammed bey. Ce dernir parla à diverses reprises à Ismaïl bey des revenus de Kemn el Arouss, mais Ismaïl ne voulut jamais en donner aucune part à Zulfikar. Celui-ci se voyant à bout de ressources et d'argent saisit le moment où Mohammed bey Tcherkès était seul et vint lui exposer sa situation. Il lui parla de la nécessité de mettre à mort Ismaïl bey, Mohammed bey lui laissa toute liberté d'action ; alors le lendemain il prit avec lui Aslan, Kilan et un petit corps de cavaliers fikarites et il alla attendre Ismaïl bey à Roumeïlah, près de Souk el Galla (bazar des céréales). Au moment où Ismaïl bey passait pour monter à la citadelle, ayant à ses côtés : Youssouf bey el Djazzar, Ismaïl bey Djerdja et Sari Aly bey ; les hommes de Zulfikar tirèrent sur lui, mais les balles n'atteignirent qu'un cawas; Ismaïl bey et ses compagnons coururent au galop de leurs chevaux jusqu'à la citadelle. — Arrivé au Divan, Ismaïl bey

adressa au Pacha une requête qu'il fit porter par Youssouf bey. Il accusait Mohammed Tcherkès de semer la discorde et de réunir chez lui des mutins et des révoltés.

Le Pacha lança immédiatement un firman recommandant aux corps de troupes de lui envoyer Mohammed Tcherkès et de le mettre à mort en cas de résistance.

La nouvelle de cet ordre étant parvenue à Mohammed Tcherkès, celui-ci assembla tous ses partisans, fikarites et kassémites, et se disposa à la lutte. En passant par la place Roumeïla, il rencontra ceux qui venaient contre lui. Un combat s'engagea entre eux et se termina par la mort de Hussein bey Abou Yadak et d'autres, la fuite de Mohammed bey Tcherkès et la dispersion de tous ceux qui l'accompagnaient. N'ayant pu regagner sa maison, Mohammed bey traversa la rue Nasseryah et continua son chemin jusqu'à Choubrah accompagné seulement de deux mamlouks. Là, des bédouins de Djezireh aperçurent les trois fugitifs, les dépouillèrent de leurs habits et de leurs armes et les conduisirent à la maison d'Ismaïl bey, ibn Iwaz bey. Chez ce dernier se trouvaient Ahmed Katkhoda, grand commandant des deux mers, et El Saboundji, qui lui conseillèrent de mettre à mort Mohammed bey. Mais Ismaïl bey ne suivit pas ce conseil, car, dit-il, « le prisonnier est mon hôte. » Il lui donna une riche fourrure, un costume, de l'or et l'exila à Chypre.

Vers cette époque, le corps expéditionnaire qui était parti pour la guerre de la Russie sous le commandement de Ahmed bey revint au Caire. Ahmed bey était mort sur le champ de bataille et la Porte avait délégué son lieutenant Aly Katkhoda el Hindi pour lui succéder. De plus, Aly el Hindi reçut les fiefs de son maître, sans être obligé de faire le don habituel au Pacha.

A son arrivée au Caire, Youssouf bey el Djazzar lui offrit un riche cadeau. Il monta ensuite à la citadelle où le Pacha lui donna une pelisse d'honneur pour le féliciter de son heureux retour.

Aly el Hindi descendit de la citadelle et alla chez Ismaïl bey, qui lui offrit des titres de concessions territoriales dont les revenus s'élevaient à douze bourses.

En cette même année 1130, les habitants de la rue El Djawaber, à Boulak, se prirent de querelle avec quelques chameliers employés dans les cultures de l'Emir el Hadj.

Le chef des écuries de l'émir vint faire des remontrances aux habitants de Boulak; mais ils le maltraitèrent. La nouvelle de cette rixe parvint à l'émir Ismaïl bey. Il leur envoya l'aga des janissaires et le gouverneur de la ville qui furent également maltraités. Alors le Sandjak marcha lui même contre eux avec ses hommes, il tua plusieurs de ces habitants et mit les autres en fuite. Les femmes furent chassées des maisons; elles sortirent emportant leurs effets. La rue fut fermée aux deux entrées et fut ainsi interdite pendant deux années environ.

Pendant cette même année, le trésor fut envoyé, sous la conduite de l'émir Mohammed bey, fils d'Ibrahim bey Abou Chanab, dont le tour était venu de remplir cette mission. Mohammed bey sortit avec le cortège habituel, entouré des hauts fonctionnaires. A son arrivée à Constantinople, il eut une entrevue avec le grand vizir et les hauts dignitaires de l'empire, auxquels il insinua que si Ismaïl bey, fils de Iwaz, continuait à exercer le pouvoir en Egypte, il se proclamerait Sultan un jour ou l'autre et chasserait les représentants de la Porte. Il ajouta que les émirs, les officiers de tous les corps, le Defterdar et le Katkhoda des chawiches étaient tous ses créatures, ses mamlouks ou ceux de son père, que le gouverneur Aly pacha était l'exécuteur de toutes ses volontés et qu'il avait fait exiler tous ceux qui, comme Mohammed bey Tcherkès, étaient dévoués à l'Empire.

Il finit par offrir quatre mille bourses pour obtenir la disparition de Ismaïl bey et la nomination d'un Wali énergique en remplacement de Aly pacha. Ses propositions furent acceptées.

Avant de quitter l'Egypte avec le trésor, il avait recommandé

à Kassem bey el Kébir de faire rentrer de l'exil Mohammed bey Tcherkès. Kassem bey agit selon cette recommandation : il fit venir Mohammed bey en secret et le tint caché chez lui.

La Porte nomma aux fonctions de Waly d'Egypte Radjab pacha, émir du pèlerinage de Syrie. Radjab pacha reçut l'ordre de faire saisir son prédécesseur aussitôt son arrivée, de lui faire rendre ses comptes et de le mettre à mort. Il avait aussi pour mission de chercher à tuer Ismaïl bey et tous ses partisans; Aly bey el Hindi seul devait être épargné.

Mohammed bey, fils d'Abou Chanab, rentra en Egypte et y fut élevé à la dignité de Defterdar. Après lui, arriva le courrier de Radjab pacha apportant l'ordre d'emprisonner Aly pacha dans le palais de Youssouf et la nomination de Ahmed bey el Assar aux fonctions de Kaïmakam.

Quelques jours après, on apprit l'arrivée de Radjab pacha à El Ariche. On partit à sa rencontre.

Ibrahim bey Faraskour fut nommé Emin el Soumat du nouveau Waly.

ANNÉE
MIL CENT TRENTE-UN.

Ismaïl bey partit avec les pèlerins en qualité d'Emir, au moment où Radjab pacha arrivait à El Ariche.

Radjab pacha arriva au Caire et monta à la citadelle avec le cérémonial d'usage. Il fit venir le fils de Aly pacha, son trésorier, l'écrivain de son trésor et le directeur de la Rouznamah. Il leur ordonna de dresser les comptes de gestion de son prédécesseur. Il fit ensuite injustement couper la tête à Aly pacha, et, après l'avoir fait écorcher, il l'envoya à Constantinople. Le corps de Aly pacha fut inhumé dans le tombeau d'Abou Djaffar el Tahawi, au grand cimetière. Ce tombeau

porte encore aujourd'hui le nom de tombeau d'Aly pacha Mazloum (la victime). Tous les biens de Aly pacha furent confisqués.

Le Wali fit venir secrètement Mohammed bey Tcherkès et fit publier dans toute la ville que celui qui lui donnerait asile serait pendu à la porte de sa maison. Il conféra en même tenps avec Mohammed bey sur le moyen de faire périr Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey, et ses partisans. Mohammed bey Tcherkès suggéra au Wali l'idée d'envoyer aux bédouins l'ordre de se tenir sur la route de El Wechacha pour s'opposer au retour des pèlerins : « Ismaïl bey, l'Émir el Hag, ne manquera pas, ajouta-t-il, de vous demander des secours, vous lui enverrez d'abord Abdallah bey. Dix jours après vous ferez partir Youssouf bey el Djazzar, Mohammed bey, fils d'Iwaz bey, Ismaïl bey Djerdja et Abd-el-Rahman Ouelga, aga des Djamalyeh. Après leur départ, vous ferez mettre à mort Ismaïl bey el Defterdar et le Katkhoda des chawiches. Alors, je ferai mon apparition et nous nommerons émir du pèlerinage le fils d'Ismaïl bey, que nous enverrons à la tête d'un corps de troupes pour tuer Ismaïl bey, ibn Iwaz bey et ses partisans. Voilà, conclut-il, le moyen d'arriver à notre but. »

Ce plan fut mis à exécution, mais les prévisions ne se réalisèrent pas entièrement. Ismaïl bey se cacha et rentra au Caire incognito. Il ne reparut sur la scène qu'après avoir pris toutes ses précautions. Il fit alors destituer Radjab pacha ; il le logea dans la maison de Moustapha, katkhoda des Azab, et il fit échouer tous ses projets. Il adressa ensuite à Constantinople une requête où il exposait la situation telle qu'elle était.

Cent vingt bourses avaient été prélevées par Radjab pacha sur le trésor pour les dépenses de cette expédition.

Nous raconterons la suite de ces événements dans la biographie d'Ismaïl bey Iwaz.

ANNÉES
MIL CENT TRENTE-TROIS A MIL CENT TRENTE-SEPT.

En 1133, Mohammed pacha el Nichandji arriva en Egypte avec le titre de Wali. Aussitôt son entrée en fonctions, il réclama à Radjab pacha les 120 bourses qu'il avait dépensées et il investit du titre d'émir du pèlerinage Mohammed bey Ismaïl, qui partit cette même année et l'année suivante à la tête des pèlerins.

Peu de temps après arriva un rescrit faisant grâce à Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey. Lecture en fut donné au Diwan.

Radjab pacha partit ensuite et les animosités firent place à une tranquillité apparente malgré la haine latente de Mohammed bey Tcherkès et de Mohammed bey Abou Chanab pour Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey. Ce dernier leur pardonnait leurs intrigues et déjouait tous leurs projets par son savoir faire et son grand tact. Il survint entre eux plusieurs incidents très longs à mentionner et qui sont développés dans l'histoire d'Ahmed Chalabi Abd-el-Ghani, dont j'ai égaré le manuscrit.

Ismaïl bey ne cessa d'avoir sur eux le dessus jusqu'à ce que, à la suite d'une trahison, ils l'eussent tué dans la citadelle par l'entremise de Zulfikar, serviteur d'Omar Aga, d'Aslan, de Kilan et de leurs hommes. Ils firent périr avec lui Ismaïl bey Djerdja et Abdallah Aga, katkhoda des chawiches. Ils cherchèrent également en 1136 à tuer Abdallah bey, Mohammed bey, fils d'Iwaz bey, et Ibrahim bey fils d'El Djazzar.

Tous ces événements se passèrent sous le gouvernement de Mohammed pacha. Ils seront racontés plus en détail dans les biographies des personnages qui y furent mêlés.

Zulfikar, meurtrier de Ismaïl bey, fut nommé sandjak et placé à la tête de la province de Menoufyah. Tous ceux qui dans le parti fikarite étaient jusqu'alors restés à l'écart, vinrent se joindre à lui et donnèrent à son parti une grande importance.

Au nombre des nouveaux partisans de Zulfikar étaient: Moustapha bey Boulghiah, Mohammed bey, émir du pèlerinage, fils d'Ismaïl bey el Kébir el Fikari, Ismaïl bey el Dali, Kitas bey el Awar (le borgne) Ismaïl bey, fils du maître de Zulfikar, Moustapha bey Kaslar et autres anciens et agas appartenant aux divers corps.

Zulfikar mit ordre à ses affaires ; il nomma Moustapha effendi el Démiati aux fonctions d'écrivain turc et partit pour la Menoufyah au milieu d'un cortége imposant, ayant à ses côtés les fikarites nommés plus haut.

Au même moment, Radjab Katkhoda et Mohammed Chawiche allaient à la maison de Mohammed bey Tcherkès qui était leur intime. Ils rencontrèrent le cortége de Zulfikar. La vue de ce cortége les attrista, car ils pensèrent à Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey, et ils furent pris d'un sentiment de pitié.

Quand ils entrèrent chez Tcherkès, ce dernier s'aperçut de leur tristesse et leur en demanda la cause. Ils lui racontèrent ce qu'ils venaient de voir et ils ajoutèrent: « Si les choses continuent ainsi, nous tuerons tous les fikarites. » Tcherkès leur répondit que ce serait un bien et il ordonna à El Seifi de tuer Aslan et Kilan. Il lui adjoignit un écuyer en qui il avait grande confiance et il lui recommanda de les attendre près des escaliers du salon. Lorsque El Seifi et l'écuyer s'aperçurent de l'arrivée de deux hommes qu'ils avaient ordre de tuer, ils simulèrent une querelle entre eux et se menacèrent de leurs pistolets. Aslan qui venait d'arriver dit à l'écuyer: « Ce que vous faites est honteux. » L'écuyer saisit cette occasion pour faire feu sur lui et le tuer. El Seifi de son côté tira sur Kilan et le tua.

Cela se passait dans les escaliers de la maison de Tcherkès. Les domestiques vinrent essuyer le sang, prirent les chevaux des victimes et envoyèrent les corps de celles-ci à leurs familles dans deux cercueils.

Après cet événement, Mohammed bey Tcherkès monta à la

citadelle et demanda au Pacha un firman pour envoyer un corps expédionnaire à Menoufyah contre Zulfikar et ses partisans. Le Pacha s'y refusa et dit: « Je ne puis ordonner la mort d'un homme qui, comme vous le savez, a exposé sa vie à tous les dangers. »

Tcherkès quitta la citadelle et ne se montra plus au Divan ainsi que beaucoup d'autres émirs. Cet abandon des affaires et du Pacha détermina ce dernier à lancer un firman enlevant à Tcherkès le titre de sandjak. Il communiqua cet ordre à tous les cheikhs, à tous les corps de troupes, en leur enjoignant de ne plus avoir de communication avec Tcherkès.

Celui-ci, ayant appris la nouvelle, se hâta de convoquer des assemblées et de prendre les mesures exigées par la situation.

Il assembla ses partisans à Roumeïlah et aux environs de la citadelle. On décida la destitution du Pacha. On le fit descendre de la citadelle et loger dans la maison d'Ibn el Dali. Cela se passait vers la fin de l'année 1137 qui était la quatrième du gouvernement de ce Pacha.

Mohammed bey, fils d'Abou Chanab, fut nommé kaïmakam. On lui fit rendre un firman autorisant le départ d'un corps expéditionnaire contre Zulficar, sous le commandement de Ibrahim bey Faraskour, qui devait succéder à Zulfikar dans le gouvernement de la Menoufyah.

Zulficar, ayant appris ce qui s'était passé, distribua ses hommes dans les divers villages de la Ménoufyah et se hâta de rentrer incognito au Caire où il descendit dans la maison de Ahmed Odabacha Matrabaz.

Ibrahim bey, à son arrivée, ne trouvant pas Zulficar, confisca tous ses biens et les vendit. Lorsque, par ses agents secrets, il eut appris qu'il était rentré au Caire, il en informa Tcherkès. Ce dernier donna au premier espion et à El Seifi l'ordre de le rechercher.

Sur ces entrefaites, les adversaires de l'ancien Pacha avaient envoyé une pétition à Constantinople dans laquelle ils avaient

exposé tout ce qui s'était passé. De son côté, le Pacha les avait devancés et avait communiqué aux hommes de l'empire plusieurs écrits dans lesquels il donnait le détail des événements. A l'arrivée de la pétition des émirs, on nomma Aly pacha Waly d'Egypte. On envoya avec lui un capitaine de navire et un officier pour réclamer les 4.000 bourses que Mohammed bey Abou Chanab avait promis de payer pour le domaine des Chawarbyahs.

Au nombre des événements qui marquèrent le gouvernement de Mohammed pacha, il faut citer ceux qui suivent :

1° Au mois de Radjab 1135, au commencement de la période des Khamsin, la population était sortie de la ville pour passer selon l'usage la fête de Cham el Nessim à la campagne.

Plusieurs femmes allèrent se promener dans les environs de l'Ezbékieh. Quelques-unes s'avançèrent jusqu'à Gheit el Agam près de Kentarat (pont) El Dikkah.

Là, elles furent assaillies par une foule d'écuyers ivres venant du côté du canal et armés d'épées. Ils se jetèrent sur elles, les dépouillèrent de leurs ornements et de leurs vêtements. Ce vol ayant été consommé, l'officier de la garde du pont et les gardiens des environs vinrent s'emparer de ce qui restait encore à ces femmes.

Toutes ces femmes appartenaient à de grandes familles, entre autres Amna el Djaukyah et une de ses amies. Elles furent dépouilées de leurs vêtements et laissées entièrement nues. Parmi les objets volés, se trouvait une ceinture ornée de diamants et valant 9 bourses, un collier également orné de diamants et valant 5 bourses, un bonnet orné de diamants et de pièces d'or, une paire de bracelets ornés de diamants, un autre bracelet en or, pesant 400 mitkals, un caleçon en soie jaune brodé d'or dont la ceinture portait une perle à chacun des deux bouts. Les pillards prirent aussi les voiles et les manteaux, de sorte que ces dames durent envoyer chercher des habits afin de pouvoir rentrer chez elles dans une tenue décente.

Cette conduite était des plus infâmes.

Le lendemain, les dames adressèrent une plainte à ce sujet au Pacha. Celui-ci leur délivra un firman ordonnant à l'aga des janissaires d'aller avec le gouverneur de la ville et l'Odabacha s'enquérir de ce qui s'était passé. On fit venir les habitants du quartier qui accusèrent l'officier du pont d'avoir commis ces actrocités et poussé les soldats de garde et les âniers à l'imiter. Les coupables nièrent d'abord ce fait, mais, ayant été menacés du supplice, ils avouèrent leur crime et rejetèrent les torts sur l'officier. On confisqua presque tous les biens de ce dernier et on l'exila à Aboukir. Le Pacha fit ensuite crier dans la ville qu'il était interdit aux femmes d'aller à la campagne et de monter sur des ânes.

2° Le 17 Rabi Akher 1135 arriva de Turquie un Aga avec l'ordre d'envoyer au pacha de Djeddah 60 bourses pour l'achat d'un vaisseau indien qui devait servir au transport des céréales destinées aux deux villes saintes. Cet Aga était accompagné d'un grand négociant syrien suivi de ses domestiques. A leur arrivée à Birket el Hadj, ils se crurent en lieu sûr et voulurent prendre quelque repos. L'Aga quitta ses compagnons. Ces derniers furent alors attaqués et dépouillés par le nommé Salem ibn Habib qui dépouilla également tous ceux qu'il rencontra sur son chemin. Il enleva entre autres choses 60 chameaux chargés de munitions appartenant à Abd-el-Rahman bey, ainsi que plusieurs chameaux appartenant à Abdallah bey et à des porteurs d'eau. Salem était secondé par les bédouins de Djezirah et par des Moghrabins.

Salem se comportait ainsi parce que après avoir été chassé de Djerdja et s'être retiré dans la Haute-Egypte, Kitas bey avait réuni les bédouins, l'avait attaqué et lui avait tué ses enfants. Salem se retira alors derrière la montagne et vint occuper l'endroit nommé Birket où il interceptait les communications.

Quand cette nouvelle arriva au Caire, l'émir du pèlerinage et le gouverneur de la Menoufyah, Hamza bey, accompagné des

bédouins de Sawalhas, marchèrent contre Salem. L'émir campa à El Masbak, Ibn Habib (Salem) occupait le lieu nommé El Massateb, plus loin que El-Birket. Il campait sous les tentes qu'il avait enlevées au gouverneurs de Chark Atfih au moment où il se rendait dans la Haute-Egypte.

Le gouverneur qui avait tenté de lui résister avait succombé sous le nombre et s'était enfui.

Salem s'empara alors des tentes du gouverneur et des ses chameaux et alla s'installer à Birket. Il laissa ses chevaux paître dans les champs, et, en une seule nuit, trente-six feddans de bersim furent dévastés.

Le Pacha ordonna à l'émir du pèlerinage de rentrer au Caire et il envoya à sa place Abdallah bey, Hamza bey et Khalil Aga. Ismaïl Bey leur donna 500 soldats et leur délivra un firman portant que tous les bédouins, sauf Salem ibn Habib, ses frères et ses partisans étaient libres de vivre en sécurité sur leur territoire. A l'approche du corps expéditionnaire qui marchait contre lui, Salem se retira du côté de Gaza. L'expédition n'ayant pu l'atteindre, pilla et saccagea tous les objets qu'elle trouva sur son chemin et reçut enfin l'ordre de rentrer au Caire.

3° L'arrivée en Égypte de deux vaisseaux chargés de blé du Hawran et portant chacun 10,000 ardebs. Le tout fut vendu à Damiette. Ce blé était envoyé en Égypte par suite de la sécheresse qui y avait régné et qui avait amené une hausse des prix sur les marchés du Caire.

4° Au mois de Zilkâdeh 1135, Aly aga El Armani, connu sous le nom de Aboul Azab, fut nommé sandjak. Il en fut de même d'un autre Aly, aga de l'Amin el Ambar et du gouverneur de Djerdja. Le nombre des sandjaks, qui devait être de vingt-quatre, fut ainsi complété.

Anciennememt ce nombre ne devait être que de vingt-deux non compris le katkhoda du Pacha et le capitaine, gouverneur d'Alexandrie.

Le Pacha conféra le titre de sandjak à Aly bey el Armani

pour être agréable à Ismaïl bey, fils d'Iwaz Bey. Dix des serviteurs d'Ismaïl bey se trouvèrent ainsi revêtus de cette dignité. C'étaient : Ismaïl bey el Defterdar, Abdallah bey, son frère Mohammed, Hamza bey, Aly bey el Hindi, Sari Aly bey, Ibrahim bey Khazendar, Abd-el-Rahman bey Ouldja, et Aly bey Abou el Azab.

Les Sandjaks appartenant à la famille d'Abou Chanab étaient Mohammed bey, fils d'Abou Chanab, Tcherkès el Kébir et son mamlouk Tcherkès el Saghir, Kassem el Kébir, Kassem el Saghir, El Assar, Ibrahim bey Farascour, Zulfikar, suivant de Kansaw bey, Moustapha bey el Kazlar, Kitas bey, suivant de Kitas bey el Kébir, Mohammed bey, fils de Ismaïl bey el Defterdar, Ahmed bey el Mouslemani, Mourdjan Djar et Ibrahim el Wali, en tout quatorze sandjaks.

Le Gouvernement de la province de Gharbiah fut donné à Mohammed, fils d'Ismaïl bey ; celui de Behera à Ahmed bey el Assar ; celui de Benisouef à Kassem bey el Saghir; celui de Ghizah à Mohammed bey Abou Chanab el Deftedar; celui de Charkiah à Abd-el-Rahman bey.

Khalil aga, après avoir été destitué du commandement des Circassiens, fut nommé gouverneur de Kalioubiah.

Kitas bey fut nommé gouverneur de Menoufyah, après avoir perdu le commandement des Toufoukdjieh.

Hussein aga, fils de Mohamed aga, suivant d'El Bakri, fut nommé gouverneur du Fayoum.

Ibrahim bey el Wali fut nommé trésorier et Ismaïl bey Mohammed aga, fils de Ashraf, fut maintenu au grade de commandant de la compagnie des Djamalieh.

Mohammed bey avait voulu donner une fonction à Moustapha aga Boulghiah ; mais il y eut, à ce sujet, au Diwan, une discussion assez vive entre Mohammed bey Abou Chanab et Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey; Moustapha aga, voyant cette discussion, ne put s'empêcher de quitter la citadelle. Il alla investir, de sa propre autorité, Abd-el-Gaffar effendi, du titre

de commandant des Circassiens et Moustapha aga, suivant d'Abd-el-Rahman bey, du titre de commandant des Moutefarrika.

Ismaïl bey, accompagné de ses hommes, quitta la citadelle par la porte de la montagne et regagna sa maison au Vieux-Caire. Le fils d'Abou Chanab, El Assar et Kassem, descendirent de la citadelle tout en colère.

Quelque temps avant ces événements, au mois de Radjab, arriva en Egypte un Aga porteur d'un ordre conférant une épée et une robe d'honneur au chérif de la Mecque, Yehia, et prorogeant d'une année les pouvoirs du Pacha. Il apportait également l'ordre d'investiture dn commandement des Moutafarika à Abd-el-Gaffar effendi, fait jusqu'alors sans précédent. Le motif de cette dérogation aux usages était que Hassan effendi, père d'Abd-el-Gaffar effendi, avait un eunuque dont il avait fait présent au palais du Sultan. L'eunuque envoya au fils de son maître cette distinction, dont il reçut les insignes des mains du Pacha. Cette nomination faite directement par Constantinople causa une émeute dans l'odjak.

La cause de cette émeute était que ce corps, contrairement aux autres, était divisé en deux partis, à la tête desquels étaient six anciens de la compagnie, savoir: Soliman aga el Chater, Ali Aga, Abd-el-Rahman el Kachakdji, Khalil aga, Ibrahim, ancien écrivain de la compagnie, et Mohammed aga el Sinbellaweini, qui était le plus influent de tous. Ces chefs étaient partisans de Mohammed bey Teherkès et jouissaient d'un grand crédit. Mais, lorsqu'Ismaïl bey devint puissant, leur crédit diminua et l'influence passa du côté des partisans d'Ismaïl bey, qui étaient Ismaïl Aga, fils d'El Dali, Ahmed Chalabi, fils de Hussein Aga, instructeur des Talbyas et Ayoub Chalabi.

Lors de l'investiture d'Abd-el-Gaffar effendi, le premier des deux partis conçut contre lui une grande haine et beaucoup de jalousie. Les anciens se concertèrent pour se rendre maîtres de

la caserne et, joignant le fait à la décision, ils réunirent leurs hommes et s'emparèrent des positions. Abd-el-Gaffar Aga prit la fuite et alla raconter ce qui venait de se passer à Ismaïl bey et aux anciens du second parti qui se trouvaient chez lui. Ismaïl bey lui conseilla d'aller à la maison d'Ahmed Chalabi et de le choisir comme arbitre dans cette affaire. A leur sortie, ils mandèrent Mohammed Aga Ebtal, Bekir Aga, suivant d'Ismaïl bey el Kebir et Moustapha Aga, qui étaient expulsés de leur caserne et relégués dans celle des Azab. Ces trois personnages étaient d'abord les chefs du parti, mais ils avaient dû le quitter à la suite de l'affaire de Tcherkès que nous avons racontée. Ils refusèrent de se rendre à l'invitation qui leur était faite et, à la suite de ce refus, les anciens élurent pour leur chef El Kachakdji, en remplacement d'Ebtal. Ils firent de même plusieurs nominations et destitutions selon leur guise.

Le lendemain matin, Ismaïl bey monta au Divan accompagné d'Aly bey et de l'émir du pèlegrinage. Ils racontèrent au Pacha ce qui s'était passé. Celui-ci envoya deux agas et deux anciens de chaque compagnie pour s'enquérir du fait, mais ils durent se retirer devant les menaces et ils rapportèrent au Pacha et aux émirs les menaces qu'on leur avait faites.

Le Pacha lança un firman exilant les rebelles à Koucheïda, mais ceux-ci refusèrent de s'y soumettre.

Les émirs qui étaient restés chez le Pacha jusqu'au coucher du soleil le quittèrent en lui promettant que, dans la matinée du lendemain, ils mettraient fin à cette émeute, dussent-ils avoir recours aux armes.

Le lendemain, ils s'assemblèrent et se concertèrent pour la répartition dans les six compagnies des six anciens en question. Ils prèparèrent à cet effet pour chacun d'eux un firman de nomination qu'ils firent signer au Pacha.

Au reçu de ces firmans, les anciens s'y conformèrent immédiatement.

Le 13 Radjab 1135, Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey, quitta la

caserne des Azab où il avait passé trois jours consécutifs et rentra dans sa maison. Il était accompagné de ses hommes, de ses mamlouks et de ses sandjaks. Leur nombre était si grand que les soldats qui marchaient en tête avaient déjà atteint la maison, avant qu'il eût quitté la caserne. Derrière lui, marchaient près de deux cents hommes. Ainsi, tout se termina selon ses souhaits.

Après s'être assuré que cette émeute avait eu pour auteur Ismaïl Aga, fils de Dali, il monta le lendemain à la Citadelle et investit Ismaïl Aga du commandement des Azab.

Il fit de même venir Mohammed Aga Ebtal, Békir Aga et Moustapha Aga du corps des Azab, il leur rendit leurs anciennes fonctions et conféra à Ebtal le titre de chef des anciens.

Le même jour, Abdallah bey et Hamza bey, qui avaient marché contre les Azab, revinrent avec 450 têtes et sept prisonniers. Ismaïl bey leur envoya l'ordre de jeter les têtes dans les fossés, de mettre à mort les prisonniers et d'entrer dans la ville pendant la nuit. Ils se conformèrent à ces instructions, dont nous ne connaissons pas le but caché.

5° En Châban 1135, durant le gouvernement du même Pacha, arriva une pétition, adressée de la Mecque, disant que le chérif Yahia et Aly pacha, Wali de Djedda, soutenus par les troupes égyptiennes envoyées avec Ahmed bey el Mouslemani et par les habitants de la Mecque, avaient livré un combat à Moubarak, ancien chérif de la Mecque. Ce dernier était à la tête de 7.000 Arabes du Yemen. Durant le combat, qui fut très acharné, Aly pacha tomba de son cheval, mais il fut sauvé par Ahmed bey. En récompense, ce dernier reçut une fourrure et fut investi du titre de sirdar des Moustahfezan. Cela s'était passé sur le mont Arafat. Les Arabes perdirent plus de deux mille cinq cents des leurs, tandis que les Egyptiens ne perdirent que cent hommes, dont cinquante de l'armée et cinquante de la suite du Pacha. Aly Aga, sirdar des Djamalyeh, trouva également la mort dans ce combat. De son côté, le Pacha tua douze chérifs qui se tenaient à côté du chérif Yehia.

Le rapport ajoutait qu'après le combat les Arabes s'étaient rendus à Djeddah et qu'ils avaient déployé une grande activité dans la levée des renforts avec lesquels ils comptaient revenir attaquer les soldats à la Mecque. Ce rapport concluait à la demande de 1.500 soldats ayant à leur tête un sandjak, car les soldats qui se trouvaient à la Mecque devaient, après le pèlerinage, quitter cette ville, qui resterait ainsi sans défense.

Une pareille pétition avait été envoyée à Constantinople avec le cheikh Djalal-el-Dine et le Moufti de la Mecque.

De leur côté, le Pacha et les émirs d'Egypte en référèrent à la Porte et attendirent la réponse.

6° Un courrier vint annoncer l'arrivée du nouveau Wali Aly pacha à Alexandrie.

Deux jours après, arrivait le courrier de ce pacha porteur d'un ordre nommant Mohammed bey Tcherkès aux fonctions de Kaïmakam. Ce dernier fit au courrier présent d'une fourrure en zibeline et le logea chez lui pendant un mois, durant lequel il lui alloua des rations.

Tcherkès remit en même temps les insignes de sandjak à son intendant Mohammed bey Radouan et le nomma Amin el Soumat. Il rapporta l'ordre qui conférait à perpétuité le titre d'intendant du tribut à Aly bey el Hindi et confia ces fonctions au même Radouan.

En même temps, on se préparait à aller à la rencontre du nouveau Wali. Tous les fonctionnaires, chawiches et lieutenants se rendirent à Alexandrie pour le recevoir.

ANNÉE
MIL CENT TRENTE-HUIT.

Aly pacha arriva en Egypte au milieu du mois de Rabi Awal 1138. Après avoir pris possession de ses fonctions, fait et reçu les présents d'usage, il monta à la Cidadelle au milieu d'un

grand cortége pendant que le canon saluait son entrée. Le calme se rétablit dans le pays.

Mohammed pacha, le Wali destitué, fit écrire par son Katkhoda une lettre à Moustapha bey Boulghiah et à Osman Chawiche el Kasdagli leur disant :

« Le Pacha vous salue et vous informe qu'il est de toute nécessité que vous preniez des mesures pour assurer le triomphe de Zulfikar et l'anéantissement du parti d'Abou Chanab. C'est là l'ordre du Sultan. Il faut également que vous perceviez les 4,000 bourses réclamées par l'envoyé du Sultan. »

Au reçu de cette lettre, Moustapha bey fit venir Osman Chawiche et lui en donna connaissance. Ils tombèrent d'accord pour s'adjoindre Aly bey el Hindi, qui pouvait réunir dans sa maison, très vaste, les partisans et les mamlouks des sandjaks qui avaient été tués. Après quoi on aviserait.

Ils firent venir Aly bey el Hindi, et lui firent part de leurs intentions, mais celui-ci s'excusa en alléguant le manque de ressources pécuniaires. Ils lui promirent de l'assister et de lui fournir tout ce dont il aurait besoin.

Ahmed Odabacha el Matrabaz fit venir de nuit Zulfikar chez Aly bey el Hindi. Ce dernier, de son côté, manda Moustapha Chalabi, fils d'Iwaz, et le chargea de réunir tous les hommes de son frère et ceux des émirs tués.

Mohammed bey Tcherkès ayant appris que des assemblées se tenaient dans la maison d'Aly el Hindi, délégua à celui-ci Radjab Katkhoda et Mohammed Chawiche pour lui ordonner de congédier tout ce monde et pour lui promettre, s'il y consentait, de le réintégrer dans ses fonctions d'intendant du tribut.

Les émissaires, à leur arrivée, trouvèrent une grande foule. L'un deux, Radjab Katkhoda, dit à Aly bey en voyant tout le monde manger et boire : « Comment faites-vous donc, vous, qui n'avez ni fortune, ni emploi, pour faire face à tant de dépenses? »—« Que dois-je faire, répliqua Aly bey?»—« Chassez

tout ce monde, reprit l'autre, » — Aly l'interrompit en disant: « Comment chasserais-je ces gens, tandis que l'un d'eux est le fils de mon maître et que les autres sont mes collègues, ou les fils de mes collègues. Ma situation, d'ailleurs, m'a forcé à hypothéquer mon domaine. »

Radjab lui répondit : « Vivez tranquille au milieu de votre famille et de vos domestiques, nous vous rendrons l'intendance du tribut et nous vous dégagerons votre domaine. » Il répondit qu'il y consentait. Les émissaires se retirèrent.

Aly bey alla immédiatement rapporter cette conversation à Zulfikar qui lui dit de faire appeler Soliman aga Abou Deffyah et Youssouf Chorbadji el Birkawi. A leur arrivée, ils se consultèrent tous sur ce qu'il y avait à faire. Ils se mirent d'accord pour assassiner Ibrahim effendi, katkhoda des Azab et se rendre ainsi maîtres de la caserne.

Le lendemain, après s'être concerté avec le Pacha destitué, les fikarites et les chawarbites, et après avoir distribué de l'argent, Abou Defyàh se dirigea à l'aube vers la maison d'Ibrahim effendi et prit avec lui en route Youssouf Chorbadji el Birkawi. Ibrahim effendi monta à cheval avec eux pour se rendre à la caserne. Zulfikar s'étant déguisé prit avec lui Soliman Kachef, Youssouf, époux de la dame Hanem, fille d'Iwaz bey, Youssouf el Charaïbi et Mohammed fils d'el Djazzar. Ils vinrent tous à Romeïla attendre le passage d'Ibrahim effendi. Lorsque celui-ci parut, Soliman Kachef s'avança pour le saluer, ayant derrière lui son trésorier, le fils d'Iwaz bey, qui frappa Ibrahim effendi et le tua.

Zulfikar et ses compagnons coururent ensuite prendre possession de la caserne dont ils chassèrent les gardiens. — Mohammed pacha monta alors à cheval et se rendit à la mosquée de Mahmoudïah.

Le nouveau Wali, Aly pacha, se rendit à la caserne des Azab, où, ayant réuni les sandjaks, il décida d'accord avec eux de distribuer les dignités telles qu'elles l'étaient auparavant.

Ils choisirent l'émir du pèlerinage parmi les fikarites, le Defterdar parmi les kassemites, le commandant des Moutefarrika parmi les fikarites, le katkhoda des chawiches parmi les kassémites. Ils consacrèrent leur accord par la lecture de la *fatiha*.

Moustapha Abou Deffyah fut nommé aga des janissaires et Moustapha el Demiati chef de la police.

Sur ces entrefaites, le Capitan était arrivé à Alexandrie. Il descendit avec ses troupes dans le château de Osman Chawiche el Kasdogli, puis il se rendit maître de la mosquée du Sultan Hassan et s'y fortifia avec Zulfikar bey.

D'un autre côté, Mohammed pacha nomma defterdar Aly bey el Hindi. Il éleva au grade de Sandjak Aly Zulfikar, Aly Kachef Katameche, Soliman Kachef, le gouverneur de Djerdja, Moustapha Chalabi, fils d'Iwaz, Youssouf Aga, beau fils d'Iwaz et Aly Youssouf el Charaïbi.

Soliman Abou Deffyah fut nommé commandant des Moustahfezan et Moustapha el Demiati, gouverneur de la ville.

De leur côté, tous ces émirs s'étaient fortifiés dans la mosquéee de Mahmoudyah, où Mohamed bey, ancien émir du pèlerinage, Moustapha bey Bulghia, Ismaïl bey el Dali, Kitas bey el Kour et Ismaïl bey, fils de Kitas, vinrent se joindre à eux.

Quant à Mohammed bey Tcherkès, il se prépara aussi au combat et envoya à la maison de Kassem bey un grand détachement de troupes et des canons. Ses hommes se retranchèrent à Darb el Hammam et à la mosquée El Hossaria. Ils attaquèrent par une vive fusillade, ceux qui occupaient le sébil El Moumenin les délogèrent et les repoussèrent vers la citadelle et Souk el Selah.

A la suite de ce succès, ils se fortifièrent à Mazbah el Djamal et de là, ils dirigèrent la fusillade sur ceux qui se tenaient à la Mosquée Mahmoudyah. Ils mirent en fuite la foule rassemblée à Roumeïla. Ils se retranchèrent ensuite près de l'okelle nommé El Achkaniah.

Ces succès jetèrent le trouble dans le camp des ennemis. L'un des partisans de Zulfikar, Youssouf Chorbadji el Birkawi, dont le nom jusqu'alors était inconnu, et qui, dans une expédition, avait été nommé porte-étendard, risqua sa vie dans cette circonstance. Il sauta en bas du mur de la caserne des Azab pendant que les balles pleuvaient autour de lui comme la grêle. Il courut trouver Mohammed pacha et les Sandjaks à la mosquée de Mahmoudyah. Il leur demanda un ordre pour le Katkhoda de la caserne des Azab, afin que celui-ci lui donnât une centaine de soldats. Il s'engageait à déloger avec cette troupe la garnison de Sébil el Mouménin, à s'emparer de la maison de Kassem bey et à marcher ensuite contre la maison de Tcherkès. Il demandait en compensation de ce service d'être nommé katkhoda des Azab.

On lui accorda ce qu'il demandait. Il fit passer ses hommes par la porte du Midan et les conduisit par la rue adjacente à l'hospice Ismaïl pacha jusqu'à une porte qui donnait sur la Roumeïlah. Là, il plia son étendard et attaqua à l'improviste la garnison du Sebil el Moumenin, qui épouvantée par les cris et par les balles qui pleuvaient sur elle, évacua la position et se replia sur Darb el Houssaria. Mais la petite troupe de Youssouf Chorbadji la poursuivit de près et la força à fuir au delà de ses retranchements dont elle s'empara. De là, les hommes de Chorbadji, bombardèrent la maison de Kassem bey et montèrent sur le minaret de la mosquée El Hossaria d'où ils dirigèrent une vive fusillade sur cette même maison.

A ce moment tous les corps amenèrent leurs pavillons et le Capitan monta à Kasr Youssouf dans la citadelle et braqua une pièce d'artillerie sur la maison de Tcherkès.

Une balle partie du minaret vint frapper Kassem bey qui tomba inanimé. Cette mort décida Tcherkès à prendre la fuite.

Il partit accompagné d'Ahmed bey el Assar, de Mohammed bey Tcherkès el Saghir et de cinq de ses mamlouks. Ces derniers étaient montés sur des dromadaires chargés de trésors.

Arrivés au Vieux-Caire, les fuyards traversèrent le Nil et s'éloignèrent. De leurs partisans, il ne resta au Caire que Mohammed bey Abou Chanab, Omar bey, émir du pèlerinage, Radouan bey, Aly bey et Ibrahim bey Faraskour.

A la suite de cet événement, Mohammed pacha reprit de nouveau le gouvernement; Aly pacha quitta la citadelle et alla en Crète où il prit possession de ses fonctions.

Le pouvoir resta ainsi entre les mains de Zulfikar qui éleva son mamlouk Osman bey Kachef au grade de sandjak et l'envoya à la poursuite de Tcherkès avec Youssouf bey, gendre d'Iwaz bey, un détachement de troupes et les agas des corps.

Tous les partisans de Tcherkès qu'ils rencontrèrent sur leur route furent impitoyablement mis à mort. Au nombre de ceux qui leur tombèrent sous la main se trouva Ahmed effendi el Rouznamdji. Ils l'envoyèrent à Mohammed pacha qui le fit emprisonner avec Moallem Daoud. Ces deux prisonniers furent ensuite exécutés ainsi que Omar bey, émir du pèlerinage. Mohammed bey, fils d'Abou Chanab fut aussi trouvé mort dans la mosquée El Azhar.

On nomma, en même temps, Radjab Katkhoda, sirdar et El Ekwasi, intendant des troupes de Djeddah. Mais à leur sortie du Caire pour se rendre à Suez et de là à Djedda, on envoya à leur poursuite des gens qui les tuèrent et rapportèrent leurs têtes. Enfin on pilla les maisons et on confisqua les biens de tous ceux qui avaient été tués ou qui s'étaient enfuis. La maison de Tcherkès fut aussi livrée au pillage ainsi que celles de ses partisans.

Quelques jours plus tard, Osman bey et Youssouf bey, qui avaient été lancés à la poursuite de Tcherkès, revinrent et rapportèrent à Zulfikar et à Aly bey el Hindi que, arrivés à Hoche ibn Issa, ils avaient questionné les bédouins sur Mohamed bey Tcherkès et ses compagnons et qu'ils avaient appris que ces derniers avaient passé la nuit dans ce vil-

lage et qu'au matin, ils avaint pris un guide par les conduire jusqu'à la montagne El Akhdar (verte) d'où ils avaient gagné Darna.

Tcherkès était sorti du Caire le samedi 7 Djamad el Akher 1138.

Après ces événements, on convoqua une grande assemblée et on rédigea un rapport que l'on remit à l'envoyé du Sultan. On lui donna également 1.000 bourses sur les 4.000 promises sur les domaines d'Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey, d'Abou Chanab, de son fils et de leurs émirs, sauf Mohammed bey Katameche, Radouan aga et Kour Mohammed Aga, katkhoda de Kitas bey. On adressa également au premier vizir une lettre demandant le retour de Mohammed bey Katameche, suivant de Kitas bey qui s'était, comme nous l'avons raconté, enfui en Turquie après le meurtre de son maître. Tous les émirs et les agas signèrent cette lettre qui fut remise par le Pacha à l'envoyé du Sultan.

A l'arrivée de l'envoyé à Constantinople, le grand vizir fit venir Mohammed bey Katameche et lui dit que les Egyptiens le demandaient. Ce dernier s'excusa alléguant le manque de ressources pécuniaires et déclarant même qu'il était endetté; mais le grand vizir lui décerna le titre de defterdar et lui ordonna de partir incessamment. Il lança ensuite des ordres dans toutes les directions pour faire mettre à mort Mohammed bey Tcherkès partout où on le rencontrerait, le dénonçant suivant la demande des Égyptiens comme coupable de rébellion et d'intrigue.

Mohammed pacha, wali d'Egypte, distribua ensuite plusieurs pelisses d'honneur et des grades. Il éleva au grade de sandjak Moustapha bey, fils d'Iwaz, Hassan Aga, ex-commandant des Djamaliah, Ismaïl, fils de Dali, Mohammed Chalabi, fils de Youssouf bey el Djazzar et Soliman Kachefel Kalaski. Il distribua aussi plusieurs autres grades dans les corps, les compagnies, etc.

Et c'est ainsi que le pouvoir revint à Zulfikar bey, à Aly bey el Hindi et que le calme se rétablit.

Peu après, Mohammed bey Katameche arriva au Caire ; mais il ne put prendre possession des fonctions de defterdar, car elles avaient été données à Aly bey el Hindi, ainsi que nous l'avons dit. Toutes les fois que Katameche entretenait Mohammed bey Zulfikar sur ce sujet, celui-ci lui répondait : « Prenez patience ».

Ici nous devons faire savoir que Aly bey, connu sous le nom d'Aboul Azab, Moustapha bey fils d'Iwaz, Youssouf bey El Khaïn (le traître), Youssouf bey el Charaïbi, Abdallah Aga, Katkhoda des chawiches et Soliman Aga Abou Deffyah qui appartenaient tous au parti kassemite, avaient l'habitude de se réunir tous les soirs chez l'un d'eux pour boire et se divertir. Or un soir ils se trouvaient réunis chez Aly bey Abou Azab. Lorsque la boisson leur eut tourné la tête, Moustapha bey Ibn Iwaz soupira profondément en disant : « Est-il possible que mes deux frères chéris meurent assassinés et que notre mamlouk Aly el Hindi soit le Sultan de l'Egypte, le dispensateur de nos revenus et le maître absolu de la volonté du Pacha? » Aly bey lui répondit : « Je suis prêt à tuer le Pacha le jour de la coupure du Khalig qui doit avoir lieu prochainement ». Abou Deffyah dit de son côté « Je tuerai Zulfikar. » Moustapha bey s'engagea à tuer Aly bey el Hindi et ainsi chacun d'eux prit sur lui de faire disparaître un des détenteurs du pouvoir. Cet engagement fut consacré par la lecture de la *Fatiha*.

Dans la réunion se trouvait un mamlouk qui avait appartenu à Abdallah bey avant la mort de celui-ci, et qui, depuis, avait été chez Ali bey el Hindi. Il avait passé en dernier lieu chez Moustapha bey, lorsque celui-ci avait été nommé sandjak.

Lorsqu'il eut entendu ce discours, il courut en informer Ali bey el Hindi. Il alla ensuite en porter la nouvelle à Zulfikar qui l'envoya prévenir le Pacha.

Un jour où le Divan était réuni ; Aly bey Aboul Azab s'y

étant rendu, le Pacha le fit tuer ; puis il fit confisquer tous ses biens. Il ordonna ensuite à l'aga de la ville d'arrêter tous les autres conspirateurs. Moustapha bey seul fut saisi et conduit sur un âne avec son principal domestique devant le Pacha, qui ordonna qu'il fût tué ainsi que le domestique. Quant aux compagnons de Moustapha bey, ils parvinrent à se cacher.

Zulfikar obtint un arrêt d'exil contre Hanem, fille d'Iwaz bey, contre la mère de Mohammed bey, fils d'Abou Chanab et contre la favorite de Aly bey. Osman Chawiche el Kazdogli s'opposa à cette mesure, qu'il trouva abominable, et il obtint que ces femmes fussent autorisées à rester dans leurs maisons sous sa propre caution. Il subvint à leur entretien.

Tous ces événements affaiblirent grandement le parti des kassémites. Ali bey el Hindi disposa du pouvoir sans partage.

Zulfikar avait déjà fait venir de Syrie Radouan Aga et Mohammed Aga El Kour, et il avait fait donner au premier le commandement des Djamalyah.

A cette époque, Mohammed bey el Djazzar était dans la province de Menoufyah.

Mohammed bey Katameche profita de son absence pour réaliser ses plans ; il s'agita ouvertement pour obtenir les fonctions de defterdar. Il s'entendit avec Youssouf Chorbadji, commandant des Azab, Radouan Aga et Osman Chawiche el Kazdogli, et, avec leur concours, il fit tuer Ali bey el Hindi ainsi que Zulfikar Kansaw.

Il lança ensuite contre Mohammed bey el Djazzar une expédition commandée par Ismaïl bey Kitas. Celui-ci partit pour la Menoufyah, emmenant avec lui les bédouins du parti Saad. Mohammed bey el Djazzar ayant appris la nouvelle de son approche, prit avec lui tout ce qui lui était cher, quitta son camp et se dirigea vers Djessr Sadima. Il fut poursuivi jusque là et obligé d'accepter le combat. Plusieurs soldats et bédouins furent tués. Mohammed bey descendit dans une barque avec deux mamlouks et s'enfuit vers Rosette à la faveur de la nuit.

Il laissait derrière lui vingt-quatre mamlouks, qui montèrent sur des dromadaires et s'enfuirent, également pendant la nuit, vers le nord. Un des mamlouks qui n'avait pu trouver de monture, s'en alla dans le camp d'Ismaïl bey Kitas et l'informa du chemin qu'avaient pris ses compagnons.

Ismaïl bey envoya à leur poursuite un détachement commandé par son katkhoda, qui les ramena à son maître. Ils furent incorporés dans la suite d'Ismaïl bey.

Quant à Mohammed bey el Djazzar, il continua son chemin et se cacha dans une okelle où il fut bientôt découvert et saisi par Hussein el Chorbadji el Kachabe, qui le tua après en avoir obtenu l'autorisation.

Au moment où Ismail bey devait être envoyé contre Mohammed bey el Djazzar, Moustapha effendi el Damiati fut élevé à la dignité de sandjak et aux fonctions de gouverneur de Djerdja. Soliman bey Abou Chanab fut arrêté.

ANNÉE
MIL CENT QUARANTE.

En cette année, Hussein Chorbadji el Kachab fut nommé sandjak et gouverneur de la province de Béhéra, en récompense du meurtre de Mohammed bey el Djazzar.

Mohammed bey Tcherkès rentra en Egypte après une absence en Turquie et débarqua à Darna. Il envoya ensuite à Alexandrie le vaisseau à bord duquel il était venu pour lui amener tous ses émirs, qu'il avait laissés dans la Haute-Egypte, lors de son départ. Il se mit à leur tête et traversa la province de Béhéra, se dirigeant vers Alexandrie.

Il rencontra dans le Béhéra Hussein bey el Kachabe. Celui-ci, à la vue de Tcherkès, prit la fuite, lui abandonnant ses tentes, ses chevaux et ses chameaux.

Tcherkés se dirigea ensuite vers le Fayoum, d'où il passa à Beni-Souef et gagna Katiya, près de Djerdja, où tout le parti des kassémites se rallia à lui.

Hussein bey, gouverneur de Djerdja, voulut le combattre, mais il fut vaincu. Il perdit ses hommes, leur commandant, Hassan bey, et tous les bagages de ses troupes.

Ces nouvelles étant arrivées au Caire, Zulfikar bey réunit une assemblée qui décida l'envoi d'une expédition contre Mohammed bey Tcherkès. Celle-ci partit sous le commandement de Osman bey (Zulfikar) et de Ali bey Katameche, L'expédition rencontra Tcherkès à Wadi el Bahnassa, mais elle fut mise en fuite et toutes ses tentes tombèrent au pouvoir de l'ennemi après une bataille qui dura jusqu'à la nuit.

Les fuyards rentrèrent au Caire. Zulfikar voulut alors préparer une autre expédition ; il réunit les émirs et on tomba d'accord pour hâter l'envoi de nouvelles troupes. Mais l'argent vint à manquer. Les émirs demandèrent au Pacha un firman les autorisant à prélever sur les impôts de l'année suivante une somme de 300 bourses. Le Pacha s'y étant refusé, ils le destituèrent et nommèrent Kaïmakam, Mohammed bey Katameche, qui leur délivra le firman demandé,

Ils poussèrent alors les préparatifs avec une grande activité etaussitôt qu'ils furent prêts, ils marchèrent contre Tcherkès. Plusieurs combats s'engagèrent et enfin Tcherkès fut vaincu et dut prendre la fuite.

Dans un de ces combats, Tcherkès perdit un des ses émirs nommé Soliman Bey.

ANNÉE
MIL CENT QUARANTE-DEUX.

En cette année vint en Égypte Bakir pacha avec le titre de wali. Il monta à la Citadelle, et, après avoir gouverné pendant

quelques mois, il fut destitué par les soldats vers la fin de la même année.

Pendant ces diverses guerres, une grande misère régna dans toute l'Égypte.

Les kassémites qui étaient cachés au Caire s'agitèrent à l'instigation de Soliman Aga abou Deffia. Celui-ci envoya chez Zulfikar quelques hommes qui entrèrent chez lui au moment du dîner et le tuèrent.

On était alors au mois de Ramadan.

En ce moment, Mohammed bey Tcherkès se trouvait dans la province de Charkyah et attendait l'issue du complot des kassémites. Mais Dieu avait marqué la fin de ses jours. Il mourut hors du Caire alors que Zulfikar était assassiné dans cette même ville. Ces deux personnages moururent à cinq jours d'intervalle sans que l'un d'eux connût la fin de son ennemi.

A la suite de l'assassinat de Zulfikar, les fikarites se soulevèrent contre les kassémites, les poursuivirent partout, les battirent, en tuèrent un certain nombre et dispersèrent les autres.

Cette dernière lutte marqua la chute définitive des kassémites. Le parti fikarite resta seul au pouvoir et il en sortit la puissante famille des Kazdogli.

Nous raconterons la suite de ces événements dans les notices biographiques consacrées à chacun des émirs de ce parti.

Le chapitre que je viens d'écrire est consacré seulement aux événements qui se sont succédés depuis le commencement du siècle jusqu'en 1142, date de la chute du parti.

NOTICES BIOGRAPHIQUES

SUR LES

PERSONNAGES MORTS PENDANT CE SIÈCLE

Jusqu'à l'année 1142 ou un peu avant.

Quant aux savants et aux notables morts au commencement du siècle, je n'ai pu recueillir la biographie d'aucun d'eux. Je n'ai également rien trouvé à leur sujet dans les écrits des savants. J'ai tout simplement rassemblé quelques mémoires concernant leur mort, puisés soit dans les écrits des cheikhs, soit dans mes souvenirs, soit dans les *senads* et *agazas* (diplômes) de ces savants. J'ai commencé avec le siècle pour finir à l'année 1142 qui est la première année du règne du sultan Mahmoud.

Le premier personnage dont nous parlerons est le savant imam (docteur), l'intelligent pontife, le cheikh de l'Islam et des musulmans, l'héritier des sciences du Prophète, le cheikh Mohammed el Korachi el Maleki, commentateur d'*El-Kalil* et d'autres auteurs.

Ce cheikh a enseigné d'après un diplôme remontant à son père, le cheikh Abdallah el Korachi et au savant Ibrahim el Lakani, au cheikh Salem el Sanhauri el Maleki, au Negm el Gheith, au cheikh el Islam Zakaria el Ansari, à El Hafez ibn Hagar el Ascalani qui lui même avait reçu son diplôme de l'imam el Bokhari.

Il mourut en 1101.

En l'année 1098 est mort au Djambelatia, l'imam, cheikh Chams-el-Dine Mohammed ibn Daoud, ibn Soliman el Enani. Il s'instruisit sous Aly el Halabi, l'auteur de la vie du Prophète, El Chehab el Gazzi, El Chams el Babli, El Chehab el Kafadji, El Borhani, El Lakani et autres.

Hassan ibn Aly el Borhan el Khalifi el Bediri et autres ont parlé de lui dans leurs écrits.

Est mort aussi, dans cette même année, le savant critique, auteur de plusieurs ouvrages très utiles, El Sayed Ahmed el Hamawi el Hanafi. Il commenta le *Kanz*, les notes explicatives sur le livre *El Dourar oual Gourar*, les *Rassayels* (épitres) et autres écrits. Que Dieu ait pitié de son âme!

Les cheikhs sous lesquels il étudia sont le cheikh Aly el Adjhouri, le cheikh Mohammed ibn Illan, le cheikh Mansour el Touhi, le cheikh Ahmed el Bachbichi, le cheikh Khalil el Lakani, le cheikh Abdalla ibn Issa, surnommé El Alam el Gazzi (la montagne de Gazza).

En 1102 est mort le savant cheikh Chams-el-Dine Mohammed, fils de Mohammed, fils de Mohammed, fils de Mohammed, fils de Mohammed, fils de Ahmed, fils de Amine-el-Dine Mohammed el Dardir, fils de Charaf-el-Dine Husseine el Husseini, connue sous le nom de El Chorombabli.

Il était de son temps le plus grand cheikh d'El Azhar. Sa généalogie, ainsi qu'elle vient d'être donnée, est due à Mohammed Badr-el-Dine, sur le rapport des cheikhs Sultan el Mezahi, Aly el Chebramelsi, El Nour el Ziadi, Ahmed el Bachbichi, ainsi que l'a enseigné le cheikh Mortada.

Chams-el-Dine fut diplômé par le cheikh El Babli. A son tour il enseigna au cheikh Abd-Rabbo el Diwy, qui eut pour élèves les cheikhs El Balidi, El Mallaoui, El Djohari, El Chebrawi et Abd-Rabbo.

La même année est mort le vieux Chérif Aboul Djamal Mohammed Ibn Abd-el-Kerim el Djazaïri.

Il enseigna les théories de Abou Osman Seïd Kaddoura, d'Abou Barakat Abd-el-Kader, d'Abou-el-Waffa el Hassan, ibn Massoud el Boussi et d'Abou el Gheith el Kechachi. Il reçut des diplômes des cheikhs El Babli, El Adjhouri, Mohammed el Zorkani, Abd-el-Aziz ibn Mohammed el Zamzami, El Choubramelsi, El Chehab el Kalioubi, El Ghoneimi, El Chehab el Chalabi, Mohammed Hedjazi, le prédicateur, Mohammed el Habachi, moufti de Taz, El Medjm el Azi, El Kechachi, El Chehab el Soubki et El Mezahi.

En 1105 est mort le savant cheikh Aboul Imdad Kalil ibn Ibrahim el Lakani el Maleki. Il étudia sous son père, ses deux frères Abd-el-Salam et Mohammed el Lakani et sous les cheikhs El Nour el Adjhouri, El Choubramelsi, Abdallah el Korachi, El Chams el Babli, Sultan el Mezahi, Amer el Choubrawi, Chehab el Kalioubi, Chams el Choubari el Chaffei, Ahmed el Choubari el Hanafi, Abd-el-Djawad el Djoumbelati, Yassin el Oleimi el Chami, Ahmed el Dawakhli et Aly el Nabtiti.

Il fit des cours dans la mosquée de la Mecque et assista dans cette même mosquée aux leçons de Mohammed ibn Illan el Saddiki, du juge Tadj-el-Dine el Maleki.

A Médine, il suivit les cours de Wadjih el Khiari et de Garz-el-Dine el Khalili, qui lui délivrèrent des agazas.

En 1090 est mort l'Imam Abou Salem Abdallah, fils de Mohammed, fils d'Abou Bakre el Eiachi el Moghrabi. Il étudia dans le Maghreb sous plusieurs cheikhs, entre autres sous son frère aîné Abd-el-Kerim fils de Mohammed, le cheikh Abou Bakre ibn Youssouf el Souktani, l'imam du Maghreb, Sidi Abd-el-Kader el Fassi, et le savant Ahmed ibn Moussa el Abar.

Abou Salem vint ensuite en Orient. Il prit des leçons au Caire des Cheikhs El Nour el Adjhouri, El Chehab el Khafadji,

Ibrahim el Mâmouni, Aly el Choubramelsi, El Chams el Babli, Sultan el Mazahi et Abd-el-Djawad el Tarini el Maleki.

Il alla plus tard à la Mecque et à Médine et y étudia plusieurs années de suite. Les cheikhs Zein el Abedine el Tabari, Abdallah ibn Saïd Bakchire, Aly ibn el Djammal, Abd-el-Aziz el Zamzami, Issa el Taalebi et Ibrahim el Kourdi le diplômèrent. Il rentra ensuite dans son pays natal où il mourut en 1090.

Abou Salem est auteur d'une relation de voyage en plusieurs volumes où il raconte qu'il a été en relations avec le cheikh Hassan el Adjami.

En 1099, le 14 du mois de Ramadan, est mort l'Imam Abd-el-Baki, fils de Youssouf, fils d'Ahmed, fils de Mohammed, fils d'Elwan el Zourkani El Maleki.

Né au Caire en 1020, il fréquenta longtemps le cheikh El Nour el Adjhouri, prit des leçons des cheikhs Yassin el Hemsi et El Nour el Choubramelsi. Il assista également aux leçons de *Hadith* données par El Chams el Babli. La plupart de ses maîtres le diplômèrent.

Abd-el-Baki étudia le *Zikr* en 1045 sous Aboul Akram ibn Wafi.

Il occupa ensuite une chaire à El Azhar et composa plusieurs ouvrages, entre autres un commentaire du résumé de Khalîl.

En 1104 mourut à Andrinople, le cheikh Abd-el-Rehim ibn Aboul Loutf el Husseini el Makdessi. Il étudia à la Mecque sous l'Imam Zein el Abedine ibn Abd-el-Kader el Tabari ; puis, passa au Caire où il prit des leçons des cheikhs El Choubramelsi, El Chams el Babli et El Chams el Choubari. Dans cette même ville il étudia le droit sous El Chehab el Choubari el Hanafi, Hassan el Cheroumbabli et Abd-el-Kerim el Hamaoui el Taraboulsi.

Abd-el-Rehim alla ensuite à Damas où il assista aux leçons

de Saïd Mohammed, fils d'Aly, fils de Mohammed el Husseini el Makdessi.

Le 14 Djamad Akher 1111 est mort le savant Imam Chams-el-Dine Mohammed, fils de Kassem, fils d'Ismaïl el Bakari el Makkari el Chaffei, El Souffi, El Chennawi. Il fit ses études sous les cheikhs Abd-el-Rahman el Yamani et El Babli, qui lui enseigna le Hadith; El Mezahi, El Ziadi, El Choubari et Mohammed el Miniawi qui lui enseignèrent le droit; El Nour el Halàbi et El Bourhan el Lakkani qui lui enseignèrent le Hadith.

Chams-el-Dine fut initié dans les mystères de sa secte par son oncle le cheikh Moussa ibn Ismaïl el Bakari et par le cheikh Abd-el Rahman el Halabi el Ahmadi.

Presque tous les savants de l'Egypte ont été les élèves de Chams-el-Dine ou bien ont été les élèves de ses élèves.

Chams-el-Dine composa plusieurs bons ouvrages. Il était né en 1018 et mourut à l'âge de 93 ans.

En 1102 mourut le poète Abou Bakre, fils de Mohammed, fils d'Abou Bakre, fils d'Abou Bakre, fils d'Abou-el-Fadle el Amri, le Damasquin el Chaffei, connu sous le nom d'El-Safouri. Né à Damas, où il passa sa première jeunesse, il vint s'établir en Egypte où il étudia sous El Chams el Babli.

Abou Bakre écrivit un volume sur la vie d'El Halabi, mais il n'acheva pas ce travail. Le *Divan*, ou recueil de ses poésies, fut rassemblé par lui sous le nom de Mohammed fils de Zein-el-Abedine el Bakri, auquel il était très-attaché.

Il fut enterré dans le tombeau du cheikh Farag, hors de Boulak, à proximité du palais du cheikh El Bakri.

En 1104, la veille d'un vendredi, est mort El Sayed Abdallah, fils d'Abd-el-Rahman, fils d'Abdallah, fils d'Ahmed, fils de Mohammed Kreïcha, fils d'Abd-el-Rahman, fils d'Ibrahim, fils d'Abd-el-Rahman el Sakkaf.

Né à la Mecque où il passa ses premières années, Abdallah fut élevé sous les yeux de son père.

Il connut le cheikh des musulmans Omar ibn Abd-el-Rahim el Bassri et il s'attacha aux cheikhs Mohammed ibn Eloui, et Abou Bakre ibn Hussein el Eïdarouss qui le revêtirent du manteau des Soufi. Ce dernier cheikh lui donna en outre sa fille en mariage et lui enseigna le droit.

Abdallah visita Djedda et retourna ensuite à la Mecque où il mourut.

En 1107 est mort le maître Zein-el-Abedine Mohammed, fils de Mohammed, fils de Mohammed, fils du cheikh Aboul Makarem Mohammed el Bakri el Saddiki.

Zein-el-Abedine naquit en 1060 et sa naissance fut célébrée par une poésie dont la dernière strophe contient le chronogramme suivant :

Zein-el-Abdine brille à l'horizon.[1]

Zein-el-Abedine fut emporté par la peste et il fut inhumé dans le tombeau de ses ancêtres, situé à proximité de la mosquée de l'Imam El Chaffei. Que Dieu soit satisfait de lui !

Le 18 Djamad Awal 1101, est mort le célèbre cheikh des cheikhs, Bourhan-el-Dine Ibrahim, fils de Hassan, fils de Chihab-el-Dine el Kourani el Madani.

Né à Chahran, en Chawal 1025, il étudia la théologie sous le cheikh Mohammed Cherif el Kourani el Saddiki. Il partit ensuite pour Bagdad où après être resté plusieurs années il passa à Damas, puis au Caire, puis à la Mecque et enfin à Médine.

Dans cette dernière Ville Sainte, Bourhan-el-Dine s'attacha au Seif el Kachachi dont il enseigna les théories. Les Cheikhs

[1] La valeur numérique de ce chronogramme est de 1050. Il faut donc supposer que Zein-el-Abdine est né en 1050 et non 1060 comme le dit le texte ou bien que la première strophe de ce vers contient un mot dont la valeur numérique est de 10.

Chehab el Khafaggi, Sultan, Chams el Babli, Abdallah ibn Said el Lahouri et Abou el Hussein Aly ibn Matir el Hokmi le diplômèrent. Il délivra lui-même à son tour des diplômes à ceux qui suivirent son enseignement.

En 1106 est mort le savant Imam, Bourhan-el-Dine Ibrahim, fils de Mareï el Chebrahiti el Maleki. Il étudia sous le cheikh el Adjhouri et le Cheikh Youssouf el Fichi. On lui doit plusieurs ouvrages, entre autres un ouvrage, intitulé *Moktassar Khalil* en plusieurs volumes, un commentaire d'*El Achmawieh*, un autre *d'El Arbeïn Nawamia* et un troisième sur l'*Alfiet el Sirah* par El Iraki.

Il mourut noyé dans le Nil en faisant un voyage à Rosette.

Au commencement du mois de Moharram 1109, est mort le maître Aboul Sooud, fils de Salah-el-Dine el Danghihi. Né à Damiette en 1060, il y fut élevé et il étudia la psalmodie du Coran sous le savant Ibn el Massoudi Abou el Nour el Demiati. Il vint ensuite au Caire où il assista avec une grande application aux leçons d'El Chehab el Bachbichi.

Aboul Sooud fit le pèlerinage de la Mecque et mourut à Médine, au retour de ce voyage.

En 1096 est mort le savant Imam, le moufti des Musulmans, le cheikh Hassan fils d'Aly, fils de Mohammed, fils d'Abd-el-Rahman el Djabarti el Hanafi, grand père de l'auteur de mes jours.

Il étudia sous les cheikhs du onzième siècle tels que El Babli, El Adjhouri, El Zerkani, Sultan El Mazahi, El Choubramelsi et El Chehab el Choubari. Il fut surtout attaché au cheikh Hassan el Chouroumbelali el Kebir et il écrivit les leçons de ce maître en marge des livres qu'il étudia sous sa direction. Il écrivit ses cours surtout sur le livre d'*El Achbah et El Nazaïer* (les ressemblances) par le savant Ibn Madgem et sur

le livre d'*El Dourar* et *El Ghourar* par Mulla Khasrow. Ces deux ouvrages, avec les écrits qu'ils portent en marge, sont de la main même du cheikh Hassan et ils existent dans ma bibliothèque. Dans la suite, le cheikh Hassan réunit ces notes et il en fit deux ouvrages à part; ce sont les deux fameux commentaires d'*El Dourar* et d'*El Achbah* du grand savant El Cheroumbelali.

Cheikh Hassan composa également un traité sur le *Basmala* (l'invocation du nom de Dieu).

A la mort du cheikh el Cheroumbelali, qui survint en 1069, mon aïeul occupa sa chaire d'enseignement et donna des consultations. Il s'attacha ensuite le fils du défunt, cheikh Hassan, et s'occupa de son éducation.

A sa mort, cheikh Hassan laissa mon grand-père Ibrahim en bas âge. Celui-ci fut élevé par sa mère El Hadja Mariam, fille du cheikh Mohammed el Manzali. A sa majorité, elle lui donna en mariage la fille d'Abd-el-Wahab effendi el Delogi. Son contrat de mariage fut écrit en présence du cheikh Djamal-el-Dine Youssouf Abou el Archad ibn Wafa, du cheikh Abd-el Haï el Cheroumbelali el Hanafi, de Chehab-el-Dine Ahmed el Marhoumi, du cheikh Abd-el-Raouf el Bachbîchi, du cheikh Chehab-el-Dine Ahmed el Birmaoui, du cheikh Zein-el-Dine Aboul Sooud el Danghihi el Chaffeï el Demiati, directeur de l'École dite *El Matboulia*, du cheikh Chams-el-Dine Mohammed el Ermanaoui et autres dont les noms figurent sur le dit contrat. Je possède l'original de ce document. Il est écrit en caractères dorés, sur une grande feuille de papier. Il est enchassé dans un cadre en bois doré et il porte la date du dernier jour de Châban de l'année 1108. Il est signé par Moussa effendi, fonctionnaire au Mehkemé du quartier Salhia.

Mon grand-père connut sa femme dans le courant du mois de Rabi el Awal et de cette union naquit mon père.

Un mois après cette naissance, c'est à dire en 1110, mon grand-père mourut. Il n'était âgé que de seize ans seulement.

En 1101, est mort au Caire le savant iman Nour-el-Dine Hassan, fils d'Ahmed, fils d'Abbas, fils d'Abou Seïd el Meknassi. Né à Meknass en 1052, il y fit ses études sous la direction de Mohammed, fils d'Admed el Fassi, qui habitait cette ville. Il assista aux leçons de Sïdi Abd-el-Kader el Fassi et d'autres.

Il vint au Caire en 1074 et continua ses études sous les cheikhs El Choubramoulsi, Mansour el Toukhi, Ahmed el Bachbichi et Yehia el Chahaoui.

Nour-el-Dine fit le pèlerinage de la Mecque et, dans cette ville, il rencontra Saïd Abd-el-Rahman el Mahgoub el Meknessi.

Il connaissait toutes les sciences.

1694. En 1106 est mort le savant imam Ibrahim fils de Mohammed, fils de Chehab-el-Dine, fils de Khaled el Bermaoui el Azhari, El Chaffeï, El Ansari, El Almadi, cheikh de mosquée d'El Azhar.

Il étudia sous les cheikhs El Chams El Choubari, El Mazahi, El Babli et El Choubramoulsi.

Il s'attacha d'une manière spéciale au cheikh Chehab el Kalioubi, suivit ses cours et lui succéda, après sa mort, dans sa chaire d'enseignement. On lui doit plusieurs ouvrages.

Mohammed ibn Khalil el Aglouni et Aly ibn Aly el Marhoumi enseignèrent ses théories et El Mouleihi, qui fut son compagnon d'études, traça sa biographie et le dépeignit sous des traits charmants.

En 1111 est mort le savant du Maghreb, l'imam Nour-el-Dine, fils de Massoud el Youssi. Il fit le pèlerinage de la Mecque, composa plusieurs ouvrages très-estimés et mourut dans son pays natal.

En 1101 est mort le savant imam, le cheikh des cheikhs, le cheikh Chahine, fils de Mansour, fils de Amer, fils de Hassan el Armanaoui el Hanafi.

Né en 1030, il étudia par cœur, pendant sa jeunesse, le *Coran*, le *Kanz*, l'*Alfia*, le *Chatbya*, le *Rhabia* et autres livres. Il vint ensuite à El Azhar et y étudia le *Hadith* sous le savant Abd-el-Rahman el Yamani el Chaffeï. Il étudia aussi le droit sous les cheikhs hanafites Ahmed el Choubari et Ahmed el Menchaoui et sous les cheikhs Ahmed el Rifaï, Yassin el Homsy, Mohammed el Manzalaoui, Omar el Defri, El Chehab el Kalioubi, Abd-el-Salam el Lakani, Ibrahim el Maïmouni el Chaffeï et Hassan el Cherounbelali el Hanafi.

Chahin étudia les sciences métaphysiques sous le cheikh des musulmans, Mohammed, connu sous le nom de Sibaoueïh, élève d'Ahmed ibn Kassim el Abbadi. Il s'attacha d'une manière spéciale à ce savant et lui fit des prédictions qui se réalisèrent par la suite.

Parmi les professeurs du cheikh Chahine, nous pouvons encore citer Soura el Dine el Darouri, cheik Aly el Choubramoulsi, Chams el Babli et Soultan el Mazahi. Les plus célèbres parmi tous les savants dont nous venons de citer les noms le diplômèrent.

Cheik Chahine se consacra ensuite à l'enseignement dans la mosquée d'El Azhar. Ses cours, où il traita de plusieurs sciences, furent suivis par un grand nombre d'étudiants de la haute classe de la société, entre autres par Mohammed ibn Hassan el Molla et par Sayed Aly el Hanafi.

En 1110 est mort le savant cheikh Ahmed, fils de Hassan-el Bachtaki. Il fit ses études sous le cheikh El Banna et sous le cheik Mohammed el Choroumbabli.

Vers la fin du mois de Djamad 1104, est mort, dans la ville de Chaha, El Sayed el Cherif Abdallah, fils d'Ahmed, fils d'Abd-el-Rahman, fils d'Ahmed, fils de Mohammed, fils d'Abd-el Rahman, fils du célèbre jurisconsulte, du traditioniste achevé, Abdallah Bulfakiah el Tarimi.

Le Sayed dont nous donnons la biographie fit ses études sous les cheikhs Moustapha, fils de Zein-el-Abedine el Aïdarous et Sayed Mohammed Sayed. Il enseigna à son tour les sciences à son fils Abd-el-Rahman, au Sayed cheikh ibn Moustapha el Aïdarous et aux deux frères de celui-ci, Zein-el-Abedine et Djaffar.

Le 19 chaval 1115 est mort le dernier des savants du Hadith en Egypte, le soleil de la tradition, Mohammed, fils de Mansour el Atfihi el Wafaï el Chaffeï.

Né en 1042, il fit ses études sous Abou Dia Aly el Choubramelsi, El Chams el Babli, cheikh Sultan el Mazahi, El Chams Mohammed Omar el Choubari el Soufi et Chehab Ahmed el Kalioubi.

En 1117 est mort le chef des critiques, cheikh Abd-el-Haï, fils d'Abd-el-Hak, fils du célèbre savant, du guide des critiques, Abd-el-Chafi el Cheroumbabli el Hanafi.

Né et élevé à Chouroumbabel, Abd-el-Haï vint au Caire où il se livra à l'étude des sciences sous les cheikhs Hassan el Chouroumbabli, El Chehab Ahmed el Choubari, Soultan el Mazahi, El Chams el Babli, Ali el Choubramoulsi, El Chams el Enani, El Sourra Mohammed ibn Ibrahim el Darouri, El Serag Omar ibn Omar el Zahri, connu sous le nom de Deffri, Yassin ibn Zein-el-Dine el Alimi el Hemsi, Abd-el-Mohti el Bassir (l'aveugle), Hussein el Mamawi et Ibn Hafadji.

Le cheik Abd-el-Haï fut continuellement en relations avec les savants de son temps il eut une très-grande réputation d'homme vertueux et de critique judicieux. Il connaissait à fond le droit et le Hadith, sciences auxquelles il s'adonna entièrement vers la fin de ses jours et dans lesquelles il acquit une immense réputation. Il était également très-versé dans la grammaire, dans la réthorique et dans la science du partage des successions. Les savants avaient recours à ses lumières

et profitaient de ses conseils. Il fut reconnu, en dernier lieu, comme le plus grand savant de l'Egypte.

Abd-el-Haï fut enterré près de la mosquée de Saïda Nefissa.

En 1121 est mort le cheikh el Islam, le grand légiste, Saleh fils de Hassan, fils d'Ahmed, fils d'Aly el Bouhouti el Hambali.

Il étudia sous les cheikhs de son époque et devint une des notabilités de son rite. Il était très versé dans la métaphysique dans l'histoire et dans le Hadith. Il composa plusieurs ouvrages, commentaires, mémoires et notes très-utiles et très en vogue parmi les étudiants. Il fit ses études sous les cheiks Mansour-el Bahouti el Hambali et Mohammed el Khalouati. Il étudia ensuite la partie du droit concernant les successions sous le cheikh Soultan el Mazahi et le cheikh Mohammed el Dalgamouni. Il s'attacha à son oncle paternel El Chams el Khalouati et il étudia le Hadith sous le cheikh Amer el Choubrawi.

Cheik Saleh fut lui-même un des professeurs du Cheikh Abdalla El Choubrawi.

Il composa un traité de droit en mille vers et un autre traité, également en mille vers, sur les successions. Il mit en vers l'ouvrage *El Kafi*.

Il mourut le vendredi 28 du mois de Rabi el Awel.

En 1114 est mort le savant imam Mohamed Farès El Tounsi, descendant de sidi Hassan el Chochetari el Andalousi et frère du Cheikh Mohammed ibn Farès, un des plus grands théologiens.

Mohammed connaissait par cœur presque tout le *divan* de son grand-père. Il fit à Damiette un assez long séjour, puis, il revint au Caire où il mourut.

En 1122 est mort la savant imam, le cheikh Abou Abdallah Mohammed, fil d'Abd-el-Baki, fils de Joussouf, fils d'Ahmed, fils d'Elouan el Zurkani el Maleki, dernier des savants du *Hadith*.

Il était très-versé dans les autres sciences et possédait une rare éloquence. Né au Caire en 1055, il y fit ses études sous El Nour El Choubramoulsi. Hafez el Assre el Babli et son père.

Ses théories furent enseignées par le savant El Sayed Mohammed ibn Mohammed el Andaloussi, par Abdallah el Choubrawi, par el Mallawi, par El Djohari par El Sayed Zein-el-Din Abd-el-Haï ibn Zein-el-Abedine ibn El Hassan el Bahnassi, par Omar ibn Yehia ibn Moustapha el Maleki et par El Badre el Bourhami.

Abou Abdallah composa plusieurs ouvrages très-utiles; il commenta *El Maouta*, il expliqua le commentaire de *El Mawaheb*, il fit un résumé de *El Makassed el Hassana*, par El Sakhawi, il fit sur la demande de son père un abrégé de ce résumé qu'il réduisit à deux cahiers. Cet abrégé est un ouvrage d'une grande utilité.

Il répétait aux étudiants les leçons du Cheik El Choubramelsi qui avait pour lui une prédilection toute particulière. Ce professeur demandait toujours de ses nouvelles et ne commençait jamais son cours avant son arrivée. Il s'excusait de cette prédilection en disant que le Prophète lui avait recommandé Abou Abdallah.

Le premier du mois de Ramadan 1115, est mort le Cheikh Radouan, imam de la mosquée El Azhar.

Le mardi 27 Gamad el Akher de la même année, est mort le cheikh illuminé, Ahmed Abou Choucha, gardien de la Porte de Zouaïla. Ses miracles étaient visibles pour tout le monde. Il plaçait dans sa bouche plus de cent aiguilles et pouvait malgré cela manger, boire et parler sans être gêné.

En 1113, le vendredi troisième jour de Chawal à midi, est mort le cheikh Hassan Aboul Baka, fils d'Aly, fils de Yehia, fils

d'Omar El Adjami el Makki el Hanafi, auteur d'*El Founoun*. Né en 1049 à la Mecque, ainsi que je l'ai appris d'un écrit de son père, il y fut élevé et étudia le Coran ainsi que plusieurs autres livres. Il prit des leçons des cheikhs Zein-el-Abedine el Tabari, Aly ibn El Djammal, Abdallah ibn Sayed Bakachir, El Sayed Mohammed Sadek, Hanif-el-Dine el Mourchedi et El Chams el Babli.

A Médine, il étudia sous le Cheikh Aly el Kéchachi qui le revêtit du manteau. Dans cette même ville il prit des leçons d'un grand nombre de savants étrangers tels que Issa el Djaffari, Mohammed ibn Mohammed el Issawi el Demechki, Abd-el-Kader ibn Ahmed el Fidi el Gazzi et Abdallah ibn Abou Bekre el Iachi. Les plus célèbres parmi ses professeurs le diplômèrent. Il fut également diplômé par un grand nombre de savants étrangers tels que Cheikh Ahmed el Edjli, Cheik Aly el Choubramelsi, Abd-el-Kader el Soufouri el Demechki, El Sayed Mohammed ibn Kamal-el-Dine ibn Hamza el Demechki et Cheikh Abd-el-Kader el Fassi.

Cheikh Hassan prit en grande considération les recherches des savants. A la Mecque il étudia et enseigna. Parmi les personnes qui assistérent à ses leçons ou cite le Cheikh Abd-el-Khalek el Zédjadji el Hanafi el Makki; Ahmed îbn Mohammed ibn Aly, professeur à Médine; Tadj-el-Dine el Dahan el Hanafi el Makki, Mohammed ibn el Taïeb ibn Mohammed El Fassi et le Cheikh Moustapha ibn Fathallah el Hamawi.

Le tombeau dn Cheikh Hassan est situé à proximité d'Ibn Abbas.

En 1112, est mort l'esclave de Dieu, le savant imam, Cheikh Ahmed el Marhoumi el Chaffeï.

Le 11 Moharrem 1113, est mort l'auteur de bonnes œuvres et le chef de rite, Cheikh Youssouf, fils de Abd-el-Wahab Aboul Irchad El Wafaï, quatorzième pontife de la congrégation.

A la mort de son père, survenue le 2 Radjab 1098, Cheikh Youssouf le remplaça comme chef du rite de sa famille. Il mena une vie droite, généreuse, honorable et pieuse. Il fut inhumé dans le tombeau de ses ancêtres, que Dieu en soit satisfait !

En 1111 est mort dans les Indes, le légiste Mohammed, fils de Salem el Hadrami el Ofi. Il étudia sous le Cheikh Soliman fils d'Ahmed el Madjar et fut le maître de Mohammed, fils d'Abd-el-Rahman, fils de Mohammed el Aïdarouss.

Le lundi matin, 17 Chawal 1118 est mort le savaut-imam, cheikh Ahmed fils de Mohammed el Manfalouti, connu sous le nom d'Ibn el Fiki el Chafeï. Né en 1064 à Manfalout, il fut élévé au Caire et reçut l'instruction dans la mosquée El Azhar. Il étudia les diverses psalmodies du Coran sous El Chams el Bakari, la littérature arabe sous El Chehab el Sandoubi et El Chehab el Bachbichi à qui il s'attacha pendant de longues années et de qu'il apprit diverses sciences. Il assista aussi aux cours de El Nour el Choubramelsi et de El Chehab el Marhoumi.

Cheikh Ahmed se distinguait par une science profonde, une grande intelligence et une facile élocution. Sa mémoire était prodigieuse, ses leçons sur les points les plus délicats de la science étaient données sans aucune préparation. Sa physionomie était douce et agréable. Ses manières étaient simples.

Il composa, sans pouvoir l'achever, un commentaire sur l'ouvrage d'El Achmouni. Il annota ausssi le commentaire d'El Khatib sur le livre d'Abou Choudjiâh. Ou lui doit également un petit traité sur les usages et les physionomies où il discute la question de savoir s'ils font ou non partie de l'essence de l'homme.

Cheikh Ahmed composa de même un ouvrage intitulé *Les signaux du dernier jour*. Il commenta l'ouvrage intitulé *El Bedour el Safira*, mais comme il mourut avant d'y avoir

mis la dernière main, son travail fut volé et mis au net par une personne qui s'en attribua la composition.

En 1120, un dimanche matin, est mort le savant imam cheikh Mohammed el Nacharti el Maleki. Il fut le tuteur de mon père après la mort de mon aïeul. Ses funérailles eurent lieu le lundi matin et ses dépouilles mortelles furent exposées à El Azhar où les prières des morts furent récitées en présence d'une foule de sandjaks, d'émirs et de notables.

En 1118, est mort à Chaha, le Sayed Abou Abdallah Ahmed, fils de Ahmed, fils de Mohammed, fils de Mohammed, fils de Abd-el-Rahman, fils de Abdallah, fils de Ahmed, fils d'El Fakih. Né à Tarim, il fit ses études sous les cheikhs Ahmed ibn Omar el Baïti, Abd-el-Rahman ibn Elwi Boulfakih, savant légiste, Abou Bakre, ibn Abd-el-Rahman, ibn Chehab el Aidarouss, El Cadi Ahmed ibn el Hussein Boulfakih, Ahmed ibn Omar Abdid et autres. Tous ces cheikhs lui délivrèrent des *Agazas*.

Abou Abdallah se distingua dans les sciences et y devint célèbre. Il composa des ouvrages de droit et d'autres où il traita des successions. Parmi ceux qui reçurent ses leçons, nous pouvons citer cheikh Djafar et Zein-el-Abedine, fils de Moustapha ibn Zein-el-Abedine, ibn el Aïdarouss, ainsi que Moustapha ibn Cheikh ibn El Aïdarouss.

En 1123 est mort le littérateur cheikh Ahmed el Delindjawi, poète de son époque. Il composa un *divan* de poésies en un volume dont voici quelques extraits :

Parlant d'une jolie personne, le poète dit :

C'est une lune qui sourit à ses calomniateurs
Et se met en colère contre ses admirateurs.

Je lui ai fait de doux reproches
Et lui ai demandé d'être conséquente avec elle-même.

Elle m'a répondu avec justesse,
Et sans se tromper aucunement :

Je ne suis pas pas la maîtresse,
Dieu est le donateur et je suis la distributrice.

Il dit ailleurs, développant une poésie d'Ibn Moudjak :

La couleur de tes joues ressemble au Nectar ;
Nous sommes tes esclaves quand tu offres à boire,
Car la beauté t'a revêtu de la tête aux pieds.
Celui qui occupe mes veilles est beau,
D'une beauté que je ne puis définir,
Je ne le cache pas : toutes les fois que je le regarde,
Je vois le soleil briller dans ses mains,
La lyre dans sa bouche et la lune dans tout son être.

O Seigneur de l'empire de la beauté !
Celui qui cherche tes regards meurt d'un trait lancé par tes yeux
Surmontés d'arcs merveilleux,
Mais ce qui est plus merveilleux encore, c'est que tu sois une lune
Dont les adorateurs sont le dernier jour du mois.

Cheik Ahmed et Delindjawi composa en outre quelques poésies lyriques dont voici un extrait :

Je te conjure par Dieu, ô beauté sans pareille
Qui mets tes branches en mouvement, que Dieu ne te prive pas de l'eau rafraîchissante.
Parle-moi des gazelles, qui travaillent mon cœur,
Ont-elles traversé le monticule ou non ?

Reponse :

Oui, elles ont traversé le monticule.
Lorsque les cordes de leurs arcs furent usées,
Je leur ai dit de retourner, mais elles répondirent en me faisant signe des yeux :
Si tu ne reviens pas à elles, les pleurs et le deuil recommenceront.

A la mort du poète, cheik el Choubrawi écrivit les vers suivants :

J'ai demandé à la poésie : as-tu encore un ami après que Delindjawi a habité la tombe ?

La poésie pour toute réponse expira et habita la tombe avec lui.
J'ai alors dit, en mémoire de cet événement,
A celui qui cherche les vers : cesse tes recherches, la poésie est morte avec lui.

En 1124, est mort le savant Cheikh Soliman el Djanzouri, El Azhari.

La même année est mort le savant du Hadith, l'historien, l'imam Moustapha, fils de Fathallah el Hamaoui, El Hanafi, El Makki.

Il étudia sous les cheikhs : El Adjami, El Babli, El Nakhli. El Taalbi, El Basri, El Choubramelsi, El Mezahi, Mohammed el Chalabi, Ibrahim el Kourani, Chahine el Armanaoui, El Chehab Ahmed el Bachbichi et plusieurs autres cheikhs syriens.

Moustapha fit un voyage au Yemen où le contact des habitants lui fut très utile.

Il composa un ouvrage de biographie intitulé des *Voyages et de l'histoire des hommes du onzième siècle.*

Ses théories furent enseignées par El Sayed Omar ibn Akile.

La même année est mort à Médine l'illustre thaumaturge El Sayed Abd-el-Rahman el Sakkaf. « Il naquit, dit le cheikh El Aïdarouss, à Hadramat, d'où il passa aux Indes ,où il fut initié aux mystères du rite *El Nakchabandia*, qu'il étudia sous les plus grandes célébrités. Il s'appliqua beaucoup à cette étude et y fit de grands progrès.

Abd-el-Rahman partit ensuite pour la Mecque où il épousa la cherifa (la noble) El Aïdaroussia el Alawya (descendante d'Aly). Dans cette ville, il initia aux mystères du rite plusieurs personnes entre autres le cheikh Mohammed Hâïat el Sanadi. Il disait qu'aucun voile n'existait entre lui et le Prophète et que toutes les initiations qu'il faisait aux mystères de El Nakchabandia avaient lieu sur son autorisation. Il ajoutait que

l'épée d'Abou Bakre, fils d'El Aïdarouss el Akbar, lui avait été donnée.

C'est à propos de cette épée qu'Abou Bakre avait dit en vers:

> Mon épée dans son fourreau est prête à toute attaque.
> Dans les combats, sa vue fait vieillir les jeunes gens.

En 1123 est mort l'Imam cheikh Abd-Rabbou, fils d'Ahmed el Dioui, El Darir, El Chaffeï, un des flambeaux de l'Islam.

Né à Diwa, il y passa sa première jeunesse et alla à Damiette où il étudia le Coran et plusieurs autres livres dont un opuscule intitulé *Al Bahgat el Wardya*. Il étudia sous divers cheikhs, entre autres sous le cheikh El Chams Aboul Nour, qui l'initia aux mystères de son rite, lui enseigna le Coran d'après les diverses manières de lecture que l'on connaît et acheva sa première éducation.

Abd-Rabbou vint ensuite au Caire où il étudia pendant quelque temps sous El Chehab el Bachbichi; puis il passa sous la direction d'El Chouroumbabli, qui ne l'abandonna que pour aller au pèlerinage de la Mecque. A son départ, le professeur le plaça sur sa chaire et le chargea de continuer ses leçons. Abd-Rabbou s'acquitta bien de cette charge; il forma un grand nombre d'élèves et il fut longtemps l'oracle que les savants venaient consulter de toutes parts. Il était savant, vertueux, légiste, grammairien, mathématicien, versificateur, rhéteur et toujours prêt à repondre aux questions qu'on lui adressait. Il avait une mémoire prodigieuse, une grande droiture de caractère, une forte conscience, une religion solide et une belle figure.

Abd-Rabbou mourut le samedi 13 Rabi Akher, et il fut enterré le dimanche. On récita les prières sur son corps dans la Mosquée d'El Azhar, en présence d'une foule immense.

La même année est mort le savant cheikh Aboul Maouaheb Mohammed, fils du cheikh Takï-el-Dine Abd-el-Baki, fils

d'Abd-el-Kader el Hanbali, El Bâli, El Demechki, Moufti du rite hanbalite à Damas.

Né dans cette ville, il y étudia d'abord sous son père ainsi que sous les contemporains de celui-ci. Il vint ensuite au Caire et y étudia le Hadith sous le célèbre professeur cheikh El Bakari et sous El Chams El Babli, le droit sous le cheikh Mohammed el Bouhouti El Khalwati, les arts sous El Mezahi, El Choubramoulsi et El Enani.

Les théories d'Aboul Mawaheb furent enseignées par le cheikh Aboul Abbas Ahmed ibn Aly, ibn Omar el Demechki, par le cheikh Mohammed ibn Ahmed el Hambali, par le Sayed Moustapha ibn Kamal-el-Dine el Saddiki et par d'autres.

Il mourut à l'âge de 83 ans.

En 1125 est mort le savant imam, cheik Soliman fils d'Ahmed, fils de Khadre el Kherebtawi, El Bourhani, El Maleki, père du cheikh Daoud el Kherebtawi dont nous donnerons la biographie dans la suite.

Il mourut à l'âge de 116 ans.

La même année est mort le savant imam cheikh Ahmed fils de Ghonem, fils de Salem, fils de Mouhanna el Nafaraoui, auteur de plusieurs commentaires.

Né à Nafra, il y passa sa première jeunesse; puis il vint au Caire où il étudia les première notions des sciences sous El Chehab el Lakkani. Il s'attacha ensuite au savant Abd-el-Baki el Zourkani et à El Chams Mohammed ibn Abdallah el Khorachi dont l'enseignement lui profita. Il étudia également le *Hadith* sous ces deux professeurs. La littérature arabe et la méthaphysique lui furent enseignées par les cheikhs Mansour el Toukhi et par El Chehab el Bachbichi.

Cheik Ahmed fut chef de son rite dans lequel il brilla ; il donna longtemps des leçons où affluaient les notabilités de son temps ; il commenta *El Ressala el Nouria* et la grammaire.

Il mourut à l'âge de 82 ans.

En 1127 est mort le savant et célèbre imam cheikh Aboul Abbas Ahmed, fils de Mohammed, fils de Attya, fils de Amer, fils de Naouar, fils d'Aboul Kheir el Moussawi, connu sous le nom d'El Khalifi, l'aveugle.

Originaire des pays de l'Est, son aïeul Aboul Kheir, qui était un homme pieux et croyant, vint s'établir à Minet Moussa, vilage de la province de Menoufyah. Il y acquit une situation honorable et aisée et ses descendants continuèrent à y habiter. C'est dans ce village qu'Aboul Abbas vint au monde et qu'il passa sa première jeunesse.

Après avoir étudié le Coran à Minet Moussa, Aboul Abbas alla au Caire et s'occupa de l'étude des sciences sous les professeurs les plus célèbres de cette époque, entre autres sous Chams el Enani et cheikh Mansour el Toukhi. Aboul Abbas portait alors le nom de El Moussaoui, mais ce dernier professeur, trouvant ce nom assez difficile à prononcer, demanda un jour à son élève quel était l'homme le plus célèbre de son village. L'élève répondit que c'était un homme pieux appelé Sidi Osman el Khalifi. Depuis ce moment cheikh Mansour n'appela plus son élève que du nom de Khalifi et ce nom lui resta dans la suite.

Aboul Abbas s'attacha à El Chehab el Bachbichi et apprit de lui plusieurs arts. Il assista également aux leçons de El Chehab el Sandoubli, de El Chams el Cheroumbabli et à celles d'autres professeurs. Il fut diplômé par cheikh El Adjami.

El Khalifi était très-versé dans les sciences du Hadith et du droit. Il était très-fort grammairien, rhétoricien, logicien. Son intelligence était prodigieuse, son éloquence entraînante, sa physionomie agréable, sa générosité fort grande. Il était très-patient et ne montrait jamais l'ennui qu'on pouvait lui causer.

Il mourut dans l'après-midi du mercredi 15 Saffar à l'âge de 66 ans, et, le lendemain, il fut inhumé dans le cimetière des Moudjaouerine.

En 1133 est mort le grand et intelligent imam, cheikh Ahmed el Tounsi, connu sous le nom de El Dakdoussi el Hanafi.

Il mourut subitement après la prière du soir, la veille du dimanche 16 Moharrem.

La même année est mort le savant cheikh Ahmed el Chorafi el Mograbi el Maleki.

La même année est mort aussi le cheikh de la mosquée El Azhar, le savant cheikh Mohammed Chanan el Maleki.

Cheikh Mohammed possédait une grande fortune et pouvait être considéré comme le plus riche cheikh de son temps. En mourant, il institua cheikh Mohammed el Djeddaoui tuteur de son fils, Sidi Moussa, et lorsque cet héritier atteignit sa majorité, son tuteur lui remit tous ses biens, parmi lesquels il y avait, en pièces d'or seulement, quarante mille bondoki, sans compter les pièces de djenzerli et de talari, les monnaies d'argent, les villages, les domaines, les pensions et les allocations. Sidi Moussa dilapida toute cette fortune et mourut endetté. Il se construisit un palais sur le bord du Nil, à Boulak, et y dépensa des sommes énormes. Il habita ce palais jusqu'à sa mort, qui survint en 1192. Il laissa après lui un fils qui ne tarda pas, lui aussi, à mourir.

Cheikh Ahmed Chanan laissa un grand nombre de mamlouks et d'esclaves des deux sexes. Au nombre des premiers, nous devons signaler Ahmed bey Chanan, dont nous donnerons plus tard la biographie.

Cheikh Ahmed mourut à l'âge de 77 ans.

En 1131 est mort le savant cheikh Ahmed el Wassimi.

Le vendredi 19 Radjab 1121, est mort El Sayed Hassan effendi, chef des nobles. Son père, son oncle et son grand-père avaient, avant lui, été revêtus de cette dignité. Comme il

était le dernier de sa famille, la dignité de chef des nobles fut confiée provisoirement, après lui, à El Sayed Moustapha, fils de Sidi Ahmed el Rifaï.

Au mois de Djamad 1122, El Sayed Abd-el-Kader arriva au Caire avec le titre de chef des nobles. Il passa la nuit à Boulak dans la maison d'Ahmed Chaouiche el Khachab, qui, à cette époque n'était que bachchaouiche des nobles. Le lendemain, Abd-el-Kader fut trouvé égorgé dans son lit. Ahmed Chaouiche fut mis en prison, mais on ne put connaître l'assassin.

La dignité de chef des nobles fut alors offerte à Sayed Moustapha, mais celui-ci la refusa. Elle fut confiée à Ahmed Katkhoda ancien commandant du corps des Azab.

Le 21 Djamad awel 1135, est mort, après avoir dépassé l'âge de quatre-vingt-dix ans, le savant légiste et traditioniste, cheikh Mansour fils de Aly fils de Zein-el-Abedine, El Menoufi el Chaffeï, l'aveugle.

Né à Menouf, cheikh Mansour perdit de bonne heure son père et reçut pendant sa première jeunesse les soins de sa mère qui ne cessait de prier pour lui. Après avoir étudié le Coran et plusieurs autres textes, il vint au Caire où il se livra à l'étude dans la mosquée de El Azhar, sous les çheikhs Chehab el Bachbichi, Çhehab el Sandoubi, Chams el Chorombabli et El Zeine Mansour el Touki. Il s'attacha au cheikh El Chobramelsi et apprit de lui le Hadith.

Il fit de grands progrès dans la science et montra toujours une grande aptitude et une conception des plus vives. Plusieurs hommes se formèrent sous sa direction et ce fut là pour eux un titre de gloire.

Cheikh Mansour mit en vers le livre de *Mouadjehat* et le commenta.

Au mois de Radjab 1138 est mort le savant imam, le cheikh des cheikhs, Mohammed El Saghir El Moghrabi.

Le Samedi 23 Djamad Awal 1122, est mort le savant honoré et honorable, Radouan effendi El Falaki (l'astronome) auteur de *El Zidj El Radouani*, ouvrage dans lequel il traita, en employant la même méthode qu' Ibn el Wardi dans son livre intitulé *El Dour el Yatim*, de la nouvelle mèthode d'observation astronomique de Samarkand. On doit aussi à Radouan effendi un ouvrage intitulé *Asma el Maouaheb* et d'autres ouvrages de mathématiques qu'il m'est impossible de mentionner tous à cause de leur grand nombre. Il écrivit de sa propre écriture des manuscrits et des tableaux de calcul dont le poids dépasserait la charge d'un chameau.

Radouan effendi habitait à Boulak et se tenait loin du bruit et de la société des hommes. De son temps vivait Hassan effendi el Rouznamdji, grand amateur d'art et de science. Il pria Radouan de lui faire faire des instruments d'astronomie et des globes. Celui ci fit venir des ouvriers et fit fondre plusieurs globes en cuivre jaune sur lesquels il grava les constellations connues, ainsi que l'indication des longitudes et des latitudes et le nom des étoiles en langue arabe. Il dora ensuite ces globes. Ce travail, qui se termina en 1112 ou 1113, coûta beaucoup d'argent.

Radouan effendi donna des leçons d'astronomie à El Djèmali Youssouf, mamlouk de Hassan effendi. Cet élève fit de grands progrès dans cette science et acquit même de la célébrité du vivant de son maître. El Djamali composa un ouvrage sur les étoiles qui n'ont pas une course régulière et y réunit tous les travaux que les savants anciens avaient fait à ce sujet. Il divulgua dans ce livre plusieurs faits encore inconnus de la science. Cet ouvrage très-précieux est devenu aujourd'hui très-rare.

Parmi les ouvrages de Radouan effendi nous pouvons cependant citer le grand et le petit calendrier dont on se sert jusqu'à ce jour dans toutes les contrées, l'ouvrage intitulé *Tiraz el Dourar*, qui traite de la lune et de ses diverses phases.

En 1124 est mort le pieux cheikh Abdallah el Noukari el Chafeï, connu sous le nom d'El Charkaoui, célèbre par les miracles qu'il fit et par le don d'ubiquité qu'il possédait.

Né au village de Nikaria de la province de Charkieh, il fit une partie de ses études sous le cheikh Abd-el-Kader el Moghrabi, qui racontait des choses prodigieuses au sujet des miracles qu'il lui voyait accomplir. Parmi ceux qui croyaient aux miracles du cheikh Abdallah on compte le cheikh El Hefni, le cheikh Issa el Bâraoui et le cheikh Aly el Saïdi. Ces trois cheikhs reçurent sa bénédiction et furent enveloppés de sa grâce. Cheikh Abdallah était aussi intimement lié au cheikh Mohammed Kouchouk et il se traitaient en frères.

En 1131 est mort le grand poète et le grand critique, l'honorable et pieux Hassan el Badri el Hedjazi el Azhari. C'était un savant très-éloquent. J'ai entendu mon père dire qu'il l'avait, une fois, vu occupé à l'étude sous un banc, à l'écart du monde et loin de tout bruit.

Cheikh Hassan écrivait des vers admirables, d'après une méthode qu'il était impossible aux autres poètes d'atteindre. On ne voit presque nulle part dans ses écrits des mots placés inutilement ou mal à propos. Il composa sur le rite des *Soufites* un poème de mille cinq cents vers environ et il y introduisit plusieurs proverbes et plusieurs exemples. Il écrivit également un recueil de poésies qu'il intitula *Bassemine* ou *Tambih el Afkar fil nafeh oual dâr* (pensées sur le bien et le mal). On doit aussi à El Hedjazi un recueil intitulé *Adjmah el ayas min el ouethouk belnas* et il y montra sous leur véritables jour les hommes mauvais et qui ont un caractère différent de celui des autres hommes. J'ai souvent emprunté des vers à cet ouvrage dans les faits que j'ai racontés et dans les biographies que j'ai écrites.

En dehors des œuvres que nous venons de citer, Hassan el Hedjazi a composé une poésie qu'il intitula : *El dourra el*

sania fils achkal el mantekia. Il mit en vers l'étude du savant El Addad intitulé : *Rissalet el wadh* ainsi que le travail intitulé : *Loktet el eglan fi târif el nakidein oual khelafân, oual misslein, ouafi hokm el modareh sahihan kan ao môtallan*. Il termine son recueil par des vers contenant des conseils, des exemples et des prières.

Parmi les poésies de Hassan el Hedjazi on distingue celle-ci dont la dernière lettre de chaque vers est la lettre *Ba*.

Sois plutôt voisin d'un chien que voisin d'un méchant.
Fût-il ton frère du même père et de la même mère,
Jamais le voisin d'un chien n'a eu à se plaindre de lui,
Tandis que d'autres ne sont jamais exempts d'une honteuse atteinte.
Fuis la maison dont les sources de bonheur sont diminuées.
Ainsi que la femme méchante fût-elle de noble origine.
Evite une mauvaise monture, surtout si elle est courte,
Si elle a la queue coupée, si elle est lente à la course.
Evite les grands turbans semblables à des tours.
Evite les souliers trop étroits ou trop larges,
Car, tout ce qui est étroit est désagréable.
Méfie-toi d'une lanterne dont la lumière est faible,
Car, à la trop regarder, tu tomberas dans l'affliction.
Agis de même pour la nourriture trop chaude,
Qui brûle les doigts quand on la touche,
Car elle ne fait aucun bien,
Et ne la prends qu'après qu'elle sera refroidie.
Ne te jette jamais au milieu d'une mêlée
Dusses-tu y trouver de l'or.
Mets entre toi et les imbéciles une grande distance
Et fuis au loin, emporté par les coursiers rapides de l'énergie,
Car la fréquentation de ces gens ne cause que des chagrins,
Des humiliations, de la tristesse et des querelles ;
Ils sont lourds, privés de goût et de finesse,
Et ce qui est plus merveilleux, ils ne ressemblent nullement aux hommes.
Quelques gens délicats vomissent à leur approche,
D'autres s'évanouissent et d'autres tombent malades.
Ce sont des haches bonnes pour fendre la pierre,
Tu peux donc t'en servir, quand les outils te manquent,
Si un jour tu veux punir les gens de goût,
Ménage leur la fréquentation de ceux qui n'ont aucune délicatesse.
Une goutte de l'un d'eux, si elle venait à être mélangée à un océan de pureté,

Serait capable d'en troubler l'éclat.
S'ils sourient durant le jour, les ténèbres accourent
Et le firmament perd l'éclat que lui prêtent les deux astres et les étoiles,
Les esprits stupides sont un poison pour les gens de goût.
Quel contraste ! Mais la nature est aveugle.
Garantis-toi de leur contact tant que tu le pourras,
Tous ceux qui les fuient s'en trouvent bien.
O colère divine, tombe sur eux
Comme une pluie de cailloux et détruis-les,
Afin que la terre retrouve la paix
Et soit à l'abri des maux et des fléaux dont ils l'accablent.
O Dieu qui viens à l'aide de celui qui t'implore !
O Donateur généreux ! O Sauveur des périls !
Accorde à Hassan el Badri, le pardon de ses torts.
Et fais-lui grâce, au jour terrible du jugement.
Bénis et salue, ô Dieu, tant que les nuages arroseront la terre,
Ton Prophète, le meilleur entre les Arabes et entre les hommes des autres nations.
Bénis et salue ses parents et ses compagnons tant que dureront leurs traces.
Bénis et salue également tous ses partisans et tous les autres prophètes.

Voici une autre poésie de Hassan el Hedjazi.

Mon frère, sois intelligent et tiens toi sur tes gardes contre tous les hommes.
Ne te berce pas de fausses illusions,
Combien n'y a-t-il pas de gens sincères en apparence,
Mais qui, pourtant, comme les renards, te trompent intérieurement.
Si tu tombes entre leurs mains, ils deviennent terribles
Et te font goûter des maux de toutes sortes,
Sois surtout sur tes gardes contre tes parents,
Car ils sont la douleur de ce monde, ils mordent comme des scorpions.
Si tu es en bonne santé, ils souhaitent te voir malade,
Afin de te succéder, mort, ou de te voler, vivant.
Si au contraire, tu es pauvre, tu es à leurs yeux
Le dernier des chiens les plus vils ;
Ne laisse donc rien à ceux qui attendent un héritage,
Sinon, d'amères déceptions,
Et dis leur : *Voilà ma succession.*
Vivez, comme vous l'entendrez, au milieu des étrangers.
Mourez ensuite dans la plus grande pauvreté.
Que pas un œil ne pleure votre perte et que personne à cause de vous ne se lamente.

Que vous soyez enterrés, oubliés et anéantis
Et que vous subissiez la peine que vous méritez.
Le plus ignorant des hommes est celui qui
Dans la main d'une femme se laisse manier comme un jouet.
Il va et vient sur une signe d'elle
Et croit que lui obéir toute sa vie, est le plus sacré des devoirs.
Celui-là ne recueillera que repentir
Et fatigues de toutes sortes,
Ainsi que l'a dit le plus noble des hommes.
Mohammed, l'envoyé issu de la famille de Galeb:
Obéir à une femme, c'est te ménager des repentirs pour la suite,
Car elle ne commande jamais le bien, ainsi qu'il est dit dans le Hadith.
Le meilleur des serviteurs de Dieu est celui qui s'applique à la piété,
Qui rend grâce pour le bien qu'il reçoit et s'arme de patience contre les maux,
Qui n'est point ambitieux, qui se contente de peu,
Et qui se surveille, de crainte qne les autres ne le surveillent.
Celui-là est, sans contredit, le plus heureux des hommes,
Car il ne craint pas les déceptions.
Si tu désires vivre tranquille
Et gagner le bonheur dans l'autre vie,
Recueilles-toi et évite la société des hommes;
Fais en sorte qu'aucun ne s'approche de toi,
Surtout les gens vils,
Dépouillés d'honneur et de bonne foi,
Le boiteux, celui dont la couleur est jaune,
Le borgne, dont l'œil surplombe, le bossu,
Le teigneux, le nain,
Celui dont la couleur est rougeâtre comme la lentille, le querelleur,
Le Noumrossi, celui qui puise l'eau dans les puits, l'habitant de Bouroullos,
L'homme désordonné et le marin ;
Tous ceux là sont d'une hypocrisie extrême,
Surpassant l'hypocrisie des plus méchants serpents.
Ne sois donc pas trompé par leurs dehors,
Fussent-ils même placés au-dessus des nues.
Si tu ne crois pas à ma parole, tente une expérience,
Car l'expérience fait des miracles.
Ecoute le conseil d'El Hedjazi Hassan
D'une oreille attentive et avec un cœur bien disposé.
Celui qui écoute les conseils est doué des grâces les plus précieuses,
Au moyen desquelles il peut posséder tout ce qu'il désire.
Ne sois pas détourné de la vérité par la dissipation et les passions.

Car cela te serait très funeste ;
Ne sois pas étonné des iniquités,
Mais sois étonné de voir la justice méprisée.
Ne te donne aucun repos, à quelque heure que ce soit,
Mais sois toujours prêt à affronter le mal, tu en seras exempt.
Tant que tu seras sur la terre,
Tu ne cesseras d'avoir de la peine, même si tu occupes la première place.
Cela prouve qu'il faut être détaché de la terre,
Et ne se s'attacher qu'à ce qui est nécessaire,
Tout le reste n'est qu'erreurs, vanités,
Souffrances et honte pour celui qui le cherche.
O toi dont les bienfaits et la bienveillance sont extrêmes !
O le meilleur des maîtres et des dispensateurs de grâces !
Délivre-nous, par ta bonté, de toute affliction,
Et accorde-nous la piété et le repentir, afin qu'ils nous servent de provisions pour l'éternité.
Accordes-nous une fin heureuse,
Car c'est la meilleure des grâces,
Délivre nous de la méchanceté de Nakir.
Quand nous serons seuls, loins de tout ami et de tout compagnon,
Là ni l'argent, ni les grandeurs ne peuvent servir,
Là aucune issue ne permet à l'homme de fuir
Si ce n'est ta bonté, ô miséricordieux !
O le seul que l'on peut prier pour éloigner les maux.

El Hedjazi a dit aussi ; Que Dieu lui pardonne !

Mets-toi en garde contre tes parents,
Car ce sont des serpents et des scorpions.
Si tu es gêné, ils sont à l'aise.
Si tu es à l'aise ils sont gênés.
Si tu es riche, ils t'envient.
Si tu ne l'es pas, ils s'éloignent de toi.
Ils voudraient être maitres de la mort,
Afin de la diriger contre toi et de te succéder.
Celui qui a des égards pour toi à cause de ton argent
Souhaite ta mort : N'aie donc aucune confiance en lui,
Les vipères crachent-elles du miel ?
Les ronces produsient-elles des dattes ?
Est-ce qu'on attend le bonheur d'un corbeau ?
Ou la prospérité d'un hibou ?
Fréquente donc plutôt un chien galeux et enragé,
Mais ne fréquente pas le meilleur des parents.

Un chien ne cherchera jamais à te faire du mal,
Tandis qu'un parent ne manquera jamais l'occasion de te nuire.
Les envieux sont toujours victimes des malheurs
Que les pleureuses (celles qui pleurent les morts) annoncent si souvent.
Il y a de rares cas où il en est autrement;
Mais alors les malheurs sont remis au jour de la rétribution.
Lorsque l'étonnement et l'indignation nous saisirent,
A la vue des choses prodigieuses qui se passaient sous nos yeux,
Nous avons réfléchi et nous avons vu
Que les hommes commettaient de grands forfaits.
Ce sont des loups aux dehors humains
Et chaque personne dont tu approches se jette sur toi comme pour te dévorer.
Ils nagent dans un océan d'hypocrisie
Où ils pêchent tout le mal qu'ils rencontrent.
Leur intelligence ne consiste que dans leur hypocrisie,
Et, à leurs yeux, toute personne qui n'est pas hypocrite n'est pas intelligente.
Il s'ensuit donc que tout homme sage
Doit éviter de fréquenter et ses parents et les étrangers.
Mais s'il est forcé de s'en approcher,
Qu'il ne le fasse qu'autant que la nécessité l'exige;
Qu'aussitôt son besoin satisfait,
Il s'éloigne d'eux comme s'ils étaient des renards,
Car tu ne trouveras jamais un véritable ami,
Le chercherais-tu par tout l'orient et l'occident.
Si tu t'évertues à le chercher,
Tu épuiseras tous les moyens sans atteindre ton but.
Il n'y a donc qu'un seul ami pour toi,
C'est le *Dîrhem*, qui te met à l'abri du malheur.
Celui qui possède cet ami est recherché et estimé de tout le monde,
Quand il apparaît, il est aussi considéré que les astres.
On lui donne les premières places dans toutes les sociétés.
Il est regardé comme pur de tout vice.
S'il dit un mensonge,
On se récrie que c'est la vérité.
Quand il passe, tout se meut.
Les chiens mêmes agitent la queue en signe de réjouissance,
En supposant même qu'il ne fasse aucun bien à personne.
Il est aimé à cause de l'objet aimé qu'il possède.
Garde-toi donc de te défaire du *Dîrhem*.
Car s'il te quitte, le bonheur te quitte avec lui.
Ne sois pas prodigue de tes biens.

Car le prodigue est frère de Satan et réprouvé comme lui.
Ne te réjouis jamais de ce qui est destiné à passer,
Et ne t'afflige pas si tu es atteint par le malheur.
Sois homme de bien,
Car sous peu, tu ne seras plus.
Demande le salut, pour Hassan El Hedjazi,
Afin qu'il ait une fin heureuse
Et qu'il soit à l'abri des terreurs du tombeau.
Car, s'il est exempt de ces terreurs, il ne craint plus rien.
O Dieu accorde-nous la miséricorde,
Car nous sommes faibles et nous implorons ton secours.
Nous avons élevé nos yeux vers toi,
Et il n'y a point de garde aux portes de ta bonté,
Si tu nous traites avec justice, nous sommes condamnés ;
Mais ta générosité ne te permet pas d'être rigoureux.
Pourrait-il en être autrement, tandis que nous aimons celui que tu aimes.
Celui qui guérit les maux de nos âmes, le meilleur des hommes,
Mohammed, l'illustre, celui dont les bontés
Ont été reconnues par les Arabes et par les étrangers,
Bénis-le, ô Dieu, bénis ses partisans,
Salue-les tous, tant que les jours se succéderont.

Il a dit aussi, que Dieu lui pardonne !

Il eût mieux valu que nous n'eussions pas vécu jusqu'aujourd'hui,
Afin de ne pas voir les hallucinés placés au nombre des saints.
Les savants même les vénérent comme tels
Et les considèrent à l'égal de Dieu,
Car ils oublient Dieu quand ils disent
Que ces hallucinés éloignent des hommes tous les malheurs ;
Quand ils meurent, on fait de leurs tombeaux des lieux de pèlerinage
Où tous les hommes accourent, arabes et étrangers.
Les uns baisent le tombeau,
Les autres en baisent le seuil.
C'est ainsi que les idolâtres agissent envers leurs idoles,
Espérant leur être agréables.
Les savants et les serviteurs du Coran
Sont exposés à des flots de colère et d'indignation,
Car ils accablent les hommes par leur perversité, leur mauvaise foi,
Leur tyrannie et leurs exactions,
Tout cela à cause de l'aveuglement dont ils sont atteints,
Et malheur à un homme que Dieu a frappé d'aveuglement,

Quand à El Hedjazi dont le nom est Hassan,
Il considère que la transgression de la loi est chose regrettable.
Malheur donc aux ignorants,
Prétendraient-ils même être savants et enseigner des livres,
Ils font de la science un piége,
Et ils se rangent ainsi au rang des chiens,
Je dirai même que les chiens leur sont préférables,
Car les chiens ne seront pas punis au jour de la rétribution.
Béni soit donc celui qui nous enseigna la religion,
Et qui dissipa les doutes;
Qu'en tout temps il soit salué,
Ainsi que l'ont salué les choses inanimées.

Il a dit également :

L'homme, pour dominer ses semblables,
Doit posséder sept choses, qu'on n'en doute pas,
Il doit avoir la science, la clémence, la générosité, le courage,
La sagesse, la noblesse et la civilité.

Il a dit aussi, que Dieu lui pardonne!

Les rues arabes
Contiennent sept choses mauvaises:
L'urine, les immondices,
La boue, la poussière, l'impolitesse,
Le bruit et les habitants eux-mêmes de ces rues
Qui ressemblent aux esprits qui hantent les cimetières.

Il a dit aussi, que Dieu lui pardonne!

Malheur aux gens voués à la dévotion, aux chapelets
Et à la piété, et qui portent le long bâton, le cilice,
Des haillons et des gourdes.
Malheur surtout aux conteurs, qui sont de vrais suppôts *d'Iblis*,
Ils contiennent en eux autant de démons
Qu'ils ont de cheveux, voire même beaucoup plus;
Leur hypocrisie dépasse l'immensité de l'Océan,
L'Océan ne serait même qu'une goutte dans l'immensité de leur hypocrisie.
Iblis marche à leur suite et leur dit :
Aidez-moi et renforcez moi,

Enseignez-moi un peu de vos ruses,
Car je me reconnais en cela votre inférieur.
Disposez de moi comme vous l'entendez,
Vous êtes des hommes incomparables,
Vous êtes une couronne pour mon front,
Et c'est vous qui augmentez ma force,
Vivez tant que vous serez mes hommes,
Appuyez-moi, présent ; et représentez moi, absent.
Ils crient à tout venant :
Vous êtes généreux, donnez nous quelque chose,
O Docteur Chaféï ! o Réfaï !
O Réfaï ! ô hommes distingués !
O Ahmed ! ô saints de Dieu !
Aidez-nous contre ces hommes,
Ils ne cherchent que l'argent,
Et l'argent seul est le but qu'ils se proposent.
Ils sont pourtant les plus dépravés des hommes,
Comme cela se voit clairement d'ailleurs,
Ils courent après les jolis garçons,
Et se donnent complètement à eux.
Ils font cela publiquement
Et affrontent la honte qui les couvre.
Ceux-là sont destinés au feu,
Qui est la punition de tout homme qui n'observe pas les commandements.
Il faut donc s'éloigner d'eux,
Car il n'y a aucun intérêt à s'attirer des malheurs.
Il en est de même de ceux que l'on voit
Prétendre aux qualités religieuses dont ils sont dépourvus,
Des méchants qui se disent légistes
Et volent l'argent en vendant des sentences ;
Ils grandissent leurs turbans, élargissent les manches de leurs manteaux,
Et s'écartent des prescriptions de la loi,
Ils marchent au milieu d'une escorte imposante,
Et ils n'ont pas honte d'appeler cela de l'humilité.
Leur but est d'amasser de l'argent
Et d'entendre dire d'eux qu'ils sont religieux et pieux.
Ils se faufilent auprès des tyrans,
Ainsi que les serpents se faufilent dans les broussailles.
Ceux d'entre eux qui sont des tyrans
S'attirent damnation sur damnation pour le jugement dernier.
Il ne faut pas leur obéir,
De crainte d'être voué au feu.
Malheur à eux, ils ont abandonné leur religion,

Et cet abandon est le plus funeste que l'on puisse rêver.
Tous ceux qui ne suivent pas le droit chemin
Sont précipités par les passions dans les plus affreux précipices.
Eloigne-toi des méchants,
Car celui qui s'en approche éprouve de cruelles déceptions.
O toi qui éloignes généreusement les maux des tes serviteurs
Et qui caches leurs forfaits,
Comble de ta bonté Hassan el Hedjazi
Et accordes lui une heureuse fin.
Défends-le contre les deux anges;
A ce moment où l'homme n'a plus aucun refuge,
Sauve-le des terreurs du jour dernier.
Alors que les maux environneront les hommes,
Dis lui : viens sans crainte, mon serviteur,
Et sois du nombre de mes élus.
Sauve-moi sans me juger
Et sans punir mes forfaits.
Je te supplie, par l'intercession du meilleur des prophètes
Qui purifia la terre en la foulant de ses pieds,
Bénis-le, O mon Dieu, avec ses parents,
Ses partisans et son peuple.
Salue-le tant que les éclairs brilleront dans le ciel
Et que la pluie arrosera la terre.

On lui doit aussi les vers suivants :

L'homme ne peut se passer de sept choses
Quand l'hiver règne sur le pays :
Un abri, du feu, une bourse, un vêtement,
De la viande, du beurre et des œufs de poule.

Autres vers de lui:

On rencontre parfois des hommes
Dont la barbe est d'une longueur inutile,
Telle que ces nuits d'hiver
Qui sont longues, obscures et froides.

Il a dit aussi, que Dieu lui pardonne!

La mosquée d'El Azhar a été affligée,
Par le Dieu grand et éternel,
De gens stupides, grossiers, inconstants,
Avares, même d'un salut;

Ce sont de véritables blocs de rocher,
Car ils réunissent en eux la stupidité, la sécheresse et l'insensibilité;
Ils agrandissent leurs turbans et élargissent les manches de leurs manteaux.
Afin de dominer leurs semblables,
Ils portent sous le bras
Quatre-vingt-dix manuscrits ou même plus.
Ils en font parade partout où ils vont.
Ils s'en servent en guise de filets pour amasser des richesses.
Ils se prétendent les soûtiens de la colonne de Sévère (Pompée)
Et chacun d'entre eux est une colonne qui en soutient une autre.
Leur mauvaise foi est devenue notoire,
Tant chez les hommes libres que chez les serfs.
Il s'en suit que la mauvaise foi est devenue un art estimé
Dont il n'est plus possible de se passer.
Ce sont des loups à forme humaine
Entourés d'ânes qu'ils exploitent.
Ils prient, ils jeûnent et ils se lèvent pendant la nuit;
Mais leur cœur est loin de tout cela.
Ils sont bien loin de ces hommes de bien que nous connaissons
Et dont le front est resplendissant de dignité,
Qui, en face d'une difficulté, l'aplanisent toujours,
Et dont la fréquentation est profitable,
Qui, malgré cela, sont humbles
Et craignent toujours l'inconnu de l'avenir.
Quant aux autres, notre époque en a fait des singes.
Triste époque que celle qui enfante des singes !
Les uns disent
Qu'ils sont uniques dans la sience parmi tous les hommes.
Aucun des hommes du passé ne leur est comparable,
Fût-il même El Djouaïny ou El Djanid.
Mais en réalité, ils n'ont pas même respiré l'atmosphère de le science;
Ils ne sont capables de soutenir aucune discussion.
Leur science n'est que de la vantardise
Que n'appuient aucun fait ni aucun témoin.
Eloigne-toi donc d'eux
Car en cela tu feras œuvre méritoire.
Quant à nous, nous ne nous sommes préservés de leurs atteintes
Qu'en nous tenant loin d'eux.
Hassan, le pécheur, demande à Dieu
De lui accorder une fin heureuse,
Une résurrection et un jugement paisibles,
Et un paradis dont les biens soient abondants,
Par l'intercession du meilleur des hommes, Taha.

Que le Très-Haut le bénisse,
Avec ses parents, ses compagnons,
Et tous ceux qui le suivront jusqu'au jour de la rétribution.

Il a dit aussi :

Si tu demande la main d'une femme et que tu n'en sois pas agréé,
Laisse-la et de la vie ne reviens plus à la charge.
En toutes choses, les commencements difficiles font présager un funeste avenir,
Et l'amour-propre de l'homme est la plus grande grâce dont il soit doué ;
Si tu n'entoures pas ton amour-propre de toutes les sauvegardes,
Il te quittera un jour malgré toi ;
Et quand l'amour-propre a quitté un homme, il revient rarement à lui,
Ainsi que cela se voit chez tous les hommes.
Ce conseil que te donne Hassan El Badri,
Vaut plus que les perles et les rubis les plus précieux.
Retiens-le bien,
Et demande pour celui qui te l'a donné une fin heureuse suivie du salut.

Il a dit ailleurs :

Il y a dans la vie sept choses ; si l'homme est atteint d'une seule d'entre elles
Il peut être considéré comme frère de ceux qui habitent la tombe :
La blancheur des cheveux, la toux nocturne,
Les oublis souvent répétés, le manque d'appétit,
L'incontinence d'urine, un dos voûté
Et la calvitie.

Il a dit aussi :

Si l'homme jouit de ces sept choses,
Il est heureux en cette vie et dans l'autre :
De bons enfants, une bonne femme,
Une âme qui rend toujours grâces à Dieu,
Une vie aisée, la satisfaction de son sort,
La science et les enseignements qui en sont la suite.

On lui doit aussi les vers suivants :

Ne fais aucun cas des savants de l'époque,
Car ils sont bien connus ;
Il n'y a rien à attendre d'eux

Ni pour cette vie, ni pour l'autre.
Ce sont des gens qui, lorsqu'ils flairent un profit quelconque,
Accourent comme des chiens méprisables,
Et quand il s'agit d'une bonne œuvre
Ils n'ont aucune activité pour l'entreprendre.
La fin de toutes choses approche : cela se voit;
La tristesse et l'affliction deviennent générales.
Recueille-toi donc en toi-même,
Peut être seras tu au nombre des prédestinés.

Il a dit aussi, que Dieu lui pardonne!

Tout ce que tu sèmes, tu le récolteras.
Mais le fils d'Adam récolte celui qui le sème.
Si quelqu'un s'éloigne de lui, il ne le regrette pas;
Il ne regrette que le fruit de ses fatigues.
Ne compte sur personne pour pleurer tes malheurs
Si ce n'est un ami véritable qui s'afflige de tes peines.
Le plus proche parent d'un homme est pour lui un scorpion,
Un serpent, une source de malheurs et la cause de tous les maux.
Garde-toi donc d'avoir foi en lui et suis mon conseil ;
Le conseil est précieux, mais ce qui est plus précieux encore, c'est de le suivre.
Si tu n'en crois pas ma parole, fais une expérience,
Alors tu y reviendras, car l'expérience corrige.
Le repos d'un homme en cette vie c'est la retraite
Et l'indifférence pour tout ce qui ne lui rapporte rien,
Car la retraite entre dans la paix pour une part sur dix,
Et le silence pour les neuf autres.
Telle est la vérité, elle ne peut être cachée,
Elle est sortie de la bouche même du Prophète.
Ne reproche jamais rien à personne,
Mais reproche tout à ton mauvais sort.
Quand un homme est éprouvé par le mauvais sort,
Il meurt, mais le sort reste vivant, comme les serpents malfaisants.
Si tu vois l'injustice et l'iniquité, n'en sois pas étonné,
Mais sois étonné de la justice, si jamais tu la rencontres ou si tu en entends parler.
Les hommes sont très-nombreux quand tu demandes un dépositaire pour un secret.
Mais il n'y en a pas un qui gardera fidèlement ton dépôt.
Quand on est loin de ses amis
On est entouré de toutes sortes de malheurs.

Car la mort, quand elle poursuit un homme,
Ne trouve, pour l'atteindre, que le chemin déserté par les amis.
Ne t'attache pas aux choses de la terre
Car le malheur d'un homme est causé par son amour des choses d'ici-bas.
Tout passe et les seules choses auxquelles on doit s'attacher
Sont les bonnes œuvres.
Voilà la lumière et la paix d'un homme
Quand il se trouve enfoui dans la terre.
C'est à toi, ô mon Dieu ! qu'El Hedjazi Hassan
A recours contre les terreurs du tombeau,
Car celui qui est épargné par les terreurs du tombeau
Ne craint rien, mais celui qui ne l'est pas est exposé à tous les malheurs.

Il a dit aussi, que Dieu lui pardonne !

Sept espèces d'hommes sont dignes de mépris ici-bas :
Celui qui se présente à un banquet sans y avoir été convié ;
Celui qui s'occupe de ce qui ne le regarde pas ;
Celui qui parle sans être écouté ;
Celui qui se mêle à une conversation secrète sans y avoir été admis ;
Celui qui s'élève sans avoir un mérite reconnu ;
Celui qui se moque d'une autorité bien assise et incontestée,
Et celui qui s'incline devant des gens méprisables.

Ou lui doit aussi, que Dieu lui pardonne !

O toi, qui viens à mon tombeau,
Arrête toi un petit instant.
Récite le Coran devant moi,
La vie me reviendra.
Combien de tombeaux j'ai visité
Lorsque j'étais vivant comme toi ;
Mais ce qui était arrivé à ceux qui m'ont précédé
M'est arrivé de la même façon.
Prépare-toi donc à ce voyage
Et laisse-là tes espérances.
Ne sois pas entraîné par cette vie,
Car elle ressemble à une ombre.
Où sont les Pharaons et les Ades?
Où est Nemrod le hardi ?
Où est Crésus avec ses trésors ?
Et le rusé Aman, où est-il ?
Où sont Kosroés et César ?

Où sont Chaddad et Taï?
Où sont ceux qui leur ressemblaient
Et qui se berçaient des illusions de la vie?
Dieu les a tous exterminés et condamnés au feu,
Et il en a fait disparaître les traces.
Il a accablé leurs partisans
De toutes sortes de malheurs.
Ils passèrent leur matin dans la joie,
Mais le soir, ils furent enfermés dans la tombe.
Les palais ne pouvaient les contenir,
Tandis qu'à présent, ils sont enfouis dans le sein de la terre,
Dans un lieu désert et terrible,
Silencieux et effroyable.
Ils disent tous :
Hélas ! si nous pouvions revenir sur le passé,
Nous ferions le bien,
Nous demeurerions dans la paix,
Et nous avertirions les hommes
Des maux qu'ils encourent.
Sois sur tes gardes, ô homme, penses-y bien.
Et puise tes enseignements, ô mon frère.
Si tu ne le fais pas, tu serviras toi-même d'exemple
Aux hommes, en quelque lieu qu'ils soient,
O refuge de ceux qui implorent ton secours
Quand ils se trouvent en péril,
Accorde à Hassan El Hedjazi
Une fin heureuse.
Bénis et salue,
Tant qu'il y aura un être vivant dans l'univers,
Le prophète et ses partisans,
Et accorde leur toujours ta considération.

Le lundi 4 Radjab 1134 est mort, à l'âge de 84 ans, le dernier des savants du Hadith, cheikh Abdallah, fils de Salem, fils de Mohammed, fils de Salem, fils d'Issa el Bassri el Makki, El Chaffei.

Né à la Mecque, le mercredi 4 Châban 1048, il apprit le Coran, puis étudia les sciences sous Aly ibn el Gammal Abdallah ibn Sayed Bakchir, Issa el Gahfari, Mohammed ibn Mohammed ibn Soliman, El Chams el Babli, el Chehab el

Bachbichi, Yehia el Chaoui, Aly ibn Abd-el-Kader el Tabari, El Chams Mohammed el Cheroumbabli, El Borhan Ibrahim ibn Hassan el Kourani et le savant du Hadith en Syrie, Mohammed ibn Aly el Kameli.

Cheikh Abdallah fut revêtu de la *Hirkah* par Sayed Abd-el-Rahman el Edrissi et eut un diplôme remontant au Chehab Ahmed, ibn Mohammed, ibn Abd-el-Moghni el Demiati.

Abdallah fut enterré à Maalà, dans le tombeau de Sayed Omar el Erabi. En mémoire de sa mort, un versificateur a dit une poésie qui se termine par le chronogramme suivant:

La science du Hadith est morte.

Un autre poète, cheikh Abd-el-Rahman, fils d'Aly, fils de Salem el Makki a dit à la même occasion le chronogramme suivant:

Le traditionniste du siècle a fini sa carrière
Et s'en est allé doucement au Ciel.
Il a conquis sa place parmi les élus, et je dis en mémoire de sa mort :
« Pleurez: l'Imam du Hadith est mort. » [1]

Cheikh Abdallah fut cité par différents savants de l'époque qui s'appuyèrent sur ses affirmations, entre autres par son neveu le savant Omar ibn Ahmed ibn Akile, El Eloui, par El Chehab Ahmed el Mallawi, par El Gohari, par Ala-el-Dine ibn Abd-el-Baki Mezgaghi el Zoubeïdi, par Abd-el-Rahman, fils d'Abd-el-Rahman, fils de Aslam el Husseini, par cheikh El Choubrawi et par mon père Hassan el Djabarti. Je possède le diplôme que cheikh Abdallah donna à mon père et qui est écrit de sa propre main.

Cheikh Abdallah signa, dans la ville de Sanâà, un diplôme au savant Mohammed ibn Ismaïl el Sanaoui, connu sous le nom de Ibn el Emir Zoul Charafein. Il en signa un autre dans la ville

[1] La valeur numérique des lettres de chacune des strophes de ces deux poèsies forme un total de 1134.

de Mohanna au savant Sayed Hassan ibn Abd-el-Rahman Baabdi el Eloui; un troisième de Keirabad au vieux cheikh Sabghat-Allah ibn el Houdad el Hanafi; un quatrième de Constantinople à Mohammed, ibn Hassan, ibn Houman el Demechki, un cinquième de Damas à El Chehab Ahmed ibn Omar, ibn Aly el Hanafi.

Cheikh Abdallah a été aussi cité, et ses affirmations ont servi de base à celles de plusieurs autres savants célèbres tels que le vieux Mohammed ibn Hiwa el Sanadi, hôte de la ville de Médine; cheikh Mohammed Taher el Kourani; cheikh Mohammed ibn Ahmed, ibn Saïd, de la Mecque; cheikh Ismaïl ibn Mohammed ibn Abd-el-Hadi ibn Abd-el-Gani el Aglouni, de Damas; cheikh Ide ibn Aly el Noumroussi el Chaffeï, cheikh Abd-el-Wahab el Tantaï, cheikh Ahmed Baantar, hôte du Taïef et El Chehab Ahmed ibn Moustapha ibn Ahmed, d'Alexandrie.

En 1121 est mort le saint homme illuminé, Rabi el Chayal, un des membres du rite Ahmadi, à Damiette. Cet homme consacrait tout son temps à la prière et aux actes de dévotion, et si, un jour, il manquait, pour un motif quelconque, une des prières qu'il avait l'habitude de réciter, il pâlissait et tous ses membres tremblaient. Lorsqu'il prononçait la formule *Dieu est grand*, il semblait que ses entrailles se déchiraient. Il gagnait sa vie en faisant le métier de portefaix.

En 1117 est mort le professeur du rite Soufite, cheikh Mohammed fils de Salama, fils d'Abd-el-Ġawad el Chaffeï, fils d'El Aref Billah el Cheikh Nour-el-Dine, connu sous le nom d'Abou el Seoud, ibn Abou el Nour. Il habitait el Sakaria, près la ville de Faraskour.

Né à Damiette, il y passa sa première jeunesse au milieu de tous les savants et de tous les hommes de bien de cette ville. Il y apprit le Coran et étudia les sciences sous le cheikh Galal-el-Dine el Faraskouri. Il assista neuf fois en neuf années au cours du savant Moustapha el Telbani sur le Manhag.

Cheikh Mohammed vint ensuite au Caire et continua ses études sous El Diâ el Mazahi, qui lui enseigna les arts; il donna ensuite lui-même des leçons et fut le professeur de plusieurs hommes de mérite.

En 1130 est mort l'un des plus célèbres imams, le savant Chehab-el-Dine Ahmed, fils de Mohammed el Nakhli, El Chafeï, El Makki.

Né à la Mecque, il y fut élevé et y reçut l'instruction de Aly ibn El Gammal, Abdallah ibn Sayed Bakchire, Issa el Taalebi, Mohammed ibn Soliman, El Chams el Babli, Soliman ibn Ahmed el Deïli el Korachi, Saïd Abd-el-Kerim el Kourani el Husseïni, Chams el Madani, El Chehab Ahmed El Merlehi, El Wafaïi, cheikh Charaf-el-Dine Moussa el Demechki, cheikh Ibrahim el Halabi el Jabouni, cheikh Abd-el-Rahman el Awadi, Mohammed ibn Illan el Bakri, El Saffi el Kochachi, cheikh Keir-el-Dine el Ramli et Abou el Hassan Aly el Bazouri.

Chehab-el-Dine mourut à la Mecque à l'âge de quatre-vingt-dix-ans. Divers cheikhs enseignèrent ses doctrines; nous pouvons citer : El Sayed Omar ibn Ahmed, El Sayed Abd-el-Rahman ibn Salem el Husseini, El Sayed Abdallah ibn Ibrahim, ibn Hassan el Hanafi, El Chehab Ahmed ibn Omar, ibn Aly el Demechki, El Mallaoui, El Djohari, El Chabrawi, El Hefni, Hessan el Djabarti, El Sayed Soliman ibn Yehia, ibn Omar el Zoubeïdi, El Sayed Abdallah ibn Aly El Gorabi, Ismaïl ibn Abdallah el Oskodari et El Chehab Ahmed ibn Moustapha el Sabbag.

La même année est mort le dernier des savants égyptiens dont les affirmations servaient de base aux commentaires des autres savants, l'imam Aboul Ezz Mohammed, fils de Chehab Ahmed, fils d'Ahmed, fils de Mohammed, fils d'El Adjami el Waffaï el Kahiri. Il assista aux cours d'El Chams el Babli sur le *Missalsal bil awlawia*, sur *Thalathiat el Bokhari*, sur une

partie du *Sahih* et de *El Djamèhe el Saghir*. Tout cela après son retour du pèlerinage de la Mecque, comme on peut le constater dans le diplôme donné par son père à l'homme rare de son siècle Mohammed ibn Soliman el Mograbi.

Les doctrines enseignées par Aboul Ezz servirent de base à l'enseignement des savants cheikhs: Mohammed ibn Ahmed, ibn Hedjazi el Achmawi, Ahmed ibn El Hassan el Khaledi, Aboul Abbas el Mallawi, Abou Aly el Mentawi et son fils Aboul Ezz Ahmed.

Le 15 Zilkâdeh 1131 est mort le savant Abou Abdallah Mohammed, fils d'Aly el Kameli el Demechki el Chafiei, prédicateur de Damas. Sa parole était très-éloquente. Il enseigna les doctrines des cheikhs El Choubramoulsi, Abd-el-Aziz, fils de Mohammed el Zamzami, El Mazahi, El Babli, El Kechachi et Kheir-el-Dine el Ramli. Ses propres doctrines furent à leur tour enseignées par Aboul Abbas Ahmed ibn Aly ibn Omar El Edoui et par le cheikh Mohammed ibn Ahmed el Hanbali.

Abou Abdallah mourut à l'age de quatre-vingt-neuf ans.

En 1136 est mort à Médine le savant Aboul Hassan, fils d'Abd-el-Hadi El Sindi El Athari, commentateur *du Mesned*, des six livres et du *Hadaya*.

Né aux Indes, il y passa sa première jeunesse, puis il fit le voyage de la Mecque et de Médine. Il y étudia la science du *Hadith* sous le cheikh El Babli et d'autres savants que les devoirs du pèlerinage amenaient dans ces villes saintes.

La même année est mort le grand et respectable cheikh, le dernier des savants passés, le représentant d'une génération de savants et de chefs, le cheikh Abd-el-Azim, fils de Charaf-el-Dine, fils de Zeine-el-Abedine, fils de Mouhï-el-Dine, fils de Wali Abou Zarâat Ahmed, fils de Youssouf, fils de Zakaria, fils de Mohammed, fils d'Ahmed, fils de Zakaria El Ansari, El-

Chaffei El-Azhari. Son aïeul Zakaria était le Cheïkh el Islam de son temps et vécut plus de cent ans.

Youssouf El Gammal, fils de Zakaria, ainsi que El Hafez el Sahaoui, El Siouti, El Kalkachendi enseignèrent les doctrines de Zakaria. Mouhï-el-Dine enseigna celles de Youssouf, son grand-père. Le père d'Abd-el-Azim, Charaf-el-Dine, enseigna les doctrines de son propre père, et ces doctrines furent à leur tour enseignées par les savants Abou Hamed El Bedeïri et autres.

Abd-el-Azim fut élevé dans une grande pureté de mœurs et dans la crainte de Dieu. Il était très honoré par les grands personnages et il s'était lié d'une grande amitié avec cheikh Ahmed ibn Abd-el-Monheïm el Bakri.

Lorsqu'Abd-el-Azim mourut, les prières funéraires furent récitées sur son corps dans la mosquée d'El Azhar et on l'inhuma dans le tombeau des ses ancêtres.

En 1139 est mort le savant cheikh Hassan fils de Hassan, fils de Ammar el Cherombelali el Hanafi, Abou Mahfouz, petit fils d'Abou el Ekhlas et père du cheikh Abd-el-Rahman, dont nous donnerons la biographie dans la suite de cet ouvrage.

C'était un grand légiste très pieux et très patient dans les recherches scientifiques. Il connaissait bien les principes de la loi et leur application. J'ai vu de lui un petit opuscule traitant de l'utilité du cautère.

En 1125 est mort à la Mecque l'illustre Sayed Mohammed el Nabtiti el Sakkaf Ba Eloui, père de El Saïd Djiaffar, dont il sera fait mention dans la suite.

Il fut la merveille de son siècle et le centre de la science. Né au Yemen, il vint à la Mecque et à Médine et y étudia sous El Saïd Abdallah Bahussein el Sakkaf. Parfois, dans des moments d'exaltation religieuse, il se frappait avec des armes tranchantes sans se blesser. Il portait toujours de riches habits pareils à ceux des chérifs de la Mecque.

Il a dit en vers :

La fréquentation des hommes est une épidémie;
L'isolement est le résultat d'une opinion solide.
La confiance dans les hommes est une faiblesse :
Cela a été dit dans le Livre Saint.

Il fait allusion, dans le dernier vers, au verset du Coran dans lequel il est dit : « Les hommes qui se fréquentent cherchent à se faire mutuellement du tort, hormis ceux qui croient et qui pratiquent les bonnes œuvres. Mais le nombre de ceux-ci est bien petit. »

En 1123 est mort El Saïd Salem, fils d'Abdallah, fils de Cheikh, fils d'Omar, fils de Cheikh, fils d'Ab-del-Rahman el Sakkaf. Né à Djedda vers l'année 1031, il accompagna son père à Médine. Après avoir appris dans cette ville le Coran et d'autres sciences, il passa à la Mecque, où il fixa sa demeure. Là, il s'appliqua à l'étude sous le cheikh Aly ebn el-Gammal et Mohammed ebn Abou Bakre. C'était en l'année 1072. Il avait des mœurs très pures et un caractère généreux. Il fut vêtu du manteau de savant de son père et d'El Mahdjoub. Il écrivit quèlques bonnes poésies.

Le 18 Chawal 1131 est mort le descendant d'une famille noble, El Sayed Mohammed, fils d'Abdallah, fils d'Abd-el-Rahman, fils de Mohammed, fils d'Abdallah, fils de Cheikh, fils d'Abdallah, fils de cheikh El Aïdarous. Né à Térim, il y passa sa jeunesse et fit ses études sous la direction de son père et de Saïd Abdallah Boufakih. Ses enseignements furent continués par Saïd cheikh El Aïdarous et par d'autres savants.

En 1141 est mort le savant imam cheikh Mohammed, fils d'Abd-el-Rahman el Mograbi qui mit en vers le livre de *Chifa* et à qui on doit le traité en vers intitulé : *Douret el Tidjan, oua Loukhat el Loulou oual Mordjan.*

Au mois de Rabi Akher 1134, est mort le savant imam, cheikh Aly el Akdi el Hanafi. Né en 1057, il put encore assister aux leçons d'El Chams el Babli qui le diplôma. Il étudia le droit sous el Saïd el Hamaoui, Chahine el Armanaoui, Osman el Nahriri; la métaphysique sous les cheikhs Sultan el Mazahi, Aly el Choubramelsi, Mohammed el Habbar et Abd-el-Kader el Safouri. Il s'attacha à son oncle Issa ibn Aly El Akdi el profita de ses enseignements ainsi que de ceux de El Bourhan el Wassmi, de Yehia el Chahaoui et de Abd-el-Haï El Cheroumbelali.

A son tour, cheikh Aly donna des leçons sur les sciences qu'il avait apprises, et ses leçons furent suivies par un certain nombre de personnes, parmi lesquelles nous pouvons citer Ahmed Ibn Abd-el-Latif el Bachbich; Mohammed, fils de Mohammed El Cheroumbabli Ahmed, fils de Aly el Sandoubi. Ce dernier assista aux cours sur le livre *El Chamaïel* et d'autres cours.

La réputation d'Aly el Akdi se répandit bientôt et attira autour de sa chaire des étudiants des diverses contrées. Il récitait souvent le Coran; il avait une grande réputation de vertu et il était considéré comme un des plus grands hommes de son siècle.

Au mois de Zilkadeh 1134, est mort le savant imam, cheikh Mohammed el Hemaki el Chafei. Il naquit en 1073 et mourut à Nakhle au cours d'un voyage qu'il faisait à la Mecque dans le but du pèlerinage.

En 1137 est mort le savant imam du Hadith cheikh Ibrahim, fils de Moussa el Fayoumi el Maleki, cheikh de la mosquée de El Azhar. Il assista aux leçons de cheikh Mohammed, fils d'Abdallah El Korachi qui lui enseigna *El Rissalah* et le commentaire de ce livre. Il fut investi de la dignité de cheikh de El Azhar, après la mort de cheikh Mohammed Chanan.

Né en 1062, cheikh Ibrahim étudia d'abord sous divers savants parmi lesquels nous pouvons citer El Choubramelsi, El Zarkaoui, El Bachbichi, El Zarkaoui, El Djazaïerli. Il étudia le Hadith sous Yehia el Chawi, Abd-el-Kader el Wasi, Abd-el-Rahman el Aghouri, Ibrahim el Birmaoui, Mohammed el Cheroumbabli et autres. Il commenta en deux volumes l'ouvrage intitulé *El Azya* et mourut à l'âge de 75 ans.

Le samedi 16 Radjab 1137, est mort l'honoré Kawadja, Mohammed el Dada el Charaïbi. Il avait un beau visage et de belles qualités. Il cherchait toujours à rendre service et il faisait le bien aux pauvres autant qu'il était en son pouvoir. Étant tombé gravement malade, il partagea sa fortune entre ses trois enfants : Kassem, Ahmed et Mohammed Chorbadji. Il agit en cela ainsi que l'avait fait el Kawadja el Kébir. Celui-ci avait en effet partagé sa fortune qui se montait á 600 bourses entre Mohammed el Dada et ses enfants : Abdallah et Ahmed. Quant à la fortune que Mohammed el Dada laissait à sa mort et qu'il partageait entre les cinq personnes que nous avons citées, elle se montait à 1480 bourses, sans compter le Khan situé à Hamzaoui, plusieurs autres immeubles urbains, sans compter ses droits d'hypothèque sur divers domaines, droits qui représentaient une rente de 60 bourses, et les propriétés foncières qui lui appartenaient et qui lui rapportaient 40 bourses par an, sans compter les allocations qui lui étaient servies, et sans compter la propriété des vaisseaux qui naviguaient sur la mer Rouge. Toute cette fortune avait été amassée par Mohammed el Dada, car cet homme n'avait commencé ses affaires qu'avec un capital de 90 bourses qui lui avaient été confiées. Lorsque Kawadja Mohammed el Kébir eut l'intention de se dessaisir de ses biens, il pensa partager sa fortune entre ses deux enfants, Abdallah et Ahmed el Dada ; mais son fils Abdallah murmura au sujet de ce partage et dit à son père qu'il ne devait pas traiter El Dada comme un troisième fils. A cela Kawadja

Mohammed el Kébir répondit en jurant par Dieu qu'au lieu de partager sa fortune en trois, il ne la partagerait plus qu'en deux parties dont une pour ses deux enfants et l'autre pour El Dada. Il ajouta que toute cette fortune était due à l'habileté d'El Dada qui avait reçu de lui 90 bourses et lui en rendait 600, sans parler des domaines, propriétés, gages, etc.

El Dada avait jusqu'au moment de sa mort alloué à Abdallah, pour ses frais de poche seulement, 1000 paras par jour, il lui fournissait en outre tout l'argent nécessaire aux dépenses de sa maison.

Les funérailles de Mohammed el Dada furent somptueuses ; tous les émirs, les savants, les chefs des rites, les officiers des Odjaks, les négociants et une foule d'hommes du peuple y assistaient. La tête du cortège était déjà arrivée à la mosquée, tandis que le cercueil se trouvait encore à El Ataba el Zarka.

Mohammed el Dada était intelligent, actif et heureux dans les transactions. Malgré le cercle très vaste de ses affaires, il ne se servait jamais d'écrivain ni de comptable et il se suffisait à lui-même.

En 1140, est mort à Damiette le savaut imam, l'unique de son temps, Mohammed, fils de Mohammed, fils de Mohammed, fils du saint homme Chehab-el-Dine Ahmed, fils du savant Hassan ibn el Aref Billah Aly, fils du saint homme Salamah, fils du saint et savant homme Badire, fils de Mohammed, fils de Youssouf Chams el Dine, Abou Hammad el Badiri el Husseini, El Chaffei el Démiati. Son aïeul Badire, fils de Mohammed, mourut en 650, dans la vallée des Aigles (Wadi el Noussour). Le petit-fils de cet aïeul, Hassan, est un de ceux qui étudièrent sous le savant Zakaria el Ansari.

Quant à Abou Hamed dont nous donnons la biographie, il étudia sous le cheikh Zein-el-Dine el Silsili, chef de la Mosquée El Badri à Damiette.

Il vint ensuite au Caire, entra à El Azhar et suivit les leçons

de Abou el Dia Aly ibn Mohammed el Choubramelsi el Chaffeï, de Mohammed ibn Daoud el Enani el Chaffeï, de l'Imam Charaf-el-Dine ibn Zein-el-Abedine ibn Mohiï-el-Dine Wali-el-Dine, ibn Youssouf Gamal-el-Dine, ibn Zakaria el Ansari, de Chams-el-Dine Mohammed ibn Kassem el Bakari, du cheikh aveugle Abd-el-Mohti el Maleki, de Chams-el-Dine Mohammed el Karachi, de cheikh Attia el Kahouaghi el Maleki, de cheikh Mansour ibn Abd-el-Razzak el Tonkhi el Chaffeï, de cheikh Chehab-el-Dine abou el Abbas Ahmed ibn Mohammed, ibn Abd-el-Gani el Demiati el Chaffeï el Nakchabandi, de Chehab-el-Dine Ahmed ibn Abd-el-Latif el Bachbichi el Chaffeï, de Mahmoud ibn Abd-el-Gawad, ibn Abd-el-Kader el Mehalli, de cheikh Salama el Cherbini, de l'astronome Radouan Effendi ibn Abdallah.

Abou Hamed fit ensuite le voyage de la Mecque et il y étudia en 1091 sour l'imam Aboul Erfan Ibrahim, fils de Hassan, fils de Chehab-el-Dine el Kourani. En 1092, il suivit les leçons de deux femmes : el Saïda Korech et sa sœur, filles de l'Imam Abd-el-Kader el Tabari.

Abou Hamed donna des leçons qui furent profitables à un grand nombre de savants parmi lesquels nous pouvons citer cheikh Mohammed el Henfi et son frère el Gamal Youssouf, cheikh Moustapha ibn Kamal-el-Dine el Bakri, le savant grammairien Mohammed ibn Issa, ibn Youssouf el Danghihi el Chaffeï, le savant Abdallah ibn Ibrahim ibn Mohammed, ibn Mohammed el Bachbichi el Chaffeï el Demiati, Moustapha ibn Abd-el-Salam el Manzali.

En 1139 est mort à Adlep le savant Mohammed, fils d'Ahmed, fils de Omar el Askati el Azhari.

Il fit la plus grande partie de ses études au Caire sous la direction de son père et d'autres professeurs de la mosquée de El Azhar. Sa science devint vaste et solide.

Plus tard, ayant eu un démêlé avec son père, il partit pour la Syrie et alla s'établir à Adlep. Dans cette ville, il fut reçu avec beaucoup d'honneurs par le chef des Ulémas, Ahmed ibn Hussein el Kameli, qui lui donna l'hospitalité et lui présenta un grand nombre d'étudiants qui profitèrent de ses leçons.

Dans l'après-midi du mercredi 15 Chaban 1138, est mort à Damas le savant cheikh Elias, fils d'Ibrahim el Kourani, el Chaffeï.

Né à Kouran en 1031, il y fit ses études sous divers cheikhs. Il fit ensuite le pèlerinage de la Mecque, passa en Égypte et alla à Damas où il s'établit définitivement, s'occupant de l'étude et de l'enseignement et se tenant toujours à l'écart du monde. Ses leçons formèrent des savants et ses doctrines furent enseignées par plusieurs cheikhs, entre autres par Ahmed el Mallawi et Ahmed ibn Aly el Menïi. On lui doit des ouvrages originaux et des commentaires.

Cheikh Elias mourut dans la mosquée d'El Iras et il fut inhumé dans le cimetière de Bab el Saghir à proximité du tombeau du cheikh Nassré el Makadissi. Que Dieu ait pitié de lui !

Au milieu du mois de Zilkadeh 1131, est mort le savant imam traditionniste Abou Abdallah Mohammed, fils de Aly el Kameli, el Demechki el Chafeï.

Né en 1044, il étudia sous divers cheikhs de son temps et enseigna à plusieurs autres. Doué d'une grande éloquence, il devint le prédicateur de Damas et ses sermons étaient toujours écoutés par une foule immense. Plusieurs savants et un grand nombre d'hommes du peuple assistaient à ses cours, afin de jouir de sa belle manière d'exposer les théories de la science.

Les doctrines du cheikh Abou Abdallah furent enseignées, après lui, par son fils Abd-el-Salam, par Mohammed, fils d'Ahmed el Tartoussi et par Aboul Abbas Ahmed el Manini.

Le mardi 9 Zilhodjet 1136 est mort le Cheik Moussleh-el-Dine, fils de Aboul Salah Abd-el-Halim, fils de Yehia, fils d'Abd-el-Rahman, fils du saint homme Sidi Abd-el-Wahab el Charaui. Que Dieu consacre ses miracles !

Il succéda à son père et à son grand-père dans la dignité de chef de sa secte. C'était un saint homme respectable et illuminé.

Cheik Mossleh-el-Dine ne laissa qu'une fille; aussi sa dignité fut-elle donnée après lui à son cousin Sidi Abd-el-Rahman. Les rentes des biens affectés en wakf à son profit et qui montaient à douze bourses par an furent partagées en parts égales entre sa fille, son neveu, fils d'Ibrahim Charbadji, sergent-major des chawiches et Sidi Abd-el-Rahman.

Au mois de Ramadan 1124 est mort le cheikh Ahmed, fils de Abd-el-Razzak el Rouhi el Demiati, el Chennawi el Djammal. Son père était chamelier au service des cheikhs Chennawiah.

Il apprit le Coran et se livra à la récitation du Zikr et à l'adoration de Dieu. Il devint enfin illuminé, fut un grand saint et fit des miracles.

Au mois de Moharram 1117, est mort le savant professeur Ahmed, fils de Mohammed, fils de Ahmed, fils de Abd-el-Gani el Demiati, el Chaffeï, surnommé El Banna, dernier représentant de la secte el *Nakchabandia* en Egypte et grand savant du Hadith.

Né à Damiette, il y passa sa première jeunesse, se livrant à l'étude du Coran et de diverses sciences sous la direction du savant de son temps. Il vint ensuite au Caire et s'attacha aux cheikhs Soultan el Mazahi et El Nour el Choubramoulsi qui lui apprirent les diverses manières de psalmodier le Coran, la science de la tradition et le droit. Il suivait aussi les cours de El Nour el Adjhouri, de El Chams el Choubari, de El Chehab el Kalioubi, de El Chams el Babli, de El Bourhan el

Maymouni et ceux d'autres professeurs. Il atteignit enfin dans la science une situation à laquelle il est difficile de parvenir.

Cheikh el Banna alla ensuite au Hedjaz et suivit le cours du savant El Bourhan el Kourani sur le Hadith.

Rentré à Damiette, il composa un ouvrage où il exposa les quatorze manières de psalmodier le Coran et dans lequel il donna une preuve éclatante de sa profonde érudition. Cela détermina le cheikh Aboul Nassre el Manzali à le placer au dessus d'Ibn Kassem el Abbadi. Cheikh el Banna fit également un abrégé d'*El Syra el Halabia* et composa un ouvrage dans lequel il indiqua la limite à laquelle la foi doit s'arrêter, lorsqu'il s'agit de faits rapportés par les hommes.

Il fit un nouveau voyage au Hedjaz, il passa ensuite au Yemen et y rencontra Sidi Ahmed ibn Adjib qui lui enseigna ce qui, dans la tradition, se rapporte à la réconciliation, et l'initia aux mystères de la secte *El Nakchabandia*. Sidi Ahmed le diplôma plus tard et l'autorisa à rentrer dans son pays, en lui donnant l'ordre d'enseigner le Zikr et de propager sa secte.

Cheikh Ahmed revint en effet en Egypte et s'établit en anachorète dans un village voisin de la mer nommé Izbet el Bourdj. Il s'y consacra entièrement à Dieu, à la prédication et à l'enseignement. Il forma plusieurs savants et leur fit adopter les préceptes de la secte *El Nakchabandia*. Il fit un nouveau voyage au Hedjaz dans l'intention de visiter les Lieux Saints, et c'est pendant ce voyage qu'il mourut dans la ville de Médine, trois jours après le départ des pèlerins. Il fut inhumé dans *El Bakih*.

Quant aux émirs qui moururent dans les quarante premières années du XII[e] siècle de l'hégire nous nous bornerons à citer les plus célèbres d'entre eux, car s'il fallait les citer tous, cette tâche serait au-dessus de nos forces. Entre toutes les pierres

précieuses, nous choisirons donc celles qui forment le plus beau collier. Je ne parlerai que des personnages dont les actes sont parvenus d'une manière certaine jusqu'à moi. Il serait difficile de rapporter en détail tous les faits et gestes de tous les émirs; je n'invente rien. Dieu connaît toutes mes pensées.

En 1102 est mort l'émir Zulficar bey, suivant de l'émir Hassan bey el Fikari. Il fut élevé à la dignité de sandjak et nommé émir du pèlerinage en un même jour. Il conduisit onze fois les pèlerins à la Mecque.

En 1107 est mort l'émir Ibrahim bey, fils du précédent et qui, comme lui, fut émir du pèlerinage. Il partit à la tête des pèlerins en 1103 et dut en cette année se battre contre les bédouins de l'Arabie. Il leur livra un grand combat dans le défilé el Chourafa.

Les bédouins ayant refusé de prêter leur concours pour le transport des céréales destinées aux Villes Saintes, il marcha contre eux avec Darviche bey, les atteignit et les attaqua à l'improviste au pied du Djebel el Ahmar (Montagne Rouge). Il leur enleva mille chameaux environ, pilla leurs tentes et emmena les chameaux à Karamidan. Il fit venir ensuite d'autres bédouins qui transportèrent les céréales et les bagages de la caravane, et il partit, laissant Ibrahim Aga el Saridi comme préfet de police de la ville du Caire. Sa réputation grandit et il fut connu de tout le monde. A la suite de cet exploit, il conduisit les pèlerins trois fois à la Mecque sans être nullement inquiété.

La passion du commandement s'empara de lui; mais ne trouvant d'autres moyens de satisfaire son ambition que de s'emparer de la caserne des Moustahfezan qui était au pouvoir du parti kassémite, il usa d'une ruse, en soutenant fortement Hassan aga Bulghya, et en intrignant auprès de Aly pacha, Wali d'Égypte à cette époque. Il fit ainsi nommer sandjaks

Radjab, le commandat des Moustahfezan, et Salim effendi. Un procès fut ensuite intenté à ce dernier qui fut mis en prison et condamné à mort ; sa succession, faute d'héritiers fut confisquée par le Pacha au profit du Beit el Mal. On s'empara aussi de tous les biens qui se trouvaient dans sa maison. Elle était situé à l'Ezbékieh, à côté de celle d'El Dada Abou Kassem el Charaïbi.

Cet immeuble fut vendu en 1104 au Cadi Maouaheb Abou Madian Chorbaghi du corps des Azabs.

Radjab bey, voyant ce qui s'était passé, vint présenter à Ibrahim bey sa démission de commandant de Moustahfezan. Ibrahim bey accepta et le nomma sirdar des troupes de Djeddah. Radjab s'embarqua sur la Mer Rouge. Il mourut à la Mecque laissant un fils nommé Bakir, qui rentra plus tard en Égypte.

On tua ensuite Khalil katkhoda, connu sous le nom d'El Djelab. On nomma Kouchouk Mohammed aux fonctions de Odabacha et on exila au Hedjaz Moustapha katkhoda el Kasdogli. De cette manière Ibrahim bey et Kouchouk Mohammed exercèrent, sans aucun concurrent, le commandement des Moustahfezan ; Ibrahim bey résolut alors d'anéantir le parti des kassemites. Il relégua Iwaz bey à Béhéra, Kassem bey à Beni Souef et Ahmed bey à Menoufieh. De la sorte, il eut seul toute l'autorité. Sa maison à Darb el Gamamiz était ouverte jour et nuit. Il y vaquait aux affaires publiques, secondé par l'émir Hassan aga Bulghia. Ibrahim bey se mit ensuite d'accord avec le Pacha pour essayer de perdre Ibrahim bey Abou Chanab. Il choisit comme prétexte une réclamation d'impôts arriérés, mais il ne put réussir.

Ibrahim bey resta au pouvoir et fut jusqu'à sa mort émir du pèlerinage. Il conduisit cinq fois la caravane.

•

Le 29 Moharrem 1119 est mort subitement l'émir Ismaïl bey el Kébir el Fikari, suivant de Hassan bey el Fikari et gendre de Hassan aga Bulghia. Il occupa le poste de Defterdar

pendant trois ans et sept mois. Destitué de ce poste, il partit à la tête de l'expédition qui fut envoyée en Turquie, et à son retour il fut de nouveau réintégré dans ses fonctions de Defterdar, qu'il garda jusqu'à sa mort. Ses funérailles eurent lieu en grande pompe ; il laissait un fils nommé Mohammed bey qui fut nommé émir et qui conduisit les pèlerins en 1137.

En 1115 est mort, à l'âge de 90 ans et de mort naturelle, l'émir Hassan aga Bulghia el Fikari.

Hassan aga était d'origine turque. Il fut d'abord attaché à la personne de Mohammed Chawiche Fayala. Il fut nommé aga des Azab en 1085. Nommé en 1089 commandant des Moutefarrika, il quitta cette charge pour prendre celle de commandant des Kakoulouyans en 1093.

C'était un émir illustre, rusé, de bon conseil et influent. Il jouissait d'une grande considération, ses volontés étaient exécutées dans toute l'Égypte. Son autorité était grande, rien ne se faisait sans qu'au préalable il eut donné son avis. En un mot, il était le seul détenteur du pouvoir.

Il épousa la fille de Ismaïl bey el Kébir ; il en eut un fils, Mohammed bey qui, plus tard, en 1137 fut nommé émir du pèlerinage. Moustapha katkhoda el Kasdogli, fondateur de la famille des Kasdogli, était son écuyer, et c'est grâce à lui qu'il devint plus tard le chef d'un parti si puissant.

La plupart des émirs et des hauts fonctionnaires de l'Égypte ont appartenu à l'une des deux familles de Bulghia et de Radouan bey, mort en 1065. Ce dernier n'eut point d'enfants. Mais son nom fut perpétué par Hassan bey, l'émir du pèlerinage dont nous donnons la biographie ; Lachine bey, gouverneur de la province de Gharbieh, Ahmed bey Abaza, Chabân bey Abou Senna, Kitas bey Tcherkess, Kansaou bey, Aly bey el Saghir et Hamza bey. Tous ces émirs perdirent la vie à Tarrana, lors du soulèvement des Kassemites. Radouan bey laissa pourtant d'autres émirs qui gouvernèrent l'Égypte encore pendant

longtemps. C'étaient : Mohammed bey, gouverneur de Djerdja et Zulfikar bey el Mahi el Kébir.

Radouan possédait une grande influence ; il conduisit les pèlerins plusieurs fois de suite. C'était un homme craignant Dieu, observant les jeûnes et les prières. Il construisit le marché qui porte son nom à Bab Zoueilah, près de sa maison ; il constitua en Wakf une propriété en faveur de ses affranchis et en faveur de certaines œuvres de charité. Il appartenait au parti fikarite.

Quant à Radouan bey Aboul Chaouareb, du parti kassémite, il avait été le maître d'Iwaz bey. Il n'acquit de la réputation et de l'influence qu'après la mort du premier Radouan bey. Il partagea alors l'autorité avec Kassem bey Tcherkess et Ahmed bey Buchnak. Il fut l'auteur du soulèvement qui se termina par le massacre des fikarites à Tarrana. Il était l'oncle de Ibrahim bey Buchnak, connu sous le nom d'Abou Chanab, maître de Mohammed Tcherkess, dont nous parlerons dans la suite.

Kassem bey mourut en 1072, après avoir été émir du pèlerinage et ensuite Defterdar.

A la mort de Radouan bey Aboul Chawareb et de Ahmed bey, Radouan bey garda seul le pouvoir. Il mourut ensuite ne laissant qu'un fils nommé Azbak bey. L'autorité tout entière fut alors détenue par Ahmed bey Buchnak, qui en usa pendant sept mois. Au jour de la fête d'Arafat, Ahmed bey étant allé présenter ses compliments à Ibrahim pacha Chitan, il fut assassiné traîtreusement. C'était vers la fin de 1072.

Ainsi l'autorité tout entière resta aux mains de Hassan aga Bulghya jusqu'à sa mort. Hassan aga mourut à 90 ans. Après lui, l'influence passa à son gendre Ismaïl bey, qui domina en maître absolu, ne laissant que peu d'autorité à Ibrahim bey Abou Chanab.

En 1115 est mort l'émir Moustapha Katkhoda el Kasdogli, suivant de l'émir Hassan Aga Bulghya. D'origine turque, il

vint en Égypte et entra au service de Hassan aga, qui lui procura de l'avancement et le nomma Katkhoda des Moustahfézan. Lorsque Kochouk Mohammed fut nommé premier odabacha des Moustahfézan, l'influence de Moustapha en reçut un coup mortel. Kouchouk l'envoya ensuite en exil au Hedjaz. Après avoir passé deux années dans un complet oubli, Moustapha, par l'entremise de Hassan aga, fit prier Kouchouk Mohammed et Ibrahim bey, émir du pèlerinage, de lui permettre de rentrer en Égypte ; sa demande fut agréée. A son retour, il demeura auprès de Kouchouk Mohammed et vécut dans une obscurité profonde. Mais, un jour, à Talha, il excita un homme très adroit au tir à tuer Kouchouk Mohammed. Cet homme vint au Caire ; il s'embusqua à la fenêtre de la mosquée située sur la rue du Mahgar et tua Mohammed Kouchouk. Ce meurtre donna à Moustapha le commandement des Moustahfezan. Arrivé au pouvoir, Moustapha exila et fit tuer tous ceux qui lui portaient ombrage, et il jouit paisiblement de l'autorité jusqu'à sa mort.

Le jeudi 7 Moharram 1106, est mort Kouchouk Mohammed, premier odabacha. C'était un homme de haute réputation et de grand sens politique. Lorsqu'en 1106, par suite de l'insuffisance de la crue du Nil, une grande disette régna dans le pays et que le prix du froment s'éleva de 50 à 72 paras l'ardeb, Kouchouk Mohammed alla à Boulak, fit venir les commerçants et leur enjoignit, avec des menaces, de vendre le blé à son prix habituel. Il laissa à Boulak deux de ses officiers pour surveiller l'exécution de ses ordres. Tous les deux ou trois jours, il envoyait à Boulak son âne, conduit par un domestique, pour que les commerçants voyant cette monture, crussent que Kouchouk était à Boulak et ne commissent pas d'abus. Le jour où Kouchouk fut tué, le prix du blé s'éleva à 100 paras l'ardeb et quelque temps après, il atteignit 600 paras.

On raconte qu'un bijoutier, voulant aller faire ses dévotions à la Mecque, réunit tous les bijoux et les pierres précieuses

qu'il possédait, les mit dans une caisse et les confia à un commerçant de ses amis, du nom d'Aly el Fayoumi, qui habitait dans la rue Margouch. Il partit ensuite pour les Lieux Saints, emportant avec lui un inventaire de tous ses bijoux et la clef de la caisse.

Une année après, le bijoutier rentra dans ses foyers, et, lors de son retour, il reçut la visite de tous ses amis qui venaient le féliciter; seul, Aly el Fayoumi ne se montra pas. Le bijoutier demanda de ses nouvelles et on lui répondit qu'il se portait bien. Il enveloppa alors dans un mouchoir quelques dattes, de l'encens et des fibres de palmiers apportés de la Mecque et il alla trouver son ami pour lui en faire cadeau. A sa vue, son ami lui demanda: « Qui es-tu pour que tu viennes ainsi me faire des cadeaux? — Je suis un tel, le bijoutier qui t'a confié un dépôt lors de son départ pour les Lieux Saints, répondit-il. — Je ne te connais pas, répliqua Aly el Fayoumi, et je n'ai jamais reçu de toi aucun dépôt.» A ces mots, le bijoutier fut tout consterné, car il ne pouvait prouver son dépôt ni par reçu ni par témoins. Il alla faire part de son désespoir à un ami qui lui conseilla de s'adresser à Kouchouk Mohammed. Celui-ci ordonna au plaignant de se tenir caché dans une chambre voisine et de n'en sortir que lorsqu'il le lui dirait. Ensuite, il envoya chercher le dépositaire infidèle. A son arrivée Kouchouk Mohammed s'entretint avec lui avec une grande affabilité, il lui prit familièrement un chapelet en corail qu'il roulait entre ses doigts, puis il sortit à l'improviste, comme pour satisfaire un besoin, il appela un de ses domestiques, lui remit le chapelet et lui dit: « Emmène avec toi le domestique de Aly el Fayoumi, fais-toi conduire par lui dans la maison de son maître et réclame à sa femme le dépôt du bijoutier en lui montrant le chapelet et en lui disant que son mari avait reconnu le dépôt.»

La femme d'Aly el Fayoumi, voyant le chapelet de son mari, n'hésita point à remettre le dépôt au domestique, qui le porta immédiatement à Kouchouk Mohammed.

Pendant l'absence du domestique, Kouchouk Mohammed avait interrogé Aly el Fayoumi au sujet du dépôt, mais celui-ci avait nié et avait juré sur la tête de Kouchouk qu'il n'avait nulle connaissance de ce dépôt. Il ajouta que le bijoutier radotait et qu'il ne le connaissait pas du tout. Ces paroles furent suivies d'un moment de silence au bout duquel les deux domestiques rentrèrent, rapportant la caisse qui contenait les objets déposés par le bijoutier. Aly el Fayoumi fut tellement interdit qu'une pâleur de mort couvrit son front. Kouchouk Mohammed fit alors appeler le bijoutier, et lui demanda si cette caisse était bien la sienne et s'il avait un inventaire des objets qu'elle contenait. Il répondit affirmativement et donna au secrétaire de Kouchouk l'inventaire et la clef de la caisse. Celle-ci fut ouverte et tous les objets furent retrouvés. « Prends ton bien, dit Kouchouk, et va t'en ! » Il se tourna ensuite vers le dépositaire infidèle qui, tout glacé d'effroi, attendait que Kouchouk décidât de son sort, et lui dit : « Le dépôt a été rendu à son propriétaire, vous n'avez donc plus rien à faire ici. »

Kouchouk fut l'objet d'une tentative d'assassinat de la part d'une personne nommée Ahmed el Bogdadli qui pendant plusieurs jours s'embusqua dans la ruelle El Nakibe pour attendre son passage et le tuer. Ahmed tira, un jour, un coup de feu d'une fenêtre, sur Kouchouk qui passait par là, mais la balle ne l'atteignit pas. Lorsque Kouchouk apprit que l'auteur de cet attentat était Ahmed el Bogdadli, il n'y fit aucune attention et dit : « Une balle n'atteint jamais l'homme dont la fin n'est pas encore venue. »

Kouchouk fut nommé Odabacha en 1089 ; mais un soulèvement de ses hommes le força à passer dans un autre odjak où, d'accord avec Abdi pacha, Wali d'Egypte, il continua ses intrigues contre les chefs des mutins : Zulficar Katkhoda et Chérif Ahmed Bach Chawiche. Le Pacha fit mettre à mort Chérif, le jeudi 5 Zilhodjet 1089. Quant à Zulfikar, il s'enfuit et se réfugia à Tantah ; mais bientôt, par ordre du Pacha, Ismaïl, gou-

verneur de la province de Gharbieh, s'empara de lui, lui trancha la tête et l'envoya au Caire, dix jours après la mort de Chérif.

Kouchouk put alors reprendre son commandement qu'il occupa paisiblement jusqu'en 1094. A cette époque Chorbadji Soliman, Katkhoda des Moustahfezan, s'en empara. Il exila Kouchouk en Turquie.

En 1095, Kouchouk rentra de l'exil, grâce à l'intervention de quelques chefs de corps. Une condition lui était cependant imposée : celle de se borner à porter les insignes de son grade, sans prendre aucune part aux affaires. Il vécut dans cette disgrâce jusqu'à la mort de Chorbadji Soliman. A ce moment, il reconquit son commandement. Il le garda jusqu'en 1097, époque à laquelle, s'étant brouillé avec Selim effendi, premier écrivain des Moustahfezan, et avec Radjab Katkhoda, il passa dans l'odjak de Djamalieh où il se fit nommer Chorbadji et partit à la tête d'un corps de soldats à dromadaires.

En 1099, fort de l'appui d'Ibrahim bey el Fikari, il reconquit un grade dans son ancien corps et il décida avec Ibrahim bey, le meurtre de Selim effendi et de Radjab Katkhoda. Ces deux personnages furent nommés sandjaks et mis à mort, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Kouchouk resta ainsi en faveur jouissant de toute son influence, jusqu'à ce qu'il périt traîtreusement dans la rue du Mahgar, ainsi que cela a été raconté.

En 1115 est mort l'émir Abdallah bey Bouchnak el Defterdar. Il fut nommé Defterdar en 1103 et fut destitué cinq mois et vingt jours après sa nomination pour partir en qualité d'Émir à la tête d'une expédition envoyée en Turquie.

Il revint en Égypte, et lors de la destitution de Hassan pacha el Salehdar en 1102, il fut élu Kaïmakam. Il garda cette dignité jusqu'à l'arrivée du nouveau Wali, Ahmed pacha.

En 1121 est mort l'émir Soliman bey el Armani, connu sous le nom de Barem Zeilou. Il fut nommé sandjak en 1102, sa richesse était très grande, ses domestiques et ses mamlouks très nombreux. A différentes reprises, il fut nommé gouverneur des provinces de Menoufyah et de Gharbiah. Il resta émir jusqu'à sa mort ; il laissa un fils nommé Osman Chalabi, qui lui succéda dans ces dignités. C'était un jeune homme d'une grande noblesse de caractère et d'une grande beauté, aimant beaucoup la lecture et la poésie. Il fut nommé gouverneur des provinces de Menoufyah, de Béhéra et de Gharbiah. Il était très bon cavalier et doué d'un grand courage.

Osman se maintint dans ses fonctions jusqu'au moment où il s'enfuit, comme tant d'autres personnes, lors de la guerre entre Mohammed bey Katameche et Cherkess bey qui, ainsi que nous l'avons dit, se termina par la mort de ce dernier ; sa maison fut livrée au pillage. Quant à lui, il se cacha au Caire jusqu'au moment où la peste l'emporta. Il mourut âgé de 37 ans, en 1130.

C'est en voyant son cortége funèbre qu'on sut qu'il s'était tenu caché au Caire.

En 1116 est mort l'émir Hamza bey, suivant de Youssouf bey Djalab el Kerd. A la mort de son maître, qui eut lieu en 1110, il le remplaça en qualité d'émir, titre qu'il garda pendant six ans. Ayant été chargé d'accompagner le trésor jusqu'à Constantinople, il mourut en route.

En 1110 est mort l'émir Youssouf bey el Kird, maître du précédent. Elevé au titre de Sandjak en 1073, il fut nommé émir du pèlerinage et garda ces fonctions jusqu'à sa mort.

En 1113 est mort l'émir Ramadan bey. Élevé à la dignité d'émir en 1077, il fut nommé Kaïmakam, lors de la destitution d'Ahmed pacha el Defterdar. Ce Pacha avait été destitué parce

que lors de son arrivée en Égypte avec le titre de Wali, en 1086, le bruit se répandit qu'il avait l'intention d'adopter, en ce qui concernait les maisons, les boutiques et les moulins, des mesures fiscales tyranniques semblables à celles qui étaient appliquées en Syrie; on disait aussi qu'il voulait réviser les traitements payés par le Trésor. Les soldats se réunirent à Romeïla le 5 du mois de Zilhodjet et se soulevèrent tous ensemble. Ils attendirent Abd-el-Fattah effendi El Châraoui, écrivain des magasins des céréales, à sa sortie du Divan, et le coupèrent en morceaux, car ils le soupçonnaient d'avoir suggéré ces idées au Pacha, lors de son retour de Turquie avec lui.

Lorsque les émirs et les fonctionnaires quittèrent le Divan, la troupe et la foule leur demandèrent à grands cris la destitution du Pacha, les menaçant de les mettre en pièces, s'ils ne se rendaient pas à leur désir. Les émirs exposèrent la situation au Wali, qui refusa d'abord de se rendre à la volonté des soldats; mais bientôt, cédant aux menaces de la foule qui grandissait d'un moment à l'autre, il dut quitter la citadelle et résider dans la maison de Hadji Pacha, à Saliba. C'est alors que Ramadan bey fut élu Kaïmakan. Il garda ce titre jusqu'à l'arrivée du nouveau Wali, Abd-el-Rahman pacha, le 6 Djamad Akhar 1087.

Ramadan bey garda la dignité d'émir jusqu'à sa mort, qui eut lieu à la suite d'une maladie.

En 1108 est mort l'émir Darwiche bey el Fallah, qui fut élevé à la dignité d'émir en 1095.

La même année est mort à Djeddah l'émir Ahmed bey, suivant de Youssouf bey, Aga de la Sublime Porte. Il avait été élevé à la dignité d'émir en 1096.

En 1105 est mort l'émir Darwiche bey Cherkess el Fikari, maître d'Ayoub bey. Il avait été créé émir en 1098.

Le 23 Ramadan 1107 est mort l'émir Mohammed Katkhoda Azaban el Baïrakdar. Il jouissait, avec Mohammed Katkhoda el Baïkali, d'une grande influence dans le corps des Azab. Sa réputation était très grande; sa maison était le rendez-vous des émirs et des notables. Il avait toujours en vue de faire le bien et de s'occuper gratuitement des affaires d'autrui. De son temps parurent Ahmed Odabacha el Kouïoumdji et Zalem Aly, Chaouiche des Azab. Il mourut paisiblement sur son lit, dans sa maison, située aux environs de la mosquée d'El Mouzaffar.

Le 23 Ramadan 1105 est mort l'émir Mohammed Katkhoda el Baïkali, dans sa maison, située à Souk el Selah. Il laissait un fils nommé Youssouf Katkhoda Azaban qui, en 1116, convertit en okelle la maison de son père.

En 1120 est mort l'émir Ahmed Chorbadji Azaban, connu sous le nom d'El Kouïoumdji; son maître Hassan Chorbadji avait été bijoutier (en turc, Kouïoumdji) et lui laissa ce surnom; son maître appartenait au corps des Moustahfezan, tandis que lui-même appartenait à celui des Azab. Il partagea l'autorité dans ce corps avec Aly Chawiche, connu sous le nom de Zalem Aly, jusqu'au jour où ce dernier s'empara du titre de Katkhoda en 1108.

Zalem garda le commandement pendant sept mois environ et ne le perdit que grâce à un coup de main d'Ahmed Chorbadji. Celui-ci s'assura de sa personne et le conduisit à El Kachida. Aly, craignant pour lui-même, implora l'aide du corps des Toufoukdji, et par l'intermédiaire de quelques personnages, il réussit à rentrer dans son corps en qualité d'ancien sous leur propre caution. Il demeura paisible et ne fut nullement inquiété jusqu'à sa mort. Il expira dans sa maison située à Habbania en 1115.

Sa mort laissa le champ libre à Ahmed Chorbadji, qui garda

seul le commandement pendant le reste de sa vie. Ce dernier mourut dans sa maison, située à Boulak.

Ahmed était d'une générosité proverbiale. Il boîtait un peu du pied gauche par suite d'une chute d'âne qu'il fit pendant qu'il était Odabacha.

En 1123 est mort l'illustre émir Iwaz bey, père de l'émir Ismaïl bey. Son véritable nom est Awadh ; mais les Turcs ne possédant pas la lettre *Dhad*, et l'imperfection de leur langue aidant, ils transformèrent Awad en Iwaz. Iwaz était circassien d'origine et appartenait au parti Kasssemite. Il était suivant de Mourad bey el Defterdar el Kassemi. Ce dernier était lui-même suivant d'Azbak bey, ancien émir du pèlerinage et fils de Radouan bey Aboul Chaouareb, mentionné plus haut. Iwaz succéda à son maître Mourad bey en qualité d'émir, en 1107.

En 1110, un rescrit du Sultan adressé à Hussein pacha, Wali d'Égypte, ordonna de marcher contre le nommé Abdallah Wafi el Moghrabi qui, à la tête des bédouins, ravageait la Haute-Egypte.

Plusieurs plaintes avaient été formulées contre ce chef par les seigneurs d'Egypte et les fellahs. Hussein pacha réunit les émirs et les agas et leur ordonna de se tenir prêts à marcher sous son commandement. Ils lui répondirent : « Il vaut mieux que vous gardiez votre place à la citadelle et que vous vous occupiez de la rentrée des impôts, au lieu de venir avec nous. »

On tomba d'accord pour envoyer une expédition commandée par Iwaz bey et composée de mille hommes pris dans les différents odjaks. On accorda à Iwaz bey une somme de 3000 paras à prélever sur chaque grand village, et une autre de 1500 paras, sur chaque petit village. On alloua en même temps à chaque homme de la troupe 3000 paras et à l'émir 10 bourses. Le pacha revêtit Iwaz bey de la pelisse du commandement et celui-ci quitta le Caire le samedi 17 Djamad Akhar, au milieu d'un cortége immense. Le premier jour, il s'arrêta à Deïr el Tine,

où il passa la nuit; le lendemain matin il se dirigea vers le sud.

Le 11 Djamad, il écrivit une lettre où il annonçait que les bédouins étaient en grand nombre et demandait des renforts. Le Pacha réunit un Divan et on décida qu'on enverrait à Iwaz cinq émirs pour lui porter secours. Ces émirs étaient: Ayoub bey, émir du pèlerinage, Ismaïl bey el Defterdar, Ibrahim bey Abou Chanab, Soliman bey Kitas et Ahmed bey Yakant Zada. Les trois agas des spahis furent également désignés pour partir avec leurs hommes.

La nouvelle expédition sortit du Caire et s'arrêta à Djizeh, où elle séjourna plusieurs jours. Avant qu'elle ne se mit en marche, on reçut la nouvelle d'un combat survenu entre Iwaz bey et les bédouins. Iwaz bey avaient mis les bédouins en fuite et les avait repoussés vers la montagne d'où ils s'étaient dirigés vers la Basse-Égypte. Les émirs qui étaient à la tête de la nouvelle expédition retournèrent donc sur leurs pas sans avoir rien fait.

Au mois de Chawal, les bédouins firent une excursion au village de Kerdassa. Zulfikar bey, gouverneur de Djizeh, tomba sur eux à l'improviste et leur tua soixante-quatorze hommes et porta leurs têtes au divan.

Quelques jours après, on apprit que des bédouins, sous la conduite d'Abou Zeid Ibn Wafi, étaient venus à Wadi el Tarranna et que le Kaïmakan de Béhéra les y avaient attaqués. Après en avoir tué un très grand nombre, il s'empara de leurs bestiaux et de leurs biens. Les autres bédouins ayant appris ce désastre, s'enfuirent précipitamment et gagnèrent des oasis qu'ils dévastèrent complétement. Cela interrompit toute communication pour l'écoulement des produits.

Ne trouvant plus rien à ravager dans les oasis, les bédouins se jetèrent sur la Haute-Égypte, dans les carrières d'El Djaâfra, à proximité d'Esnah. Ils avaient à leur tête Aly Abou Chahine, nommé Cheikh el Nedjma (étoile). Abd-el-Rahman bey ayant

appris leur arrivée et les ravages qu'ils causaient, excita contre eux les bédouins Hawaras, qui les entourèrent de toutes parts et leurs enlevèrent un grand nombre de chameaux et d'autres biens. Les vaincus prirent la fuite; mais serrés de près par les Hawaras, ils se trouvèrent bientôt en présence d'Abd-el-Rahman bey et d'autres gouverneurs, près de Manfalout, où ils furent cernés et taillés en pièces. Ils perdirent dans cet engagement mille sept cent chameaux avec leur chargement.

Ceux des bédouins qui furent épargnés prirent la fuite et ne cessèrent de se battre et d'être battus partout où ils s'arrêtaient, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au Fayoum. Là, ils se cantonnèrent dans un lieu dit El Garak. Abou Chahine se sépara d'eux et vint avec ses hommes s'établir dans la province de Djizeh. Le Pacha envoya contre lui une expédition qui ne put l'atteindre, car il avait déjà gagné la province de Menoufyah.

Pendant tout ce temps, Iwaz bey n'avait cessé de poursuivre les bédouins d'un lieu à un autre et de les battre partout où il les rencontrait. Enfin, dans leur fuite, ils tombèrent entre les mains d'Abd-el-Rahman bey, qui en fit un carnage indescriptible.

Iwaz bey rentra alors au Caire au milieu d'une foule immense qui se pressait sur ses pas et lui servait de cortége. Les hommes portant les têtes des bédouins firent une entrée imposante à la citadelle. Le Pacha offrit plusieurs présents à Iwaz bey et à ses sirdars, qui redescendirent ensuite de la citadelle pour regagner leurs maisons avec le même apparat.

Iwaz bey fut nommé gouverneur des trois provinces. Il garda ses fonctions pendant trois années à l'expiration desquelles il revint au Caire. Il fut ensuite désigné pour partir à la tête d'une expédition armée pour le Hedjaz, dans le but de destituer le chérif de la Mecque, Saad, et le remplacer par le chérif Abdallah, suivant des ordres venus de Constantinople. Il partit par voie de terre à une époque autre que celle du

pèlerinage. A son arrivée, il livra bataille au Chérif Saad, le défit complétement et lui donna pour successeur le chérif Abdallah. Un de ses fils, Radouan Aga, qui était aussi son trésorier, perdit la vie dans le combat.

Iwaz resta à la Mecque jusqu'à l'arrivée des pèlerins, époque à laquelle il fut nommé gouverneur de Djedda, ville qui était alors soumise aux émirs d'Egypte. Iwaz bey se maintint plusieurs années dans ses fonctions à Djedda et y acquit de grandes richesses. Son représentant au Caire était Youssouf Chorbadji el Djazzar, qui faisait partie du corps des Azab. Youssouf expédiait d'Égypte des munitions et tout ce dont Iwaz pouvait avoir besoin.

En 1122, Iwaz bey fut nommé émir du pèlerinage et rentra en Égypte en 1123. C'est dans cette année qu'il perdit la vie dans les circonstances que nous allons raconter.

Lorsque les hostilités entre les janissaires et le corps des Azab furent des plus vives et que Mohammed bey, gouverneur de la Haute-Égypte accompagné d'une grande armée de soldats, de bédouins, de mograbins et de Hawaras, vint au Caire pour prêter main-forte aux janissaires ; il attaqua ceux qui s'étaient retranchés dans la mosquée du Sultan Hassan. Cette mosquée était défendue par Mohammed bey el Saghir, suivant de Kitas, par les hommes d'Ibrahim bey, par Iwaz bey et ses mamlouks. Après plusieurs combats, la victoire resta à Mohammed bey el Saghir. Mohammed bey, gouverneur de la Haute-Égypte, se voyant ainsi repoussé, passa à la rue Saliba et éprouva des alternatives de succès et de revers, trop longues à énumérer.

Les émirs, voulant mettre fin à cette situation, se réunirent à la mosquée de Bachtak avec plusieurs nobles et ulémas. Ils décidèrent de destituer Khalil pacha et de le remplacer provisoirement par Kansaw bey avec le titre de kaïmakam. Le Pacha, ayant eu connaissance de cette décision, excita les janissaires, Efrendj Ahmed, Mohammed bey, gouverneur de la Haute-Égypte, et ses hommes, à pousser la guerre plus active-

ment. Il s'ensuivit plusieurs combats qui durèrent quelques jours.

Dans l'intervalle, Kansaw bey lançait des rescrits et des ordres. Il envoya un firman à Mohammed bey, gouverneur de la Haute-Égypte, lui intimant l'ordre de rentrer dans ses provinces et de s'occuper activement de la perception des impôts. A la réception de cet ordre, Mohammed bey entra dans une grande colère et poussa les opérations avec plus de vigueur que jamais.

Les émirs, les sandjaks et les agas se réunirent alors chez le kaïmakam, mirent ordre à leurs affaires, envoyèrent un détachement des leurs pour s'emparer de la maison d'Ayoub, qui fut pillée après plusieurs assauts. Ayoub bey lui-même avait pris la fuite. Ce détachement prit et pilla de la même façon la maison d'Ahmed Aga, commandant des Toufoukdji, après l'avoir mis à mort. Aly Chorbadji el Tordjoman, Mohammed Aga el Chater et Abdallah el Wali suivirent Ayoub bey et se réfugièrent avec lui en Syrie. Quant à Mohammed bey el Kébir, il prit la fuite et se dirigea vers la Haute-Égypte. Sa maison, ainsi que les maisons de ceux qui s'étaient évadés, fut livrée au pillage. Celle d'Ayoub fut incendiée avec un grand immeuble et plusieurs maisons et boutiques du voisinage.

Pendant le cours des hostilités, Iwaz bey, à la tête de ses hommes, se porta contre Mohammed bey el Kébir et ses hawaras. Il lui livra un combat près de Kasr el Aïni et le mit en fuite.

Comme il sortait de sa maison, sa lance se brisa contre la porte. On lui dit alors que c'était un mauvais présage et qu'il y avait à craindre pour ses jours. Iwaz répondit : « Peut-être ma mort mettra-t-elle fin à ces tristes événements! »

Non content de la victoire qu'il venait de remporter, Iwaz poursuivit Mohammed bey. Celui-ci avait placé des hommes en embuscade sur les aqueducs de la citadelle. Iwaz, en passant par là, fut atteint par une balle qui mit fin à ses jours.

Divers événements se succédèrent après la mort d'Iwaz bey. Mais les plus saillants furent le triomphe des Kassémites et des Azab, la fuite de leurs ennemis, et la destitution du Pacha.

Quant à Iwaz bey, il fut enterré dans le tombeau d'Aboul Chawareb. C'était un émir très généreux et très grand. Sa mort fut déplorée de tout le monde. Il laissa un fils, Ismaïl bey, qui devint plus tard très célèbre et dont nous donnerons la biographie dans laquelle nous raconterons ses rapports avec son frère Mohammed bey el Madjnoun (le fou) et Moustapha bey. Il laissa en outre plusieurs mamlouks et émirs, entre autres Youssouf bey el Djazzar.

Au sujet de ces événements, le cheikh Hassan el Hedjazi a dit ces vers :

O homme, ne sois jamais cause d'un mal.
Le tort que l'on fait aux créatures de Dieu a toujours des suites désastreuses.

Ne vois-tu pas arriver les malheurs à Efrendj Ahmed,
Et à ceux qui l'imitèrent :

A Ayoub bey et à Mohammed bey el Saïdi
Qui vint créer des divisions et soulever les partis ?

Ceux-là braquèrent les canons contre nous,
Du haut des tours, et dirigèrent sur la ville un feu brûlant.

Combien de maisons incendièrent-ils ?
Combien de richesses volèrent-ils, sans aucun motif ?

Ils nous cernèrent de toutes parts
Et nous interdirent l'accès de l'eau de notre Nil.

Nous eûmes soif et nous dûmes boire de l'eau saumâtre.
Et nous fûmes victimes des événements les plus effroyables.

Cet état dura très longtemps,
Mais enfin ils reçurent la punition de leurs forfaits.

Efrendj fut coupé en morceaux ;
Ceux qui l'imitèrent furent jetés dans les ordures vers le coucher du soleil.

Tout le monde se pressa de venir jouir de leur honte,
Vivement satisfaits de voir un tel exemple.

Mohammed bey el Saïdi, Ayoub bey et leur suite prirent la fuite à la faveur de la nuit,
Et échappèrent ainsi à l'effroyable malheur qui devait les frapper.

Mohammed bey el Saïdi se dirigea vers la Haute-Égypte, et Ayoub bey alla en Syrie.
Les illusions que l'on a sur sa propre valeur sont des choses étonnantes.

Le méchant Khalil Pacha fut mis en prison
Après avoir été déposé, parce qu'il fomenta la discorde.

Le Caire trouva le repos; après leur disparition,
Le temps devint beau et la vie facile.

Injustement, ils tuèrent Iwaz bey,
Mais à leur tour, ils furent frappés par celui qui extermina Ade.

Ce que je viens de citer n'est qu'un résumé des faits,
Mais, si j'entreprenais de donner les détails, les mots me manqueraient.

Hassan el Hedjazi dit en mémoire de ces événements :
Ayoub est tombé dans la fosse qu'il avait creusée (chronogramme).

Il a dit ailleurs :

Khalil pacha vint en Égypte;
Sa fourberie tourna contre lui.

Il souleva dans notre armée une division
Dont la mémoire est : En s'effaçant il porta le mal à son comble (chronogramme).

Ce qui veut dire qu'il voila les yeux des soldats,
De façon que chacun agissait contrairement à ses intérêts.

Que ne comprirent-ils sa fourberie !
Et que ne le mirent-ils en pièces avant son entrée dans la tombe !

Que ne l'accablèrent-il de malédictions
Aussi nombreuses que tous les êtres purs et impurs !

Le héros Iwaz bey fut tué injustement,
Il eut auprès de Dieu la place des élus.

Il mourut le dernier jour des Kamsins,
Vers le matin, au moment où le soleil commençait à répandre sa chaleur.

Celui qui l'a tué eut une honte
Qui le couvrit de la tête aux pieds.

Ne niez pas la méchanceté de ce Pacha,
Ni ses mauvaise actions, ni ses mauvaise intentions,

Car il est borgne, hernieux,
Boiteux, ainsi que tous ceux de son espèce.

Que Dieu ne permette pas qu'il sorte de l'Égypte,
Sinon mort, comme le fut le jour écoulé.

Qu'il en soit de même d'Ayoub, d'Efrendj,
Et de tous ceux qui les imitèrent dans leur méchanceté et leur ruse.

El Hedjazi demande à Dieu
La punition de l'oppresseur et sa confusion.

Il a dit également:

Un fléau frappa l'Égypte
Et y augmenta le monbre des morts,

Par le feu, l'épée tranchante,
Et la famine occasionnée par le blocus.

Le souvenir de ces événements est résumé en ces mots:
Khalil pacha est dans les ténèbres (chronogramme).

El Badri demanda à Dieu
De le garantir de pareils maux.

En 1124 est mort l'émir Ayoub bey, suivant de Derwiche bey. C'est un des auteurs du soulèvement qui eut lieu en Égypte et que nous venons de raconter. Il en fut l'âme avec Efrendj Ahmed. C'est lui qui écrivit à Mohammed bey el Saïdi pour implorer son secours. Celui-ci arriva, et il s'ensuivit ce que nous avons raconté.

Circassien d'origine, et appartenant au parti fikarite, il fut nommé émir du pèlerinage, après la mort de Ibrahim bey Zulfikar, en 1107. Il conduisit les pèlerins dix fois à la Mecque. En 1117, il fut nommé defterdar et se maintint dans cette fonction jusqu'à ce qu'à la suite de révoltes et d'intrigues, il

prit la fuite et partit pour la Syrie et Constantinople dans un complet dénûment, après avoir été riche et influent. Il laissa douze enfants des deux sexes qui vécurent et moururent pauvres, les richesses de leur père ayant toutes été volées pendant l'insurrection.

En 1126 est mort l'émir Kitas bey, ancien mamlouk d'Ibrahim bey Zulfikar. Crétois d'origine, il fut élevé en 1117 à la dignité d'émir du pèlerinage. Il s'y maintint jusqu'en 1121, époque à laquelle il fut nommé defterdar. Il avait conduit cinq fois les pèlerins aux Lieux Saints. Il garda ses fonctions de defterdar jusqu'en 1124, puis il reprit pour une année son titre d'émir du pèlerinage. Réintégré ensuite dans son poste de defterdar, il y demeura jusqu'en 1126, époque de son assassinat par le Wali Abdi pacha, dans les circonstances suivantes :

Lorsque Abdi pacha arriva en Égypte et qu'il reçut les présents des émirs, il prit en grande affection Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey, à cause de la magnificence de son présent. Il demanda quelles étaient les causes de la mort d'Iwaz bey, et il lui fut répondu: « Kitas bey et Ayoub bey appartenaient à un même parti, mais Ayoub bey étant beaucoup plus riche et plus influent que son camarade Kitas, ce dernier s'était mis sous la protection d'Iwaz bey. Cette protection lui fut funeste et causa sa mort ainsi que celle de plusieurs de ses suivants. Kitas bey étant parvenu à son but, se mit à persécuter le parti d'Iwaz bey. Il excita contre lui le bédouin ibn Habib, lui tendit un piège, et, s'étant un jour emparé de ses chevaux, il leur coupa la queue et la crinière et les laissa dans un état pitoyable.»

Lorsque le Pacha eut affermi son pouvoir et donné le gouvernement des provinces aux kassémites, il nomma Ismaïl bey émir du pèlerinage et donna le grade de sandjak à Abdallah bey, ancien trésorier d'Iwaz bey; il ordonna en même temps l'assassinat de l'émir Hassan Kachef, gouverneur d'Akhmim.

L'émir Kitas bey délégua secrètement Kour Abdallah au Pacha pour l'entretenir au sujet des gouvernements des provinces et pour l'engager à nommer des gouverneurs fikarites. Il lui donna une bonne somme d'argent pour le gagner. Le Pacha répondit que pour l'année courante tous les arrangements étaient pris, mais que l'année suivante il donnerait tous les gouvernements aux fikarites.

Kitas bey, satifait de cette promesse, invita le Pacha à un grand banquet à Kasr el Aïni. Le Pacha s'y rendit en compagnie d'Ibrahim bey el Defterdar, du Cadi et des grands dignitaires. Kitas bey leur fit à tous des présents. De son côté, le Pacha lui fit cadeau d'une fourrure de zibeline, et à la fin de la journée il rentra avec ceux qui l'avait accompagné.

Quelques jours après, Mohammed bey Katameche, suivant de Kitas bey, étant venu au Divan pour affaires, le Pacha lui demanda pourquoi il ne s'était pas rendu au banquet que son maître avait offert. « Je suis commis à la garde du Sébil el Allam, répondit-il au Pacha, et pour ce motif je n'ai pu venir.

— Qu'est-ce que le Sebil el Allam, demanda le Pacha. Est-ce un village ou un fort?

— C'est une sorte de forteresse, répliqua Mohammed Katameche, entourée de plusieurs édifices destinés au séjour des émirs.

— Je désire voir cette forteresse, reprit le Pacha, tenez vous prêt pour me recevoir avec le Cadi et votre maître, et de votre côté invitez tous ceux que vous voudrez.

— Je suis à votre disposition pour samedi prochain, répondit Mohammed bey Katameche, vous serez le bienvenu. »

Le Pacha invita Kitas bey à venir le samedi matin le rejoindre à Karamidan, où il serait avec le Cadi pour qu'ils partissent ensemble.

Le jour où cet entretien eut lieu, Ibrahim bey Abou Chanab écrivit un billet à Kitas bey, lui conseillant de ne pas se rendre à Karamidan. Lorsqu'il eut pris connaissance de ce billet, Kitas

le montra à son katkhoda, Mohammed aga el Kour, qui lui dit: « L'auteur de ce billet est votre ennemi, il ne vous voit pas d'un bon œil vous rapprocher du Pacha, ne suivez donc pas son conseil. »

Le jour désigné, Kitas bey, suivi d'un petit nombre des siens, vint à Karamidan où il trouva le Pacha qui l'attendait dans le kiosque. Il arrêta ses hommes à distance et s'approcha; le Pacha, le voyant de la fenêtre, l'invita à monter pour attendre l'arrivée du Cadi. Kitas bey descendit de cheval et monta au kiosque. A ce moment, les hommes du Pacha se ruèrent sur lui, le poignardèrent, lui coupèrent la tête et la jetèrent à ses hommes par la fenêtre.

Le Pacha monta ensuite à la citadelle tandis que les hommes de Kitas bey prenaient son corps et l'emportaient dans sa maison. Ils coururent avertir Mohammed bey Katameche de ce qui venait de se passer. Celui-ci vint immédiatement, avec Osman bey, prévenir dans sa tente Kitas bey el Awar (le borgne). Il l'invita à marcher avec eux pour venger la mort de leur patron tué par le Pacha sur l'instigation des kassémites. Kitas bey, qui était chargé de porter le trésor à Constantinople, leur dit: « Je suis chargé actuellement des deniers publics, d'ailleurs Kitas bey a été mis à mort par ordre du Sultan, faites ce que vous voudrez, vous êtes assez forts sans moi. »

Katameche et Osman vinrent alors à la maison de leur patron, où ils trouvèrent Hassan katkhoda el Nadjdali, Nassef katkhoda el Kasdogli et Kour Abdallah Chawiche. Ils firent venir le corps de leur patron et sa tête qui était écorchée, ils lavèrent le tout, firent les prières sur ces dépouilles dans le Sébil el Moumen, et les enterrèrent dans le grand cimetière.

Mohammed bey Katameche, étant resté quelque temps avec Osman bey, fils de Soliman bey Barem Zeilou, sans qu'il se produisit rien de décisif, finit par s'évader en Turquie, ainsi que nous le raconterons dans sa biographie. Quant à Osman bey, il se cacha dans la maison d'un moghrabin, et il y resta jusqu'à sa mort.

Ibrahim bey Abou Chanab, qui connaissait sa retraite, lui envoyait tout ce qui était nécessaire pour son entretien.

Après la mort de Kitas bey, une querelle éclata entre le corps des Janissaires et celui des Azab. En voici les causes : Hassan katkhoda el Nadjali, Nassef katkhoda et Kour Abdallah Chawiche, partisans de Kitas bey, s'étaient emparés de la caserne des moustahfezan, et avaient tué le commandant Chérif Hussein et l'Odabacha, Ibrahim, connu sous le nom de Koudouk, à qui ils reprochaient le meurtre de Kitas bey. C'était au mois de Ragheb.

Vers la fin de Ramadan, Mohammed Katkhoda Koudouk se rendit à l'improviste maître de la même caserne pour venger la mort de son frère Hussein. Il mit à mort Hassan Katkhoda el Nadjdali et Nassef Katkhoda el Kasdogli et envoya leurs corps à leurs familles. Quant à Kour Abdallah Chawiche, il s'évada; mais, dix jours après, Mohammed bey le ramena devant le Pacha, chargé de chaînes et la tête couverte d'un linceul. Le Pacha ordonna qu'on lui tranchât la tête. Cet ordre fut exécuté et le corps de la victime fut envoyé dans sa maison, située à Souk el Selah.

Le 12 Rabi Awel 1118 est mort l'émir Abd-el-Rahman bey, ancien gouverneur de Charkiah. C'était un homme célèbre par sa bravoure et son courage. Il fut élevé à la dignité d'émir par Ismaïl pacha, Wali d'Égypte, avec Youssouf bey el Mouslemani, en 1107. Le Pacha, qui venait cette année-là en Égypte pour sceller l'accord entre les partis, avait acquis, à la suite de son intervention, de grandes richesses provenant de cadeaux qui lui avaient été faits.

Au commencement de 1108, ce Wali donna de grandes fêtes à l'occasion de la circoncision de ses enfants. Ce fut pour lui une nouvelle occasion de recevoir de nombreux présents de la part des émirs, des notables et des négociants. Ces fêtes furent splendides et durèrent plusieurs jours. La ville du Caire n'avait

jamais rien vu de semblable. Les mosquées d'El Ghouri et de Kayed bey étaient magnifiquement illuminées, tendues de tapis et ornées des meubles les plus riches. Les tentes couvraient les cours du Divan, du palais du Wali et les rues conduisant au Mahdjar, à la citadelle et à Romeïla. Les officiers des différents corps, les agas, les émirs, les katkhoda, les bach-chawiches et les hauts fonctionnaires recevaient et servaient les invités. Ils portaient des tabliers en soie.

Les spectacles, les danses et les courses durèrent tout le temps des fêtes. Les portes de la citadelle restèrent ouvertes jour et nuit à tous ceux qui voulurent y monter, à quelque classe qu'ils appartinssent. Deux cents enfants pauvres furent circoncis avec ceux du Wali, chacun d'eux reçut un costume et de l'argent.

Le premier jour, le Pacha donna un banquet aux cheikhs et aux ulémas, le deuxième aux chefs des rites et le troisième aux émirs et sandjaks. Après eux vint le tour des agas, des anciens et des autres dignitaires. Il consacra en outre un jour à chaque corps de négociants, d'industriels, d'étudiants, ainsi qu'aux communautés, et il offrit à tous des repas dans la cour du Divan. Il distribua ensuite des présents et des domaines aux fonctionnaires publics. Il fit remettre aux acteurs, danseurs, cuisiniers et barbiers, des costumes et de l'argent.

Losque tout fut terminé, le Pacha dit à deux de ses serviteurs, Ibrahim bey et Hassan effendi, qu'il désirait élever à la dignité de sandjak deux hommes capables et courageux. On tomba d'accord sur le choix de Youssouf aga el Mouslemani et Abd-el-Rahman aga, gouverneur de Charkieh. Celui-ci s'était déjà rendu célèbre dans un combat où il avait vaincu Halba Soued.

Le Pacha leur remit à tous deux, le même jour, les insignes de sandjak et donna des fêtes à cette occasion.

Il fonda ensuite un asile à Kara Midan et affecta à son entretien les revenus de sept villages dont les concessions avaient

pris fin. C'étaient El Badrachein, El Ċhenbab, Sakkara, Mit Rahima, Aboussir el Sadre, Choubrament à Djizeh et Tersa. Il y ajouta le village de Sohoba situé sur la route d'el Hedjaz. L'intendance de tous ces domaines fut confiée à son trésorier. Il envoya ensuite son katkhoda Kara Mohammed aga à Constantinople pour obtenir la sanction de ce legs. A son arrivée à Constantinople, Kara Mohammed obtint pour le Pacha un firman prorogeant son mandat pour l'année 1119. A l'arrivée de l'officier porteur du firman, tous les émirs, entre autres Ibrahim bey abou Chanab, Iwaz bey, Kansaw bey et Ismaïl bey el Defterdar, allèrent féliciter le Pacha de son succès. Hassan aga Bulghiah, les autres agas, Abd-el-Rahman bey, Youssouf bey, Soliman Barem Zeilou, Kitas bey, Hussein bey, Aboudik et tous les partisans des fikarites s'abstinrent de cette visite. Le Pacha en conçut un vive peine et ne put s'empêcher de manifester sa mauvaise humeur, surtout vis-à-vis de ses deux créatures, Abd-el-Rahman bey et Youssouf bey. Il dit: « Puisqu'ils agissent ainsi, je vais leur réclamer la somme de 48 bourses pour les droits de leur élévation à la dignité de sandjak ». Ibrahim bey et Hassan effendi voulurent le détourner de cette idée, mais il y persista et adressa à chacun des deux sandjaks un firman, pour lui réclamer 24 bourses.

A la réception du firman, Abd-el-Rahman bey dit: « Je ne lui ai jamais demandé ce fardeau encombrant pour qu'il me le fasse payer si cher. »

Lorsque Youssouf bey reçut le même firman, il laissa le porteur dans sa maison et alla immédiatement chez Abd-el-Rahman bey. Il l'amena chez Hassan Aga Bulghiah. Là, ils prirent les dispositions voulues et destituèrent le Pacha qu'ils commençaient à voir avec une certaine méfiance.

Celui-ci quitta la citadelle et resta dans une maison qu'il avait achetée aux affranchis de Osman Chorbadji. Cette maison était située dans la rue de Toulousi, dans le voisinage du bain el Sakran. Elle avait vue sur le Birket el Fil. Il vendit

ses propriétés ainsi que les biens qu'il avait affectés à l'hospice qu'il avait fondé, il rendit ses comptes à son successeur Hussein pacha et il partit pour Bagdad.

Abd-el-Rahman bey partit alors pour Djerdja en qualité de Gouverneur. Là, il se trouva continuellement en guerre avec les bédouins hawaras et avec Ibn Wafi. Il ne cessa de les combattre à cause de leur refus de payer les impôts, soit en argent, soit en nature. Nous raconterons quelques détails sur ces combats dans la biographie d'Iwaz bey. A son retour de la Haute-Égypte, Abd-el-Rahman fit de grands présents au Wali, il lui envoya des eunuques, des esclaves et des cadeaux de toutes sortes. Le lendemain du jour où ces présents furent offerts, Abd-el-Rahman bey vint en grande pompe faire une visite au Pacha qui était descendu à Karamidan. Celui-ci lui offrit une fourrure en zibeline et Abd-el-Rahman bey se rendit dans la maison de Radouan bey, située dans le marché Kaouafin, où il était descendu.

Le Wali, à cette époque, était Kara Mohammed pacha, ancien katkhoda d'Ismaïl pacha, dont nous avons déjà parlé, et qui avait été destitué par Abd-el-Rahman bey. Il conservait donc une grande animosité contre celui-ci parce qu'il avait fait destituer son maître et qu'il avait fait annuler les Wakfs qu'il avait constitués. A ce grief vint s'ajouter celui d'avoir abandonné le parti des fikarites pour celui des kassémites.

Les fikarites, irrités de cette désertion, furent cause que Abd-el-Rahman perdit son gouvernement de Djerdja. Ils ne cessèrent, à son retour au Caire, de le poursuivre de leurs intrigues. Ces dispositions d'esprit servirent parfaitement les rancunes du Pacha, qui ne pouvait oublier les torts de Abd-el-Rahman bey envers son maître.

Après que Abd-el-Rahman se fût établi au Caire, tous les émirs vinrent lui souhaiter le bienvenue, à l'exception de Hassan Aghour Boulghiah et de Hassan Katkhoda el Kasdogli.

D'autre part, les bédouins Hawaras rentrèrent dans leurs

cantonnements habituels ; ils dressèrent un état de tout ce qu'ils avaient perdu en chevaux, chameaux, esclaves, céréales, bois, meubles, ustensiles en cuivre et autres objets ; ils estimèrent le tout à 300 bourses, accusèrent Abd-el-Rahman bey d'avoir seul usurpé tous ces biens, et chargèrent Ibn el Housri et l'odjak des janissaires d'en poursuivre le remboursement. Ibn el Housri soumit la réclamation à son maître Moustapha Katkhoda el Kasdogli et à Hassan Aga Bulghia.

Ceux-ci se mirent d'accord pour adresser une pétition au Pacha et préparèrent leurs plans pour la poursuite de la réclamation. Le Pacha invita Abd-el-Rahman à comparaître devant lui, mais il s'y refusa et dit à l'aga qui était venu l'appeler : « Saluez le Pacha et dites lui que j'irai le voir ce soir, quand le Divan sera fermé ».

Alors le katkhoda des Chawiches et les officiers des Moutefarrika vinrent le voir et s'entretinrent avec lui au sujet de cette affaire. « Je n'était pas seul, leur dit-il, lorsque je combattais les bédouins Hawaras, j'avais avec moi un grand nombre d'arabes Ghour, de bédouins Hawaras de la Basse-Egypte, et les Kachefs de l'émir Hassan el Akhmimi. Chacun d'eux eut sa part dans le butin, mais j'espère bientôt partir avec le trésor pour Constantinople. Là je dévoilerai les intrigues d'Ayoub bey, de Hassan Aga Bulghia et de El Kasdogli, et je m'engagerai à revenir ici et à anéantir tous ces tyrans. » Ils le calmèrent et cherchèrent à le persuader de se rendre chez le Pacha. Mais il s'obstina dans son refus. « J'irai, dit-il, avec nos adversaires au tribunal du Cadi, où ils soutiendront leur accusations, s'ils le peuvent. Je ne suis ni pauvre, ni en faillite. »

Le Kathoda des Chawiches et les officiers s'en retournèrent donc et rendirent compte de leur entretien dans tous ses détails.

Le Pacha dit au Cadi : « Envoyez à Abd-el-Rahman une assignation l'invitant à comparaître pour se défendre. »

Le Cadi le fit, mais, au reçu de l'assignation, Abd-el-Rahman bey dit à l'envoyé : « Je ne suis nullement rebelle aux lois, mais je refuse de monter au Divan et je ne plaiderai contre mes adversaires que dans le tribunal du Cadi. »

Cette réponse étant arrivée au Cadi vers le soir, on s'en tint là pour ce jour et on décida d'attaquer à main armée Abd-el-Rahman le lendemain.

Les partisans d'Abd-el-Rahman bey, ainsi que Ahmed bey Oda bacha el Bogdadli accoururent autour de lui. Il était perplexe. Il sortit de sa maison à pied pour se rendre à la mosquée d'El Azhar et demander l'intervention des ulémas en sa faveur. Mais Ahmed el Bogdadli et Hassan el Khazendar coururent après lui, le rejoignirent à Bab Zouelah et le détournèrent de son dessein. « Retournez, leur dirent-ils, dans votre maison. Lorsqu'on viendra vous attaquer, nous vous défendrons ; nous sommes en nombre et nous avons des armes en suffisance. »

Le lendemain matin, les troupes entourèrent la maison d'Abd-el-Rahman bey ; les drapeaux, les canons et les soldats arrivèrent de tous côtes. La maison fut attaquée de toutes parts ; un détachement de soldats monta sur le minaret d'une mosquée voisine et dirigea une vive fusillade sur la maison. Ahmed el Bogdadli et Hassan el Khazendar furent atteints et expirèrent. A peine l'émir eut-il connaissance de la mort de Hassan el Khazendar, qu'il affectionnait beaucoup, qu'il sortit de l'écurie où il se tenait pour repousser les assaillants qui cherchaient à y pénétrer, mais il fut à son tour atteint d'une balle et il mourut sur-le-champ. Sa mort amena la dispersion de ses gens et mit fin au combat. Les assaillants, voyant qu'on ne tirait plus sur eux de la maison d'Abd-el-Rahman bey, y pénétrèrent et trouvèrent l'émir étendu mort. Ils lui coupèrent la tête ainsi qu'à Ahmed el Bogdadli et portèrent ces têtes au Pacha. Les soldats pillèrent ensuite la maison, violèrent les femmes, enlevèrent toutes les richesses et prirent les esclaves blanches et noires. Au nombre des captives, ils emmenèrent

par mégarde la fille de l'émir, mais sa mère sortit derrière elle en jetant de hauts cris. Moustapha Chawiche el Kaïzarli délivra cette fille et la conduisit au Pacha, qui lui rendit la liberté et lui donna trente-cinq osmanis et deux cents pièces d'or.

Moustapha Chawiche reconduisit la mère et la fille et maria plus tard cette dernière à un mamlouk de Abd-el-Rahman.

A l'occasion de la mort d'Abd-el-Rahman bey, le cheikh Hassan el Hedjazi écrivit les vers suivants :

Abd-el-Rahman bey,
Par suite des crimes qu'il a commis,
Fut frappé de malheurs
Dont le souvenir peut être conservé par le chronogramme : *Il est perdu.*
Au mois de Rabi el Awel
Tout tourna contre lui.
Les soldats l'ont cerné de toutes parts
Et ont détruit sa maison.
Les canons ont vomi sur elle
Un feu qui l'a dévorée.
Je veux parler de la maison de Radouan
Le fikarite, qui fut détruite ;
Ils en ont percé le mur et y ont pénétré ;
Ils ont ensuite tué Abd-el-Rahman ,
Malgré le secours que lui a porté son parti.
Sa perte procura la paix à l'Égypte
Et à la terre qui le porta.
Celui qui conte ce fait est Hassan
Dont l'origine est du Hedjaz.

Quant à Youssouf bey, il mourut pendant un voyage en Turquie.

En 1123, est mort le célèbre émir Aly, aga au corps des moustahfezan. Il fut promu à ce grade en 1108. Quatre années plus tard, la fausse monnaie se répandit en Égypte en grande quantité et y circula pendant trois ans. La monnaie légale devint très rare, car les juifs la retiraient de la circulation et la rognaient.

Plusieurs personnes perdirent ainsi leur fortune. Les commerçants se réunirent un jour et allèrent en corps se plaindre aux ulémas de El Azhar. Ils les forcèrent à les accompagner au Divan. Là, ils adressèrent au Wali, Mohammed pacha, une pétition qui fut lue publiquement par l'écrivain du Divan.

Le Pacha ordonna qu'une réunion eût lieu dans la maison de Hassan aga, dans le but d'abolir les pièces rognées, d'en frapper de nouvelles et d'établir un taux pour les monnaies. A cette réunion devaient assister le Katkhoda du Pacha, les émirs, les sandjaks, le Cadi, les agas, le Nakib el Achraf et les grands ulémas. Des lettres de convocation furent envoyées le soir même pour le lendemain matin.

A l'heure indiquée, personne ne manquait à la réunion. L'abolition de l'ancienne monnaie fut décidée ainsi que la fabrication des pièces nouvelles qui devaient être mises en circulation par l'entremise des changeurs. On décida que les anciennes monnaies seraient rachetées au poids et on fixa la valeur du kelb à 43 paras, du tallari à 50 paras, celle du achraf à 90 paras, et celle de tarali à 200 paras. L'exécution de ces diverses mesures fut confiée à Aly aga. Il exigea comme première condition, pour pouvoir remplir sa mission, qu'aucun contrevenant ne fût protégé par les personnages influents. Il ajouta que sa juridiction devait s'étendre à toute personne se servant d'une balance (les changeurs) et aux marchands de savon et de café. Il demanda en outre qu'on lui adjoignit un chawiche de chaque odjak.

Le Pacha fut informé de ces diverses dispositions. Le Cadi les consacra par un acte solennel au bas duquel les cheikhs et le Pacha apposèrent leur signature.

Aly aga se rendit à son divan. Il manda le chef des boulangers et tous les autres chefs des corporations. Il fit apporter un ardeb de blé, le fit moudre, en fit estimer la valeur et évalua à 2 djedids les cinq onces de farine; il fixa le prix du café à 12 paras le rotoli et celui du savon à 3 paras, celui du sucre

candi à 12 paras, celui du sucre brut à 5 paras, celui du sucre raffiné à 6 paras et 4 djedids, celui du sucre très raffiné à 8 paras et 4 djedids, celui de la cire à 14 paras, celui du miel à 6 paras, celui du miel liquide à 3 paras et 4 djedids, celui de la mélasse à 2 paras, celui du beurre de vache à 3 paras et 4 djedids, celui du beurre de bufflesse à 2 paras et 2 djedids, celui du beurre frais de vache à 2 paras et 4 djedids, celui du beurre frais de bufflesse à 2 paras et 2 djedids, celui de la viande de mouton à 2 paras, celui de la viande de chèvre à 1 para et 4 djedids, celui de la viande de buffle à 1 para et 2 djedids, celui de l'huile d'olive à 2 paras et 6 djedids, celui de l'huile de sésame à 2 paras, celui de l'huile de coton à 1 para et 6 djedids, celui du fromage kuchkyad à 3 paras, celui du fromage wasi à 2 paras et 4 djedids, celui de fromage frais de bufflesse à 1 para et 4 djedids, celui du fromage mansouri à 1 para et 6 djedids, celui du fromage haloum à 1 para et 1 djedid, celui du fromage maslouk à 1 para et 4 djedids et celui du fromage chalfouty et et kariche à 6 djedids.

Ce tarif fut dressé en présence des chefs des corporations et des moghrabins.

Aly aga fit ensuite fermer le marché des orfèvres et la fonderie de cuivre. Il ordonna que tout l'or, l'argent et le cuivre fussent apportés à l'hôtel des monnaies. Il fit venir en outre le chef de la corporation des changeurs, et lui ordonna d'apporter toutes les pièces d'or, les tallaris et les piastres kelb qui se trouvaient chez les changeurs, afin qu'elles fussent échangées contre des pièces d'argent et des djedids en cuivre.

Aly aga annonça ensuite que le troisième jour de la fête, il ferait une tournée en ville et que tous ceux dont les boutiques seraient dépourvues de la nouvelle monnaie en argent ou en cuivre seraient impitoyablement mis à mort, ou bien que leurs boutiques seraient clouées. Il communiqua l'état qu'il avait dressé du prix des denrées au Pacha, qui l'approuva.

Le 3 Chawal 1114, Aly aga fit sa tournée portant sur sa

tête le turban du commandement. Devant lui, marchaient les officiers, les lieutenants, le Wali, le chef comptable et l'oda bacha de son corps avec ses hommes. Derrière lui marchaient les sept chawiches. Le substitut du Cadi ouvrait la marche ayant avec lui un kawas portant un sac rempli de bâtons, et un bourreau qui portait la liste des prix et la lisait à haute voix pendant une demi-heure à l'entrée de chaque rue.

En ce jour, deux peseurs, trois marchands d'huile et un boucher reçurent la bastonnade et en moururent tous.

Aly aga recommanda au chef de la corporation des peseurs de ne plus permettre à aucun des siens de peser ni l'huile, ni le beurre, ni le fromage dans la boutique même des marchands. Partout, sur son passage, il contrôlait les monnaies, vérifiait les poids et mesures et s'enquérait du prix de vente des denrées. Tous ceux qui étaient trouvés en contravention, fussent-ils paysans, négociants ou peseurs publics étaient assommés à coups de bâton, et souvent ils en mouraient. Ceux qui ne mouraient pas des suites de la bastonnade étaient estropiés pour toute leur vie.

De cette manière, Aly Aga inspira une grande terreur. Tous les passants se rangeaient aussitôt qu'ils le voyaient apparaître. Aucune femme n'osait regarder par la fenêtre au moment où son cortége traversait les rues. Un jour, Ismaïl bey el Defterdar, voyant arriver de loin le cortége d'Aly Aga, se mit précipitamment à l'écart et s'y tint jusqu'à ce qu'il fût passé. Comme on lui faisait remarquer qu'en sa qualité de sandjak et de defterdar il n'était pas tenu à tant de condescendance, il répondit que les privilèges donnés à l'Aga lui avaient été accordés du consentement de tous les émirs, et qu'il avait agi ainsi pour donner le bon exemple.

Après six mois d'exercice, Aly Aga fut remplacé dans ses fonctions par Radouan Aga, ex-katkhoda des Chaouiches. C'était vers la fin de 1118. A son tour, Radouan Aga fut remplacé dans le mois de Djamad Awel 1119 par Ahmed Aga, fils de Bakir.

Mais, lors des événements de 1123, Aly Aga fut réintégré dans ses fonctions et s'y mantint jusqu'à sa mort, qui eut lieu le vendredi 2 Chawal, dans la mosquée de la citadelle, au moment de la prière, à la deuxième génuflexion. Comme il tardait à se redresser, ceux qui se tenaient près de lui le secouèrent, mais ce n'était plus qn'un cadavre. Il fut lavé et inhumé dans le cimetière de Bab el Wazir.

Après sa mort, l'émir Aly Aga fut remplacé dans ses fonctions de aga des moustahfezan par Mohammed effendi, ex-fourrier du corps de Djamaliah, plus connu sous le nom de Ibn Touzlouk. Celui-ci entra en fonctions à la fin de la grande dissension.

Un nouveau tarif dressé pour les monnaies fixa à 115 paras la valeur de la pièce d'or dite bondoki ; à 100 paras celle du torali, à 60 paras celle du talari, et à 45 paras celle du kelb. Ce tarif fut proclamé dans les rues et porté ainsi à la connaissance du public.

En même temps Mohammed effendi fit publier un édit qui défendait aux négociants et aux habitants de la ville de monter les mulets et les chevaux qui n'étaient pas de race, qui interdisait la vente de l'argent au marché des orfèvres, qui prescrivait de n'en vendre qu'à l'Hôtel des Monnaies, et qui, enfin, enjoignait à tous les orfèvres de fermer leurs boutiques.

Le cheikh Hassan el Hedjazi a écrit, à l'occasion de la mort d'Aly Aga, les vers suivants :

Dis à celui que la mort du Gouverneur de notre pays
A rendu joyeux : Que tu meures et que les soucis te hantent.
Tu étais pendant son gouvernement dans une grande aisance
Et dans une grande sécurité que personne ne pouvait troubler.
Il fit pleuvoir les malheurs, les catastrophes
Et toutes sortes de peines sur les injustes,
Sur les marchands immondes et méchants
Qui mettaient toute leur activité à voler les acheteurs.
Il rectifia les balances, il ajusta les mesures,
Il apaisa les troubles et fit régner la paix.

Il n'a aucun détracteur,
Sinon parmi les injustes ou les gens à jugement faux.
Les stupides croient qu'il agissait mal,
Mais je leur ai dit : « Taisez-vous. L'intelligence et la science vous manquent. »
Tout homme qui cherche à rétablir l'ordre doit être sévère,
Comme tout gouverneur doit être un héros.
Le désordre régna parmi nous
Jusqu'au jour où nous avons trouvé un homme illustre et énergique,
Aly, aga des janissaires,
Qui mourut le neuvième jour du mois de Ramadan;
Il récitait la prière du vendredi, ainsi qu'il est prescrit,
Et il expira à la deuxième prosternation.
Combien d'yeux ont versé sur lui des larmes de sang,
Et se sont éteints pour laisser pleurer les pierres insensibles.
L'Egypte est couverte de deuil,
Elle est frappée d'une catastrophe dont le souvenir est en ces mots :
L'affliction est à son comble (chronogramme).
Nous critiquions ses actes pendant sa vie,
Mais aussitôt après sa mort nous changeâmes d'avis.
Le monde n'enfantera pas un homme comme lui;
Et la fracture qui vient d'être déterminée par sa mort ne sera jamais réparée.
Mais la vie est pleine d'affliction.
Elle ne nous réserve que les malheurs en partage.
Jamais, tant que tu vivras, tu ne jouiras d'aucun repos;
Pas même durant le sommeil, en rêve ou autrement.
Il est vrai que la patience aide l'homme à se déguiser ses malheurs.
Mais quelle que soit cette patience, il ne peut les déguiser complétement.
Accorde, ô mon Dieu, à Hassan el Badri el Hedjazi
Une fin heureuse et comble ses désirs.

En 1130 est mort à l'âge de 92 ans le célèbre émir Ibrahim bey, surnommé Abou Chanab, ancien mamlouk de Mourad bey el Kassemi et collègue d'Iwaz bey, avec lequel il fut élevé en même temps à la dignité d'émir et de sandjak.

Ibrahim fut nommé émir du pèlerinage en 1099 et conduisit deux fois la caravane aux Lieux Saints. Il eut quelques démêlés avec les bédouins à la suite d'intrigues nouées contre lui par les émirs d'Egypte, et il donna sa démission. Plus tard, il partit à la tête d'une expédition, chargé de faire la conquête de l'île de Crète. Cette expédition se mit en route le 1er Moharram 1104.

A sa sortie de la ville du Caire il était entouré d'une foule de mendiants et précédé du cheikh de cette corporation. Il connaissait un à un tous les mendiants de la ville, car il leur distribuait souvent des aumônes. Si, parfois, un pauvre auquel il avait fait l'aumône dans un endroit venait le trouver le même jour dans un autre endroit, il lui faisait remarquer que déjà il avait eu sa part.

Il revint en Egypte au mois de Zilhodjet et débarqua à Alexandrie. A son arrivée au Caire, le cheikh des mendiants réunit sa corporation, ouvrit une souscription, recueillit l'argent nécessaire et acheta un cheval gris, une selle magnifique et des harnais argentés qui coûtèrent 22,000 paras. Il en fit présent à Ibrahim bey, qui accepta gracieusement et qui monta aussitôt sur le cheval pour rentrer chez lui. Il reçut ensuite la visite des émirs et des notables qui vinrent lui adresser les félicitations d'usage. Il donna des manteaux en drap au cheikh des mendiants et à son substitut. Il donna également un habillement complet à chacun des mendiants. Les femmes reçurent chacune une chemise et un manteau du Fayoum. Il combla les pauvres de largesses et il donna un banquet où ils furent tous admis.

En ce temps là, l'autorité était détenue par Ibrahim bey Zulfikar, qui méditait la ruine du parti kassémite. Pour arriver à ce but, il avait relégué Iwaz bey dans la province de Béhéra, Kansaw bey dans celle de Beni Souef et Ahmed bey dans celle de Menoufyah. Lors de l'arrivée d'Ibrahim bey Abou Chanab, Ibrahim bey Zulficar s'était mis d'accord avec le Pacha pour assurer sa perte. Le fait de n'avoir pas payé les impôts en argent et en nature, qu'il devait sur ses biens et qui s'étaient accumulés pendant son absence, devait leur servir de prétexte. Ibrahim devait en effet douze mille ardebs de céréales et quarante bourses d'argent. A la suite de cet accord, le Pacha avait envoyé à Ibrahim bey Abou Chanab l'ordre de comparaître devant lui ; mais comme celui-ci avait été prévenu du

complot tramé contre lui, il dit à l'envoyé du Pacha : « Saluez votre maître et dites-lui que j'irai le trouver après la clôture du Divan. » Le soir veuu, Ibrahim bey ne parut pas; le Pacha envoya alors à Derwich bey l'ordre de garder la porte secrète qui, de la maison d'Ibrahim bey, donnait sur la mosquée de Zein el Abedine, et au gouverneur de la ville, aux gardes et à Oda bacha de surveiller cette maison. Lorsqu'Ibrahim bey eut connaissance de ces mesures, il fut plongé dans une vive inquiétude. De leur côté ses voisins et tous les habitants de son quartier en furent profondément affectés, car Ibrahim avait toujours été bon pour eux.

Quelques amis d'Ibrahim bey : Ibrahim Chorbadji, Chaban effendi, ancien fourrier des moustahfezan, Ahmed effendi, ancien directeur de la Rouznamah vinrent le consoler. Au moment où ils s'entretenaient avec lui, un courrier, du nom de Soliman, entra et lui annonça l'arrivée à El Adlia d'un émissaire envoyé par Ismaïl pacha, émir des pèlerins de Syrie. Il ajouta que cet émissaire était porteur d'un ordre le nommant lui, Ibrahim bey Abou Chanab, kaïmakam, en attendant l'arrivée d'Ismaïl pacha qui était nommé Wali d'Egypte. Soliman avait à peine fini de parler que des courriers se présentèrent devant Ibrahim et lui remirent un billet de la part de l'émissaire. Dans ce billet il était dit : « Nous entrerons dans la ville du Caire le premier du mois de Toute. Si c'est demain, nous entrerons demain ; sinon, nous n'entrerons qu'après-demain. » On était justement à la veille du premier de ce mois.

Ici, nous devons dire que le mandat du Wali, Aly pacha, avait été prorogé pour une année par le Sultan Ahmed, mais comme celui-ci était mort, son successeur le Sultan Moustapha avait destitué immédiatement Aly pacha, et lui avait donné pour successeur Ismaïl pacha, gouverneur de Syrie, qui, aussitôt nommé, s'était empressé de choisir Ibrahim bey pour son Kaïmakan et de le lui faire savoir.

Dès lors la tristesse d'Ibrahim bey fit place à une grande

joie, et cette joie fut largement partagée par ses amis. Il demanda à Ahmed effendi si le mois de Toute devait commencer le lendemain ou le surlendemain, et celui-ci lui donna l'assurance que c'était le lendemain même. Se retournant alors vers Ahmed Kachf el Assar, il lui dit : « Prends tel cheval, dix de mes gens, des djokadars et des éclaireurs, vas à El Adlia et prends tes mesures pour être ici avec l'émissaire demain avant l'aube. »

Ces ordres furent exécutés et deux heures avant l'aube l'émissaire était en présence d'Ibrahim bey, qui le revêtit d'une pelisse de zibeline.

Ibrahim ordonna ensuite aux musiciens de jouer, et lorsque les voisins entendirent la musique, ils dirent : « Dieu seul est fort et puissant. Le sandjak est devenu fou, car il fait jouer la musique quand il ne peut plus douter que la mort est là qui l'attend. »

Après la collation et le café du matin, l'émir, entouré de tous ses hommes, conduisit à la citadelle l'émissaire du nouveau Wali et prit place avec lui dans la salle el Ghouri. Ils y étaient depuis quelques instants, quand le katkhoda du Pacha vint s'informer auprès d'eux du motif qui les avait amenés. Ils lui mirent alors sous les yeux le rescrit impérial destituant Aly pacha. Le katkhoda rentra chez son maître et l'informa de ce qu'il venait d'apprendre. « Il n'y a de Dieu que Dieu, » répondit celui-ci et il fit suivre ces paroles de réflexions sur la puissance divine qui se révèle dans toutes choses. « Ibrahim bey, ajouta-t-il, verra la fin de tous ses ennemis. »

Ibrahim bey et l'émissaire furent ensuite introduits en présence d'Aly pacha et celui-ci les revêtit de pelisses d'honneur. Ibrahim bey rentra ensuite chez lui.

La nouvelle de ce changement parvint bientôt à Ismaïl bey el Defterdar. Celui-ci se rendit immédiatement chez Ibrahim bey Zulfikar, émir du pèlerinage, et tous deux, accompagnés des autres émirs et des notables, allèrent féliciter Ibrahim bey Abou

Chanab. Ce dernier donna une pelisse d'honneur à Mohammed bey Abaza et le nomma son officier de bouche.

Plus tard, en 1119, l'émir Ibrahim bey fut nommé defterdar et il garda cette fonction jusqu'en 1121, époque à laquelle il fut révoqué et nommé émir du pèlerinage.

En 1127, Ibrahim fut de nouveau nommé defterdar et il continua à exercer ces fonctions jusqu'au moment où il fut emporté par la peste. Il laissait un fils, l'émir Mohammed bey, dont nous donnerons la biographie dans la suite de cet ouvrage.

En 1123 est mort Efrendj Ahmed, Odabacha du corps des moustahfézan. Il fut la principale cause des événements qui ensanglantèrent l'Égypte pendant si longtemps et dont nous allons donner un aperçu.

Il parut sur la scène lors de la mort de Moustapha katkhoda el Kasdogli et il partagea l'influence avec Mourad katkhoda et Hassan katkhoda.

A la mort de Mourad katkhoda, en 1117, son influence augmenta considérablement. Mais, d'un caractère opiniâtre et tyrannique, il se suscita bientôt de nombreux ennemis, notamment, Hassan katkhoda el Nadjdali, Nassef katkhoda, neveu d'El Kasdogli et Kour Abdallah, qui le firent exiler. Cependant il put revenir de l'exil au bout de quelques jours et rentra au Caire où il se réfugia dans le corps de Djamalia.

Fort de la protection de ce corps, Efrendj Ahmed fit valoir ses prétentions contre les moustahfezan ; mais ceux-ci résistè rent et insistèrent pour qu'il retournât en exil. Après bien des discussions, on tomba d'accord pour le nommer sandjak, bien que ce fût contre sa volonté.

Tant qu'il garda ce titre, il resta malgré lui dans un oubli complet. Toutes les richesses qu'il avait accumulées furent dépensées et il ne lui resta plus rien. Il se mit alors d'accord avec Ayoub bey el Fikari, et, fort de son appui, il excita les odjaks à la révolte. Il fit exiler Hassan katkhoda el Nadjdali,

Nassef katkhoda, Kour Abdallah, premier odabacha, Kara Ismaïl katkhoda, Moustapha katkhoda el Chérif, Ahmed Chorbadji, suivant de Bakir effendi, Ibrahim, deuxième odabacha et Hussein odabacha el Antarli. Tous ces personnages appartenaient au corps des moustahfezan.

Aussitôt qu'ils furent partis en exil dans différents villages de l'Égypte. Efrendj Ahmed abandonna son titre de sandjak, il reprit ses anciennes fonctions d'odabacha et reprit de nouveau l'âne comme monture[1]. Personne avant lui n'avait fait chose pareille. Pour justifier ce retour il disait souvent : « Ce que l'âne a économisé, le cheval l'a mangé. » Cet épisode lui donna une grande influence et augmenta sa réputation.

Mais bientôt les exilés rentrèrent au Caire, grâce à l'appui des six odjaks et de quelques sandjaks. Ils voulurent, avec le même appui, reprendre leurs anciennes fonctions dans le corps des moustahfezan et obliger Efrendj Ahmed à se soumettre à leurs volontés ou bien à laisser à Kour Abdallah sa place de odabacha, sauf à prendre lui-même les fonctions de chorbadji.

Efrendj Ahmed refusa formellement d'acquiescer à cet arrangement et il fut appuyé dans son refus par Ayoub bey et une partie des anciens, des sandjaks et des agas.

Il s'ensuivit un soulèvement général : les troupes et leurs émirs furent divisés en deux fractions opposées qui, pendant trois mois environ, se firent une guerre acharnée. La lutte tourna à l'avantage des Azab sur les janissaires.

Cette guerre, qui attira sur l'Egypte de grands malheurs et qui causa la ruine de plusieurs familles, coûta la vie à Iwaz bey. Ayoub bey et Ahmed bey el Saïdi prirent la fuite avec un grand nombre de partisans et leurs maisons furent pillées. Le parti des kassemites demeura maître du pouvoir ; le Pacha fut destitué et se retira dans la ville sans être inquiété. La caserne des moustahfezan fut attaquée et prise par les soldats

[1] L'odabacha ne pouvait monter que des ânes, le sandjak pouvait monter à cheval.

qui se saisirent d'Efrendj Ahmed et lui coupèrent la tête ainsi qu'à tous ceux qui s'étaient joints à lui.

Au nombre de ces derniers se trouvaient Hassan katkhoda, Ismaïl effendi et Omar, tous trois officiers des Circassiens. Les soldats prirent les têtes des victimes, les promenèrent dans la ville, les portèrent à la maison du Kaïmacan, Kansaw bey, et, à la fin de la journée, ils les envoyèrent avec les corps dans les familles respectives des victimes. Ce dernier événement eut lieu vers le commencement de Gamad Awel 1123.

Chacun des partis avait obtenu un *fetwa* l'autorisant à combattre l'autre. Lorsque les Azab furent vainqueurs, ils ordonnèrent l'exil dans les villages d'un certain nombre de jurisconsultes; mais ces jurisconsultes rentrèrent bientôt au Caire.

Nous avons donné d'autres détails sur cette guerre dans la biographie d'Iwaz bey et d'autres personnages.

Efrendj Ahmed était le propriétaire du château et de la terre qui portait son nom et qui était située sur la route de Boulak. Ce domaine fut dévasté par Youssouf bey el Djazzar, qui en enleva tout ce qui s'y trouvait en céréales, les vaches, les moutons, le riz, les chevaux, les buffles, les poules, les oies, les pigeons, etc. Il coupa les arbres et démolit le palais. Mohammed bey el Kébir, ayant eu connaissance de ce fait, dévasta de même la propriété de Hassan kathoda el Nadjdali.

Les événements dont je viens de donner un résumé sont racontés tout au long dans un ouvrage composé par le cheikh Aly el Chazeli. Plusieurs versificateurs, entre autres le cheikh Hassan el Hedjazi, les ont racontés dans diverses poésies.

Voici les vers du cheikh Hassan el Hedjazi :

Un grand malheur vient de frapper l'Egypte,
Il ne s'en est jamais trouvé et ne s'en trouvera jamais de pareil.
La durée en a été très longue,
Et l'effroi qu'il avait causé se renouvelait à chaque instant.
Ayoub, Efrendj, le Pacha
Et Mohammed el Saïdi, le plus pervers de tous,
Ont commis envers la population des atrocités

Capables de broyer les cœurs humains.
Le canon tonna, les palais brûlèrent,
Les seigneurs et les esclaves furent mis à mort ;
La population fut massacrée et volée,
La faim et la soif ravagèrent le pays.
En un mot, il arriva des choses
Dont l'énumération serait impossible.
Les savants, pervers et méchants,
Tolérèrent et permirent toutes ces choses.
Ayoub et El Saïdi prirent ensuite la fuite,
A la faveur de la nuit, avec quelques partisans.
Le palais d'Ayoub fut pillé
Et rien n'y fut laissé en place.
Il en fut de même de ceux qui l'avaient soutenu :
Leurs maisons furent converties en refuge de hiboux
Et il n'en resta que les murs.
Ainsi sont punis les criminels endurcis ;
Efrendj fut décapité ;
Tous ses partisans disparurent.
Le Pacha fut violemment destitué,
Et descendit de la citadelle accablé de malédictions.
Le fils d'Achour fut décapité,
Car il était méchant et suivait les traces d'El Dessouki.
Sa mort servit à la rémission des péchés
Et ceux qui le tuèrent gagnèrent le paradis,
Car c'était un impie rusé,
Très expert pour les crimes de toutes sortes.
Enfin la victoire resta aux soldats arabes,
Contre les janissaires qu'ils dominèrent.
Récite, ô homme, quand tu voudras, ce verset du Coran :
Il donne la victoire à qui il lui plaît.
L'Egypte recouvrit ainsi sa sérénité ; sa population se réjouit,
S'exalta et fit des fêtes.
Dieu soit béni, car il extermine les méchants,
Les tyrans et tous ceux dont les intentions ne sont pas pures.
Recourons à Dieu contre les hommes de ce siècle,
Car lorsqu'il s'agit d'une injustice, ils ne forment qu'une seule personne.
Le plus juste à leurs yeux est celui qui méconnaît la justice,
Et qui s'en écarte le plus.
La mémoire de tous ces malheurs est :
Khalil pacha respire de la fumée (Chronogramme).
El Hedjazi demande à Dieu
De le sauvegarder des insurrections.

Il a écrit aussi, sur le même sujet :

Si tu désires ne pas être inquiété,
Ne souhaite aucun mal aux autres.
Ceux qui ont cherché à tyranniser les autres,
Leur tyrannie a tourné contre eux.
Ne vois-tu pas Ayoub, Efrendj et Mohammed el Saïdi,
D'accord avec le Pacha d'Egypte,
C'est-à-dire Khalil pacha,
Le fou qui s'est consacré au mal?
Ayoub était, parmi les hommes,
La cause de tout le mal, le plus rusé de tous;
Lorsqu'il se trouva trop faible,
Il envoya demander des renforts à El Saïdi
Afin que, par son concours, il put obtenir la victoire.
El Saïdi arriva sur le champ
A la tête d'une armée innombrable.
Ils tournèrent tous leurs efforts du côté de la guerre
Et tuèrent le meilleur des sandjaks,
C'est-à-dire Iwaz bey, qui expira le matin, en martyr,
Et obtint une place élevée auprès de Dieu.
Les assassins furent depuis accablés de maux
En cette vie et en l'autre.
Ils braquèrent contre nous les canons,
Qui vomirent le feu du haut des tours.
Ils nous incendièrent, nous bloquèrent
Et nous affamèrent en nous privant de tout.
Au lieu de l'eau du Nil, nous dûmes boire de l'eau salée,
Qui augmentait le feu de nos entrailles.
Mais après toutes ces souffrances qu'ils nous firent endurer,
Ils en éprouvèrent de bien plus poignantes.
Efrendj et ceux qui l'avaient suivi furent décapités.
Après avoir souffert toutes sortes de mauvais traitements,
Ayoub et El Saïdi prirent la fuite,
Avec leurs partisans, à la faveur de la nuit.
Après avoir erré longtemps comme des gens enivrés,
Ils furent dispersés et ne purent se réunir.
Quant à ce Pacha de malheur que nous avions,
On le fit descendre de la citadelle pour l'emprisonner.
Alors l'Egypte retrouva sa sérénité et se reposa,
Car la perte de ces gens lui rendit la joie et la tranquillité.
Pendant trois mois entiers
La guerre n'avait cessé de désoler les hommes.

La mémoire de cette triste année est dans ces mots:
Le parti d'El Saïdi fut déçu et prit la fuite (Chronogramme).
Quant à Hassan el Azhari el Hedjazi,
Il demande pardon des torts qu'il a commis
A celui qui connaît les choses visibles et invisibles,
Car Il est riche et nous sommes pauvres.

En 1122 est mort en Turquie, où il s'était rendu cette même année, pour accompagner le trésor, Mohammed bey, connu sous le nom d'El Dali. Lorsque la nouvelle de sa mort parvint au Caire, son fils Ismaïl bey fut nommé émir à sa place. Cette nomination n'eut lieu qu'en 1124, après l'apaisement de la révolte.

Mohammed bey était Circassien d'origine. Il fut aga des Moutefarika, puis, en 1113, il fut nommé aga des Djamalya et enfin élevé à la dignité de sandjak, et il partit pour le Hedjaz.

Le mercredi 9 Chawal 1124 est mort l'émir Hassan katkhoda el Djalfi, du corps des Azab. C'était un homme de bien qui faisait beaucoup d'aumônes et soulageait les malheureux. Il restaura et agrandit la mosquée de Hussein; il acheta de ses deniers un vaste terrain qu'il affecta au service de cette mosquée et fit confectionner pour le tombeau de Hussein un cercueil en ébène, incrusté de nacre, bordé d'argent et recouvert d'un voile en soie brodée d'or. Lorsque le cercueil fut terminé, il le fit porter par quatre hommes. Aux quatre coins de ce cercueil il avait fait placer quatre pommeaux en argent doré. La secte des *Rifaïa* marchait devant le cercueil avec ses musiques, ses drapeaux, ses encensoirs où brûlaient les parfums, l'aloès et l'ambre. On aspergeait la foule avec de l'eau de rose. Le cercueil fut porté au milieu de ce cortège à la mosquée El Hussein, et il fut déposé sur le tombeau.

A la mort de l'émir Hassan, ses funérailles furent célébrées avec la plus grande pompe au milieu de plus de dix mille personnes. Que Dieu ait pitié de son âme!

Le 5 Chawal 1131 est mort l'émir Ibrahim Chorbadji el Saboundji, du corps des Azab. C'était un vrai lion par son intrépidité et un grand capitaine.

Sa fortune commença en 1122. Il partagea l'influence avec Ahmed, katkhoda des Azab, commandant des deux mers, et Hassan chorbadji el Djalfi. Il commença par être nommé deuxième odabacha, mais quand le commandement des Azab fut confié à Hassan Chorbadji el Djalfii, en 1123, il eut le titre de premier odabacha. Déjà il était respecté, mais, à partir de ce moment, son influence augmenta encore et lors de la mort de Kitas bey, en 1127, la fortune d'Ahmed katkhoda s'éclipsa devant la sienne.

Ibrahim devint alors un des grands soutiens de l'Égypte. Il décidait sur toutes les questions. Son importance grandit encore sous le gouvernement d'Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey. Sa réputation devint telle qu'il était redouté en Égypte : grandset petits, émirs et sandjaks, faisaient grand cas de lui.

Malgré sa gloire, il ne voulut jamais être nommé katkhoda. Quant au surnom d'El Saboundji (marchand de savon), il lui vint du Hadj Abdallah el Chami el Saboundji, qui était concessionnaire du grand dépôt de savon au Caire et dont il épousa la fille.

Ibrahim avait une nombreuse suite et beaucoup de mamlouks, parmi lesquels on distingue Osman katkhoda, qui devint célèbre dans la suite. La fortune d'Ibrahim se maintint jusqu'à sa mort. Il laissa un fils nommé Mohammed, qui fut nommé chorbadji, grâce à l'intervention d'Osman katkhoda, mamlouk de son père, qui d'ailleurs lui avait rendu un autre service en faisant transférer en son nom la propriété des domaines de son père sans le paiement des droits d'usage.

En 1134 est mort l'illustre émir Youssouf bey, connu sous le nom d'el Djazzar, suivant du grand émir Iwaz bey. En 1123, après l'insurrection où son maître trouva la mort, il fut

nommé par Kansaw bey, kaïmakam, émir et sandjak. Il employa toutes ses forces à venger la mort de son maître et à humilier ses ennemis. Le lendemain de la mort d'Iwaz bey, il mit ordre à ses affaires, réunit ses hommes, monta à cheval, accompagné d'Ismaïl bey, fils de son patron et de toute leur suite, et il alla à la caserne des Azab, où il acheta l'appui des soldats et des chefs moyennant la somme de 10,000 dinars. Une somme égale fut envoyée par lui aux cinq autres corps pour s'assurer également leur concours. Il prit ensuite des canons et sortit à la tête de ses hommes pour prendre position dans le voisinage de Kasr el Aïni. Là, s'engagea entre lui et Mohammed bey el Saïdi, un combat qui se termina par la victoire d'Ibrahim bey et la défaite de Mohammed bey el Saïdi, de ses hommes et des bédouins Hawaras. Il ne cessa pendant plusieurs jours de harceler Mohammed bey el Saïdi, lui créant une foule de difficultés et usant de mille stratagèmes dont nous avons cité quelques-uns à propos du gouvernement de Khalil pacha et dans quelques biographies. Il resta entièrement maître du pouvoir et de la situation.

Le poète Hassan el Hedjazi a écrit à ce propos :

O homme, tiens toi à l'écart des mêlées,
Et ne sois pas de ceux que Dieu a égarés.
Combien d'hommes ont été victimes de leurs propres ruses
Et ont éprouvé les malheurs qu'ils avaient suscités.
Ils ont voulu ensuite se dégager
Des mêlées où ils s'étaient jetés,
Ils en ont été empêchés par le Tout-Puissant,
A la volonté de qui personne ne peut résister.
Ils n'ont laissé après eux que leurs demeures
Tristes, vides et hantées par les hiboux,
Profite des enseignements qu'ils te laissent
Et médite sur les malheurs d'Ayoub bey, le rusé,
De Khalil pacha gouverneur d'Égypte,
De El Saïdi bey et d'Efrendj.
Ceux-là du haut des tours ont incendié la ville,
Avec les habitants qu'ils voulaient faucher.
Ils ont fait cela pendant très longtemps,

Et nous ont fait endurer la terreur, la faim et la soif.
Toutes leurs ruses ont fini par tourner contre eux,
Par la volonté du Tout-Puissant qui leur retira sa grâce,
Et envoya contre eux Youssouf bey el Djazzar,
Qui les vainquit et s'en rendit maître.
Ils avaient tué son maître,
Le courageux Iwaz bey.
Efrendj et ses amis furent décapités
Et jetés dans les champs comme on jette les entrailles.
Ayoub bey et ses partisans
Prirent la fuite pendant la nuit.
Le méchant Khalil, ce pacha de malheur,
Fut jeté en prison.
Le temps et le monde retrouvèrent alors leur calme
Après les troubles qui s'étaient manifestés.
Hassan el Hedjazi a dit en mémoire de ces événements:
Youssouf el Djazzar a rassemblé son parti dispersé (chronogramme).

Cette année même, Ibrahim fut nommé émir du pèlerinage.

En 1126, lors de la destitution d'Abdi pacha, il fut élu kaïmakam. Il donna une grande preuve de sa capacité, lorsque sous le gouvernement de Radjab pacha, les émirs jaloux de la fortune d'Ismaïl bey, fils de son patron, firent jouer pour le perdre tous les ressorts de l'intrigue. Mohammed bey Cherkess qui, depuis longtemps, se tenait caché, parut tout à coup sur la scène, après qu'on eut éloigné Ibrahim avec les siens sous le faux prétexte d'aller dompter les bédouins et qu'on eut tué tous ceux de son parti qui étaient restés au Caire. Ibrahim déjoua si bien les intrigues qu'il ne donna à son ennemi aucune prise sur lui et les siens. Il cacha le fils de son patron, Ismaïl bey, distribua ses mamlouks et ses biens entre les officiers et les hauts fonctionnaires, fit courir le bruit qu'ils étaient partis pour la Syrie, en compagnie du Chérif Yehia, et mena si bien ses intrigues, qu'il attira à Ismaïl les sympathies de tous les grands dignitaires.

Il prodigua l'argent dans ce but et finit même par gagner à son parti les personnages les plus influents de la faction

ennemie, comme Ahmed bey el Assar et Kassem bey el Kébir. Il se mit d'accord avec eux pour faire reparaître Ismaïl bey et son frère Ismaïl bey Djerdja, et il donna un grand banquet auquel assistaient Mohammed bey Cherkess et tous les hommes au pouvoir. Lorsqu'ils furent tous réunis, il leur montra Ismaïl bey et sa suite, et, après les avoir tous ralliés à sa cause, il s'accorda avec eux pour la destitution du pacha, qui quitta la citadelle immédiatement après. Ismaïl bey recouvra alors son influence. Il fut nommé defterdar en 1127, après avoir été émir du pèlerinage. Il continua à jouir de son influence jusqu'à sa mort.

Le surnom de Djazzar (boucher) fut donné à Ibrahim parce que, au cours de nombreuses guerres qu'il avait eu à soutenir contre les bédouins, il les avait fait périr par milliers.

A sa mort, son mamelouk Ibrahim Aga fut nommé sandjak à sa place.

En 1127 est mort l'illustre émir kassémite, Kansaw bey, suivant de Kitas bey el Defterdar. Son maître fit son éducation, et, en 1126, l'emmena avec lui en Turquie pour la guerre sainte. Kitas bey perdit la vie pendant ce voyage et Kansaw bey fut nommé à sa place émir et sandjak en même temps. De retour en Egypte, Kansaw bey fut nommé gouverneur de la province de Beni-Souef à cinq reprises différentes et trois fois gouverneur de Béhéra.

Kansaw bey fut un de ceux qui dirigèrent l'insurrection contre le triste Khalil pacha, en 1123. Il fut nommé kaïmakam. Il conserva ce titre jusqu'à la fin de l'insurrection, il réunit le divan dans sa propre maison. Après que le Pacha eut quitté la citadelle, il détint le pouvoir pendant quatre-vingt-onze jours, au bout desquels arriva un nouveau pacha.

Vers cette époque, il perdit la vue et garda la maison jusqu'à sa mort.

Après lui, son suivant Zulfikar aga fut élevé à la dignité

d'émir et de sandjak. Il épousa sa fille et maintint la splendeur de la maison de son maître.

Dans les premiers mois de l'année 1133 est mort l'émir Ismaïl bey, ancien katkhoda des chawiches. C'était un ancien mamlouk d'Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey, qui l'avait nommé sandjak en 1128.

En 1131, Ismaïl bey fut nommé defterdar et il se maintint dans ces fonctions pendant deux années et cinq mois, après quoi il fut tué par Radjab pacha, en même temps que Ismaïl, katkhoda des chawiches. C'était au moment où des intrigues se nouaient contre Ismaïl bey, fils d'Iwaz, lors de son retour du pèlerinage qu'il avait conduit en qualité d'émir. On prétexta que les bédouins inquiétaient le pays et on fit marcher contre eux Youssouf bey el Djazzar, Mohammed bey, fils d'Iwaz bey et Ismaïl bey Ouldja. Aussitôt que ces trois personnages eurent quitté le Caire, Ismaïl bey monta au Divan avec Ismaïl aga, katkhoda des chawiches et ancien katkhoda de l'émir Iwaz bey el Kébir ; mais au moment où ils gravissaient les escaliers du Divan, ils furent lâchement assassinés à l'instigation de Mohammed bey Cherkess. Celui-ci, une fois le meurtre accompli, s'empara du cheval d'Ismaïl bey et descendit de la citadelle pour se rendre chez lui.

En 1131 est mort l'émir Hussein bey, connu sous le nom d'Abou Yadak. Il était Géorgien d'origine. En 1103, il fut nommé émir et sandjak. Il était gendre de Soliman bey Barem Zeilou ; il jouissait d'une grande réputation de courage, mais il possédait peu de fortune.

Lors de la mort de Kitas bey el Fikari en 1127 et de la fuite en Turquie de son suivant, Mohammed bey Katameche, Hussein se cacha au Caire, après avoir été émir pendant vingt-quatre ans. Il ne reparut sur la scène que lors de la discorde qui éclata entre Mohammed bey Cherkess, dont il

se fit partisan, et Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey. Il suivit Cherkess dans sa fuite, mais, surpris dans les villages, il tomba au pouvoir d'Abdallah bey, gendre d'Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey, qui lui trancha la tête.

En 1134 est mort l'émir Hussein bey Arnaout, connu sous le nom d'Abou Yadak. D'abord aga des Circassiens, il fut élevé ensuite à la dignité de sandjak et nommé à diverses reprises gouverneur de province. En 1124, il partit avec le titre d'émir à la tête d'une expédition militaire envoyée en Turquie, d'où il ne revint qu'en 1129, époque à laquelle il se démit de ses fonctions de sandjak pour aller à Médine étudier les sciences. C'est dans cette ville qu'il mourut quatre ans après. Il fut enterré à El Bakih.

Il était resté émir pendant vingt-trois années.

En 1120 est mort l'émir Youssouf bey el Mouslemani.

D'origine israélite, il embrassa l'islamisme, dont il observa scrupuleusement les préceptes.

Il fut successivement aga des Circassiens, katkhoda des chawiches et sandjak en 1107, gouverneur de la province de Menoufyah, émir de Djedda et cheikh de la Ville Sainte. Il passa au Hedjaz deux années qu'il consacra complètement à l'étude. De retour en Egypte, il partit pour la Turquie à la tête d'une expédition militaire.

Sa mission expirée, il rentra en Egypte et obtint la concession de la douane de Damiette, qu'il garda jusqu'à sa mort. Il avait été sandjak douze ans et neuf mois et il laissait un fils nommé Mohammed katkhoda Azaban.

En 1116 est mort l'émir Hamza bey, suivant de Youssouf bey Galab el Kird. Il succéda à son maître en qualité d'émir en 1110. Il mourut au cours d'un voyage qu'il fit en Turquie pour escorter le trésor.

En 1133 est mort l'émir Mohammed bey el Kébir el Fikari.

Elevé à la dignité d'émir en 1117, en remplacement de son maître, il fut nommé gouverneur de Djerdja à deux reprises différentes. Il était très attaché à Ayoub bey qui, lors de la grande insurrection, lui demanda des renforts. Mohammed bey lui amena lui-même un fort parti de bédouins Hawaras, de mograbins, etc. Il soutint, aussi bien à l'intérieur de la ville que hors des murs, des combats très sanglants dont nous avons rendu compte en d'autres circonstances.

Mohammed était un homme très courageux et très brave à la guerre. Il ne céda le terrain, lors de l'insurrection, qu'après plusieurs combats et pas à pas. Enfin, il dut prendre la fuite et gagner la Turquie. Là, il obtint le grade de pacha et partit pour le djihad (guerre sainte).

La même année est mort l'émir Moustapha bey surnommé el Chérif, fils de l'émir Iwaz bey le Géorgien. Son père avait été nommé aga des Azab en 1070 et épousé la fille du chef des nobles du Caire, Burhan-el-Dine effendi, dont il eut Moustapha. C'est à cause de la noblesse de sa mère que Moustapha fut surnommé le Chérif.

Nommé successivement katkhoda des chawiches en 1079, sandjak en 1081, gouverneur de la province de Gharbiah et kaïmakam, le père de Moustapha mourut en laissant une grande fortune.

Moustapha n'avait encore à cette époque que douze ans. Le soin de son éducation fut confié à Rihan aga, eunuque de son père. Après la mort de Rihan aga, il entra dans l'odjak des moutefarika et se mit à dissiper sa fortune. Il devint un des anciens du corps, et, en 1109, il partit avec le trésor pour la Turquie avec le titre de sirdar des moutefarika. Le sandjak Derwiche bey el Fallah, qui avait la charge du trésor, étant mort au cours du voyage, Moustapha lui succéda conformément à l'usage et rentra en Égypte, où il ne cessa d'être émir

jusqu'à sa mort, qui survint sans qu'il ait jamais pu rétablir l'état de sa fortune.

Est mort aussi l'émir Ahmed bey el Dali, suivant de l'émir Iwaz bey el Kébir el Kassemi. Le jeudi 7 Gamad Awel 1127, il fut élevé à la dignité de sandjak. Le même jour, il revêtit la robe de commandement de l'expédition militaire qui devait être envoyée en Morée. Il partit soixante jours après et il mourut au cours de cette expédition, laissant le commandement à son mamlouk Aly bey, surnommé el Hindi. Ce dernier rentra en Egypte avec le titre de sandjak.

En 1127 sont morts l'émir Hussein, katkhoda des Janissaires, surnommé el Chérif, et Ibrahim, premier odabacha, surnommé Kadak. Ils moururent dans les circonstances suivantes:

Lors du meurtre de Kitas bey el Fikari à Karamidan par ordre d'Abdi Pacha, au mois de Radjab 1127, meurtre suivi de la lutte qui éclata entre les janissaires et les Azab, Hassan katkhoda el Nadjdali, Nassef katkhoda et Kor Abdallah, tous trois partisans de Kitas bey, craignant pour leur vie, s'emparèrent de la caserne des Moustahfezan par un coup de main et mirent à mort Ibrahim et Hussein katkhoda, qu'ils accusaient d'avoir provoqué le meurtre de Kitas bey.

La même année aussi sont morts l'émir Hassan katkhoda el Nadjdali, Nassef katkhoda el Kasdogli et Kor Abdallah. Voici dans quelles circonstances :

Lorsque, par un coup de main, ces trois officiers se furent rendus maîtres de la caserne des Moustahfezan, ils mirent à mort Hussein katkhoda el Chérif et Ibrahim premier Odabacha. Mohammed katkhoda Kadak, voulant venger la mort de son père, s'empara à son tour de la caserne, le mardi 23 Ramadan, et, appuyé par les hommes de son corps et par une partie des Azab, il tua Hassan katkhoda el Nadjdali et Nassef katkhoda

el Kasdogli. Le lendemain, il envoya leurs corps dans leurs maisons. Quant à Kor Abdallah, il réussit à prendre la fuite. Six jours après il fut pris par Mohammed bey Cherkess et conduit, chargé de chaînes et la tête enveloppée de linges, devant Abdi pacha, qui lui adressa des reproches, l'insulta et lui ordonna de rentrer dans sa caserne. Le soir même, Mohammed katkhoda Koudouk le fit jeter en prison, le fit égorger et envoya son corps à sa maison située à Souk el Selah.

En 1132, au mois de Zilkadé, est mort de mort naturelle Mohammed katkhoda Kadak qui, après le coup de main dont il a été parlé plus haut, jouit d'une très grande célébrité et d'une influence considérable qui se maintinrent jusqu'à sa mort.

Le 21 Zilkadé 1136 est mort l'émir Ahmed bey el Mouslemani, connu sous le nom d'Aski Nazi. D'abord écrivain des Circassiens sous le nom d'Ahmed effendi, il devint bientôt le chef des anciens de ce corps; il acquit tant de biens qu'il passait pour l'homme le plus riche de son temps.

Il existait entre lui et Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey, une ancienne inimitié. Celui-ci voulait le perdre, mais Ahmed bey se mit sous la protection de Mohammed bey Cherkess. Cependant, lorsque Cherkess prit la fuite pour la première fois, Ahmed dut se cacher. Ses domaines furent vendus avec ce qu'il possédait. Cherkess, de retour en Egypte, Ahmed reparut sur la scène et fut nommé sandjak en 1133, sans pouvoir toutefois recouvrer sa fortune.

Sur un ordre venu de Constantinople, il partit pour la Mecque dans le but de rétablir l'accord entre les chérifs, parmi lesquels régnaient certaines dissensions. Il rentra en Egypte une année après et il y resta jusqu'en 1136. Dans cette dernière année, il fut envoyé à la province de Djerdja, sous le faux prétexte d'activer la rentrée des impôts, mais un ordre secret de Mohammed pacha l'avait déjà devancé pour enjoindre au

gouverneur de la province, Soliman, de le mettre à mort. Ce dernier, au cours de la première visite qu'il fit à Ahmed, ordonna à un de ses domestiques de le tuer. Ce qui fut fait.

En Djamad Akher 1133 est mort l'émir Aly katkhoda connu sous le nom de Daoudiah. Il était un des principaux officiers des janissaires et il partageait l'influence avec Moustapha katkhoda el Chérif. C'était un des plus grands personnages du Caire. Sa situation se maintint jusqu'à sa mort.

En 1137, est mort l'émir Ibrahim effendi, principal écrivain du corps des moustahfezan ; c'était un des personnages les plus célèbres de l'odjak. Il partagea l'autorité avec Osman katkhoda le géorgien, suivant de Chahine Chorbadji ; il fut puissant surtout après la disgrâce de Moustapha katkhoda Chérif et de Radjab katkhoda Bouchnak qui furent exilés à El Kachida par Ismaïl bey, fils d'Iwaz bey.

Mais, après la mort d'Ismaïl bey, les deux exilés rentrèrent dans leur corps et y reconquirent leur ancienne influence au détriment d'Ibrahim et d'Osman katkhoda. Ibrahim fut même, dans cette circonstance, maltraité et exilé à Damiette, où il passa plusieurs mois. Il revint ensuite au Caire et il partit avec les pèlerins en qualité de sirdar de Djedda. C'est là qu'il mourut.

Vers cette époque est mort aussi l'intelligent émir Hassan effendi el Rouznamdji. C'est en 1106, lors de l'arrivée d'Ismaïl pacha en qualité de wali, qu'il fut nommé malgré lui à ces fonctions. Le pacha, à son arrivée, s'entretint avec Ibrahim bey Abou Chanab sur le moyen de combler le déficit du Trésor ; il lui montra le firman qui l'autorisait à combler le déficit au moyen des sommes prélevées sur les vingt mille osmanis dus par les émirs.

(Ici il y a une lacune dans les manuscrits)

. . . . . affranchi du sultan Mohammed, de quelque manière que ce fut, soit en les faisant radier, soit en reprenant les concessions faites depuis le sultan Sélim, soit en majorant les redevances des concessions territoriales.

Comme le Pacha demandait à Ibrahim bey ce qu'il faudrait faire pour arriver à ce but, celui-ci lui répondit que Hassan effendi seul était capable de mener cette affaire à bonne fin.

Le Pacha fit venir Hassan, le chargea de la direction de la rouznamah, malgré lui, et lui ordonna d'aller prendre les instructions d'Ibrahim bey, qui, à cette époque, était son kaïmakam. Ce dernier lui ayant indiqué ce qu'il avait à faire, il s'en acquitta de la façon la plus satisfaisante, après avoir tenu un conseil dans la maison de Hassan aga Bulghia.

Hassan effendi aimait beaucoup les sciences, notamment les mathématiques et l'astronomie. Le fameux astronome Youssouf el Kelardji était son mamlouk. Youssouf étudia l'astronomie sous Radouan effendi, à qui l'on doit les tables astronomiques. Hassan effendi aimait beaucoup Radouan effendi ; il fit construire pour lui plusieurs instruments de précision, ainsi que plusieurs globes en cuivre doré. Il s'entoura de savants et d'artistes auxquelles il paya de grandes sommes d'argent et qu'il mit à la disposition de Radouan effendi. Sur ces instruments et ces globes, il fit graver son nom ainsi que celui de Radouan. Quelques uns de ces instruments existent encore au Caire. Moustapha effendi garda ces fonctions jusqu'à sa mort.

(Espace en blanc sur les manuscrits originaux)

En 1242 est mort l'émir Moustapha bey el Kozlar, connu sous le nom d'el Khattat, suivant de Youssouf aga el Kozlar. Elevé à la dignité de sandjak et d'émir en 1094, il fut, contre sa volonté, élu kaïmakam lors de la destitution d'Ismaïl pacha qui eut lieu en 1109. Il occupa pendant le cours de sa vie

diverses charges importantee, entre autres celle de gouverneur de Djerda, et, en 1133, celle de defterdar.

Entre son élection à la dignité de kaïmakam et sa nomination au poste de defterdar, il s'écoula une période de vingt-quatre ans. Après qu'il eut perdu sa charge de deftardar, il passa le reste de ses jours dans la retraite.

En 1136 est mort le rejeton de la gloire, l'illustre et très-puissant émir Ismaïl bey, fils du grand émir Iwaz bey.el Kassemi. Ismaïl bey fut élevé avec le plus grand soin sous les yeux de son père. Il jouissait d'une grande beauté physique et de hautes qualités morales.

Il fut élevé à la dignité d'émir et de sandjak après la mort de son père, tué pendant la guerre civile survenue en Egypte et dont nous avons parlé plus haut, et il porta cette dignité avec beaucoup d'éclat. Cependant il n'avait encore que seize ans ; sa barbe n'avait pas encore poussé et les femmes le surnommaient Kichta bey (Crème bey).

Voici quelques détails sur l'élévation d'Ismaïl bey à la dignité de sandjak : lorsque son père fut mortellement atteint au combat de Ramleh, en face de l'île de Rodah, que plus de sept cents soldats circassiens et réguliers perdirent la vie et qu'Iwaz bey fut enterré, Youssouf bey el Djazzar, suivant d'Iwaz bey, prit avec lui Ahmed Kachef et Ismaïl bey et se rendit à la maison du Kaïmakam, Kansaw bey. Ils y trouvèrent Ibrahim bey Abou Chanab, Ahmed bey, suivant de celui-ci, Kitas bey el Fikari, Osman bey Barem Zeilou et Mohammed bey Katameche. La tristesse était peinte sur leurs visages et ils étaient indécis sur ce qu'ils devaient faire, comme un troupeau sans berger.

Youssouf bey el Djazzar et ses compagnons prirent place, et, s'adressant à Kitas bey qui pleurait, Youssouf lui dit : « Pourquoi pleures-tu ? Nous ne sommes pour rien dans cette affaire, nous autres kassémites. C'est vous, fikarites,

qui êtes la cause de tout. Maintenant nous sommes atteints ; un des nôtres meurt, laissant après lui une grande fortune et de nombreux mamlouks. Si vous voulez que nous vengions sa mort, nommez-moi sandjak, émir du pèlerinage et commandant des troupes. Nommez aussi sanndjak Ismaïl bey, le fils de mon maître. Il remplacera son père, et, de cette façon, il lui sera possible de conserver à sa maison toute sa splendeur. En outre, faites-moi délivrer par celui que vous avez choisi pour être le représentant de la loi un firman et un *hodjet* nous exemptant du paiement des droits sur le transfert des propriétés. Nous emploierons l'argent ainsi économisé pour venir en aide aux combattants, et Dieu donnera la victoire à qui lui plaira. »

Ces propositions furent toutes admises, et Youssouf bey, Ismaïl bey et leurs suivants regagnèrent la maison d'Iwaz bey. Ils mirent ordre à leurs affaires, arrêtèrent leurs plans, et, le lendemain, ils se rendirent, munis de fortes sommes, à la caserne des Azab. Ils distribuèrent cet argent aux soldats de ce corps et à tous ceux des autres odjaks qui avaient embrassé leur cause.

Ils mirent à profit les trois jours de trève conclus avec Ayoub bey, après la mort d'Iwaz bey, pour prendre toutes les mesures propres à leur assurer le succès. Cette trève avait été conclue entre les deux partis à l'instigation d'Ayoub bey, qui méditait une attaque contre la maison de Kansaw bey. Cette attaque aurait réussi si elle avait été tentée le jour même de la mort d'Iwaz bey, mais Ayoub bey laissa passer cette occasion. Dieu avait d'autres desseins.

A l'expiration de la trève, les hostilités recommencèrent aussi bien dans la ville que dans les environs. Les coalisés usèrent d'une foule de stratagèmes, tendirent des pièges à leurs ennemis, ne marchandèrent pas l'argent, pratiquèrent des trouées dans les murailles et finirent par remporter la victoire. Ayoub bey, Mohammed bey el Saïdi, Effrendj Ahmed,

les janissaires et ceux qui s'étaient joints à eux furent battus; il en mourut un grand nombre et ceux d'entre eux qui échappèrent à la mort prirent la fuite et se dispersèrent. Leurs maisons et leurs biens furent livrés au pillage, ainsi que cela a déjà été raconté.

A la suite de ces événements, la paix se rétablit et Youssouf bey el Djazzar partit en qualité d'émir du pèlerinage. Ismaïl resta en Egypte entouré d'honneurs. Il partagea l'autorité avec Ibrahim bey Abou Chanab et Kitas bey. Ce dernier cependant, en sa qualité de fikarite, ne pouvait se défendre d'un sentiment de haine contre ses deux collègues kassémites. Il intrigua en secret contre eux et poussa, ainsi que nous l'avons dit, le bédouin Habib et son fils Salem à couper la queue et la crinière aux chevaux d'Ismaïl bey. Il tendit à ce dernier et à Ibrahim bey toutes sortes d'embûches ; mais Dieu fit échouer ses projets.

Loin de se rebuter de ces échecs successifs, Kitas bey continua ses menées perfides. De leur côté, ses deux collègues feignirent toujours de ne rien voir. Cette situation dura jusqu'à l'arrivée de Abdi pacha, qui, avant d'entrer en Egypte, nomma Youssouf bey el Djazzar aux fonctions de Kaïmakam. Celui-ci revêtit immédiatement le fils de son maître d'une robe d'honneur et le nomma officier de bouche du nouveau Wali.

A l'arrivée d'Abdi pacha à El Adlia, les émirs lui firent leurs présents d'usage. Ismaïl bey lui offrit de son côté un présent magnifique. Le Pacha se sentit attiré vers lui et l'aima de toutes ses forces.

Il l'appela un jour à l'écart, ainsi que Youssouf bey el Djazzar, et il s'entretint avec eux pour savoir la vraie cause de la mort d'Iwaz bey. Ils lui apprirent que, depuis fort longtemps, l'Egypte était divisée en deux factions opposées, à l'une desquelles appartenaient Ayoub bey et Kitas bey. Mais comme ce dernier était en antagonisme complet avec Ayoub

bey et qu'il ne pouvait satisfaire sa haine contre lui à cause de sa richesse et de sa puissance, il recourut à Iwaz bey qui épousa sa querelle, dépensa pour lui beaucoup d'argent, arma des hommes et paya de sa vie. « Comblé de ces bienfaits, Kitas bey, ajoutèrent-ils, nous paya d'ingratitude et ne cessa de nous susciter toutes sortes d'embarras, tandis que, de notre côté, nous ne faisions que mettre notre confiance en Dieu. »

« Espérez bien, répondit le pacha, » et, dès ce moment, il voua toute sa haine à Kitas bey, qu'il finit par mettre à mort à Karamidan, ainsi que cela a été raconté ailleurs.

Un ordre arriva ensuite, investissant Ismaïl de la dignité d'émir du pèlerinage et Ibrahim bey de celle de defterdar. Abdi pacha leur remit les insignes de leurs fonctions ; il leur donna des présents, et il fit consigner à Ismaïl tout le matériel affecté au service du pèlerinage.

Ismaïl expédia immédiatement les céréales allouées aux Villes Saintes, envoya des ouvriers sur la route des pèlerins pour creuser les puits encombrés et donna des ordres pour l'entretien de cette route. Il nomma plusieurs personnes à de hautes fonctions, éleva au grade de sandjak son frère Mohammed, dit *le fou* ; son gendre Abdallah Kachef, Sari Aly, Aly el Armani, Ismaïl Cachef et Aly el Himdi. Ismaïl aga, katkhoda de son père fut nommé par lui Katkhoda des chawiches et Abd-el-Rahman Ouldjia eut le grade d'aga des Djamalieh.

Ibrahim bey abou Chanab, de son côté, éleva à la dignité de sandjak Kassem el Kebir, Kassem el Saghir, Ibrahim Faraskour, Mohammed Chalabi, fils d'Ibrahim, et Mohammed Cherkess el Saghir.

Ismaïl obtint pour ses émirs des gouvernements de provinces. Il conduisit les pèlerins à la Mecque plusieurs années de suite. Il organisa, en outre, les sept odjaks et réussit à mettre dans ses intérêts leurs chefs principaux tels que Mohammed, katkhoda des moustafazan, Ibrahim el Saboundji, katkhoda des Azab et Abd-el-Rahman, premier aga des Djamalia.

Il releva l'autorité chancelante de Hassan Chawich el Kasdogli, père d'Abd-el-Rahman katkhoda.

Parmi les personnes qui furent élevées par lui à des fonctions importantes, se trouvent son mamelouk Osman qui fut oda bacha et dans la suite katkhoda des moustafezan et Hassan, katkhoda de Soliman Chawiche, suivant de Moustapha katkhoda el Kasdagli qui fut également odabacha. Ce Soliman est le maître d'Ibrahim katkhoda dont il sera parlé dans la suite.

A la mort d'Ibrahim bey Abou Chanab, en 1130, son fils Mohammed bey s'établit dans la maison de son père et administra ses biens. Mohammed bey Cherkess, suivant d'Ibrahim bey, qui sur ces entrefaites était revenu en Egypte, ayant trouvé son maître mort, voulut exercer l'autorité. Dans ce but, il s'attacha plusieurs partisans des fikarites tels que Hussein bey abou Yadak, Zulfikar, affanchi d'Omar aga Bulghia, Aslan, Kabalan et divers autres. Ils travaillèrent tous à miner l'autorité d'Ismaïl bey et à lui tendre des pièges. Quelques-uns d'entre eux s'embusquèrent à El Roumeïla dans le dessein de le tuer pendant qu'il se rendrait au Divan. Ils firent feu sur lui pendant qu'il traversait cette place accompagné de Youssouf bey el Djazzar, d'Ismaïl bey Djerdja et Sari Aly bey ; mais seul un cawas de leur suite fut atteint. Ismaïl et ses émirs coururent à toute bride dans la direction de la citadelle. Ils mirent pied à terre dans la caserne des Azab, d'où Ismaïl bey envoya une pétition au Pacha. Dans cette pétition il se plaignit des intrigues de Mohammed bey Cherkess, qui, disait-il, s'était entouré de gens séditieux, n'aspirant qu'à jeter le désordre dans la ville.

A la réception de cette requête, le Pacha envoya des ordres aux sandjaks leur enjoignant de lui amener Mohammed bey, même par la force. Cherkess refusa d'obéir à l'ordre du Pacha, et, à la tête de ses partisans kassémites et fikarites, il livra, sur la place de Roumaïla, une bataille à ceux qui venaient s'emparer de lui. Il fut battu, ses partisans le quittèrent et il dut s'enfuir

du Caire sans même pouvoir passer par sa maison. Il fut bientôt arrêté par les bédouins et conduit, tout nu et dans un triste état, devant Ismaïl. Celui-ci, au lieu d'écouter Ahmed katkhoda *Amine el Bahreine* (commandant des deux mers) et Aly katkhoda el Djelfi, qui lui conseillaient de le mettre à mort, fit donner des vêtements à Cherkess et lui fit présent d'une pelisse. « Il a mis le pied sous mon toit, dit-il ; ma protection lui est donc acquise. Je ne puis plus le tuer. » Il l'exila à l'île de Chypre.

Plus tard Mohammed bey abou Chanab, au moment de partir pour accompagner le trésor à Constantinople, recommanda à Kassem bey de faire revenir Cherkess en Egypte. Cherkess rentra en effet et se tint caché dans la maison de Kassem.

A son arrivée à Constantinople, Mohammed bey abou Chanab eut une entrevue avec le grand vizir et lui insinua que si on laissait Ismaïl bey agir en Egypte à sa guise, il ne tarderait pas à se rendre maitre du pays, au détriment de la Sublime-Porte. Il ajouta que le defterdar et la plupart des émirs, des hauts fonctionnaires et des des odjaks étaient ses suivants et ses mamlouks, que ceux d'entre eux qui ne l'étaient pas étaient ses partisans ou qu'ils avaient été les mamlouks de son père. Il dit, en outre, que le wali, Aly pacha, était l'humble exécuteur des volontés d'Ismaïl bey qui avait éloigné de l'Egypte tous les serviteurs dévoués de l'empire tels que Mohammed bey Cherkess et ses partisans. Abou Chanab promit enfin au grand vizir quatre mille bourses dans le cas où il ferait destituer le Pacha et le remplacer par un homme énergique et habile. Ceci se passait sous le règne du sultan Ahmed.

Les propositions de Mohammed bey furent acceptées et Radjab pacha, émir des pèlerins de Syrie, fut nommé Wali d'Egypte. Le firman d'investiture qui lui fut délivré, dicté par Mohammed bey abou Chanab, lui enjoignait de faire périr le pacha d'Egypte, Ismaïl bey et sa suite, sauf Aly bey el Himdi.

Radjab pacha envoya à Ahmed bey el Assar un ordre le nommant son kaïmakam et lui prescrivant d'emprisonner Aly pacha dans le Kasr Youssouf et de bien veiller sur lui. Ahmed bey exécuta fidèlement ces ordres.

Peu de temps après, Radjab pacha arriva au Caire. Il fit établir le compte de gestion d'Aly pacha, le fit mettre à mort, écorcha sa tête, l'envoya à Constantinople et confisqua tous ses biens. Il invita ensuite Cherkess bey à se rendre auprès de lui. Celui-ci, qui, ainsi que nous l'avons dit, se tenait caché chez Kassem bey, sortit de sa retraite et se rendit à l'appel du wali. Il délibérèrent ensemble sur le moyen de faire périr Ismaïl bey qui, le jour même de l'arrivée au Caire de Radjab pacha, était parti pour la Mecque à la tête de la caravane.

« Il faudrait, dit Cherkess, pousser les bédouins à couper la route aux pèlerins. Lorsque vous recevrez l'avis que l'attaque a eu lieu, vous enverrez Abdallah bey, sous prétexte de renforts à conduire à Ismaïl bey. Dix jours après, vous ferez partir Youssouf bey el Djazzar, Mohammed bey fils d'Iwaz, Ismaïl bey Djerdja et Abd-el-Rahman Ouldja. Aussitôt que ces émirs auront quitté El Birket, vous mettrez à mort Ismaïl bey el Defterdar et le Katkhoda des chawiches. A ce moment je reparaîtrai sur la scène. Mohammed bey, fils d'Ismaïl bey, sera nommé émir du pèlerinage et envoyé à la tête d'une expédition contre Ismaïl bey, fils d'Iwaz, qu'il mettra à mort ainsi que Abdallah bey et Ismaïl bey Djerdja. »

Le Pacha adopta toutes ces propositions et des émissaires furent envoyés de sa part aux bédouins. Peu de jours après, il recevait l'avis que les bédouins avaient intercepté la route de la caravane. A cette nouvelle il affecta une grande colère et dit qu'il voulait aller en personne châtier ces méchants. Youssouf bey el Djazzar qui était présent dit que c'était aux émirs et non au Pacha de se déranger. « Le plus petit entre nous, ajouta-t-il, peut mettre ces bédouins à la raison. »

« J'irai moi-même, dit Abdallah bey, et Youssouf bey me suivra. »

Le Pacha remit à Abdallah bey les insignes du commandement et lui ordonna de partir le jour même. Celui-ci se mit en route, et, à son arrivée à El Akaba, les bédouins prirent la fuite. Plus tard, au moment où les pèlerins quittaient le fort du Wiche, ils entendirent au loin le son d'une musique et ils virent bientôt arriver Abdallah bey et ses hommes. Celui-ci mit pied à terre et se rendit dans la tente d'Ismaïl à qui il fit part de ce qui venait de se passer. Ismaïl donna des signes d'inquiétude.

Dix jours après arrivèrent Youssouf bey el Djazzar, Mohammed bey fils d'Iwaz et Ismaïl bey Djerdja. Ce dernier, quittant ses compagnons, pénétra seul dans la tente d'Ismaïl bey et lui présenta ses hommages. L'apparition de Youssouf bey redoubla l'inquiétude d'Ismaïl qui lui demanda ce qu'il venait faire : « Je ne suis pas seul, répondit Youssouf bey, j'ai avec moi votre frère Mohammed bey, Ismaïl bey Djerdja et Abd-el-Rahman Ouldja.

— Il n'y a de Dieu que Dieu ! dit Ismaïl. Comment avez-vous pu quitter le Caire et laisser le champ libre à nos ennemis, d'autant plus que vous savez que nous ne pouvons nous fier aux Turcs qui sont pleins de perfidie. Il est vrai, ajouta-t-il, que rien n'arrive sans la volonté de Dieu. » Ismaïl bey passa encore quelques jours dans l'endroit où il était campé, puis il continua son chemin vers Nahl.

Très peu de temps après, un bédouin, venu du Caire, se présenta devant Ismaïl bey et lui remit une lettre de la part d'Aly el Djelfi. Ismaïl prit connaissance de cette lettre et versa d'abondantes larmes. Elles annonçait en effet qu'aussitôt après le départ de Youssouf bey el Djazzar et de ses compagnons, le Pacha avait fait mettre à mort Ismaïl bey el Defterdar et Ismaïl bey, katkhoda des chawiches ; que Cherkess était descendu de la citadelle, monté sur le cheval d'Ismaïl bey el Defterdar et que celui-ci avait été définitivement remplacé par Ahmed bey el Assar.

Ismaïl bey montra cette lettre à Youssouf bey el Djazzar qui, en la lisant se mit aussi à pleurer.

En revenant de la Mecque, Ismaïl bey ramenait avec lui le chérif Yehia Barakat, qui avait été renversé par son compétiteur, Moubarak fils d'Ahmed. Voyant l'indécision d'Ismaïl bey, il lui conseilla de ne rien tenter contre les bédouins afin de ne pas exposer les pèlerins au pillage et il lui recommanda de se cacher. Il prit ensuite congé de lui et partit pour Gazza.

Ismaïl appela Abdallah bey, Ismaïl bey Djerdja et Abd-el-Rahman aga Ouldja. Il fit venir trois dromadaires, manda le bédouin qui lui avait porté la lettre, le paya largement et lui ordonna de conduire ces trois émirs par le chemin qu'il avait pris pour venir. Il lui promit, pour prix de sa peine, les trois dromadaires que les émirs devaient monter ainsi que tout ce qu'ils portaient. Le bédouin accepta avec empressement et les trois voyageurs furent conduits au Caire et s'y tinrent cachés.

De son côté Cherkess avait donné ordre à Salem ibn Habib de marcher à la tête de ses hommes et des bédouins de Djizah et d'accompagner le commandant de l'expédition et le nouvel émir du pèlerinage, Mohammed bey Ismaïl, qui allaient combattre le fils d'Iwaz.

Arrivé à Adjroud, le corps expéditionnaire s'y retrancha fortement avec de l'artillerie et attendit l'arrivée des pèlerins. Ceux-ci ne se firent pas longtemps attendre. Ils arrivèrent bientôt, accompagnés de Youssouf bey el Djazzar. Ismaïl bey Iwaz ne paraissant pas, on passa un jour entier à le chercher ; toutes les caisses, tous les sacs et tous les bagages furent fouillés inutilement. Il n'entrait pas dans les desseins de Dieu qu'il fut découvert.

Youssouf bey el Djazzar persuada aux chefs de l'expédition qu'Ismaïl, ses mamlouks, ses émirs et ses sandjaks s'étaient dirigés avec le chérif Yehia vers Gazza. Mais d'aucuns prétendent que, déguisé en femme moghrabine, Ismaïl s'était joint à la caravane des pèlerins moghrabins; d'autres croient qu'il

s'était caché dans le palanquin même de la femme du guide de la caravane et qu'il avait ainsi déjoué toutes les recherches.

Les pèlerins, conduits par le nouvel émir, arrivèrent enfin au Caire; leur arrivée ne donna lieu à aucune réjouissance et peu de monde s'était porté à leur rencontre.

Instruit de la disparition d'Ismaïl bey, le pacha appela Mohammed bey Cherkess. Il lui enjoignit de le chercher partout ainsi que les deux sandjaks et de confisquer tous les biens qui se trouvaient dans la maison d'Ismaïl bey. Ces biens furent confisqués et déposés au trésor du corps des chawiches. On en dressa un inventaire en présence du substitut du Cadi.

Cherkess déployait toute son activité pour découvrir les émirs cachés. Youssouf bey el Djazzar, de son côté, mit tout en œuvre pour gagner des partisans au fils de son maître. Il prodigua l'argent, rallia à son parti les six corps, gagna Ahmed bey el Assar et Kassem bey Aly et se mit d'accord avec eux pour faire rentrer Ismaïl bey en scène. Lorsqu'il fut assuré de leur concours, il leur donna un grand banquet et il délégua Kassem bey et Ahmed bey à Mohammed bey Cherkess pour le prier de se rendre à ce festin. Celui-ci accepta l'invitation et se rendit, avec les délégués, dans la maison de Youssouf bey. En arrivant à la porte de cette maison, il y vit un grand nombre de personnes et de chevaux et il voulut revenir sur ses pas; mais Ahmed bey le retint et lui dit: « Il serait honteux pour vous de retourner sur vos pas après être entré. » Cherkess ne résista plus et entra dans la salle où se trouvait Youssouf bey. Il y trouva, entre autres invités, Aly Bey el Hindi, Aly bey Aboul Adab et Sari Aly bey.

Lorsque chacun eut pris place, Ahmed katkhoda, commandant des deux mers, prit la parole et dit: « Que notre assemblée serait belle s'il n'y manquait Ismaïl bey, fils d'Iwaz.

— Peut-être sa présence déplairait-elle à notre frère Mohammed bey Cherkess, répondit Youssouf bey ». Cherkess dit alors: « Que Dieu punisse celui qui est coupable de la dispari-

tion d'Ismaïl. Quant à moi, puis-je me plaindre d'un homme qui m'a eu en sa puissance et qui au lieu de me tuer m'a fait grâce de la vie, m'a traité honorablement et s'est contenté de m'éloigner du pays dans le but d'apaiser les esprits? »

A peine Cherkess avait-il fini de parler qu'un rideau s'écarta et qu'on vit appaître Ismaïl bey, son frère Mohammed bey et Ismaïl bey Djerdja. Tous les assistants se levèrent, saluèrent Ismaïl et lui donnèrent la place d'honneur. On délibéra ensuite sur le moyen de lui faire recouvrer son ancienne influence. Les avis se partagèrent; chacun des délibérants repoussait l'opinion de l'autre et l'on ne parvenait pas à s'entendre. Ismaïl bey dit alors : « Frères, si telle est votre volonté que je me mêle de nouveau aux affaires, écoutez ce que je vais vous proposer. Nous irons tous demain matin chez Ahmed bey el Defterdar, nous le conduirons chez Mohammed bey, l'émir du pèlerinage; nous irons ensuite sur la place de Roumeïla et nous donnerons au Pacha l'ordre de quitter la citadelle et de se retirer dans la maison de Moustapha, katkhoda des azab. Nous nommerons Ahmed bey kaïmakan et j'obtiendrai de lui un firman pour la restitution de tous mes biens conformément à l'inventaire qui en a été dressé. Puis, nous adresserons à la Sublime-Porte un rapport dans lequel nous lui ferons part de la destitution du Pacha et de tout ce qui se sera passé. »

Ces propositions furent acceptées et l'accord fut cimenté par la lecture de la *Fatiha*. Le lendemain, ce plan fut mis à exécution et le Pacha dut quitter la citadelle. Tous les gamins des rues se réunirent sous les fenêtres du logement où il se retira et se mirent à chanter les strophes suivantes :

Pacha, Pacha, œil de pou,
Qui t'a poussé à agir de la sorte?
Pacha, Pacha, source de Syra [1]
Qui t'a dit de comploter ainsi?

[1] Source très-amère qui se trouve près du vieux Caire.

Radjab pacha se sentit très-humilié de cette chanson. Il adressa des plaintes à Ahmed bey el Assar, qui le transféra à la maison d'Ibrahim Chorbadji, à Daoudiah.

Ismaïl bey rentra ensuite en possession de ses biens et, peu de temps après, à la suite du rapport qui avait été adressé à Constantinople, il reçut un firman qui lui accordait l'*aman* ainsi qu'à ses partisans. Mohammed pacha el Nichandji fut nommé Wali d'Egypte. Radjab pacha, avant de quitter ce pays, dut rembourser au trésor les cent vingt bourses qu'il avait prises à l'Hôtel des Monnaies dans le but de subvenir aux frais de l'expédition envoyée contre Ismaïl bey.

Cherkess et Mohammed bey, fils de son maître, ne cessaient pourtant de poursuivre Ismaïl de leur haine; mais celui-ci feignait toujours de ne rien connaître de leurs intrigues et leur pardonnait. Ils finirent pourtant par le tuer lâchement à la citadelle dans les circonstances suivantes :

Zulfikar, suivant d'Omar Aga, ne cessait de réclamer les revenus de la part qu'il possédait dans le village de Kimn el Arouss. Cherkess s'était adressé à Ismaïl bey pour le prier de faire droit à cette réclamation, mais celui-ci persistait toujours dans son refus. Il répondait invariablement à Cherkess : « Chassez El Seiffi de votre maison et envoyez-moi ensuite Zulfikar pour que je lui donne ce qui lui est dû. »

Zulfikar, se trouvant à bout de ressources, s'adressa au lieutenant du Pacha et lui fit part de ses embarras. « Que veux-tu que je fasse? » demanda le katkhoda. « Je veux, répondit-il, tuer Ismaïl bey lorsqu'il viendra ici, et je veux que vous me donniez la dignité de sandjak. Vous me donnerez sur les biens de cet émir un territoire d'un revenu de 20 bourses et vous me nommerez gouverneur de la province de Menoufyah. »

Le Pacha, informé de cet entretien par son khatkhoda, répondit : « J'accepte, pourvu que cet homme ne nous rende pas responsables de ce meurtre. » Informé de cette réponse, Zulfi-

kar alla immédiatement rendre compte à Cherkess de ce qui s'était passé et lui demanda de se trouver présent avec Ibrahim bey Faraskour au moment où il tuerait Ismaïl bey.

Le lendemain il se rendit à la citadelle et, devant les personnes présentes, il remit une pétition à Ismaïl bey. Pendant que celui-ci était occupé à la lire, Zulfikar, tirant un poignard, le lui enfonça dans le cœur.

Avec Zulfikar, Kassem bey el Saghir, Aslan, Kabalan et autres étaient venus au Divan dans le même dessein. Aussitôt qu'ils virent le coup donné par Zulfikar, ils tirèrent leurs épées, fondirent sur Ismaïl bey Djerdja et le massacrèrent. Sari Aly et le khatkhoda des chawiches qui se trouvaient avec Ismaïl bey prirent la fuite et se réfugièrent dans la caserne des janissaires. On trancha la tête aux deux émirs tués et on les écorcha. On les envoya ensuite avec les corps à leurs familles d'où, aprés avoir été lavés, ils furent portés au cimetière d'Abou el Chawareb, sur le chemin de l'Ezbekiah. Ceci se passait en l'année 1136.

Ces événements mirent fin à la puissance d'Ismaïl, fils d'Iwaz. Sous son gouvernement le pays fut heureux. Il débarrassa les grands chemins des voleurs qui les infestaient, il fit régner partout la sécurité, il tint les bédouins en respect et il leur livra de nombreux combats. Son administration fut pleine de sagesse et d'équité. Voici quelques faits qui le prouveront jusqu'à l'évidence.

Une femme de la province de Charkiah possédait une vache, qui lui fut volée un jour pendant qu'elle dormait. A son réveil, ne trouvant pas sa vache, elle jeta des hauts cris et dit : « J'irai certainement chez Ismaïl bey et je lui demanderai si l'on peut être volé sous son gouvernement. » Ismaïl était d'un accès facile et ne repoussait aucun plaignant ni suppliant. Lorsque cette femme se présenta devant lui et qu'elle lui fit part du vol dont elle avait été victime, il ordonna d'écrire au gouverneur dont dépendait son village de rechercher

la vache volée. Il remit la lettre à un cawas et lui dit : « Accompagnez cette femme, et, à votre arrivée au village, saisissez-vous de la première personne qui viendra lui demander des nouvelles de ce qu'elle a fait au Caire. Cet homme sera le véritable voleur. Vous le mènerez chez le Kaïmakam à qui vous remettrez ma lettre. » Ce qu'Ismaïl avait prévu s'accomplit. A l'arrivée du cawas et de la femme au village, ils furent accostés par un individu qui, s'adressant à celle-ci, lui demanda ce qu'Ismaïl avait fait pour elle. Cet homme fut arrêté et conduit en présence du gouverneur. Il reçut la bastonnade et il finit par avouer qu'il était vraiment le voleur et que la vache volée se trouvait dans sa maison.

Une autre fois, plusieurs individus furent conduits devant Ismaïl pour être interrogés sur des faits dont ils étaient accusés. Comme ils niaient, Ismaïl les fit sortir. Il les rappela un moment après pour leur faire subir un second interrogatoire. Comme ils persistaient dans leurs dénégations, il les fit sortir et les rappela une seconde fois. Au bout de ce troisième interrogatoire, dans lequel les accusés continuaient simplement à nier, Ismaïl fit sortir tous les prévenus, sauf l'un d'eux. Il poussa ce dernier à dire la vérité en lui promettant qu'il serait indulgent à son égard. Cet homme déclara alors qu'il était l'auteur du crime et qu'il n'avait, parmi les autres inculpés, aucun complice. Les personnes présentes, émerveillées, demandèrent à Ismaïl de leur faire savoir comment il avait su que cet homme était le coupable. « J'ai remarqué, répondit-il, que toutes les fois que j'appelais les inculpés cet homme était le dernier à entrer tandis qu'il était le premier à sortir lorsque je les renvoyais. Cela m'amena à supposer que cet homme était l'auteur du crime. »

On doit à Ismaïl bey beaucoup de constructions. C'est lui qui fit réparer le plafond de la mosquée de El Azhar, qui était sur le point de s'effondrer; c'est lui qui fit construire la mosquée de Sidi Ibrahim el Dessouki à Dessouk et la mosquée de Sidi Aly

el Melighi à Melig. Lorsque, vers la moitié du mois de Chaban 1135, la construction de cette dernière mosquée fut achevée, il quitta le Caire pour aller la visiter. Il alla ensuite à Tantah et visita le tombeau de Sidi Ahmed el Badawi. A cette occasion, il étonna par son courage tous ceux qui le connaissaient, car il fallait être réellement sûr de soi et très-confiant dans sa puissance, pour quitter, comme il le fit, une ville où il comptait de nombreux ennemis. Cherkess lui-même, malgré sa grande réputation de bravoure, n'eut jamais le courage de quitter le Caire et il passait la plupart de son temps dans sa maison.

Ismaïl ne mettait aucun retard dans l'envoi des céréales destinées aux Lieux Saints. Bien plus, il avait toujours la précaution de déposer d'avance dans les magasins des villes de Suez, de Moueilen et de Yamboh, les céréales qui devaient être envoyées l'année suivante à la Mecque et à Médine. Aussitôt que les céréales étaient embarquées, d'autres venaient les remplacer dans les magasins. Aussi la nouvelle de la mort d'Ismaïl plongea-t-elle les habitants de ces deux villes dans une grande tristesse. Ceux de Médine récitèrent, pour le repos de son âme, les prières des morts entre la chaire et le tombeau du Prophète, et ceux de la Mecque récitèrent les mêmes prières dans la Kaaba même.

Pendant sa vie, Ismaïl conduisit six fois la caravane des pèlerins en qualité d'émir. C'est en 1133 qu'il exerça ces fonctions pour la dernière fois. Il mourut à l'âge de vingt-huit ans. Sa mort fut célébrée dans plusieurs odes et élégies dont je n'ai pu recueillir que les quelques fragments qui suivent :

Ce monde est séducteur et trompeur,
Il nuit même quand il fait le bien: ses délices sont des malheurs ;

Ses grandeurs rabaissent, son repos fatigue,
Ses honneurs avilissent, sa limpidité est trouble ;

Il te montre des maux sous un voile de plaisir et de béatitude,
Il agit comme une vipère qui se cache au milieu d'un verger.

Ne vois-tu pas combien de grands il a renversés,
Et combien de petits il a élevés.

N'aie donc aucune confiance dans le monde, ô sage !
Et sois sur tes gardes, comme les sages le doivent être toujours.

Tu as été témoin du malheur qui a frappé Ismaïl bey en Égypte,
Et tu l'avais connu lorsque les fronts altiers se courbaient devant lui.

Ismaïl était digne du pouvoir et des honneurs,
Par sa conduite il nous a rappelé Omar.

Il était sage, énergique et invulnérable,
Mais il est impossible de lutter contre le destin.

Cherkess, le traître et le tyran, l'a frappé à l'improviste,
Sous peu il recueillera les fruits de sa ruse.

Il intrigua contre lui et fut cause de sa mort,
Au Divan du Caire. Quelle triste machination !

Ismaïl fut mis en pièces. Il alla au paradis ;
Son meurtrier forcément s'en ira aux enfers.

Il a tué plusieurs sandjaks de sa suite,
Tous des héros et de grands personnages.

Que ses mains soient coupées, que sa main droite soit paralysée,
Ou que Dieu le rende infirme et incapable.

. . . . . .
. . . . . .

Après sa mort, les queues ont dominé les têtes,
Les nobles sont gouvernés par les humbles.

Les bêtes ont avancé
Quant les héros ont reculé. Voilà qui est étrange !

Est-ce dans la voie de Dieu que les singes marchent,
Et que les serpents des luttes dorment dans leur trou ?

Peut-on établir une comparaison entre le lâche et le lion du désert ?
Allonc donc ! les personnages réels diffèrent des images.

. . . . . .
. . . . . .

Tout malheur peut être supporté,
Excepté le malheur d'aujourd'hui. Je ne pourrai m'y habituer.

Louange à celui dont la gloire rejaillit sur les rois,
Et qui domina le monde par la mort.

Dieu ! que les pluies de ton pardon tombent toujours
Sur sa tombe le soir et à la pointe du jour.

Dieu, passe outre sur ses fautes,
Et octroie-lui le pardon, ô le meilleur de ceux qui pardonnent !

J'ai également trouvé, parmi de vieux papiers, des vers écrits de la main de cheikh Mohammed el Ghamri. Les voici :

Pouvons-nous jouir de la sécurité lorsque l'épée qui nous sauvegardait vient de rentrer dans son fourreau,
Et quand l'astre de justice qui nous éclairait disparait à l'horizon ;

Quant le soleil que Dieu a envoyé pour éclairer le triomphe de ses adorateurs vient de s'éclipser,
Et quand le trône de la gloire vient de descendre au tombeau avec celui qui y pénètre ?

Œil ! prodigue tes larmes et pleure
Celui qui fut un solide soutien pour tous en Egypte.

Et vous, habitants de l'Egypte, lamentez-vous et déplorez
La perte d'un homme bienveillant, unique dans sa gloire.

Que de pauvres il a préservés de l'injustice ;
L'iniquité sous lui a fait place à la justice et la dépravation à la morale.

Aujourd'hui vous pouvez pleurer jusqu'à ce que vos cœurs fondent,
Car vous avez perdu, j'en jure par Dieu, la générosité.

Vous avez perdu un Émir sans égal,
A l'empire de la gloire, il n'a laissé aucun successeur.

Je veux parler d'Ismaïl, fils d'Iwaz, qui s'est élevé
Au-dessus de ses collègues et s'est consacré aux bonnes œuvres.

Que dans sa générosité, Dieu lui soit miséricordieux,
Et inspire à ceux qui restent les bonnes et sages actions.

En mémoire de cet événement je dis, un verset a été récité,
A Constantinople, il a été répété. Voilà ce qui a été dit.

Le poète, dans ce chronogramme, fait allusion au verset suivant du Coran :

La dépravation et les malheurs sont répandus sur la terre et la mer et ont été causés par les actes des hommes.

Voici encore quelques vers et un chronogramme composés à l'occasion de la mort d'Ismaïl bey :

Ismaïl, dont la mémoire soit sacrée !
Est dans le Paradis ou il prend ses ébats avec des houris.
Il jouira d'une félicité éternelle chez son Dieu.
Le Paradis sera désormais son séjour.

Dieu assurément se vengera de celui qui l'a tué,
Et nous disons : Son meurtrier sera tué.

Ismaïl bey habitait, au quartier de Darb el Djamamiz, une maison qui avait appartenu à Youssouf bey. Cette maison avait vue sur Birket el Fil. Il avait fait réparer cet immeuble à ses frais ; il y mit des marbres aux couleurs les plus variées et il dépensa pour l'aménager des sommes considérables. A l'heure actuelle cette maison n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut, ses murs sont lézardés, ses toits sont effondrés, elle sert d'habitation aux pauvres et de passage à ceux qui se rendent à Birket el Fil.

Ismaïl bey laissa une petite fille qui ne lui survécut que peu de temps. A sa mort, deux de ses femmes étaient enceintes ; l'une d'elles eut un garçon qui fut nommé Iwaz et qui mourut à l'âge de sept mois, l'autre accoucha d'une fille qui mourut de la peste avant d'avoir atteint l'âge de puberté. Louanges à Dieu qui ne meurt jamais !

La même année 1136 est mort l'émir Ismaïl bey Djerdja, ancien trésorier du grand émir Iwaz bey. Il fut élevé à la dignité d'émir et nommé gouverneur de la province de Djerdja par Ismaïl bey. C'est de là que lui vint le surnom de Djerdja, sous lequel il a toujours été connu dans la suite.

Ismaïl bey fut assassiné en même temps que le fils de son maître, et enterré avec lui dans le même cimetière.

La même année sont morts les émirs Abdallah bey, Mohammed bey, fils d'Iwaz et Ibrahim bey, suivant d'El Djazar. Tous

les trois moururent dans la même nuit et dans les circonstances suivantes :

Ismaïl bey Iwaz ayant été assassiné, les hommes et les mamlouks appartenant aux victimes se joignirent à Abdallah bey, gendre d'Ismaïl bey, ancien mamlouk et katkhoda d'Iwaz bey. Abdallah avait été créé émir et sandjak par Ismaïl bey, et il était parti en 1135, à la tête des pèlerins, en qualité d'*émir el hadj*.

Sa situation le désignait naturellement pour être le chef du parti, d'autant plus qu'il avait une grande réputation de sagesse. A la mort d'Ismaïl bey, un très grand nombre de personnes se rendirent chez lui pour lui faire leurs condoléances.

Tous ces faits portèrent ombrage à la faction ennemie, qui comprit que sa puissance serait menacée tant que Abdallah vivrait. Elle médita donc sa perte de crainte qu'il n'arrivât un jour à venger la mort du fils de son maître.

Le lendemain du meurtre d'Ismaïl, Zulfikar monta à la citadelle, où le pacha lui remit les insignes d'émir et de sandjak et le nomma gouverneur de la province de Menoufyah. De la citadelle, Zulfikar se rendit à la maison de Cherkess, muni d'une lettre du lieutenant du Pacha. Cette lettre recommandait à Cherkess de réunir chez lui Abdallah bey, Mohammed bey, fils d'Iwaz, et Ibrahim bey el Djazzar, et de les mettre à mort.

Au reçu de cet ordre, Cherkess adressa immédiatement un billet à Abdallah le priant de venir chez lui pour délibérer sur le moyen de venger la mort du fils de son maître. Le katkhoda de Cherkess qui porta la lettre trouva la maison d'Abdallah pleine de monde, de soldats, de chorbadji et d'anciens. Il y trouva également Aly el Djalfi, katkhoda des Azab, Hassan katkhoda, suivant de Youssouf katkhoda, suivant de Mohammed katkhoda el Bouyoukly. Abdallah lut le billet, appela Aly bey el Hindi et lui dit : « Rends-toi avec Mohammed bey et Ibrahim bey chez Cherkess, vois ce qu'il veut et reviens m'en informer. »

Lorsque les envoyés d'Abdallah arrivèrent chez Cherkess, celui-ci s'entretenait secrètement avec Zulfikar bey. Les nouveaux venus furent introduits et Cherkess envoya immédiatement prévenir de leur arrivée le lieutenant du Pacha. « Mandez Abdallah près de vous, lui fit-il dire, et tâchez de le retenir quelques heures. Si vous parvenez à le faire, le succès sera certain . »

— Garde-toi bien de faire du mal à Aly bey el Hindi, répondit le katkhoda, car il a été recommandé par le Sultan. Ne fais non plus aucun mal à Sari Aly, car il est recommandé par le Pacha. »

En même temps le lieutenant adressa un billet à Abdallah pour lui faire ses condoléances et pour l'inviter à se rendre auprès de lui afin de délibérer sur ce qui devait être fait dans le but de punir l'assassin du fils de son maître. Le katkhoda remit ce billet à un officier de sa suite et lui recommanda de le remettre à Abdallah bey et de lui dire d'amener avec lui Moustapha Chalabi, fils d'Iwaz, car nous voulons, ajouta-t-il, l'élever à la dignité de sandjak, dont il est plus digne que son frère Mohammed. »

Abdallah lut ce billet et crut à la sincérité de ce qui y était contenu ; mais Aly katkhoda el Djalfi lui conseilla de ne pas se rendre à l'invitation. Abdallah rejeta ce conseil, monta immédiatement à cheval et se dirigea vers la citadelle accompagné seulement de dix cawas, d'un mamlouk et de quelques courriers. Les arrêts de Dieu devaient s'accomplir.

Le katkhoda du Pacha fit à Abdallah un aimable accueil ; il s'entretint longuement avec lui et le garda ainsi jusqu'à la fin de la journée, Abdallah tenta bien de rentrer chez lui, mais le katkhoda le retint sous divers prétxtes et finit par lui dire que le Pacha voulait le voir. Il se leva en même temps et se dirigea vers les appartements du wali comme pour lui demander une audience. Il revint ensuite et dit à Abdallah que le Pacha était dans le harem et qu'il n'en devait sortir qu'après

le coucher du soleil. Vous passerez donc la nuit chez moi, ajouta-t-il ; nous aurons ainsi le temps de voir le Pacha tout à notre aise. » Abdallah ordonna alors à ses hommes de rentrer, de tranquilliser sa famille sur son compte et de revenir le chercher le lendemain. Ces gens se retirèrent et quelques instants après le katkhoda se leva, conduisit Abdallah bey dans la chambre du trésorier et l'y laissa.

Pendant ce temps, Cherkess avait trouvé le moyen d'amener Aly bey el Hindi à quitter sa maison. Il avait ensuite arrêté Mohammed bey Iwaz et Ibrahim bey el Djazzar et chassé leurs hommes.

Le lendemain matin, Mohammed bey Cherkess, Mohammed bey Abou Chanab, Zulfikar bey, Kassem bey, Ibrahim bey Farascour et le defterdar Ahmed bey el Assar montèrent à la citadelle. Le Pacha remit les insignes d'émir du pèlerinage à Mohammed bey Ismaïl et nomma Omar Aga, katkhoda des chawiches, en remplacement d'Abdallah Aga. Il confia aussi les fonctions de gouverneur du Caire à Mohammed Aga el Halouba.

De leur côté, les hommes d'Abdallah bey vinrent le chercher. Ils attendirent jusqu'à la clôture du conseil, et, ne le voyant pas venir, ils demandèrent de ses nouvelles. On leur dit que leur maître était avec le Pacha en entretien secret et qu'ils devaient s'en retourner et revenir le lendemain matin.

A la tombée de la nuit, Mohammed bey Cherkess envoya le nouveau gouverneur de la ville chez le katkhoda du Pacha. Des hommes pénétrèrent alors dans la chambre du trésorier, où se trouvait Abdallah bey; ils le dépouillèrent de ses vêtements, prirent tout ce qu'ils trouvèrent dans ses poches et le livrèrent nu au Gouverneur. Celui-ci le fit monter sur un cheval de mauvaise race et le conduisit dans la direction de la maison de Cherkess. A la rue Hod el Marsoud on s'arrêta pour attendre l'arrivée de Mohammed bey Iwaz et d'Ibrahim bey el Djazzar, que des hommes étaient allés chercher. On les

amena montés sur des ânes, et les trois émirs furent dirigés sur le Nil, sous la conduite d'Ibrahim bey Farascour et du gouverneur El Halouba. Ils furent embarqués et un bourreau les décapita. Leurs têtes furent écorchées et leurs cadavres jetés dans le fleuve. Ainsi finirent ces émirs, dont il ne reste plus que le souvenir. En moins de temps qu'il ne faut pour le raconter, ils passèrent de vie à trépas.

A propos du meurtre d'Abdallah bey, nous devons rapporter le fait suivant : Une des personnes qui assistaient à ce meurtre s'empara du cachet de la victime ; quelques jours après, elle écrivit au nom de Abdallah un billet à sa femme Hanem, fille d'Iwaz. Ce billet, revêtu du cachet d'Abdallah, disait : « Je me porte bien, mais je ne puis plus reparaître tant que Mohammed bey Cherkess sera en vie. La pelisse que je porte est devenue un nid de pous ; envoyez-moi donc ma pelisse de martre recouverte de drap vert, du linge et cent pièces zingherli que vous prélèverez sur le dépôt. »

Le faussaire porta cette lettre lui-même, et la dame, sans s'apercevoir du faux, lui remit tous les objets demandés. Ce qui avait le plus contribué à la tromper, ce fut la phrase qui faisait allusion au dépôt. Abdallah bey avait en effet, quelques jours auparavant, donné une bourse à sa femme, et lui avait recommandé d'en avoir soin attendu que c'était un dépôt.

Quelques jours plus tard, la mère de Mohammed bey, épouse d'Abou Chenab, alors favorite d'Aly pacha, vint avec d'autres dames présenter ses condoléances à Hanem à propos de la mort de ses frères et de son mari. « Quant à mes frères, répondit Hanem, que Dieu leur soit miséricordieux ; mais mon mari est toujours en vie. » La mère de Mohammed bey répondit alors : « Je jure par Dieu, ma fille, qu'il est mort la nuit même où il a quitté la citadelle. Ceux qui le conduisaient, lui et ses compagnons, ont passé devant ma maison. Ne sachant pas pourquoi on les traînait, je l'ai demandé à mon fils, qui me répondit : Que Dieu leur soit miséricordieux! » Hanem parla

alors à la mère de Mohammed bey de la lettre qu'elle avait reçue et attira son attention sur le signe indiqué dans le billet. Celle-ci lui répondit : « Cet homme a profité de l'occasion. Il reviendra certainement chez vous, et il vous remettra un autre billet par lequel votre mari vous demandera d'autres objets. Vous lui demanderez alors de l'accompagner pour voir Abdallah bey. » L'homme ne tarda pas, en effet, à revenir avec une nouvelle lettre ; mais, sur les instances de Hanem, qui lui demandait de la conduire chez son mari, il s'en alla et ne se montra plus.

Disons maintenant quelques mots de Mohamed bey et d'Ibrahim bey El Djazzar, qui perdirent la vie en même temps qu'Abdallah bey.

Le premier de ces émirs était frère d'Ismaïl et fils d'Iwaz bey. On l'avait surnommé *le fou*, à cause de certains écarts d'esprit qu'on avait remarqué en lui. Il s'était fait construire une maison au vieux Caire, en face du nilomètre. Il avait pour familier un certain Ahmed el Mouchali, célèbre filou, et, pour amis, des gens de la plus basse classe, avec lesquels il parlait un langage de convention. Il lui arrivait de jouer, pendant la nuit, à la balle avec des gamins sous les fenêtres de sa maison. Son frère, s'étant aperçu de sa faiblesse d'esprit, le fit remplacer par Ahmed bey, patron d'Aly bey el Hindi, lorsque son tour vint de partir pour la Turquie.

Quant à Ibrahim bey El Djazzar, c'était un mamlouk de Youssouf bey El Djazzar, suivant d'Iwaz bey.

La mort des trois émirs dont nous venons de parler survint pendant le mois de Rabi el Awel de l'année 1136. Mohammed bey avait vingt-six ans et Abdallah bey trente-six ans.

Ce dernier avait gardé jusqu'à sa mort les fonctions d'émir el hadj. Il était loyal, libéral et magnanime.

En 1138 est mort l'émir Kassem bey el Kebir, mamlouk d'Ibrahim bey Abou Chanab et collègue de Mohammed bey Cherkess.

Il fut élevé à la dignité d'émir et de sandjak en 1126 sous le gouvernement d'Abdi pacha, à la suite du meurtre de Kitas bey.

Lorsque Cherkess, ayant dû fuir, fut capturé par les bédouins et amené en présence d'Ismaïl bey qui lui fit grâce de la vie et se contenta de l'exiler à Chypre, Kassem bey se mit d'accord avec Mohammed bey Abou Chanab pour faciliter la rentrée de Cherkess en Egypte. A la suite de cet accord, Mohammed bey partit pour Constantinople avec le trésor, il y intrigua auprès des grands dignitaires de l'Empire et les amena à ordonner la mort d'Ismaïl bey. Kassem avait de son côté pu faire rentrer secrètement Cherkess au Caire et il l'y tint caché jusqu'à l'arrivée de Radjab pacha. Ce wali fit ce que nous avons raconté en son lieu et place.

A la suite de ces événements, Kassem jouit d'une grande influence qu'il garda jusqu'au moment où la lutte éclata entre Zulfikar et Cherkess, lutte à la suite de laquelle ce dernier dut quitter le Caire. Au cours de la bataille, Kassem fut atteint d'une balle et expira. Au moment où il tombait, Cherkess s'approcha de lui et l'ayant trouvé mort il dit: « Nous ne pouvons plus continuer à vivre en Egypte. »

En Ramadan 1137 est mort l'émir Kassem bey el Saghir, suivant d'Ibrahim bey Abou Chanab. Il fut le plus chaud partisan de Cherkess et l'un de ceux qui aidèrent Zulfikar à assassiner Ismaïl bey, fils d'Iwaz. Il fut même un de ceux qui trempèrent leurs mains dans le sang de ce sandjak et dans celui d'Ismaïl bey Djerdja.

Kassem fut nommé gouverneur d'El Bahnassa, qu'il administra jusqu'à la fin de sa vie.

Plusieurs versions coururent au sujet de la mort de Kassem bey. D'après l'une, étant un jour à cheval, suivi de ses hommes, il aurait frappé un homme saint et illuminé. Le coup donné, Kassem bey se pencha sur l'arçon de la selle, le sang lui coula abondamment du nez et il expira.

La nouvelle de la mort de Kassem bey attrista profondément Mohammed bey Cherkess, qui nomma sandjak à sa place Aly Aga, mamlouk du neveu du défunt.

La même année est mort Mohammed aga, qui faisait partie du corps des moutefarika. C'était un homme très considéré. Il fut assassiné à l'instigation de Cherkess dans les circonstances suivantes :

Lorsque Zulfikar bey dut se cacher pour échapper aux poursuites de Cherkess, Mohammed aga, qui connaissait sa retraite, avait eu quelques entrevues avec lui. Sur ces entrefaites, Ibrahim effendi, katkhoda des Azab, avait fait parler d'une affaire, par un de ses hommes, à El Seiffi, un des hommes de Cherkess. El Seïfi avait répondu insolemment à l'envoyé d'Ibrahim et avait refusé de prendre en considération la demande de celui-ci. Outré de cette manière d'agir, Ibrahim effendi médita la ruine de Cherkess. Comme il était marié à la veuve du maître de Zulfikar bey, Omar aga, et qu'il habitait la maison qui avait appartenu à ce dernier, il envoya chercher Mohammed, aga dont nous donnons la biographie, et il s'entendit avec lui au sujet de la réapparition de Zulfikar. Ils décidèrent de travailler ensemble à cette réapparition.

Instruit de cette réunion, Cherkess en prit ombrage, car il venait d'acquérir la certitude que Mohammed aga connaissait la retraite de Zulfikar. Ceci joint à la considération dont jouissait Ibrahim dans les corps des Azabs, lui donna à refléchir. Il résolut de se débarrasser de Mohammed aga et pour cela il eut recours au stratagème suivant: il sortit selon son habitude pour aller dans sa résidence du vieux Caire et il passa par la maison du fils de son maître, Mohammed bey, à qui il dit : « Faites appeler Mohammed aga et envoyez-le chez moi avec votre kakhtoda par la rue de Zein el Abedine. » Il ajouta aussi quelques autres recommandations.

Mohammed aga s'étant rendu à l'invitation, Mohammed

bey dit : « Votre frère Mohammed bey Cherkess a besoin de vous. Allez le voir au vieux Caire avec Hussein aga. Il dit ensuite à Hussein aga : Aussitôt votre arrivée, vous laisserez Mohammed aga entrer seul et vous irez chez Aly bey Aboul Adab pour lui parler des fourrages destinés aux chevaux du Pacha. »

Mohammed aga et Hussein aga étaient à peine arrivés chez Cherkess, que deux hommes vinrent dire à Mohammed aga que le maître de la maison l'attendait au jardin. Hussein lui dit alors d'entrer au jardin en lui promettant de le rejoindre un instant après : « Je ne m'absenterai, ajouta-t-il, que juste le temps qu'il me faut pour me rendre auprès d'Aboul Adab et pour lui parler du fourrage des chevaux du Pacha. » Mohammed aga entra donc au jardin ; des assassins, postés par Cherkess, fondirent sur lui et le massacrèrent ; ils le dépouillèrent de ses habits et s'en emparèrent. A cette vue, les hommes qui accompagnaient Mohammed aga prirent la fuite. Peu après, ils revinrent portant un cercueil, mais ils ne trouvèrent aucune trace du corps. Seul le sang indiquait la place où la victime avait lutté contre la mort. Les dalles en portèrent longtemps l'empreinte.

Le meurtre consommé, Cherkess fut averti. Il resta au vieux Caire jusqu'au soir, dans la maison du fils d'Iwaz. En rentrant au Caire, il passa chez Ahmed bey et Kassem bey, il les conduisit chez Ibrahim effendi katkhoda, avec lequel il se réconcilia. L'accord fut rétabli entre eux et les morts furent oubliés.

Mohammed aga était un homme bon et charitable. Il évitait autant que possible de faire du mal à autrui.

En 1138 est mort l'émir Ibrahim effendi, katkhoda des Azab, assassiné par Soliman aga Abou Deffia, par Soliman kachef et par le trésorier du fils d'Iwaz. Il perdit la vie dans la lutte qui eut lieu entre Cherkess et Zulfikar, sous le Gouvernement d'Aly Pacha.

Nous avons déjà raconté comment Zulfikar et ses partisans s'étaient emparés de la caserne des Azab et comment ils avaient réussi à cerner Mohammed pacha et Aly pacha. Nous donnerons d'ailleurs de plus amples détails dans la biographie de Mohammed bey Cherkess.

Est mort aussi l'émir Abd-el-Rahman bey Ouldja, suivant d'Iwaz bey el Kebir el Kassemi. Il fut élevé à la dignité de sandjak par Ismaïl bey, fils d'Iwaz, et, en 1135, il partit à Constantinople avec le trésor. C'est pendant son absence qu'Ismaïl bey fut assassiné. A son retour, il fut comblé de présents par Mohammed bey Abou Chanab qui le nomma gouverneur de Djerdja.

Comme Abd-el-Rahman ne se hâtait pas de se rendre à son poste, Mohammed bey le pressa à différentes reprises de faire ses préparatifs et de partir. Devant ces instances, Abd-el-Rahman régla ses affaires et fit établir son camp à El Athar.

Il sortit ensuite du Caire au milieu d'un cortège imposant où on remarquait les émirs, les agas et les anciens. Arrivé au camp, Abd-el-Rahman bey mit pied à terre et pénétra dans sa tente, où il prit place avec tous les émirs et les hauts fonctionnaires qui l'avaient accompagné. Peu d'instants après, le café et les rafraîchissements furent servis et les assistants s'en allèrent. Abd-el-Rahman dit alors à ses suivants et aux hommes placés sous ses ordres de rentrer chez eux et de revenir au camp, le surlendemain avec leurs effets et leurs bagages. « Nous nous embarquerons alors, ajouta-t-il, et nous partirons en nous recommandant à Dieu. » Il prit ensuite le repas du soir avec ses mamlouks et quelques-uns de ses suivants les plus intimes, et, aussitôt après, il monta à cheval avec ces personnes, il contourna la citadelle et se dirigea vers l'est. Il arriva en Syrie et de là il se rendit à Constantinople.

Cherkess, qui voulait perdre Abd-el-Rahman et qui n'avait fait donner à ce dernier le gouvernement de la province de

Djerdja que pour s'en débarrasser plus facilement, fit venir auprès de lui Aly bey, Kassem bey et Omar bey, émir el Hadj. Il leur ordonna de monter à cheval pendant la nuit et d'aller attaquer le camp d'Abd-el-Rahman. Ces émirs obéirent, mais à leur arrivée à El Athar, Abd-el-Rahman était parti, ne laissant que les tentes dont s'emparèrent les hommes de Cherkess.

Arrivé à Constantinople, Abd-el-Rahman eut plusieurs entrevues avec les hauts dignitaires de l'empire. Il fut logé dans une maison aux frais de l'État et il put obtenir de la Sublime-Porte un ordre pour son représentant au Caire, lui enjoignant d'administrer les domaines d'Abd-el-Rahman et d'envoyer à celui-ci les revenus annuels.

Abd-el-Rahman se fixa à Constantinople et y mourut.

Vers les derniers jours du mois de Ramadan 1112 et mourut le très célèbre et très brave émir Mohammed bey Cherkess, ancien mamlouk de Youssouf bey el Kebir.

A la mort de Youssouf bey, en 1107, Cherkess passa à Ibrahim bey Abou Chanab, qui lui permit de laisser pousser sa barbe et le nomma kaïmakam de Tarrana. Cherkess fut ensuite, et à plusieurs reprises, nommé gouverneur des provinces de Béhéra et de Djerdja. En 1128 il fut désigné pour commander les troupes en Turquie, et le Pacha lui remit à la citadelle le caftan du commandement.

De retour chez lui, Cherkess plia le caftan et l'envoya à son maître en lui faisant dire de chercher quelqu'un pour le remplacer dans cette mission, attendu que, ne possédant rien, il n'était pas à même de subvenir aux frais du voyage. Ibrahim bey lui fit alors remettre vingt bourses, et, comme Cherkess trouvait cette somme insuffisante, il lui fit remettre dix autres bourses en assignations sur le village de Tarrana. Cherkess quitta alors le Caire et se rendit à El Helli. Il y fit venir son harem et pendant plusieurs jours il se plongea dans les délices et les plaisirs.

A différentes reprises, le Pacha lui rappela qu'il devait partir, mais comme Cherkess ne tenait aucun compte ses ordres, il s'adressa à Ibrahim bey Abou Chanab. Celui-ci envoya à Cherkess l'ordre de partir, mais son émissaire revint avec les assignations sur le village de Tarrana et rapporta que Cherkess lui avait déclaré qu'il ne quitterait l'Egypte que si on lui payait la contre-valeur de ces assignations. Ibrahim dut lui envoyer les dix bourses. En les payant il s'écria : « L'entêtement de cet homme occasionnera la ruine de ma maison. » Cette prophétie se réalisa dans la suite.

A son retour de Turquie, en 1130, Cherkess trouva son maître décédé et remplacé par son fils, Mohammed bey Abou Chanab, et il constata que l'autorité entière était passée entre les mains d'Ismaïl bey, fils d'Iwaz. Ceci ouvrit son âme à l'ambition. La jalousie et la rancune ravagèrent son cœur ainsi que celui de Mohammed bey, le fils de son maître.

Cherkess s'adjoignit dès lors quelques fikarites et d'autres personnages envieux d'Ismaïl bey. Il convint avec eux de chercher par tous les moyens à se débarrasser de cet émir. Quelques-uns des conjurés s'embusquèrent à El Roumeïla et firent feu sur Ismaïl bey au moment où il se rendait au Divan. Ismaïl échappa à cette tentative et somma Cherkess de se rendre au Divan pour s'entendre accuser d'assassinat. Cherkess refusa et n'hésita pas à recourir aux armes. Il fut battu et obligé de fuir le Caire ; mais, bientôt après, il fut arrêté et conduit à Ismaïl bey. Celui-ci n'écoutant que la voix de la générosité, et rejetant les avis de ceux qui lui conseillaient de tuer Cherkess, fit grâce à ce dernier, le fit loger convenablement et fit panser ses blessures. Lorsque Cherkess fut guéri, Ismaïl lui remit mille dinars et l'exila à l'île de Chypre, dans le seul but de mettre fin à la dissension.

Cette conduite d'Ismaïl bey ne désarma cependant pas la rancune et la haine des partisans de Cherkess et de Mohammed bey Abou Chanab. Ils continuèrent leurs intrigues clandestines

bey dit : « Votre frère Mohammed bey Cherkess a besoin de vous. Allez le voir au vieux Caire avec Hussein aga. Il dit ensuite à Hussein aga : Aussitôt votre arrivée, vous laisserez Mohammed aga entrer seul et vous irez chez Aly bey Aboul Adab pour lui parler des fourrages destinés aux chevaux du Pacha. »

Mohammed aga et Hussein aga étaient à peine arrivés chez Cherkess, que deux hommes vinrent dire à Mohammed aga que le maître de la maison l'attendait au jardin. Hussein lui dit alors d'entrer au jardin en lui promettant de le rejoindre un instant après : « Je ne m'absenterai, ajouta-t-il, que juste le temps qu'il me faut pour me rendre auprès d'Aboul Adab et pour lui parler du fourrage des chevaux du Pacha. » Mohammed aga entra donc au jardin ; des assassins, postés par Cherkess, fondirent sur lui et le massacrèrent ; ils le dépouillèrent de ses habits et s'en emparèrent. A cette vue, les hommes qui accompagnaient Mohammed aga prirent la fuite. Peu après, ils revinrent portant un cercueil, mais ils ne trouvèrent aucune trace du corps. Seul le sang indiquait la place où la victime avait lutté contre la mort. Les dalles en portèrent longtemps l'empreinte.

Le meurtre consommé, Cherkess fut averti. Il resta au vieux Caire jusqu'au soir, dans la maison du fils d'Iwaz. En rentrant au Caire, il passa chez Ahmed bey et Kassem bey, il les conduisit chez Ibrahim effendi katkhoda, avec lequel il se réconcilia. L'accord fut rétabli entre eux et les morts furent oubliés.

Mohammed aga était un homme bon et charitable. Il évitait autant que possible de faire du mal à autrui.

En 1138 est mort l'émir Ibrahim effendi, katkhoda des Azab, assassiné par Soliman aga Abou Deffia, par Soliman kachef et par le trésorier du fils d'Iwaz. Il perdit la vie dans la lutte qui eut lieu entre Cherkess et Zulfikar, sous le Gouvernement d'Aly Pacha.

Nous avons déjà raconté comment Zulfikar et ses partisans s'étaient emparés de la caserne des Azab et comment ils avaient réussi à cerner Mohammed pacha et Aly pacha. Nous donnerons d'ailleurs de plus amples détails dans la biographie de Mohammed bey Cherkess.

Est mort aussi l'émir Abd-el-Rahman bey Ouldja, suivant d'Iwaz bey el Kebir el Kassemi. Il fut élevé à la dignité de sandjak par Ismaïl bey, fils d'Iwaz, et, en 1135, il partit à Constantinople avec le trésor. C'est pendant son absence qu'Ismaïl bey fut assassiné. A son retour, il fut comblé de présents par Mohammed bey Abou Chanab qui le nomma gouverneur de Djerdja.

Comme Abd-el-Rahman ne se hâtait pas de se rendre à son poste, Mohammed bey le pressa à différentes reprises de faire ses préparatifs et de partir. Devant ces instances, Abd-el-Rahman régla ses affaires et fit établir son camp à El Athar.

Il sortit ensuite du Caire au milieu d'un cortège imposant où on remarquait les émirs, les agas et les anciens. Arrivé au camp, Abd-el-Rahman bey mit pied à terre et pénétra dans sa tente, où il prit place avec tous les émirs et les hauts fonctionnaires qui l'avaient accompagné. Peu d'instants après, le café et les rafraîchissements furent servis et les assistants s'en allèrent. Abd-el-Rahman dit alors à ses suivants et aux hommes placés sous ses ordres de rentrer chez eux et de revenir au camp, le surlendemain avec leurs effets et leurs bagages. « Nous nous embarquerons alors, ajouta-t-il, et nous partirons en nous recommandant à Dieu. » Il prit ensuite le repas du soir avec ses mamlouks et quelques-uns de ses suivants les plus intimes, et, aussitôt après, il monta à cheval avec ces personnes, il contourna la citadelle et se dirigea vers l'est. Il arriva en Syrie et de là il se rendit à Constantinople.

Cherkess, qui voulait perdre Abd-el-Rahman et qui n'avait fait donner à ce dernier le gouvernement de la province de

Djerdja que pour s'en débarrasser plus facilement, fit venir auprès de lui Aly bey, Kassem bey et Omar bey, émir el Hadj. Il leur ordonna de monter à cheval pendant la nuit et d'aller attaquer le camp d'Abd-el-Rahman. Ces émirs obéirent, mais à leur arrivée à El Athar, Abd-el-Rahman était parti, ne laissant que les tentes dont s'emparèrent les hommes de Cherkess.

Arrivé à Constantinople, Abd-el-Rahman eut plusieurs entrevues avec les hauts dignitaires de l'empire. Il fut logé dans une maison aux frais de l'État et il put obtenir de la Sublime-Porte un ordre pour son représentant au Caire, lui enjoignant d'administrer les domaines d'Abd-el-Rahman et d'envoyer à celui-ci les revenus annuels.

Abd-el-Rahman se fixa à Constantinople et y mourut.

Vers les derniers jours du mois de Ramadan 1142 est mort le très célèbre et très brave émir Mohammed bey Cherkess, ancien mamlouk de Youssouf bey el Kebir.

A la mort de Youssouf bey, en 1107, Cherkess passa à Ibrahim bey Abou Chanab, qui lui permit de laisser pousser sa barbe et le nomma kaïmakam de Tarrana. Cherkess fut ensuite, et à plusieurs reprises, nommé gouverneur des provinces de Béhéra et de Djerdja. En 1128 il fut désigné pour conduire les troupes en Turquie, et le Pacha lui remit à la citadelle le caftan du commandement.

De retour chez lui, Cherkess plia le caftan et l'envoya à son maître en lui faisant dire de chercher quelqu'un pour le remplacer dans cette mission, attendu que, ne possédant rien, il n'était pas à même de subvenir aux frais du voyage. Ibrahim bey lui fit alors remettre vingt bourses, et, comme Cherkess trouvait cette somme insuffisante, il lui fit remettre dix autres bourses en assignations sur le village de Tarrana. Cherkess quitta alors le Caire et se rendit à El Helli. Il y fit venir son harem et pendant plusieurs jours il se plongea dans les délices et les plaisirs.

A différentes reprises, le Pacha lui rappela qu'il devait partir, mais comme Cherkess ne tenait aucun compte ses ordres, il s'adressa à Ibrahim bey Abou Chanab. Celui-ci envoya à Cherkess l'ordre de partir, mais son émissaire revint avec les assignations sur le village de Tarrana et rapporta que Cherkess lui avait déclaré qu'il ne quitterait l'Egypte que si on lui payait la contre-valeur de ces assignations. Ibrahim dut lui envoyer les dix bourses. En les payant il s'écria : « L'entêtement de cet homme occasionnera la ruine de ma maison. » Cette prophétie se réalisa dans la suite.

A son retour de Turquie, en 1130, Cherkess trouva son maître décédé et remplacé par son fils, Mohammed bey Abou Chanab, et il constata que l'autorité entière était passée entre les mains d'Ismaïl bey, fils d'Iwaz. Ceci ouvrit son âme à l'ambition. La jalousie et la rancune ravagèrent son cœur ainsi que celui de Mohammed bey, le fils de son maître.

Cherkess s'adjoignit dès lors quelques fikarites et d'autres personnages envieux d'Ismaïl bey. Il convint avec eux de chercher par tous les moyens à se débarrasser de cet émir. Quelques-uns des conjurés s'embusquèrent à El Roumeïla et firent feu sur Ismaïl bey au moment où il se rendait au Divan. Ismaïl échappa à cette tentative et somma Cherkess de se rendre au Divan pour s'entendre accuser d'assassinat. Cherkess refusa et n'hésita pas à recourir aux armes. Il fut battu et obligé de fuir le Caire ; mais, bientôt après, il fut arrêté et conduit à Ismaïl bey. Celui-ci n'écoutant que la voix de la générosité, et rejetant les avis de ceux qui lui conseillaient de tuer Cherkess, fit grâce à ce dernier, le fit loger convenablement et fit panser ses blessures. Lorsque Cherkess fut guéri, Ismaïl lui remit mille dinars et l'exila à l'île de Chypre, dans le seul but de mettre fin à la dissension.

Cette conduite d'Ismaïl bey ne désarma cependant pas la rancune et la haine des partisans de Cherkess et de Mohammed bey Abou Chanab. Ils continuèrent leurs intrigues clandestines

et tombèrent d'accord pour faire rentrer Cherkess secrètement en Égypte.

Sur ces entrefaites, Mohammed bey Abou Chanab partit pour Constantinople. Il eut dans cette ville des entrevues avec des dignitaires de l'État et il leur promit une somme de quatre mille bourses s'ils parvenaient à faire périr Ismaïl bey et ses partisans. Il se passa alors ce que nous avons raconté en son lieu et place. Cherkess rentra au Caire déguisé en derwiche persan et se cacha dans la maison de Kassem bey. Nous avons dit comment à son arrivée en Égypte, Radjab Pacha avait fait mettre à mort Aly pacha et à quelle ruse il avait eu recours pour perdre Ismaïl bey. Nous savons comment ce dernier, ayant déjoué ces intrigues, triompha de ses ennemis auxquels il pardonna, bien qu'il eût pu se venger.

La magnanimité d'Ismaïl ne servit pourtant à rien. Poursuivi par la haine de ses ennemis, il fut traîtreusement assassiné dans les circonstances que nous avons déjà racontées.

La mort d'Ismaïl laissa Cherkess complètement maître du pouvoir. Il en usa largement pour opprimer et tyranniser la population. Il avait pour conseiller un individu très méchant et très tyrannique, nommé El Seïd. Il lui avait donné pleine liberté d'agir à sa guise et il ne souffrait pas qu'on parlât mal de lui. Cet homme s'entoura de gens aussi peu recommandables que lui. Tous ces gens exigeaient les denrées et les marchandises sans en payer le prix, et le marchand qui osait réclamer contre ces abus était battu et quelquefois tué. El Seïd et sa suite ne se faisaient pas scrupule d'enlever en plein jour, au milieu de la ville du Caire, les femmes et les garçons. Pendant le mois de Ramadan, ils entraient, de nuit, dans les maisons des commerçants et n'en sortaient qu'après avoir reçu chacun une pièce d'étoffe de soie, une pièce d'étoffe de laine et cinq genzerlis.

Cette conduite avait fini par forcer les négociants à s'enfermer chez eux depuis *El Assr* (deux heures avant le coucher du so-

leil) jusqu'au lendemain matin. Ils n'ouvraient leurs portes à personne. Un grand commerçant nommé Loutfi el Natrouni, célèbre par ses richesses, avait perdu la vue. Un jour qu'il était dans sa maison dite *Sabah Kaat*, sise dans le voisinage de la mosquée Charaf-el-Dine, deux personnes de la suite de El Seïfi pénétrèrent jusqu'à lui et l'assassinèrent pendant que quatre de leurs compagnons faisaient le guet aux portes de la maison. Ils pillèrent ensuite tout ce qui leur tomba sans la main et s'en allèrent. Peu d'instants après arriva El Seïfi ; il s'empara de tout le numéraire, effets et titres qu'il trouva dans la maison.

Seïfi et ses hommes commirent bien d'autres atrocités. Le Gouverneur de la ville était alors Ahmed Aga, dit Lahlouba, et celui-ci, loin de punir les coupables, approuvait leurs actes.

En 1137, Cherkess ne se contenta plus d'exercer sur la population une tyrannie insuportable ; il poussa l'audace jusqu'à ne plus aller au Divan et à ne plus assister à la prière du vendredi. Le defterdar, Mohammed bey Abou Chanab, agissait de même. Le Rouznamdji, quelques écrivains, quelques officiers des odjaks et quelques chawiches se rendaient seuls au Divan et n'y restaient que dix minutes environ.

A bout de patience, le Pacha publia un ordre émanant de Constantinople, dépouillant Mohammed bey Cherkess de la dignité de sandjak. Il envoya en même temps des firmans à tous les odjaks, aux ulémas, au cheikh El Bakri, au cheikh El Sadat et au chef des nobles leur interdisant de fréquenter Cherkess et d'entrer dans sa maison.

Cherkess, ayant eu connaissance de cet ordre, écrivit aux anciens des odjaks et aux cheikhs et les invita à se rendre immédiatement chez lui. Au reçu de l'invitation, ils se consultèrent et décidèrent d'aller encore cette fois chez Cherkess pour voir ce qu'il désirait et de ne plus remettre les pieds chez lui dans la suite. Lorsqu'ils furent assemblés, Cherkess mit ses hommes et ses mamlouks tout armés derrière eux et il leur demanda s'ils savaient pourquoi il les avait convoqués. Sur leur réponse

négative, il leur dit : « Je vous ai appelés pour vous dire que vous avez à opter à l'instant même entre moi et le Pacha, mais si vous vous déclarez pour ce dernier, vous serez tous tués. » Les assistants promirent leur concours à Cherkess et il leur dit qu'il désirait que le Pacha fût destitué. Ils répondirent que tel était aussi leur désir et séance tenante les cheikhs rédigèrent un *fetwa* dans lequel ils déclarèrent qu'un représentant du Sultan qui cherche à semer la discorde dans les provinces, dans le but de soulever les habitants les uns contre les autres, et qui s'empare des biens de ceux qui succombent dans les guerres civiles, doit être destitué.

Muni de ce *fetwa*, Cherkess se retira dans un appartement intérieur avec Radjab katkhoda, Moustapha katkhoda et Ibrahim katkhoda Azaban. Ses invités, sous bonne garde, passèrent la nuit dans la grande salle. Leur hôte ne songea même pas à leur faire servir à dîner et, seuls, ceux qui firent venir leur repas de leur maison ou du bazar, n'eurent point à souffrir de la faim.

Le lendemain, vendredi 10 Zilkadeh, Cherkess envoya Kassem bey el Kebir occuper la montagne, à la tête de cinq cents cavaliers ; il envoya en même temps Ahmed bey el Assardire au Pacha qu'il devait se démettre ou accepter la guerre. Le Wali répondit qu'il se démettrait et demanda qu'on lui préparât un logement en ville. En effet, il quitta la citadelle et alla, avant la prière du vendredi, se loger dans la maison de Mohammed Aga el Dali, au quartier de Koussoun.

Jusqu'à ce moment, Cherkess n'avait pas quitté sa maison et n'avait pas permis à ses invités de se retirer. Il rédigea une pétition dans le sens du *fetwa* des Ulémas, il la fit cacheter par les cheiks, par les officiers, par le cadi, et, le 1er Zilhodget, il la fit porter à Constantinople par six officiers des odjaks.

Dans cette pétition, le Pacha était accusé d'avoir vendu les céréales destinées aux Villes Saintes, celles d'El Anbar et d'autres endroits, en tout 28,000 ardebs.

Mohammed bey el Defterdar, fils du maître de Cherkess, fut nommé Kaïmakam. Il réunissait le divan dans sa maison et ne montait à la citadelle que le jour où on payait les traitements.

A la suite des événements que nous venons de raconter, Cherkess exerça le pouvoir seul et sans compétiteur. Il releva son mamlouk Mohammed aga des fonctions de gouverneur de la ville, l'éleva à la dignité de sandjak et lui donna le surnom de Cherkess el Saghir (le petit). Il éleva également à la dignité de sandjak son mamlouk Aly Aga, neveu de Kassem bey el Saghir, en remplacement de son oncle, et lui donna les biens, les domaines et les esclaves de celui-ci. Aly el Mahramdji, mamlouk de Cherkess, Ahmed el Khazendar, mamlouk d'Ahmed bey el Assar et Soliman aga Djemmeza, suivant d'Ahmed aga el Wakil, furent également faits sandjaks. Ils furent tous, contrairement aux usages, investis des insignes de leur nouvelle dignité dans la maison du kaïmakam.

Au moment où Djinn Aly Pacha arriva en Egypte, Cherkess comptait parmi ses créatures treize sandjaks occupant tous des fonctions importantes et des gouvernements de provinces. Au comble de la puissance, Cherkess ne daigna pas se porter à la rencontre du nouveau Wali et se contenta de l'attendre à Kasr el Heli.

A la suite de la mort d'Ismaïl bey, fils d'Iwaz, Zulfikar bey fut élevé au rang d'émir et envoyé à la province de Ménoufyah en qualité de gouverneur. Un grand nombre de fikarites se joignirent à lui et l'accompagnèrent dans cette province.

Cherkess demanda alors au Pacha d'envoyer une expédition pour combattre Zulfikar, mais le Wali n'acquiesça pas à cette demande et fut destitué. Ainsi que nous l'avons déjà raconté, Cherkess envoya lui-même cette expédition, mais Zulfikar réussit à rentrer au Caire et à s'y tenir caché jusqu'à l'arrivée du nouveau Wali, Aly pacha, ex-gouverneur de l'île de Crète. Il reparut alors, grâce aux efforts de ses partisans, et sa réap-

parition fut le signal des événements à la suite desquels il dut quitter l'Egypte. La maison de Cherkess fut pillée. On y trouva des richesses incalculables, plus de mille kantars de fer et plus de mille moutons. Elle fut détruite ; les bois, les fenêtres et les portes furent enlevées, et un seul jour suffit pour transformer en un monceau de ruines cet immeuble que Cherkess avait mis quatre années à édifier. Les maisons des partisans de Cherkess furent pillées et ceux-ci poursuivis à outrance. Celui d'entre eux qui tombait entre les mains de ses ennemis était impitoyablement massacré.

Zulfikar envoya un corps de troupes à la poursuite de Cherkess, mais celui-ci ne fut pas atteint. Il avait contourné la montagne Verte et s'était rendu à Darana, d'où il s'était embarqué pour l'Europe avec quelques-uns de ses mamlouks. Quant aux émirs qui l'accompagnaient, ils se dispersèrent dans la [illegible] Égypte.

La puissance européenne chez laquelle Cherkess [illegible] le reçut honorablement et le traita avec [illegible]. Elle intervint en sa faveur auprès de la Sublime-Porte par l'entremise de son ambassadeur et obtint pour lui l'autorisation de rentrer en Égypte et de reprendre le pouvoir s'il le pouvait. La Sublime-Porte proposa même à Cherkess de l'élever au grade de Pacha et de lui donner le gouvernement d'une province, mais il refusa, préférant revenir en Égypte.

Pendant son retour, Cherkess s'arrêta à Malte, où il trouva une frégate à bord de laquelle il se dirigea vers Darana. Il y débarqua dans cette ville et ordonna à son capitaine de faire voile vers Alexandrie. A Darana, il fut rejoint par quelques-uns de ses émirs et de ses partisans. Il marcha à leur tête vers la province de Béhéra, qui était alors gouvernée par Hussein bey el Kachab. Ce Kachif prit la fuite à son approche, laissant ses effets et ses tentes entre le mains de Cherkess, qui s'en empara, et continua son chemin vers Alexandrie. Arrivé dans cette ville, l'émir y retrouva sa frégate, il en débarqua toutes les mu-

nitions et engins de guerre, et il remonta vers le sud jusqu'à Hoch ibn Issa. Dans cet endroit, un grand nombre de bédouins se joignirent à lui ; ils l'aidèrent à s'emparer de la ville de Fayoum et à faire main basse sur toutes les caisses des percepteurs d'impôts.

Du Fayoum, Cherkess partit pour Beni Souéf, et le gouverneur de cette province, Aly bey el Wazir, lui fit sa soumission. Il continua sa marche vers le sud, passa par Katia, près de Djerdjah, et se rendit au village d'El Garb, au sud de cette ville. De là il envoya dire à Soliman bey de venir le trouver avec tous les kassemites dont il disposait. Celui-ci se rendit à son appel et Cherkess lui donna connaissance du rescrit impérial qui lui accordait l'amnistie. Après Soliman bey, Ahmed bey el Assar et Cherkess el Saghir vinrent offrir leurs services à Cherkess.

Se trouvant à la tête d'une armée redoutable, Cherkess se dirigea vers la Basse-Egypte. Hassan bey, gouverneur de Djirdjah, voulut s'opposer à sa marche, mais il fut battu et perdit la vie dans le combat. Ses hommes ne purent échapper à la mort qu'en se rangeant sous les drapeaux du vainqueur. Celui-ci s'empara de la tente de Hassan bey, s'embarqua avec ses hommes sur le Nil et mit la voile vers le Caire.

La nouvelle de cette marche arriva à Zulfikar. Celui-ci convoqua immédiatement une assemblée et fit décider l'envoi d'une expédition pour arrêter Cherkess. Il confia le commandement de cette expédition, composée de soldats du corps des spahis et d'autres, à Osman bey, son suivant, et à Aly bey Kalamech.

Les deux armées se rencontrèrent à Wadi el Bahnassa et engagèrent un combat qui se termina, après un jour et une nuit, par la victoire de Cherkess. Osman bey et Aly bey perdirent cent-soixante-dix soldats et leur camp fut pillé. Ils rentrèrent au Caire et informèrent Zulfikar que s'il ne prenait promptement des mesures pour s'opposer à la marche de Cherkess, celui-ci ne tarderait pas à entrer dans la capitale.

Alors Zulfikar convoqua les émirs et s'entendit avec eux pour l'envoi d'une nouvelle expédition. Il s'adressa au Pacha pour lui demander trois cents bourses à prélever sur les impôts ou sur les revenus des droits sur les épices de l'année suivante. Celui-ci refusa et fut destitué. Mohammed bey Katamech, qui fut élu kaïmakam, accorda la somme demandée, et la nouvelle expédition put être organisée. On donna au corps expéditionnaire des canons de gros calibre, beaucoup de munitions, et on lui adjoignit les bédouins de la tribu de Saad, commandés par Salem ibn Habib.

L'expédition se dirigea vers Chimi, tandis que Osman chawiche el Kasdogli et Aly katkhoda el Djelfi traversaient le Nil et se rendaient avec un détachement à Bedrechine.

A Dahchour, l'expédition rencontra Cherkess. Plusieurs combats eurent lieu et Cherkess dut prendre la fuite. Un de ses principaux lieutenants, Soliman bey, perdit la vie dans le combat, et son armée se dispersa. Osman chawiche el Kasdogli se mit à la poursuite de Kara Moustapha chawiche. Il l'atteignit à Abou Djardj avec trois autres fuyards, il les dépouilla et les amena au Caire, où ils furent décapités.

Après cette victoire, les émirs décidèrent le kaïmakam à ordonner le retour de l'expédition et à prescrire aux deux sandjaks, aux agas, aux spahis et à Salem ibn Habib de rechercher Cherkess et de le ramener. Ceux-ci se mirent, dès lors, à la poursuite du fuyard qui s'était dirigé vers l'est avec les bédouins de la tribu de Koueïled et y attendait le résultat des machinations des Kassémites, avec lesquels il s'était entendu pour faire assassiner Zulfikar. C'est là qu'il fut rencontré par Aly bey Katamech et par Salem ibn Habib. Un combat acharné s'engagea immédiatement entre eux.

Cherkess fut complètement mis en déroute et ses hommes durent se jeter à l'eau pour échapper à leurs ennemis. Lui-même, voulant franchir le fleuve, débrida son cheval et le poussa dans l'eau. Le cheval fut pris dans un bourbier et glissa

jusqu'à un endroit profond où il se noya en entraînant son cavalier.

Deux paysans qui puisaient de l'eau dans le voisinage, ayant assisté à cette catastrophe, se précipitèrent dans le fleuve et retirèrent le corps de Cherkess sans le reconnaître. Ils le dépouillaient des vêtements, des armes, de la cotte de mailles et des effets qu'il portait, lorsqu'ils virent apparaître une barque de pêcheurs. Ils hélèrent aussitôt cette barque et y placèrent le cadavre.

Aly bey Katameche se tenait sur l'autre rive avec Salem ibn Habib. Voyant la barque venir à eux, celui-ci dit à son compagnon : « Cette barque porte un objet qui me semble être un gros poisson. » La barque fut amarrée et l'un des deux paysans vint à Aly bey et lui baisa la main. « Que porte cette barque? dit celui-ci. — C'est le cadavre d'un homme que nous avons trouvé noyé auprès de son cheval, répondit le paysan. Je crois que ce doit être un des individus recherchés. Si je me trompe, nous le rejetterons dans l'eau. » Aly bey ordonna alors à un mamlouk de Soliman bey d'aller examiner le cadavre. Celui-ci obéit et reconnut Cherkess. Il revint tout joyeux et dit à Aly bey : « A vous la bonne nouvelle. Le cadavre est celui de Mohammed bey Cherchess el Kebir. Voici son cachet. » Aly bey ordonna alors de débarquer le cadavre ; il fit mettre aux fers l'un des deux paysans et ordonna à l'autre d'aller chercher les effets pris sur la victime. Il fit ensuite écorcher la tête du mort et enterrer le cadavre. Ceci fait, il prit la route du Caire.

Dans cette ville, les kassemites étaient parvenus à tuer Zulfikar bey et ils croyaient avoir, par ce meurtre, reconquis le pouvoir. Ils s'attendaient à voir arriver Cherkess d'un moment à l'autre. La population était agitée. Les portes de la ville étaient fermées et chacune d'elles était gardée par des sandjaks. En même temps, des officiers des odjaks parcouraient les rues pour maintenir l'ordre.

A son arrivée à El Athar, Aly bey Katamech envoya prévenir son parti de ce qui lui était arrivé. Osman bey se porta à sa rencontre tous deux entrèrent dans la ville au milieu d'un cortège immense et précédé de la tête de Cherkess portée sur un plateau. Ce fut un jour néfaste pour les kassémites et, par contre, jamais les fikarites ne s'étaient tant réjouis. Les chefs des fikarites portèrent la tête de Cherkess à la citadelle et le Pacha leur donna des pelisses.

Zulfikar et Cherkess moururent donc à cinq jours d'intervalle sans qu'aucun d'eux ait eu la consolation d'apprendre le décès de son rival.

Après la mort de Cherkess, les kassémites furent poursuivis dans toute l'Égypte. Il en périt des milliers et leur parti tomba pour ne plus se relever. Leur chute est sans doute due à Cherkess et au fils de son maître Mohammed bey Abou Chanab. Les exactions et les actes de tyrannie que ces émirs commirent n'avaient jamais eu de précédents. Cherkess, surtout, se distingua entre tous les émirs par une tyrannie que rien ne saurait dépeindre. Ses suivants étaient les plus méchants des hommes et notamment El Seïfi dont avons avons parlé. Entre autres exactions, les hommes de Cherkess s'emparaient du cuivre contenu dans les ateliers des chaudronniers, des matières précieuses que les orfèvres avaient dans leurs boutiques, et de toutes les étoffes, sucre, et autres marchandises qui se trouvaient chez les négociants. Ils envahissaient les bains aux heures où les femmes s'y trouvaient et s'emparaient de leurs vêtements. En un mot, ils pratiquaient le brigandage au milieu des rues de la ville.

Parmi ceux que les hommes de Cherkess dépouillèrent, Hassan Marzouk se vit une fois enlever quatre-cent-vingt genzerlis qu'il portait sur lui pendant qu'il passait dans un bazar. Ils tuèrent des gens en plein jour à Boulak et dans la ville du Caire. Parmi leurs victimes, nous pouvons citer Aly Chalabi, qui fut assassiné une après-midi dans la rue El Khar-

ratine; Soliman Chalabi, qui fut tué dans la rue Franque; Ayoub Kachef, suivant d'Ibrahim Chorbadji el Saboundji, qui fut massacré un vendredi dans l'après-midi dans la rue Khïamia, et un soldat qui fut tué et coupé en quatre morceaux dans la rue Saliba.

La population du Caire, voyant qu'elle n'était plus en sûreté en présence de ces horreurs, supplia les ulémas d'El Azhar d'aller informer le Pacha de ce qui se passait et de le prier d'y porter remède. Mais ceux-ci s'excusèrent en prétextant qu'il leur était interdit de monter à la citadelle.

On raconte que le cheikh Abd-el-Rahim el Salamoni, surveillant des terres constituées en Wakfs par le sultan El Ghouri, avait un jour, à l'occasion du mariage de sa fille, offert un banquet aux émirs. Lorsque les invités se furent levés [illegible] table, on dressa un autre service pour les hommes de leur suite. Mais les [illegible] de Cherkess refusèrent de manger si on ne leur faisait le cadeau d'usage en Turquie: « Ce cadeau dit-il, a pour nom *Dirk Karassi*, c'est-à-dire loyer des dents. » Le maître de la maison dut donner un tallari à chacun d'eux. Ils étaient au nombre de quarante-cinq; certains disent cinquante-quatre. Cette scène se passait sous les yeux du Koukhoda des janissaires et des Azabs et des principaux officiers de ces corps, mais ils ne soufflèrent mot. Ce que nous venons de raconter nous dispense de citer plusieurs autres faits que nous passons sous silence.

La mort de Cherkess eut lieu vers la fin de mois de Ramadan de l'année 1112.

Dans les premiers jours de l'année 1140 est mort l'Emir Aly bey el Hindi, mamlouk d'Ahmed bey, suivant d'Iwaz bey el Kibir. Géorgien d'origine, il vint en Egypte, et fut plus tard, en 1127, investi en Turquie de la dignité d'émir et de sandjak, pendant la guerre de Morée.

Ismaïl bey, fils d'Iwaz, venait d'élever à la dignité de

sandjak son mamlouk Ahmed bey, auquel il avait confié le commandement de cette expédition, en remplacement de Youssouf bey el Djazzar. Il lui avait, en même temps, donné pour lieutenant Aly el Hindi dont nous parlons.

En Morée, les troupes égyptiennes se comportèrent vaillamment; un jour que la bataille restait indécise, elles fondirent sur l'ennemi et le mirent en déroute. Ahmed bey perdit la vie dans ce combat.

De retour à Constantinople, Aly el Hindi fut récompensé par les grands de l'empire, à cause de sa bonne conduite, et fut nommé sandjak en remplacement de son maître.

Revenu en Egypte, Aly jouit de la considération tant que se maintint l'influence d'Ismaïl bey Iwaz, maître de son patron. Lors du meurtre de celui-ci, Cherkess voulut le faire périr avec Aly bey el Armani, mais Mohammed pacha s'opposa à ce double meurtre en donnant pour raison les hautes recommandations qu'El Hindi avait obtenues à Constantinople et la fidélité d'El Armani. Il se porta en outre garant de ces deux émirs.

Lorsque Cherkess lança une expédition contre l'èmir Zulfikar, à Menoufyah, ce dernier s'enfuit, vint au Caire et se tint caché pendant soixante-cinq jours dans la maison d'Aly el Hindi. Au bout de ce temps, Zulfikar changea de retraite, mais Aly el Hindi continua à garder son secret et sut déjouer toutes les recherches que Cherkess avait ordonnées.

Après la destitution de Mohammed pacha et l'arrivée en Egypte d'Aly pacha, les partisans de Zulfikar se concertèrent dans le but de faciliter la réapparition de leur chef. Ils s'entendirent à ce sujet avec Osman katkhoda el Kasdogli, firent venir Aly el Hindi et lui confièrent la direction de cette entreprise. Celui-ci, grâce aux fonds mis à sa disposition par les fikarites, réussit à attirer à lui tous les partisans d'Iwaz bey. Il cacha très bien son jeu jusqu'au jour où il renversa Cherkess et mit fin à sa puissance.

Zulfikar reprit alors le pouvoir et investit Aly bey el Hindi de la dignité de defterdar.

Sur ces entrefaites, Mohammed bey Katameche rentra en Egypte, muni d'un ordre de la Sublime Porte qui l'investissait lui-même de ces fonctions; mais Aly bey ne voulut point les céder. Katameche, très contrarié, se plaignit à différentes reprises à Zulfikar. Celui-ci ne cessait de lui recommander la patience.

Cette situation dura jusqu'au jour où le mamlouk dont nous avons parlé précédemment vint rapporter à Aly bey les propos tenus par Moustapha bey, fils d'Iwaz, Aboul Azab et quelques autres personnes qui se trouvaient dans un état d'ivresse. Aly bey envoya alors le mamlouk en informer Zulfikar qui prit à [illegible] personnes les mesures que nous avons indiquées ailleurs et qui leur coûtèrent la vie.

Aly bey comptait beaucoup sur l'amitié de Zulfikar, mais le [illegible] de Moustapha bey et de ses compagnons l'isola et le mit à [illegible] de Katameche. Ce dernier profita de la situation: il eut une [illegible] secrète avec Zulfikar bey, auquel il rappela qu'Aly bey el Hindi n'avait jamais voulu lui céder la charge de defterdar, et [illegible] en commandant qu'il était décidé à le tuer. « Je ne saurai vous prêter mon appui, répondit Zulfikar, car Aly bey est mon bienfaiteur; si vous tenez à votre idée, adressez-vous à Youssouf Kansaw el Birkawi, à Radouan aga et à Osman chawiche el Kasdegli et entendez-vous avec eux. Mais je vous déclare dès maintenant que si vous tuez El Hindi, [illegible] Mohammed Bey el Defterdar et Zulfikar Kansaw. » Katameche répondit qu'El Djazzar lui avait rendu de grands services pendant son absence, qu'il avait été le soutien et le gardien de sa famille et qu'il ne pouvait consentir à sa perte.

Zulfikar répliqua qu'il était dans le même cas que lui et que les mêmes raisons le déterminaient à défendre Aly bey el Hindi. Enfin ils se firent mutuellement des concessions et se séparèrent décidés l'un et l'autre à trahir leurs bienfaiteurs.

Katameche s'en alla après cette entrevue chez Youssouf el Birkawi pour s'entendre avec lui, avec Radouan aga et avec Osman chawiche el Kasdagli, sur les mesures à prendre pour tuer Aly el Hindi. El Birkawi fit venir un de ses suivants, et lui promit une forte récompense s'il parvenait à tuer Aly el Hindi. Cet homme accepta la proposition, prit cinq individus et alla se poster avec eux à proximité de la caserne des Azab. Au moment où Aly bey passait en cet endroit, il simula une querelle avec l'un de ses camarades. Un des passants les réprimanda et leur dit qu'ils devaient éviter de pareilles scènes en présence du sandjak (il voulait parler d'Aly bey). L'émissaire de Birkawi tira alors son pistolet et le déchargea sur Aly bey, mais celui-ci ne fut pas atteint, la balle n'ayant percé que la manche de son habit. Il poussa son cheval dans la direction de la rue El Mahdjar et se rendit chez lui. Ses partisans et ses amis, entre autres Aly katkhoda el Djelfi, Aly katkhoda, mamlouk de Youssouf katkhoda Ahbania, Mohammed Chorbadji Bochnak et Moustapha chawiche Kadak allèrent le rejoindre. Sa maison et ses abords regorgeaient de monde, mais il n'y eut rien cette nuit-là.

Le lendemain, dès l'aube, Katameche vint trouver Zulfikar et alla avec lui à la mosquée du sultan Hassan. Ils furent bientôt rejoints par Radouan aga, Osman chawiche el Kasdogli, Youssouf katkhoda el Birkawi et les autres agas. Ils envoyèrent un espion pour leur rapporter ce qui se passait chez Aly bey el Hindi et apprirent ainsi toute la vérité. L'un d'eux, Radouan aga, s'engagea à aller chez Aly bey et à le persuader de venir chez Zulfikar. Il partit en effet et dit à Aly bey que Zulfikar s'était tenu caché dans sa maison pendant soixante-cinq jours, et que lui, Aly bey, pouvait bien maintenant aller le trouver pour se plaindre de l'attentat dont il avait été victime. « C'est le moins qu'il cherche à découvrir le coupable, ajouta-t-il. »

Aly bey partit avec Radouan aga, malgré l'avis contraire qui lui fut donné par Aly Katkhoda el Djalfi.

Arrivé chez Zulfikar, Radouan aga dit à Aly bey qu'il allait prévenir le maître de la maison et il le quitta. Il se rendit ensuite auprès de Zulfikar, envoya aussitôt un aga des Moustafezan qui, à la tête de plusieurs hommes, alla trouver Aly bey. Il s'empara de son cheval, le fit monter sur un cheval de mauvaise race et le conduisit dans cet état à la mosquée du sultan Hassan en lui disant : « Voici la punition de celui qui se coupe les ailes. » En le voyant, Zulfikar bey indiqua Zulfikar Kansaw du doigt et dit : « Emmenez aussi celui-ci. » Kansaw se voyant irrémédiablement perdu, supplia qu'on lui épargnât la vie et qu'on lui enlevât tous ses titres et toute sa fortune.

On mena les deux victimes au Sebil el Moumenin et on leur trancha la tête. Les cadavres furent ensuite placés dans deux cercueils et envoyés chacun dans sa famille.

Les amis d'Aly bey el Hindi, qui l'attendaient encore, furent très étonnés de voir arriver son cadavre. Ils le lavèrent, l'enveloppèrent dans des linceuls, et, après l'avoir conduit à sa dernière demeure, ils se retirèrent chacun de son côté.

Aly bey el Hindi était un homme de beaucoup de loyauté et de clémence. Il fut nommé durant sa vie alternativement gouverneur des provinces de Gharbiah, de Ménoufyah, de Béni-Souef et, par ordre du sultan, il obtint à vie les fonctions de directeur du Trésor.

Cherkess, arrivé au pouvoir, l'avait bien dépouillé de cette dernière charge, au profit du fils de son maître, Mohammed bey Abou Chanab, mais un ordre impérial était bientôt venu l'y réintégrer. Mohammed bey Abou Chanab avait résisté à cet ordre, mais un nouveau firman ordonna au Pacha de mettre Aly bey en possession de ses fonctions. Le Wali obéit et remit à Aly bey les insignes de cette charge. Pendant qu'il le revêtait de la robe, Aly bey lui dit : « A quoi servent les insignes, si mes ennemis refusent de me remettre les clefs? Voilà deux fois que Mohammed bey refuse de me consigner ces clefs.» Le pacha lui promit qu'il les lui ferait remettre et il envoya prier

Mohammed bey de les lui envoyer, celui-ci promit de le faire, mais comme il ne se pressait pas de tenir sa promesse, Radjab katkhoda et Mohammed chawiche Daoudia allèrent le trouver et l'amenèrent à donner les clefs. Ils les rapportèrent au Pacha qui les remit à Aly bey, celui-ci ouvrit les coffres en présence du substitut du Cadi, d'un aga et d'un homme de chaque compagnie délégué à cet effet, il n'y trouva rien. Il en fit dresser un procès-verbal.

La même année est mort l'émir Zulfikar bey Kansaw, suivant de Kansaw bey El Kébir, El Iwazi, El Kassemi. Elevé à la dignité d'émir et de sandjak le 7 du mois de Chaban 1128, il fut, à diverses reprises, nommé à des fonctions importantes, entre autres au gouvernement des provinces de Beni Souef et de Béhéra. Lors des événements au milieu desquels périt Ismaïl bey, fils d'Iwaz, il se retira des affaires publiques et vécut à l'écart.

Lorsque Zulfikar bey et Mohammed bey Katameche se concertèrent pour faire périr Aly bey El Hindi et affaiblir les Kassémites, ils décidèrent la perte de Zulfikar Kansaw. Dans ce but, ils lui firent dire de se rendre à la mosquée du sultan Hassan, où ils étaient réunis avec plusieurs autres personnages. Zulfikar Kansaw s'y rendit sans aucune défiance, car il ne croyait pas qu'on pût songer à faire périr un homme qui ne se mêlait en rien aux affaires. Quelques instants après son arrivée, il vit venir Aly bey el Hindi dans l'état que nous avons dépeint ailleurs. Tous deux furent traînés à la mort. Se voyant sur le point d'être massacré, Zulficar Kansaw s'écria : « Je renonce à tous mes fiefs et à ma dignité de sandjak, mais ne me tuez pas injustement. » Ses cris ne lui servirent à rien ; Zulfikar bey lui en voulait mortellement, soit à cause d'une vieille rancune, soit parce qu'il était un des personnages les plus influents du parti kassémite. Quoiqu'il en soit, Aly bey el Hindi et Zulfikar Kansaw furent conduits à pied au Sebil el Moumenin sur la place de Roumeïla, et décapités.

Zulfikar Kansaw était un vieillard considéré, respecté, et d'un abord avenant; il avait une grande et belle barbe. Que Dieu lui soit miséricordieux !

La même année est mort l'émir Mohammed bey el Djazzar, fils de Youssouf bey el Djazzar. Il fut élevé à la dignité d'émir et de sandjak, au mois de Chaban 1138, après la défaite de Cherkess et sa fuite de l'Égypte.

Lors du meurtre de Aly bey el Hindi et de Zulfikar Kansaw, Mohammed bey était gouverneur de la province de Menoufyah. Une expédition commandée par Ismaïl bey Kitas, et dont faisaient partie les bédouins de la tribu de Saad, fut envoyée contre lui. Mohammed bey, prévenu à temps de l'envoi de cette expédition, quitta sa résidence et se retira sur la digue de Sadima, en emportant tout ce qu'il avait de plus cher. Dans cet endroit, il fut atteint par Ismaïl bey Kitas, qui le fit entourer par ses hommes et lui livra une bataille sanglante. Mohammed bey lutta jusqu'à la tombée de la nuit et parvint à conserver ses positions; plusieurs soldats et bédouins perdirent la vie dans ce combat.

Lorsque les ténèbres eurent forcé les combattants à se séparer, Mohammed bey descendit dans une barque avec deux mamlouks et un domestique et se rendit à Rosette. Il laissait derrière lui vingt-quatre mamlouks, sans compter ceux qui avaient péri dans le combat. Ces mamlouks montèrent des dromadaires et partirent de leur côté pendant la nuit, indécis sur le point vers lequel ils devaient se diriger. L'un d'eux, qui n'avait pas suivi ses camarades, se rendit à la tente d'Ismaïl bey Kitas et l'informa de ce qui s'était passé. Celui-ci envoya son lieutenant à la tête d'un détachement à la recherche des mamlouks, qui furent ramenés. Ismaïl leur fit grâce de la vie et les attacha à sa personne. Ils le servirent jusqu'à sa mort.

Arrivé à Rosette, Mohammed bey el Djazzar, se cacha avec ses deux mamlouks dans un okelle. Le sirdar, Hussein Chor-

badji el Kachab, ayant été informé de sa présence et du lieu où il se tenait caché, vint immédiatement l'arrêter. Il le jeta en prison avec un des deux mamlouks, l'autre mamlouk se trouvant au bazar au moment de l'arrestation. Cet homme se tint caché pendant quelque temps, et, quand sa barbe fut devenue assez longue il reparut et s'établit dans une boutique où il pratiqua le commerce sous les yeux de Hussein el Kachab et de ses soldats, qui ne pouvaient le reconnaître.

El Kachab informa Zulfikar de l'arrestation d'el Djazzar et lui offrit de le tuer à condition qu'il serait nommé sandjak et gouverneur de Béhéra pour l'an 1140. Zulfikar accepta sa proposition et lui envoya un firman lui ordonnant de faire mettre à mort El Djazzar et son mamlouk et de se rendre lui-même ensuite au Caire. Mohammed bey et son mamlouk furent décapités, et leurs têtes, écorchées, furent remises à l'aga du Pacha, qui avait apporté le firman.

En 1142 est mort l'émir Mohammed bey, fils d'Ibrahim bey Abou Chanab el Kassemi. Il fut élevé à la dignité de sandjak et d'émir du vivant même de son père. Après la mort de celui-ci, Mohammed bey habita sa maison, sise dans le voisinage de la mosquée de Emal, à proximité de Kanater el Sebah.

A l'époque de la toute-puissance d'Ismaïl bey, fils d'Iwaz, il fut à plusieurs reprises chargé des fonctions de gouverneur de province.

Mohammed bey était cependant un des plus grands ennemis d'Ismaïl bey, fils d'Iwaz. Lui et les mamlouks de son père, notamment Mohammed bey Cherkess, haïssaient cet émir et l'enviaient. Ils cherchèrent à le tuer ; des individus furent apostés par eux pour l'assassiner à son passage, mais Dieu le sauva. Dans son triomphe, Ismaïl se comporta avec magnanimité et se contenta, ainsi que nous l'avons dit, d'exiler Cherkess à Chypre.

Peu de temps après, Mohammed bey Abou Chanab partit avec le Trésor à Constantinople et noua dans cette ville les intrigues que nous avons racontées en lieu et place, et qui, cette fois encore, n'aboutirent à rien.

Après la mort d'Ismaïl bey, Cherkess devint maître du pouvoir et nomma Mohammed bey Abou Chanab aux fonctions de defterdar. L'influence de celui-ci devint dès lors très grande et aucune question ne put être tranchée sans son avis.

Lors de la destitution de Mohammed pacha el Nachandji, Mohammed bey fut élu kaïmakam et il tint le Divan dans sa maison, au lieu de le tenir à la citadelle selon l'usage. Sa puissance devint pareille à celle d'un sultan; il distribuait les grades et les titres dans sa maison. En un mot il commettait les mêmes abus que le mamlouk de son père, Mohammed bey Cherkess, avec lequel il était toujours d'accord. Il se maintint dans cette situation jusqu'aux événements qui, en portant Zulfikar bey au pouvoir, forcèrent Mohammed bey Cherkess et ses partisans à prendre la fuite. A ce moment il se cacha, mais il fut un jour trouvé mort dans la mosquée d'El Azhar. Soliman aga Abou Deffia, aga des moustahfezan, informé de ce fait, se rendit à la mosquée, fit mettre le corps dans un cercueil et le fit conduire à la citadelle. La mère de Mohammed bey suivait en pleurant le cercueil de son fils.

A la citadelle, Mohammed pacha sortit du Divan, s'approcha du cercueil, découvrit la figure du défunt, et lui dit : « Je séparerais bien ta tête de ton corps ; mais, il n'y a aucun courage à le faire. Ton intrigue malheureuse a été cause de la ruine de deux célèbres maisons. » S'adressant ensuite à la mère, il lui demanda si c'était bien là son fils, et, sur sa réponse affirmative, il lui dit : « Plût à Dieu que vous ayez accouché d'une pierre. Prenez-le et retirez-vous. » La mère prit le cadavre de son fils, le fit laver, et le fit enterrer à Bab el Wazir. La maison de Mohammed bey fut ensuite livrée au pillage.

En cette même année, est mort Omar bey, suivant d'Abd-el-Rahman bey Djerdja. Il avait embrassé le parti de Cherkess qui l'avait élevé à la dignité d'émir et nommé émir du pèlerinage. C'était un homme très riche et qui jouissait de revenus considérables. Il périt dans les combats livrés par Cherkess.

La même année est mort Radouan bey, surnommé El Khazendar, mamlouk de Cherkess. Il avait été élevé à la dignité d'émir par son maître, qui lui donna l'intendance du trésor au détriment de Aly bey el Hindi, avec lequel il eut un démêlé à ce sujet.

Après la mort de Cherkess, Radouan se cacha dans la maison de Youssouf bey, époux de Hanem, mais celui-ci le dénonça à Soliman aga qui s'en empara et le fit mettre à mort. Depuis ce fait, Youssouf bey fut surnommé El Khaïen (le traître).

En 1140 est mort l'émir Aly bey el Armani, connu aussi sous le nom d'Aly bey el Chamy, suivant du fils d'Iwaz bey, ancien intendant des magasins du gouvernement. Il avait été élevé à la dignité de sandjak, le 20 du mois de Zilkadeh 1135, mais, comme en ce moment le Pacha ne disposait d'aucune place de sandjak, il avait, pour plaire à Ismaïl bey, donné à Aly bey le sandjakat de son propre lieutenant. Plus tard, Aly bey fut nommé gouverneur de la province de Djerdja, et c'est dans cette province qu'on le surnomma Abou el Adab, parce qu'il laissait une traîne (adaba) à son turban. En l'an 1136, il fut nommé intendant des magasins.

Aly bey apporta une très grande ponctualité dans l'accomplissement des devoirs de cette dernière charge. Il servait avec la plus grande exactitude aux Villes Saintes, aux ayants-droit, aux Wakfs et au Pacha, les céréales et les fourrages qui leur étaient dus.

Lors du meurtre d'Ismaïl bey, fils d'Iwaz, Cherkess voulut faire périr Aly bey el Armani et Aly bey el Hindi, mais le

Pacha s'y opposa en disant que celui-ci était le protégé de Constantinople et que celui-là était son propre protégé.

Après la chute de Cherkess, Zulfikar et le parti fikarite mirent tout en œuvre pour perdre ces deux hommes. Zulfikar ne cessait cependant de montrer à Aly el Hindi qu'il n'avait pas oublié l'assistance que celui-ci lui avait prêtée pendant qu'il était caché chez lui. Aly bey croyait à la sincérité de Zulfikar et mettait en lui toute sa confiance.

Cette situation dura jusqu'au moment où Moustapha bey, fils d'Iwaz, Aly bey el Armani et quelques autres personnages réunis dans une soirée de plaisir eurent tenu le propos dont nous avons rapporté le texte ailleurs, propos qui fut rapporté à Aly bey el Hindi. Au lieu de prendre les mesures nécessaires pour conjurer le malheur, celui-ci se contenta alors d'envoyer le mamlouk dénonciateur à Zulfikar pour lui répéter la conversation qu'il avait surprise. Zulfikar saisit cette occasion pour perdre ses ennemis. Il informa le Pacha de la réunion et de la déclaration faite par Aly bey el Armani, à savoir qu'il était décidé à tuer ce Wali au jour de la coupure du Khalig. La Pacha entra dans une grande colère et ordonna qu'on lui ammenât Aly bey, Aly bey fut amené et le Pacha lui dit : « Traître, je t'ai défendu et garanti contre tes ennemis et tu te proposes de me tuer. » Aly bey protesta énergiquement de son innocence et jura qu'il était victime d'une calomnie inventée par ses ennemis dans le but de le perdre. Le Pacha ne voulut pas le croire et il ordonna qu'il fût immédiatement décapité. Aly bey fut mené dans la cour du Divan et exécuté sous les fenêtres du salon dit *de Kaidbay*. Sa maison, qui contenait de grandes richesses, fut pillée.

La même année est mort Moustapha bey, fils d'Iwaz et frère d'Ismaïl bey. Il avait été élevé à la dignité d'émir au moment où Zulfikar prit possession du pouvoir, et devint un des principaux membres du parti kassémite.

Lorsque, à la suite des événements déjà racontés, le Pacha fit éxécuter Aly bey el Armani, ses complices, entre autres Moustapha bey, furent arrêtés. Celui-ci fut conduit sur un âne avec son valet et tous deux furent décapités, à l'endroit même où deux jours auparavant Aly bey avait été exécuté.

En 1141 est mort l'émir Sary Aly bey, autrement dit Aly bey El Asghar (petit), ancien suivant d'Iwaz bey. Il fut élevé à la dignité de sandjak et d'émir vers la fin du mois de Chaban 1134 et nommé gouverneur de province de la Gharbiah.

Lors du meurtre du fils de son maître, Ismaïl bey, il se démit de sa dignité de sandjak et entra dans le corps des Azab en qualité de chorbadgi. Il se mit ainsi à l'écart et ne s'occupa plus d'aucune affaire publique. Il fut envoyé plus tard en Turquie à la tête d'une expédition et mourut à Constantinople.

Le même année est mort l'émir Ahmed katkhoda Azaban, connu sous le nom d'émir El Bahrien (commandant des deux mers). C'était un homme d'une influence et d'une autorité considérables, mais une vieille haine qui existait entre lui et Ismaïl bey Iwaz lui fit perdre toute cette influence, au moment où ce dernier arriva au pouvoir.

Après avoir vécu quelque temps dans l'oubli, Ahmed se rallia à Ismaïl bey et devint un de ses amis les plus intimes. Il fut élevé à la dignité de premier odabacha, puis à celle de katkhoda du corps des Azab et enfin il reprit ses fonctions d'émir el Bahrein.

Ahmed ne jouit pas longtemps de cette charge, car, à la suite du meurtre d'Ismaïl bey, il dut rentrer dans la retraite etl'oubli. Il y resta jusqu'au jour où, poursuivi par la haine d'Ibrahim katkhoda effendi et des anciens du widjak, il fut enlevé dans sa maison par un chawiche et deux cents soldats, embarqué à Boulak et envoyé en exil à Aboukir.

Quelques temps après, Ahmed reçut un firman lui enjoignant

de partir pour la Perse avec Sary Aly, en qualité de commandant en chef du contingent des Azab. Les insignes de sa nouvelle dignité lui furent expédiés à Aboukir, afin que de là il se dirigeât vers Alexandrie, où il devait attendre l'arrivée des troupes et s'embarquer avec elles sans venir au Caire. Il obéit à cet ordre, et, à l'arrivée des troupes, il les conduisit à Constantinople.

Dans cette dernière ville, Ahmed obtint d'y attendre le retour de l'expédition. Celle-ci partit pour la Perse et elle n'était pas encore rentrée à Constantinople quand il mourut.

En 1142 est mort l'émir Aly bey Kassem, neveu de Kassem bey El Saghir. Il avait été fait sandjak par Mohammed bey Cherkess à la suite de la mort de Kassem bey, tué à El Bahnassa. En succédant à son oncle dans cette dignité, Aly bey fut mis aussi en possession de tous ses biens et concessions. Il jouit, dès ce moment de beaucoup d'influence et il se maintint dans une haute position jusqu'à la chute définitive de Cherkess.

Aly bey se cacha alors dans la maison d'une colporteuse dont le mari était employé chez un négociant du Caire. C'est là qu'il mourut. Il fut porté au cimetière sans aucun apparat, comme s'il eût été un homme de basse classe.

Soliman aga fit venir l'homme qui avait donné asile à Aly bey et le fit empaler devant Kom el Cheikh Salama pour le punir de lui avoir caché sa retraite.

La même année est mort l'émir Radjab, katkhoda de Soliman el Akwassi.

Après la chute de Cherkess, Radjab avait été nommé lieutenant d'un sirdar de Djedda et El Akwassi fut élevé à la dignité de yamak. Il fit les préparatifs du voyage et quand tout fut prêt, il se rendit avec El Akwassi à El Birket, afin de se diriger vers Suez.

Mais à peine étaient-ils sortis du Caire qu'ils furent poursuivis

par un sandjak accompagné d'un chawiche. Ils furent atteints à l'aube du jour, tués et décapités. Leurs bagages et leurs effets furent ensuite pillés et consignés au Beit-el-Mal.

En cette année est mort l'émir Ahmed effendi el Rouznamdji, fils de Mohamed effendi el Tazkardji. Lors de la fuite de Cherkess, Ahmed effendi avait pris la fuite avec lui; arrivé à Wardan, il dut s'arrêter à cause de son embonpoint qui le fatiguait. Pris par les bédouins, ainsi que d'autres fuyards, il fut dépouillé des ses vêtements et conduit avec ses compagnons de captivité chez Moustapha, suivant de Radouan aga, alors gouverneur de Tarranna. Moustapha les fit décapiter tous à l'exception d'Ahmed effendi qu'il envoya au Caire. A son arrivée dans cette ville, Ahmed effendi fut placé sur un âne de louage et mené chez le Defterdar, Aly bey el Hindi, qui ordonna de le conduire chez Zulfikar. Ahmed sollicita alors qu'on le fit monter sur un cheval et qu'on lui enlevât ses chaînes; mais le Defterdar lui répondit: « Si vous aviez eu pitié de nous, nous aurions maintenant pitié de vous. »

Zulfikar ne daigna même pas jeter un regard sur Ahmed; il ordonna seulement qu'on le conduisit en présence du Pacha. Comme c'était un jour de conseil, le Pacha confia Ahmed effendi à son katkhoda, chez qui il passa la nuit. C'était cinq jours après la fuite de Cherkess. Le lendemain, Ahmed fut envoyé au katkhoda des Moustahfezans, qui le fit écrouer dans la prison de la citadelle. Ahmed fut étranglé dans sa prison la nuit même et son corps fut envoyé à sa famille qui lui rendit les derniers honneurs.

Ahmed effendi habitait dans la rue Daoudia, en face de la mosquée El Hine, une maison qu'il constitua en Wakf. Cet immeuble fut habité après lui par Lachine bey, à qui l'on doit le marché qui porte son nom, et en dernier lieu par Abd-el-Rahman, aga des Moustahfezan.

Abdallah effendi, qui succéda à l'émir Ahmed en qualité de

Rouznamdji, dressa un compte détaillé de la gestion de son prédécesseur et y trouva un déficit de 80 bourses. Les biens du défunt furent vendus, mais ils ne rapportèrent qu'une somme de 40 bourses.

Une année après cet événement, une des esclaves d'Ahmed se présenta devant Zulfikar bey et se plaignit à lui de la conduite du frère de son maître. Elle lui dit que cet homme avait assigné une pension à toutes les esclaves de son frère et qu'elle seule avait été privée de cet avantage, bien qu'elle comptât plusieurs années de service dans cette maison. Elle ajouta qu'elle connaissait la cachette où son maître avait enfoui ses trésors. Zulfikar renvoya cette esclave au katkhoda du Pacha, qui en référa à ce dernier, lequel lui ordonna de se faire accompagner de l'écrivain du trésor, du substitut du Cadi et d'un témoin, de se rendre à l'endroit que l'esclave lui indiquerait : « Vous mettrez la main sur tous les biens que vous trouverez, après en avoir fait dresser un inventaire. » Conduites par l'esclave, les personnes indiquées allèrent donc à la maison d'Ahmed effendi. A leur arrivée, le frère de celui-ci prit la fuite et elles furent introduites dans les appartements du harem. Arrivée dans une salle, l'esclave s'arrêta, elle enleva le tapis et les nattes qui couvraient les dalles et en indiqua une en disant qu'elle recouvrait la cachette. La dalle enlevée, on découvrit dans une cavité une quantité considérable de bijoux, d'objets en or et en argent, de perles, de parfums, de riches étoffes, de porcelaine et une somme de 20 bourses. Toutes ces richesses furent inventoriées et vendues. On donna à l'esclave 100 pièces foudokli et on lui assigna une pension double de celle qu'elle réclamait. En outre le Pacha ordonna à Abdallah effendi de la doter et de la marier. Abdallah obéit et la maria à un de ses suivants.

Le 20 Ramadan 1138 est mort Mohammed Chorbadji el Morabi (usurier). C'était un homme d'une grande richesse. Sa

succession se monta à 2,000 bourses, qui, faute de descendants, échurent aux enfants de son maître et à sa femme, qui était aussi la fille de son maître. Il légua 30 bourses à un certain Omar aga, 2,000 dinars à un autre individu, 1,000 dinars à chacun de ses mamlouks, 500 dinars aux étudiants de l'Université de l'Azhar, et enfin 100 dinars à une personne dont nous ignorons le nom.

La même année est mort Moallem Daoud, contrôleur à l'Hôtel des Monnaies du Caire.

En 1137, un individu était venu de Constantinople pour prendre la direction de l'Hôtel des Monnaies. Il amenait avec lui un contrôleur, des ouvriers et les coins pour la frappe des pièces d'un fondokli et d'un demi-fondokli. Ce directeur avait pour instruction de porter le titre de ces pièces d'or à 23 kirats et d'établir le change du fondokli à 134 paras et celui du demi-fondokli à 67 paras. Le Pacha fit alors venir Moallem Daoud et se fit remettre par lui le matériel nécessaire pour la fraper des genzerlis. Il mit son cachet sur ce matériel, le fit déposer dans la caisse du Divan et remit ensuite à Moallem Daoud les nouveaux coins. Mais celui-ci avait déjà eu connaissance de la prochaine arrivée du nouveau directeur, et il avait distribué entre le Pacha, son lieutenant, Mohammed bey Cherkess et les autres personnages influents une somme de 20,000 dinars.

Peu de temps après, le nouveau directeur arriva. Il remit au Pacha l'ordre impérial dont il était porteur et celui-ci en fit donner lecture au Divan. La lecture achevée, les auditeurs dirent : « Nous sommes prêts à obéir à tout ce que le rescrit ordonne en ce qui concerne la frappe de la monnaie ; mais il faut que le contrôleur actuel soit maintenu dans ses fonctions. » « J'accepte, répondit le Pacha, mais il faut que l'aga qui vient d'arriver de Constantinople ait la surveillance de l'Hôtel des Monnaies afin que les dispositions du rescrit soient exécutées. »

Quelque temps après, le Pacha ayant été destitué, les fournisseurs d'or vinrent trouver Moallem Daoud et s'entretinrent avec lui dans le but de reprendre la frappe des genzerlis. Comme ces fournisseurs se défiaient des coins apportés de Constantinople, ils avaient renoncé à continuer leurs fournitures. Moalem Daoud corrompit le Kaïmakam. Celui-ci lui remit les coins déposés dans la caisse du Divan et l'autorisa à fabriquer des genzerlis. En possession de ces instruments, le contrôleur s'enferma dans sa maison, située à Djizeh, y construisit un four, et, au moyen de l'or fourni par les commerçants, parvint, dans un espace de soixante jours, à fabriquer neuf cent quatre-vingt mille pièces de cette monnaie à un titre inférieur d'un kirat au titre légal. Les changeurs refusèrent d'accepter cette monnaie.

Ces agissements de Moallem Daoud indisposèrent contre lui Mohammed pacha, et lorsque celui-ci reprit le pouvoir à la suite de la mort de Cherkess, il ordonna la mort de ce contrôleur de l'Hôtel des Monnaies. En exécution de cet ordre, celui-ci fut étranglé vers la fin du mois de Djamad el Akher 1138.

En 1142 est mort l'émir Ahmed bey el Assar, mamlouk d'Ibrahim bey Abou Chanab el Kassemi. Élevé à la dignité d'émir et de sandjak le 23 du mois de Chawal 1123, il fut, depuis, appelé à diverses fonctions, entre autres à celles de gouverneur des provinces de Djerdja et de Behera et à celles de defterdar.

Ancien collègue de Cherkess bey, il lui prêta toujours son assistance, et lorsque celui-ci quitta le Caire et se rendit en Europe, Ahmed bey el Assar se retira auprès des bédouins Beni Gazi, au village de Darana. De là, profitant du passage des pèlerins moghrabins, il envoya avec eux trois de ses mamlouks à qui il remit des lettres et des clefs pour son fils qui était au Caire. Il avait recommandé à ces envoyés de dire de sa part à son fils de se rendre chez une personne qu'il lui désignait.

Arrivés au Caire, les trois mamlouks d'El Assar furent dénoncés au commandant des moustafezan par le patron de la barque qui les avait conduits. Cet officier les fit arrêter et informa le Pacha de leur présence. Celui-ci fit venir devant lui le chef de la police et lui ordonna d'arrêter le fils d'El Assar. Le jeune homme fut arrêté, écroué à El Arkana et soumis à la torture. Il ne tarda pas à avouer que les trésors de son père étaient déposés chez un barbier nommé Ibn Darwiche, ancien barbier d'Ibrahim bey Abou Chanab. On fit une descente dans la maison de cet individu. On enleva tous les objets qu'elle contenait, parmi lesquel se trouvaient trois caisses appartenant à El Assar. Le fils de celui-ci fut ensuite exilé à Damiette.

Quant à Ahmed bey el Assar et aux autres partisans de Cherkess, ils continuaient à se cacher, tantôt chez les bédouins de Darana, tantôt chez les bédouins Haouara de la Haute-Egypte. Cherkess arriva enfin et des expéditions furent lancées contre-lui. Ahmed bey prit part aux luttes qui s'ensuivirent et il perdit la vie à la bataille d'El Bahnassa. Il fut enterré dans le cimetière dit des Martyrs.

En 1138 est mort l'émir Moustapha bey el Demiati, surnommé El Hindi.

Elevé par Zulfikar au grade de sandjak après la fuite de Cherkess, il fut ensuite nommé gouverneur de Djerdja. En arrivant dans cette province, il y trouva Soliman bey El Kassemi. Celui-ci traversa le Nil et se cantonna sur la rive droite, en face de la ville. Tous les jours il s'exerçait au tir sur une cruche. Moustapha bey, témoin de cet exercice, n'eut jamais le courage de traverser le fleuve pour poursuivre Soliman bey, d'autant plus que beaucoup de ses suivants appartenaient au parti Kassémite et avaient été attachés aux émirs tués.

Soliman bey, mettant à profit cette dernière circonstance, se mit en communication avec ces suivants et les décida à tuer

Moustapha bey. Ce complot fut mis à exécution et Moustapha fut tué par ses gens pendant son sommeil. Son trésor et une grande partie de ses biens furent emportés, et les assassins, le crime consommé, traversèrent le Nil et rejoignirent le camp de Soliman bey.

Le lendemain matin, les mamlouks de Moustapha bey, l'ayant trouvé mort, lavèrent son corps et l'inhumèrent. Ils informèrent ensuite Zulfikar de ce qui s'était passé. Ce dernier envoya au katkhoda du défunt l'ordre de rentrer au Caire avec tous les mamlouks et les biens de son maître, et il désigna Hassan Kachef pour succéder à Moûstapha bey au gouvèrnement de la province de Djerdja.

En 1140 est mort Hassan bey Kachef, déjà cité. A son arrivée à Djerdja, il s'était emparé du pouvoir et il avait gouverné jusqu'au moment où Cherkess, de retour de son voyage, s'était dirigé vers cette province, ainsi que cela a été précédemment raconté. Hassan bey alla à sa rencontre, fort de l'appui des chefs des garnisons et des gouverneurs des districts ; il le combattit, mais il fut vaincu et perdit la vie. Cherkess s'empara de son camp.

En 1142 est mort Soliman bey el Kassemi. Après son retour, et, lorsqu'il arriva au village de Kattia et ensuite au sud de la ville de Djerdja, Cherkess avait invité Soliman bey à venir le rejoindre avec les kassémites dont il disposait. Soliman répondit à cet appel, emmena avec lui Kara Moustapha, odabacha, et tous deux marchèrent avec leurs hommes sous la conduite de Cherkess, qui se dirigeait vers la Basse-Egypte. Hassan bey Kachef, ayant voulu s'opposer à leur marche, fut battu et perdit la vie, comme nous l'avons dit.

Arrivés à Wadi el Bahnassa, Cherkess et ses partisans, au nombre desquels se trouvaient les bédouins de la tribu Zeïdia et autres, eurent à lutter contre l'expédition qui avait

été envoyée du Caire contre eux, sous les ordres d'Osman bey et de Aly bey Katameche. Ils défirent cette expédition et s'emparèrent de ses tentes. Cherkess se logea sous la tente d'Osman bey et Soliman sous celle d'Aly bey.

Après ce succès, Cherkess continua sa marche, mais, à Dahchour, il fut arrêté par une nouvelle expédition qui vint établir son camp en face du sien. Soliman bey se leva de bon matin et se prépara à combattre, mais il fut retenu par Cherkess qui lui dit : « Cette journée ne nous sera pas propice. » Soliman répondit qu'il ne pourrait rester inactif tant que le drapeau ennemi flotterait en face du sien. Il monta donc à cheval et attaqua vivement l'ennemi ; il le mit en déroute et le força à se retrancher derrière les baricades. Deux fois les troupes du Pacha revinrent à la charge et deux fois Soliman les repoussa. A la troisième attaque, le cheval de Soliman fut atteint d'une balle à la cuisse et jeta son cavalier à terre. Celui-ci fut immédiatement entouré de ses hommes qui lui servirent de rempart et se mirent immédiatement à la recherche d'une nouvelle monture. Mais, une vive fusillade dirigée contre eux par l'ennemi les abattit l'un après l'autre et ne laissa qu'un seul homme auprès de Soliman. A leur tour, Soliman et son dernier défenseur furent atteints et capturés par Salem ibn Habib, qui les porta sous la tente et leur coupa la tête. Ils furent ensuite enterrés près de Chimi. Cherkess, voyant le sort de Soliman, prit la fuite en se dirigeant du côté de la montagne.

Soliman était un homme de bien. La ville de Djerdja lui doit une mosquée, un bassin pour les ablutions et un abreuvoir pour les bestiaux, alimentés tous les deux par une sakie. Il avait fait démolir une brasserie qui était située en dehors de la ville et fermer les maisons de tolérance. Que Dieu lui pardonne !

La même année est mort Kara Moustapha chawiche, ancien odabacha. Il avait été élevé par Cherkess au grade de cha-

wiche des moustafezan au moment où ce corps était commandé par Radjab katkhoda.

Kara Moustapha se trouvait dans la Haute-Egypte pour percevoir les droits affectés au corps dont il faisait partie, lorsque éclatèrent au Caire les luttes provoquées par Cherkess, luttes au cours desquelles Radjab kakhtoda et El Akouassi perdirent la vie. Il se réfugia alors dans le camp de Soliman bey el Kassemi, traversa le Nil avec lui pour se rendre sur la rive orientale et ne le quitta plus jusqu'au jour où celui-ci périt dans les circonstances déjà racontées.

Après la mort de Soliman, Kara Moustapha rassembla les troupes, s'embarqua avec elles, et fit voile vers le sud. Mais il fut poursuivi jour et nuit par Osman chawiche el Kasdogli, qui parvint à l'atteindre près du village d'Abou Sourg. Les hommes de Moustapha étaient descendus à terre pour chercher des vivres et il se trouvait seul dans la barque avec trois hommes lorsque Osman arriva. Celui-ci s'empara de tous les biens qui se trouvaient dans les barques et amena Moustapha et ses trois compagnons au Caire, où ils furent décapités.

La même année est mort l'émir Zulfikar bey el Fikari, ancien mamlouk d'Omar aga, suivant de Boulghia.

Omar aga fut tué à la porte de la citadelle, vers la fin de la grande dissension, par ordre d'Ismaïl bey, fils d'Iwaz, qui fit en même temps mettre à mort Hassan katkhoda Barmak Seri. Ismaïl bey avait aussi ordonné la mort de Zulfikar bey, qui à cette époque était trésorier d'Omar aga, mais Zulfikar avait demandé la protection de son compatriote Aly, trésorier de Hassan katkhoda el Djalfi. Aly ne manqua pas de le prendre sous sa protection, il indisposa même son maître contre lui à cause de cela. Il parvint en outre à faire rentrer Zulfikar en possession de ses droits à la moitié des rentes de la concession du village de Kemn el Arouss. Ces droits avaient appartenu

à Omar aga. Mais Ismaïl bey, qui possédait l'autre moitié du village par suite de la mort de son ancien titulaire, disposait arbitrairement des revenus du village entier.

Sur ces entrefaites, Hassan el Djalfi mourut. Zulfikar eut recours à Cherkess et le pria d'intervenir auprès d'Ismaïl bey pour que celui-ci lui rendit les droits qu'il usurpait.

Cherkess parla différentes fois à Ismaïl à ce sujet, mais ce dernier lui répondait toujours qu'il devait se contenter de ce que, par égards pour lui, il laissait vivre Zulfikar. Il ajoutait : « Je serais cependant disposé à faire droit aux réclamations de cet homme si vous vouliez bien renvoyer El Seïfi de votre service. » Cherkess, qui ne voulait jamais consentir à cette condition, se taisait et les conversations au sujet de cette affaire se terminaient toujours de la sorte.

Zulfikar, à bout de ressources, vint un jour trouver Cherkess et lui demanda l'autorisation de tuer Ismaïl bey. Cherkess lui répondit qu'il le laissait libre de faire ce qu'il voulait. Il prit alors avec lui quelques camarades et ils allèrent s'embusquer à Roumeïla. Au moment où Ismaïl bey passait, ils tirèrent sur lui sans l'atteindre. A la suite de cette tentative, Cherkess fut exilé à Chypre et Zulfikar disparut.

Il resta caché jusqu'au moment où Cherkess rentra en Egypte. Il reparut alors et reprit ses instances auprès de cet émir pour obtenir la part à laquelle il avait droit sur la concession de Kemn el Arouss. Cherkess lui promettait toujours, le renvoyait d'un jour à l'autre et quand Zulfikar le pressait trop, il s'excusait de ne pouvoir faire plus.

Zulfikar finit par perdre patience. Il risqua son existence et tua Ismaïl bey au Divan du katkhoda du Pacha.

A cette époque, Zulfikar n'était qu'un simple soldat. Il n'avait jamais été émir ; il n'avait jamais occupé non plus aucune charge importante ; mais ce meurtre lui valut d'être élevé à la dignité de sandjak avec le gouvernement de la province de Menoufyah. Il eut 20 bourses sur les rentes des concessions

qui avaient fait retour au gouvernement par suite de la mort d'Ismaïl bey, et un grand nombre de fikarites s'attachèrent à sa fortune.

La conduite de Zulfikar lui attira la colère du parti kassémite. Quelques personnages influents de ce parti, tels que Raghab katkhoda et Mohammed chawiche el Daoudiah, vinrent se concerter avec Cherkess à son sujet. Ils lui exposèrent que Zulfikar, au moment où il avait quitté le Caire pour aller à Menoufyah, était entouré d'une grande escorte de fikarites et de nombreux émirs tels que Moustapha bey Boulghia, Mohammed bey, émir el Hadj, Ismaïl bey el Dali, Kitas bey le borgne, Ismaïl bey, fils de son maître, Moustapha bey Kaslar etc., et que tous ces personnages lui faisaient cortège. Les kassémites ajoutèrent : « Si nous ne prenons pas immédiatement des mesures opportunes, les fikarites nous tueront sans aucun doute. »

Cherkess, ébranlé par ces informations, fit tuer Aslan et Kabalan par El Seïfi. Il demanda en outre au Pacha un firman l'autorisant à entreprendre une expédition contre Zulfikar. Le Pacha ne voulut point se rendre à ce désir : « Comment voulez-vous, dit-il, que je vous donne un firman pour tuer un homme qui a risqué sa vie, comme il l'a fait et comme vous le savez ? » Cherkess se fâcha et destitua le Pacha. Il fit nommer kaïmakam le fils de son ancien maître ; il obtint de lui le firman qu'il désirait et l'expédition partit.

Toutefois, Zulfikar, informé à temps par Moustapha bey Boulghia, se hâta de rentrer *incognito* au Caire. Il se tint caché, pendant plusieurs jours, chez Ahmed odabacha el Matrabaz et plus de deux mois chez Aly bey el Hindi. Il se passa alors les faits que nous avons racontés, c'est-à-dire, l'arrivée d'Aly pacha et du capitan, les combats entre les partisans d'Iwaz et les fikarites, les succès de Zulfikar, les guerres qu'il soutint contre Mohammed bey Cherkess ; la fuite de celui-ci, son départ pour l'Europe et son retour en

Egypte, les expéditions entreprises par Zulfikar contre lui, les succès de Cherkess et sa marche sur le Caire.

Jusqu'au moment où Cherkess fut près du Caire, les kassémites se tinrent cachés. Ils étaient poursuivis par Zulfikar, qui ne cessait de donner à l'aga et au wali des ordres pour les découvrir. Mais à ce moment Cherkess s'adressa secrètement à eux, et plus particulièrement à Soliman bey abou Deffia, et leur demanda de faire tout leur possible pour tuer Zulfikar.

En ce moment, Zulfikar tenait le Caire dans une grande agitation. Il travaillait à fortifier cette ville : il avait posté ses sandjaks et ses émirs aux portes dans les différents quartiers, et des patrouilles, surtout la nuit, circulaient sans cesse dans les rues, les mèches des fusils constamment allumées.

Aussitôt que les kassémites reçurent la lettre de Cherkess, ils délibérèrent entre eux et fixèrent le jour et le moment de l'exécution de leur complot. Abou Defia, Khalil aga, suivant de Mohammed bey Katamèche, s'adjoignirent trente odabachas du parti kassemite et leur donnèrent 1,200 genzerlis en ordonnant à chacun d'eux de recruter dix hommes et de se trouver avec eux, au moment de la prière du soir, dans un point déterminé de la ville comme Bab el Hark ou Djameh el Hin. Khalil aga prit avec lui soixante-dix kassémites, les déguisa en suivants de l'odabacha et se déguisa lui-même sous le costume de l'oda bacha, à qui du reste il ressemblait. Ils emmenèrent Soliman aga Abou Deffia, la tête couverte et sa carabine à la main. Ils pénétrèrent ainsi dans la maison de Zulfikar en disant qu'ils venaient lui livrer Abou Deffia.

Zulfikar était en ce moment dans son salon avec Hadji Kassem el Charaïbi et d'autres personnes, et il se préparait à faire ses ablutions pour la prière du soir. Lorsqu'il entendit les cris des kassémites, il demanda où était Soliman. « Le voici, répondit Khalil aga, et il découvrit la tête de Soliman. Zulfikar voulut lui adresser des reproches, mais Soliman

déchargea sur lui sa carabine et ses compagnons en firent autant. Le salon se remplit de fumée. Kassem el Cheraïbi et les autres convives de Zulfikar sautèrent dans la cour de la maison. Soliman et ses compagnons quittèrent le salon. Sur l'escalier, ils rencontrèrent El Chetwi, l'écuyer de Zulfikar, et le tuèrent. Ils tuèrent aussi Aly bey el Wazir, le prenant pour Moustapha bey Boulghia.

Au milieu de ce tumulte, Aly, le khazendar de Zulfikar, ne perdit pas son sang-froid. Il cria aux hommes de son maître: « Le sandjak est encore vivant; prenez les armes. » Ces mots furent le signal de la chute définitive des kassémites. En effet ceux-ci, ajoutant foi à ces paroles, crurent que leur complot avait échoué et s'enfuirent en désordre. Abou Deffia, Youssouf bey el Charaïbi et Khalil aga se cachèrent dans la maison même où s'était retiré Youssouf bey, mari de Hanem, fille d'Iwaz. Quatre autres de leurs partisans se réfugièrent dans une maison située près des cuisines de la mosquée d'El Azhar.

Quant aux Kassémites qui, ainsi que nous l'avons dit, avaient été postés par Khalil aga près de Bab el Hark, ils attendaient toujours le signal convenu, qui était l'appel à la prière du soir. Mais voyant l'agitation de la foule, ils durent s'enfuir aussi chacun de leur côté. Si Dieu avait voulu que les kassemites fussent vainqueurs, il aurait permis aux fuyards de se rencontrer et de se concentrer à Bab el Hark; mais telle n'était pas Sa volonté.

Revenons à la maison de Zulfikar. Aly el Khazendar, aussitôt après le départ des Kassémites, envoya chercher Moustapha bey Boulghia. Celui-ci vint avec ses hommes et, à ce moment, arriva aussi un homme du parti vaincu, qui, afin de s'attirer les bonnes grâces des vainqueurs, les mit au courant du complot qui avait été tramé. Cet homme fut mis en prison. A ce moment, Osman chawiche el Kasdogli, Youssouf katkhoda el Berkawi, Aly katkhoda el Djelfi, Mohammed bey Katameche et Khalil effendi Cherakssa arrivèrent. Aly el Khazendar se

tourna vers Mohammed bey Katameche et lui dit: « C'est vous qui êtes responsable du sang de mon maître, car c'est votre mamlouk, Khalil aga, qui l'a tué. » Mohammed bey s'excusa en disant qu'il avait chassé ce mamlouk depuis le jour où il avait été destitué de son grade d'officier des Azab. « Du reste, ajouta-t-il, vous pourrez le tuer lorsque vous le rencontrerez. »

Les émirs firent alors venir le transfuge du parti kassémite et Osman chawiche lui demanda à quel corps il appartenait. Cet homme répondit qu'il était janissaire. Il fut alors renvoyé à son corps pour y dénoncer ceux qui étaient entrés dans le complot. On rendit ensuite les derniers honneurs à Zulfikar bey. Les prières furent dites sur son corps dans la mosquée d'El Moumenin, et il fut enterré dans le grand cimetière. Les émirs montèrent alors à la citadelle et donnèrent le grade de sandjak à Aly bey, ainsi qu'à Saleh Kachef, suivant de Mohammed bey Katameche. Ils acceptèrent la démission de Mohammed bey, émir el hadj et rappelèrent Osman bey qui commandait l'expédition envoyée contre Cherkess.

Aly el Khazendar alla habiter dans la maison de Mohammed aga, suivant d'Ismaïl pacha et il se maria dans la suite avec la veuve de son maître.

Le même jour, les émirs fikarites obtinrent un firman ordonnant la mort de tous les kassémites. Cherkess perdit à son tour la vie cinq jours après Zulfikar et sa tête fut apportée par Aly bey Katameche.

C'est ainsi que s'éteignit le parti des kassémites. Les fikarites continuèrent cependant à poursuivre et à tuer les derniers survivants de ce parti jusqu'à ce qu'ils en eussent faits disparaître toutes les traces.

La mort de Zulfikar et celle de Cherkess eurent lieu vers la fin du mois de Ramadan de l'année 1142.

Zulfikar était un homme honorable, courageux, généreux, quoiqu'il ne fût pas très riche et qu'il fut intègre. Chaque année, au mois de Ramadan, il envoyait à la mosquée El Azhar

soixante costumes et une grande somme d'argent, qu'il destinait aux étudiants pauvres. Il envoyait aussi des cadeaux et des costumes aux émirs, aux notables et aux officiers des odjaks. Il entreprit la construction du jardin et du bassin situés à Birket el Hadj et celle de l'okelle qui se trouve en tête de la rue Djawdaraih, mais il ne put terminer cette dernière construction avant sa mort.

Est mort aussi Youssouf bey, époux de Hanem, fille d'Iwaz bey. Il se maria avec cette dame après la mort de Abdallah bey.

Youssouf avait été mamlouk d'Iwaz bey et c'est Ismaïl bey qui l'éleva à la dignité de sandjak et d'émir. Plus tard, la population lui donna le surnom de *El-Khaïen* (le traître) parce qu'il avait dénoncé Radouan bey, trésorier de Cherkess, qui s'était refugié chez lui, et qu'il l'avait livré à ses ennemis qui le massacrèrent.

Youssouf fut un des personnages qui, se trouvant en état d'ivresse dans la maison d'Aly bey el Armani, avaient décidé la mort de Zulfikar et du Pacha. Nous savons que cette décision avait été rapportée par un mamlouk à Aly bey el Hindi, à Zulfikar bey et au Pacha et que celui-ci, à la suite de cette dénonciation, avait fait tuer Aly bey el Armani et Moustapha bey, fils d'Iwaz.

A la suite de cette exécution, Youssouf se cacha comme toutes les autres personnes qui avaient pris part au festin d'El-Armani, et sa retraite demeura inconnue pendant quelque temps.

Un jour, un épicier vint raconter à l'aga de moustahfezan qu'il avait remarqué qu'un cheikh, qui avait pour habitude de prendre chez le boucher, son voisin, deux rotolis de viande tous les deux jours, achetait depuis un certain temps plus de dix rotolis par jour. Il ajouta que cette augmentation devait faire supposer que ce cheikh donnait asile à quelques-uns des personnages recherchés.

L'aga ne perdit pas de temps ; il prit avec lui le gouverneur de la ville et alla à la maison du cheikh. Ils ne virent dans cette maison aucun meuble, sauf quelques casseroles, plats et cuillers et ils y trouvèrent deux vieilles femmes. L'aga et le gouverneur fouillèrent le rez-de-chaussée et le premier étage de la maison sans y trouver personne. Il se disposaient à sortir en maudissant l'épicier qui les avaient dérangés, lorsqu'un des soldats qui les avaient accompagnés, voulant satisfaire un besoin, entrevit la tête d'un homme dans une espèce de sous-sol obscur. Il en informa l'aga, qui donna ordre qu'on éclairât cet endroit. A peine cet ordre avait-il été donné, qu'un homme sortit du sous-sol, tenant une épée nue à la main et demandant qu'on lui ouvrit un passage. Cet homme fut immédiatement tué par les soldats. Ceux-ci, pénétrant plus avant, trouvèrent Youssouf bey et deux autres hommes. Ils les arrêtèrent et les conduisirent devant le Pacha qui les envoya à Osman bey Zulfikar pour être décapités.

Quant à l'épicier, il reçut une gratification.

Sont morts aussi Mohammed bey Cherkess el Saghir et le frère de Mohammed bey Cherkess el Kébir.

Lorsque Mohammed bey Cherkess el Kébir fut défait et perdit la vie, ces deux émirs entrèrent au Caire sous un déguisement et se cachèrent, avec deux de leurs mamlouks, dans la maison d'un de leurs serviteurs, située dans la rue El Kabre el Tawile. Ils furent cependant trahis par leur hôte qui, après avoir vendu les chevaux et les selles des fugitifs abandonna, sa maison, et alla informer de leur retraite l'aga des janissaires. Celui-ci se fit accompagner du Wali et de l'odabacha et alla immédiatement pour les arrêter, mais il rencontra une vive résistance de la part des assiégés, qui ne cessèrent de tirer des coups de fusil sur lui et sur ses compagnons. Bientôt Aly bey et Moustapha bey Boulghia arrivèrent au secours de l'aga. Ils entrèrent dans une maison voisine, et, au moyen de trous pra-

tiqués dans les murailles, parvinrent à pénétrer dans la maison où se trouvaient les émirs. Ils y mirent le feu et forcèrent par ce moyen les assiégés à se rendre. Ceux-ci se rendirent en effet les deux émirs furent aussitôt massacrés. L'un des mamlouks réussit à prendre la fuite, l'autre fut tué d'un coup de fusil.

Est mort aussi l'émir Khalil aga, suivant de Mohammed bey Katameche, ancien aga du corps des Azabs. C'est ce Khalil aga qui, sous le costume d'odabacha, avait pénétré, en compagnie de Soliman Abou Deffia, dans la maison de Zulfikar et l'avait assassiné.

Ce meurtre accompli, les événements tournèrent contre les meurtriers et ils durent se cacher. On les recherchait lorsqu'on put arrêter le trésorier de Khalil aga. On le mit en prison, on le soumit à la torture et il finit par indiquer la retraite de son maître. Celui-ci était caché dans le même endroit que Soliman Abou Deffia et Youssouf bey el Charaïbi.

Le jour même où les fikarites obtenaient l'aveu du Khazandar de Khalil aga, Soliman dit à ses deux compagnons. « J'ai une oppression au cœur ; quittons cette maison et tâchons de prendre la fuite. » Youssouf bey dit à son tour qu'il sentait la même oppression. Tous les deux quittèrent leur cachette et Khalil aga resta seul. Il fut bientôt arrêté et conduit à Aly bey Zulfikar. Celui-ci l'envoya au Pachaqui, à son tour, l'envoya à Osman bey. Ce dernier le décapita comme il l'avait fait pour Osman aga el Razzaz et autres.

Voici maintenant ce que firent Soliman aga et Youssouf bey. En quittant Khalil, le premier monta sur un âne et se rendit à la maison de l'un de ses domestiques. Il s'habilla en cawas, mit quelques papiers dans son turban, monta à cheval et se dirigea, dès l'aube, vers la province de Charkyah. En route il se mêla à une caravane qui se rendait à Gazza. De cette ville il alla à Damas, puis à Constantinople, et enfin il se rendit chez le Khan des Tartares. Ce prince lui donna des fonctions, le titre

de *mirza* et le maria. Soliman passa le reste de sa vie auprès de ce Khan.

Qnant à Youssouf bey el Charaïbi, il se réfugia dans une maison située à l'Ezbékieh et on n'entendit plus parler de lui jusqu'à sa mort, qui survint quelque temps après.

Est mort aussi Abd-el-Gaffar aga, fils de Hassan effendi. Nous avons dit ailleurs que ce personnage avait été élevé au grade d'aga du corps des moutefarika, sous le gouvernement d'Ismaïl bey, fils d'Iwaz, en vertu d'un ordre de la Sublime-Porte. Le père d'Abd-el-Gaffar jouissait en effet, à Constantinople, d'une influence considérable sur les dignitaires de l'État. Tous ceux d'entre ces personnages qui venaient au Caire ne manquaient pas de rendre visite à son fils Abd-el-Gaffar, de lui faire des présents et d'en recevoir de lui.

Une fois, Hassan effendi offrit aux gens du Sultan un eunuque noir. Cet esclave devint plus tard un homme très puissant et c'est lui qui fit envoyer le grade d'aga au fils de son ancien maître. C'était en 1135, Hassan effendi était mort.

La manière dont Abd-el-Gaffar avait obtenu un grade était exceptionnelle ; aussi produisit-elle une certaine agitation dans les différents corps. Abd-el-Gaffar dut s'enfuir de sa caserne et se mettre sous la protection du fils d'Iwaz.

Voici quelques détails sur la façon dont Abdel Gaffar aga mourut.

Pendant que les fikarites poursuivaient leurs adversaires les kassémites, et leur faisaient une chasse d'extermination, Abdallah pacha el Kapourli reçut du katkhoda du Grand Vizir une lettre de recommandation en faveur d'Abd-el-Gaffar aga. Le Pacha fit appeler le katkhoda des chawiches et lui demanda s'il connaissait quelqu'un de ce nom. Le Katkhoda répondit que le personnage dont le Pacha s'enquérait avait été aga des moutefarika, puis aga des Azab et, qu'en dernier lieu, il avait été destitué de ses fonctions. Le Pacha ordonna alors au kat-

khoda de lui présenter Abd-el-Gaffar ; mais avant d'exécuter cet ordre le katkhoda en fit part au defterdar, Mohammed bey Katameche. Celui-ci lui dit de faire ce que le Pacha lui avait ordonné et, en même temps, il manda le gouverneur de la ville et lui dit : «Aussitôt que le Divan sera fermé, vous vous rendrez à la caserne des Azab et vous attendrez. Lorsqu'Abd-el-Gaffar passera, vous le suivrez, et, au moment où il entrera dans sa maison, vous le rejoindrez et vous lui couperez la tête.»

De son côté, le katkhoda des chawiches fit appeler Abd-el-Gaffar, le présenta au Pacha et le laissa seul avec lui. Comme c'était le moment du dîner, le wali invita l'aga à prendre son repas avec lui et le fit asseoir à ses côtés. Il lui demanda s'il avait un ami à Constantinople, Abd-el-Gaffar répondit que son père avait un ami parmi les agas d'Abdi pacha. « J'ai appris, ajouta-t-il que cet ami est actuellement katkhoda du Vizir. Il avait mis une esclave dans notre maison et il y venait quelquefois passer la nuit. Après la destitution d'Abdi pacha, il emmena cette femme et partit. Il continue toutefois à nous envoyer de temps en temps ses saluts. » Le Pacha dit alors à son interlocuteur que le personnage dont il s'agissait lui avait écrit pour le lui recommander et il l'engagea à lui faire savoir s'il désirait une fonction ou toute autre faveur. Abd-el-Gaffar répondit qu'il ne désirait rien autre chose que la satisfaction du Pacha et il se retira.

Quant au gouverneur de la ville, il alla, suivant les ordres de Katameche, à la caserne des Azabs. Lorsqu'Abd-el-Gaffar passa devant cette caserne pour rentrer chez lui, il le suivit et, à l'arrivée de celui-ci dans sa maison, qui était située à Nassria, il entra derrière lui. A peine Abd-el-Gaffar fut-il descendu de son cheval qu'il fut saisi par les agents du wali, dépouillé de son turban, de sa pelisse et de ses habits et traîné jusqu'à la porte de l'écurie. Là, on lui trancha la tête et on la porta à Mohammed bey Katameche.

Ce meurtre se passa presque sous les yeux de la mère, de la

femme et des esclaves de la victime. Celles-ci se mirent aussitôt à jeter de hauts cris et se rendirent à la citadelle dans un état désespéré. Arrivée au palais, la mère d'Abd-el-Gaffar dit à ceux qui étaient venus, de la part du Pacha, pour savoir la cause de ses pleurs : « Puisque le Pacha voulait la perte de mon fils, pourquoi ne l'a-t-il pas fait tuer loin de nous. » Le wali fut très étonné de cette réponse et il alla lui-même auprès des dames pour s'informer de l'affaire. Elles lui racontèrent tout ce qui s'était passé. Il en conçut une peine très vive; il fit venir le gouverneur de la ville et lui ordonna de rendre la tête et les habits de la victime à sa famille. Il donna à la mère et aux femmes d'Abd-el-Gaffar un linceuil pour couvrir le cadavre et une somme d'argent. Il rendit aussi un firman par lequel il concéda tous les biens de la victime à sa famille, en la déchargeant de tous les droits de mutation.

On emporta donc la tête de la victime et on rendit les derniers honneurs à son corps.

Lorsque Mohammed bey Katameche vint au Divan, le Pacha lui demanda comment il s'était permis de faire tuer sans firman un aga dans sa maison. Katameche repondit qu'il n'avait pas fait tuer Abd-el-Gaffar sans firman, puisque son nom se trouvait parmi ceux des trois cents individus qui avaient comploté contre Zulfikar et l'avaient assassiné.

A la suite de ce meurtre, le gouverneur de la ville fut destitué.

Abd-el-Gaffar était le dernier survivant des personnages connus du parti kassémite. Que Dieu l'ait dans sa miséricorde!

Huit jours avant le meurtre d'Abd-el-Gaffar, Mohammed bey Katameche apprit que cet aga possédait sept mamlouks qui avaient appartenu à Mohammed bey abou Chanab. Il les envoya chercher et les garda à son service.

FIN DU TOME PREMIER .

CONCORDANCE

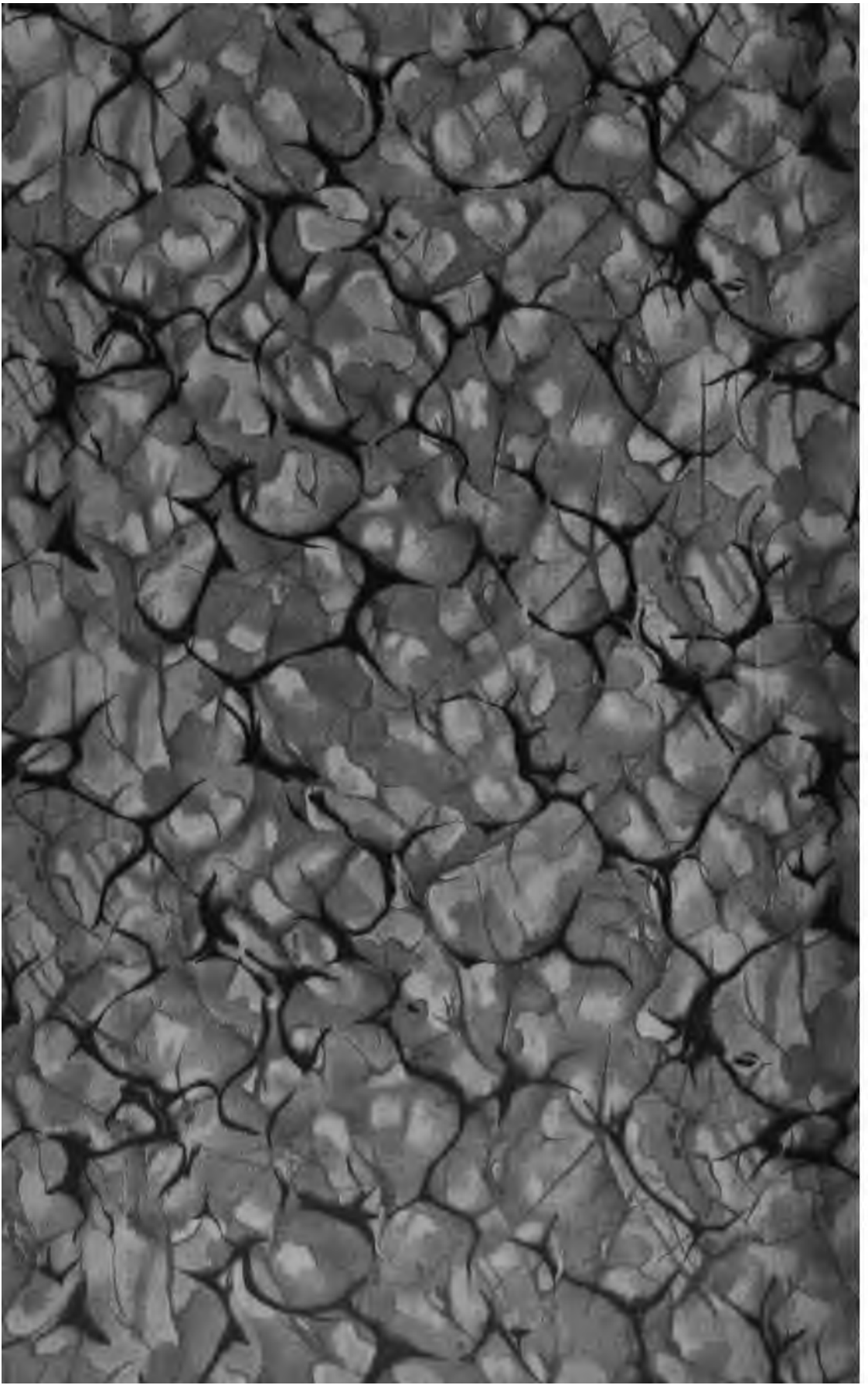
DU

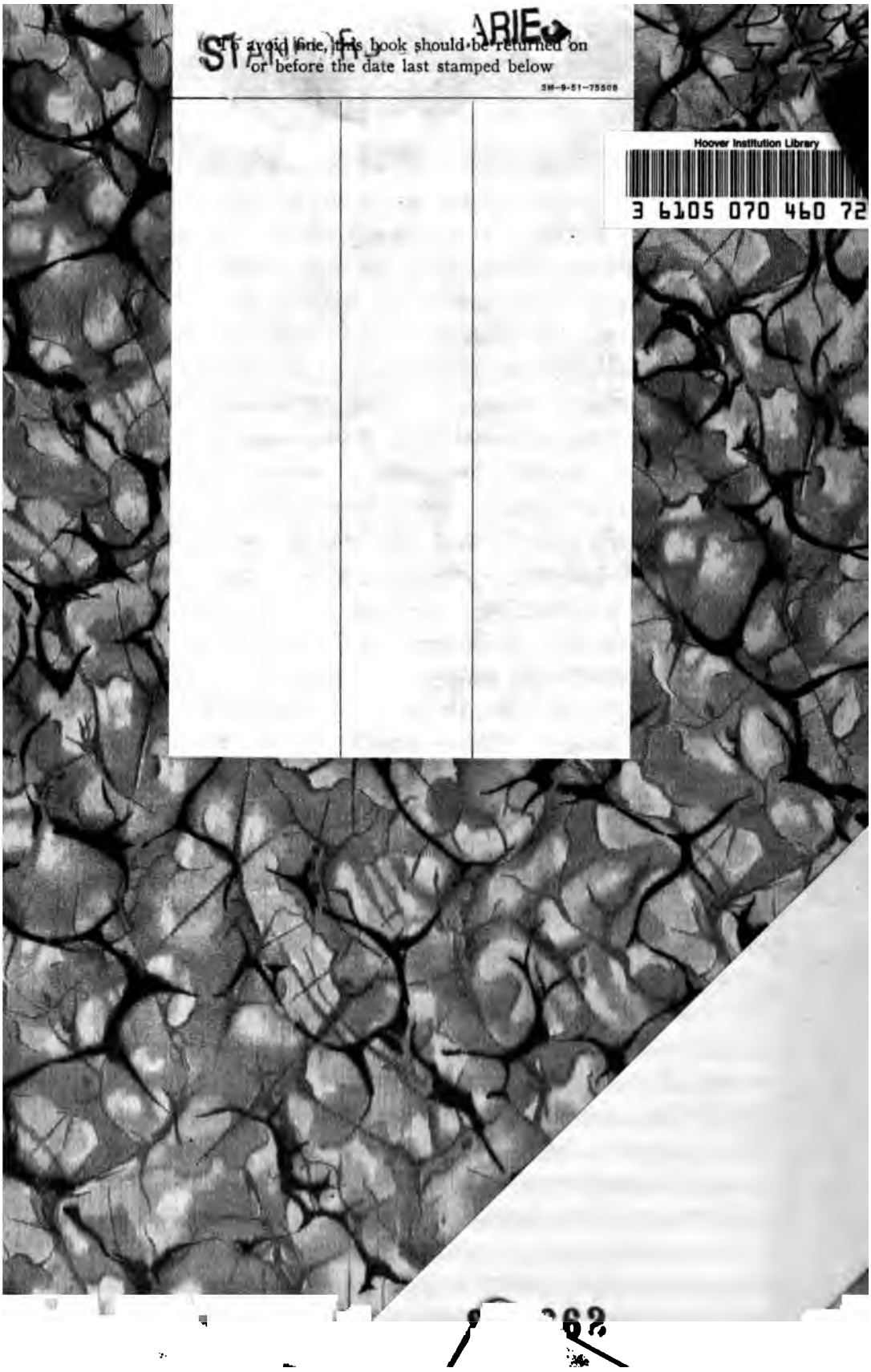
CALENDRIER GRÉGORIEN AVEC LE CALENDRIER DE L'HÉGIRE

POUR LES ANNÉES DONT IL EST FAIT MENTION DANS CE TOME

L'année	1099	de l'hégire	a commencé le	7	novembre	1687
Id.	1100	id.	id.	26	octobre	1688
Id.	1101	id.	id.	16	id.	1689
Id.	1102	id.	id.	5	id.	1690
Id.	1103	id.	id.	24	septembre	1691
Id.	1104	id.	id.	12	id.	1692
Id.	1105	id.	id.	2	id.	1693
Id.	1106	id.	id.	22	août	1694
Id.	1107	id.	id.	12	id.	1695
Id.	1108	id.	id.	31	juillet	1696
Id.	1109	id.	id.	20	id.	1697
Id.	1110	id.	id.	10	id.	1698
Id.	1111	id.	id.	29	juin	1699
Id.	1112	id.	id.	18	id.	1700
Id.	1113	id.	id.	8	id.	1701
Id.	1114	id.	id.	28	mai	1702
Id.	1115	id.	id.	17	id.	1703
Id.	1116	id.	id.	6	id.	1704
Id.	1117	id.	id.	25	avril	1705
Id.	1118	id.	id.	15	id.	1706
Id.	1119	id.	id.	4	id.	1707
Id.	1120	id.	id.	23	mars	1708
Id.	1121	id.	id.	13	id.	1709

L'année	1122	de l'hégire	a commencé le	3	mars	1710
Id.	1123	id.	id.	19	février	1711
Id.	1124	id.	id.	9	id.	1712
Id.	1125	id.	id.	28	janvier	1713
Id.	1126	id.	id.	17	id.	1714
Id.	1127	id.	id.	7	id.	1715
Id.	1128	id.	id.	27	décembre	1715
Id.	1129	id.	id.	16	id.	1716
Id.	1130	id.	id.	5	id.	1717
Id.	1131	id.	id.	24	novembre	1718
Id.	1132	id.	id.	14	id.	1719
Id.	1133	id.	id.	2	id.	1720
Id.	1134	id.	id.	22	octobre	1721
Id.	1135	id.	id.	12	id.	1722
Id.	1136	id.	id.	1	id.	1723
Id.	1137	id.	id.	20	septembre	1724
Id.	1138	id.	id.	9	id.	1725
Id.	1139	id.	id.	29	août	1726
Id.	1140	id.	id.	19	id.	1727
Id.	1141	id.	id.	7	id.	1728
Id.	1142	id.	id.	27	juillet	1729





STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below
3M-9-51-75508

Hoover Institution Library
3 6105 070 460 72